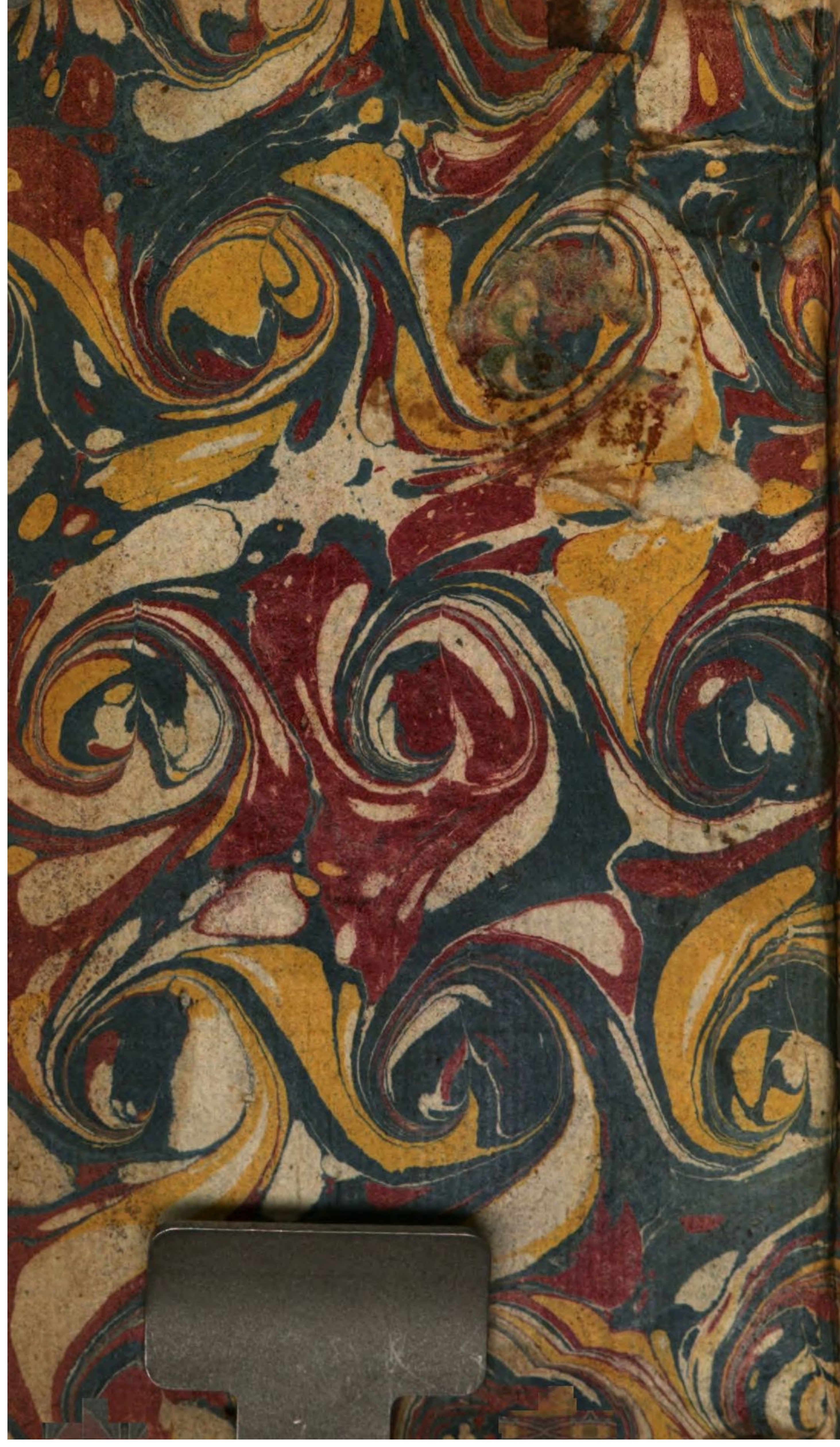






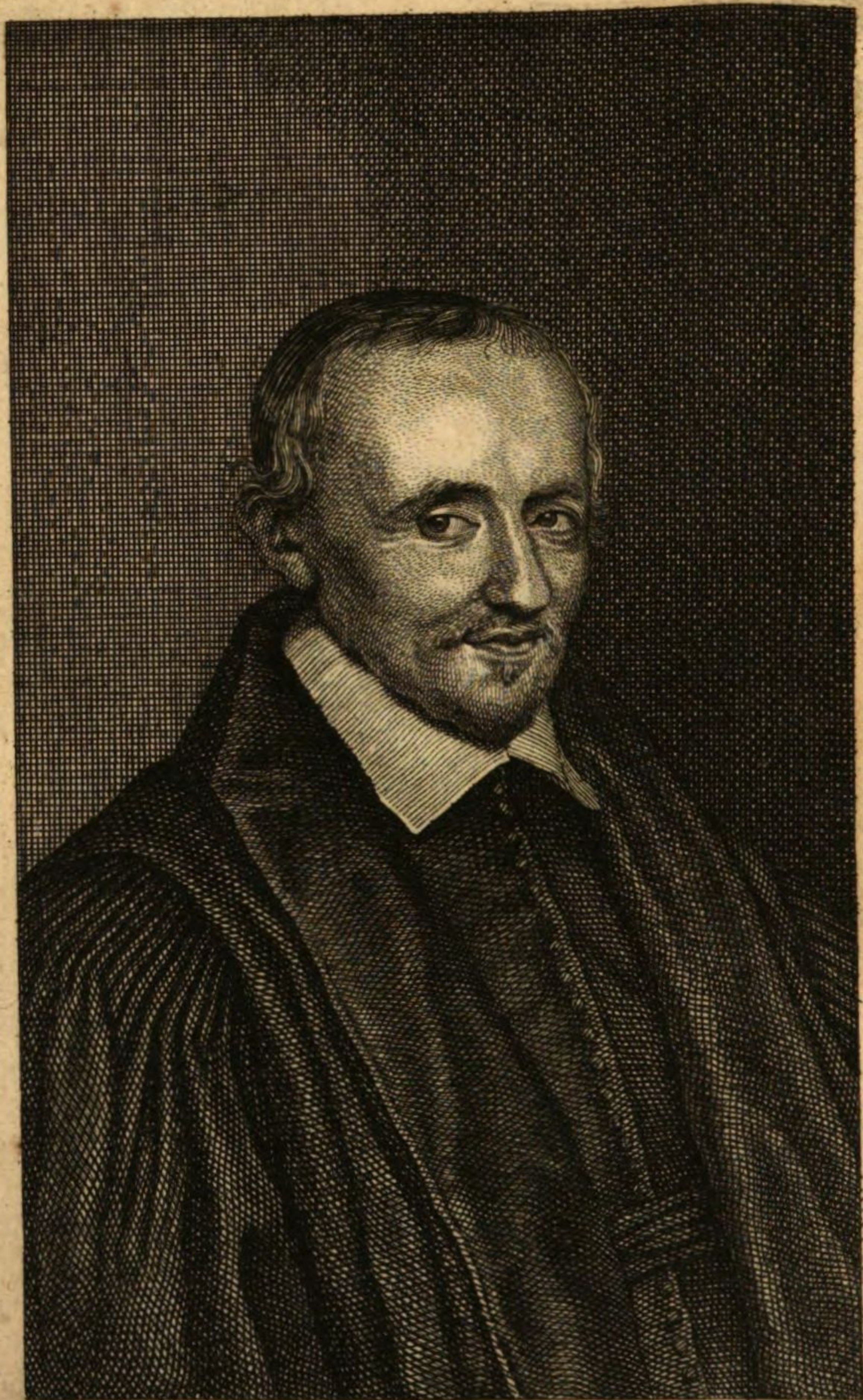


N. 9. iiiiii

Progn. 443.



THE GARDEN



Mathey. sculpsit.

PETRUS GASSENDI.

V I E
D E
P I E R R E
G A S S E N D I.

par le P. Bourgeret

PREVÔT DE L'EGLISE DE DIGNE
& Professeur de Mathematiques
au College Royal.



A P A R I S,

De l'Imprimerie de JACQUES VINCENT,
rue & vis-à-vis l'Eglise de S. Severin,
à l'Ange.

M D C C X X X V I I.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





AVERTISSEMENT.

Lest surprenant que de tant de Scavans qui ont aimé & estimé Gassendi, soit en France, soit dans les Pays Etrangers, aucun n'ait pris la peine de nous donner sa vie : quatre-vingt ans se sont déjà écoulés depuis sa mort, & bientôt sa mémoire s'effaceroit du souvenir des hommes, s'ils pouvoient oublier un Personnage si rare. Mathurin de Neuré, gouverneur des Princes de Longueville, avoit promis d'y travailler, il ne l'a pas fait. Henri-Louis Habert de Montmor, Maître des Requêtes, lui avoit remis les mémoires qu'il avoit ramassés de toutes parts : ce se-

AVERTISSEMENT.

roit un vrai bonheur, si nous pouvions recouvrer ces mémoires; mais ils sont ensevelis dans l'oubli, ou peut-être ne subsistent-ils plus.

Occupé depuis long-tems à écrire l'histoire des hommes illustres de Provence, insensiblement les mémoires pour celle de Gassendi, ont grossi entre mes mains, & m'ont fait naître l'envie de la donner séparément: j'ai cru que le Public me sçauroit quelque gré de lui conserver le détail de ses actions.

*Hevel.
Gass. p. 535.*

Jean Hevelius, fameux astronome de Dantzic, remerciant Gassendi du beau présent qu'il lui avoit fait des vies des célèbres astronomes, Tycho-Brahé, Copernic, Puerbachius; & Regiomontanus, le félicite de ce que ces vies ont été écrites par un si grand homme que lui, &

AVERTISSEMENT.

souhaite que quelque grand homme donne un jour la vie de Gassendi : Plût à Dieu que son souhait s'accomplisse , & que cet essai fasse naître à quelqu'un l'envie de l'écrire d'une manière digne de son sujet ! En effet c'est la vie d'un sçavant astronome , d'un profond philosophe , d'un excellent humaniste , d'un judicieux historien , & d'un habile mathématicien : à toutes les connoissances que peut acquérir un homme , il joignoit toute la candeur , toute la politesse , & toute la complaisance qu'on pouvoit souhaiter ; rien n'étoit moins à charge que sa profonde érudition : il n'étoit sçavant que dans son cabinet & dans ses livres.

En attendant donc que quelque grand homme prenne la peine de l'écrire , je dirai quelles sont les sources principales

AVERTISSEMENT.

où j'ai puisé. Six volumes in fol. latins des œuvres de Gassendi, m'ont servi infiniment, & surtout le dernier qui contient les lettres de Gassendi à tous les Sçavans de l'Europe, & des Sçavans à Gassendi. C'est dans les lettres qu'on se peint naturellement: ces lettres sont des ouvrages admirables, on le trouve toujours modeste, plein de candeur & d'honneur; mais toujours sçavant. On ne vit jamais un homme avec tant de mérite, moins présomptueux que lui: il explique son sentiment avec neteté & précision; mais toujours avec tant de sagesse, qu'on ne sçait ce qu'on doit plus admirer de son érudition ou de sa modestie.

J'ai traduit quelques-unes de ses lettres entièrement à cause des matieres interessantes qu'il

AVERTISSEMENT.

traite, je me suis contenté quelquefois d'en donner des fragmens, & quelquefois de simples analyses; mais j'ai parlé de presque toutes, parce qu'elles renferment les circonstances de sa vie.

L'Oraison Funébre de Gassendi, que Nicolas Taxil son successeur à la prévôté de Digne prononça dans cette Ville peu de tems après sa mort, & qui fut imprimée à Lyon en 1556. in-8°. Son éloge latin par Samuel Sorbier imprimé à la tête de ses œuvres, & ce que dit François Bernier de lui dans la préface de l'abregé de sa philosophie, sont des morceaux précieux que je n'ai eu garde de négliger. Sorbier ne nous a donné qu'un éloge, il ne s'est point assujéti aux dates; je l'ai redressé quelquefois, ce qui n'empêche

AVERTISSEMENT.

pas que son éloge ne soit une bonne pièce : intime ami de Gassendi, il étoit instruit de bien des faits. L'illustre Montmor le pria de travailler à cet éloge; comme il ne le paya pas, il se plaignit : le plaisir qu'il avoit eu de louer son ami, n'étoit-ce pas la plus grande récompense qu'il pouvoit exiger; mais tenir pareil langage à un avare, & à un homme aussi intéressé que Sorbier, ce n'étoit pas vouloir se faire écouter. Dans le récit de la dernière maladie de Gassendi, Sorbier parla des fréquentes saignées qu'on lui avoit faites, & qui avoient abrégé ses jours: Guy Patin un des médecins de Gassendi dans une de ses lettres, annonce cet éloge avec complaisance; mais il ne l'eût pas plutôt lû, qu'il changea de sentiment, qu'il se répandit en invectives

AVERTISSEMENT.

& en injures contre lui. Cette indigne déclamation n'a point fait de tort à Sorbierre, mais à Patin; Sorbierre ne méritoit pas un pareil traitement. Tout le monde peut être convaincu de la bonté de son ouvrage; la fidélité de sa narration se trouve confirmée par les paroles du fameux Borel, médecin qu'il cite: il ne parloit que sur le rapport de Bernier, de la Poterie & de Montmor, témoins oculaires; mais Patin qui se croyoit blessé, s'abandonnant à sa bile, ne mit point de bornes à sa satyre. On sçait que ce fameux médecin ne jugeoit du mérite des autres que selon ses idées, & qu'il se trompoit très-souvent.

Baillet, dans sa grande vie de Descartes, a rapporté plusieurs traits de la vie de Gassendi dont j'ai fait usage: ce n'est presque

AVERTISSEMENT.

que de lui que j'ai tiré les circonstances de sa dispute & de sa réconciliation avec ce grand Philosophe.

Voilà les principaux ouvrages imprimez où j'ai puisé ; venons maintenant aux manuscrits. M. Thomassin de Mazaugues, Président au Parlement de Provence, m'a communiqué, non seulement grand nombre de ses lettres manuscrites françoises, mais encore plusieurs lettres manuscrites de l'illustre Peyresc, & de plusieurs autres. On sçait que ce sçavant Magistrat a une des plus belles bibliothèques du royaume & des plus riches en manuscrits ; qu'habile comme il est, il se fait un vrai plaisir de faire part de ses lumières aux Sçavans ; plusieurs illustres Benedictins lui en ont témoigné plus d'une fois leur reconnoissance

AVERTISSEMENT.

dans leurs ouvrages. Il ne s'est pas contenté de me donner communication de ces pièces, il m'a encore envoyé d'amples remarques, soit pour les différentes éditions des œuvres de Gassendi, soit pour sa vie; de sorte que quand je n'aurois pas eû le dessein de l'écrire, il me l'auroit fait naître.

M. Falconet, docteur en médecine à Paris, de l'Académie Royale des Inscriptions & belles lettres, m'a aussi communiqué avec beaucoup de politesse un volume in-4°. des précieux recueils d'Ismaël Bouillaud, où j'ai trouvé cinquante lettres manuscrites françoises de Gassendi dont j'ai beaucoup profité, & que j'ai distingué de celles de M. Thomassin de Mazaugues dans les citations, en mettant un B. au lieu que j'ai mis aux autres un T.

AVERTISSEMENT.

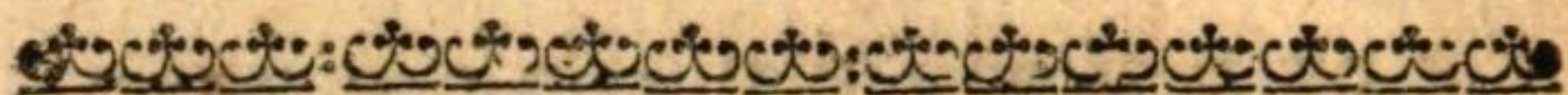
Quelques Sçavans n'approuvent pas la grande vie de Descartes, à cause des longues & fréquentes digressions que Baillet y a inferées; j'ai tâché d'éviter cet écueil, je ne donne qu'un petit volume, je n'infere de digressions que celles qui entrent naturellement dans mon ouvrage, encore sont-elles fort courtes, & n'interrompent pas le fil de l'histoire.

On a voulu faire passer Gassendi pour un homme sans religion; une pareille accusation méritoit sans doute que je l'examinasse, ce que j'ai fait: il ne m'a pas été difficile de le justifier, de sorte que je me flate que tout lecteur entrera dans mes raisons.

A la fin de l'ouvrage, j'ai donné son système philosophique & un catalogue de toutes

AVERTISSEMENT.
les éditions de ses ouvrages, &
de ceux qui ont du rapport ou à
sa vie ou à sa personne. Enfin
c'est ici la vie d'un sçavant, &
d'un sçavant du premier rang ;
pour le faire connoître, il a été
à propos de donner l'histoire,
l'analyse & le sujet de ses ou-
vrages : la véritable histoire d'un
sçavant est celle de ses livres.





A P P R O B A T I O N

De M. le Monnier, Professeur de philosophie au college de Harcourt, de l'Academie Royale des Sciences.

J Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit contenant *la vie de Gassendi*. Cet ouvrage plein de recherches curieuses, mérite d'être communiqué au Public. A Paris ce 13. Décembre 1735.

LE MONNIER.

P E R M I S S I O N D U R O Y.

L O U I S, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres de Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T, Notre bien amé J A C Q U E S V I N C E N T, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de la Communauté, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour titre, *Vie de Pierre Gassendi, par le P. B. . . .* offran. pour cet effet de l'imprimer ou faire

imprimer en bon papier & beaux caractères ,
suivant la feuille imprimée & attachée pour
modele sous le contre-scel des Présentes. Nous
lui avons permis , & permettons par ces Pré-
sentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Li-
vre cidessus spécifié conjointement ou sépa-
rément , & autant de fois que bon lui sem-
blera , & de le vendre , faire vendre & débiter
par tout notre Royaume pendant le tems de
trois années consécutives , à compter du jour
de la datte desdites Présentes ; Faisons défen-
ses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres
personnes , de quelque qualité & condition
qu'elles soient d'en introduire d'impression
étrangere dans aucun lieu de notre obéissance :
A la charge que ces Présentes seront enregi-
strées tout au long sur le Registre de la Com-
munauté des Imprimeurs & Libraires de Paris,
dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'im-
pression de ce Livre sera faite dans notre
Royaume , & non ailleurs ; & que l'Impétrant
se conformera en tout aux Reglemens de la
Librairie , & notamment à celui du 10. Avril
1725 . & qu'avant que de les exposer en vente ,
le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de
copie à l'impression dudit Livre , sera remis
dans le même état où l'Approbation y aura
été donnée , ès mains de notre très-cher &
feal Chevalier Garde des Sceaux de France le
Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite re-
mis deux Exemplaires dans notre Bibliothe-
que publique , un dans celle de notre Château
du Louvre , & un dans celle de notre très-cher
& féal Chevalier Garde des Sceaux de France ,
le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité
des Présentes ; Du contenu desquelles vous

mandons & enjoignons de faire jouir l'Expo-
sant, ou les ayans cause, pleinement & pai-
siblement, sans souffrir qu'il leur soit fait au-
cun trouble ou empêchement. Voulons qu'à
la Copie deldites Presentes, qui sera imprimée
tout au long au commencement ou a la
fin dudit Livre, toi soit ajoutée comme à
l'original; Commandons au premier notre
Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution
d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans
demander autre permission, & nonobstant
clameur de Haro, chartre Normande & let-
tres à ce contraires: C A R tel est nostre plaisir.
DONNÉ à Versailles le onz éme jour du
mois de M y, l'An de grace mil sept cens
trente six, & de notre Regne le vingt-unième.
Par le Roy en son Conseil, POMMIER.

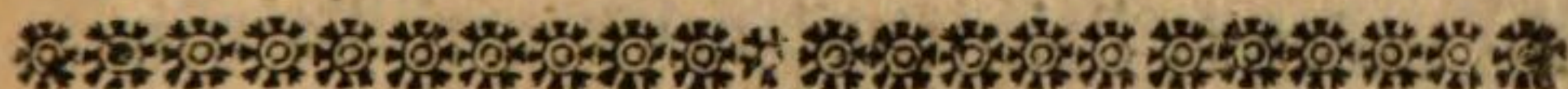
*Registré sur le Registre 1 X. de la Chambre
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris,
Nº 286. Fol. 259. conformément aux anciens
Règlemens confirmés par celui du 28. Février
1723. A Paris le 17. May 1736.*

Signé G. MARTIN, Syndic.



V I E
DE P I E R R E
G A S S E N D I.

Prévôt de l'Eglise de Digne, &
Professeur de Mathématique
au College Royal.



L I V R E P R E M I E R.



I j'avois à écrire la vie d'un capitaine, je donneroïs un détail de ses batailles, de ses sièges, de ses conquêtes: je fais la vie d'un philosophe, d'un historien, d'un astronome; il convient que je parle de ses opinions; que je relève ses talens; que je publie ses découvertes: ce sont

les sièges , les combats , les conquêtes de mon héros : ses vertus demandent de moi que je le fasse connoître dans le détail de ses actions ; que j'examine cette érudition presque universelle , les graces de son stile , la clarté de ses raisonnemens , la justesse de ses preuves ; que je fasse voir ce sçavant combattant les visions de Fludd , & les opinions des sectateurs d'Aristote , dévoilant les secrets les plus impénétrables de la nature , expliquant les mouvemens les plus extraordinaires des cieux , & décrivant les actions des grands hommes.

Si des qualitez de l'esprit je passe à celles du cœur , on le trouvera encore plus admirable , c'est un homme d'un commerce doux , facile , liant ; ceux qui le voient , l'aiment ; ceux qui l'aiment , l'aiment toujours ; les mauvais procedez n'étoient pas capables de l'émouvoir ; il sçavoit aimer , & non pas haïr , son cœur étoit la droiture , la candeur , la probité même.

Tel fut Pierre Gassend * ou Gassendi ,

* Gassend étoit son véritable nom. Bouche a mis à la tête de son Histoire de Provence , une de ses lettres , où il signe Gassend : il n'en prend point d'autres dans ses Lettres Françoises manuscrites , qui sont dans la Bibliothèque de M. le Président Thomassin de Mazaugues. Il traduit son nom par Gassendus , il l'eût traduit Gassendius , s'il se fût appelé Gassendi.

comme on l'appelle ordinairement : il naquît le 22. Janvier de l'an 1592. à Chanterrier, petit village de Provence, à une lieue de la ville de Digne, vers le couchant. Antoine Gassend son pere, & Françoise Fabry sa mere, ne se distinguoient des autres habitans de leur village, que par la douceur de leurs mœurs, & par leur solide pieté. Il releva dans la suite la médiocrité de sa naissance par tous les talens qui forment les plus grands hommes, & mérita par sa vertu, toutes sortes d'égards & de distinctions.

Dès l'âge de quatre ans, il déclamoit de petits sermons : à sa septième année, il se déroboit souvent de la vue de ses parens pour aller contempler les astres pendant une partie de la nuit, ce qui leur faisoit dire qu'il étoit né Astronome. Vers ce tems là étant en dispute avec ses camarades qui vouloient que la lune marchât & non pas les nuages, il s'avisa de les mener sous un arbre, de leur faire observer que la lune paroissoit toujours entre les mêmes feuilles, pendant que les nuages passaient outre.

De si heureuses dispositions engagèrent ses parens à les cultiver : son Curé voulut bien s'y prêter, en se chargeant de lui apprendre les premiers élémens

Années

1592.

*Samuel.
Sorber. de vit.
& morib. Petri Gass.*

1596.

1599.

*Nicol. Taxil.
Orais. fun. de
Gassend.*

*Bernier pref.
de l'abrégé de
la Philos. de
Gassend.*

Sorb. ut sup.

*Mém. Ms. de
François Decormis doyen
des Avocats
de Prov.*

des Lettres. Son ardeur pour l'étude étoit extrême ; le jour ne suffisoit pas , il étudioit encore une partie de la nuit à la lueur de la lampe de l'Eglise ; le plus souvent , il ne prenoit pas même quatre heures de repos. Ses progrès furent si rapides , qu'Antoine de Boulogne évêque de Digne étant venu en ce tems là à Chanterlier faire sa visite , le jeune Gassendi qui n'avoit encore que dix ans , le harangua en latin ; il le fit avec tant de graces & de vivacité , que ce prélat surpris & charmé , dit tout haut : *Que cet enfant seroit un jour la merveille de son siècle , & qu'avant d'être parvenu à un âge mûr , il donneroit de l'admiration aux sçavans.*

1602.

Taxil. ut
sup.

1603.

1604.

Ensuite il alla continuer ses études à Digne. Valere André dit qu'il eut le bonheur de tomber entre les mains de Godfroy Irenée Wendelin , Flamand , alors régent dans le college de cette ville , (a) & qui est mort dans la réputation d'un des plus sçavans mathématiciens & astronomes de notre siècle. Sorbier & Colomiez en disent autant , mais les uns &

(a) Romam adiit , peragratæ Italiæ bona parte , dum per Massiliam Galliæ provinciam iter domum versus instituit , substitit ibidem , aliquantisper studiaque sua impendius excoluit , Diniensem instituendo ac formando juventutem discipulum præ multis unum nactus , Petrum Gassendum scriptis famaque celebrem. Val. Andreas Deslel, in bibliotheca Belgi, edit. 1643, apud Sorber.

les autres se trompent. Wendelin ne fut jamais le maître de Gassendi ; car outre que Bernier & Taxil n'en parlent pas, eux qui étoient si bien instruits des circonstances de la vie de notre philosophe, Gassendi nous apprend lui-même le contraire dans sa lettre à Erycius Puteanus, l'an 1622. il le prie de saluer de sa part Wendelin. Il ne pourra pas se souvenir de m'avoir vû, lui dit-il, non plus que de mon nom ; pour moi je me souviens très-bien de l'avoir vû à Digne dans mon enfance. (*a*) Deplus dans son voiage de Flandres, il alla rendre visite à Wendelin ; & ne le trouvant pas, il lui adressa une lettre où il lui marque, « Celui qui vous écrit, vous est absolument inconnu & de visage & de nom. » (*b*) Si Gassendi avoit été écolier de Wendelin, se seroit-il servi de ces termes ? Il fit à Digne de si grands progrès dans les humanitez, qu'on ne l'appelloit plus que le petit docteur. Il composa aussi dans ce tems-là des espèces de comédies mêlées de prose

*Gass. epist.
ad Erycium
Putean. pag.
12.*

*Wendel. p.
15.*

Bern. ut sup.

(*a*) Hoc tamen ad te ausim, ut meo nomine salutem accipiat, non potest ille mei vultus nec nominis meminisse : at ego probe memini me cum puer essem vidisse illum Diniæ.

(*b*) Hærebis, non hæreo suavissime Wendeline cujus aut inde epistola quidni ? Hæc enim ego scribo, nomine tibi ignotus & vultu.

6 VIE DE GASSENDI,

1604.

& de vers que les jeunes écoliers réci-
toient au carnaval dans les maisons des
principaux de la ville.

Sorb. ut sup.

Ses humanitez achevées, il alla faire
son cours de philosophie sous le P. Phi-
libert Fesaye, grand Carme, & non pas
Cordelier, comme l'avance Sorbier. Ce
Religieux étoit natif d'Avignon; il avoit
pris l'habit de Carme à Aix, & y pro-

*Pitron hist.
d'Aix, l. 6.
pag. 615.*

fessoit la philosophie lorsqu'on rétablit
les écoles publiques après les guerres
civiles: il s'étoit fait un nom parmi les
sçavans; mais ce qui lui a fait plus
d'honneur, c'est d'avoir eu Gassendi
pour disciple. Celui-ci pénétra bien-tôt
dans tout ce que la philosophie a de
plus abstrait; & lorsque son maître ne
pouvoit faire la classe, ce qui lui arri-

1605.

1606.

1607.

voit assez souvent, à cause de ses infir-
mités, il remettoit ses cahiers à Gassendi
qui les expliquoit à ses condisciples,
avec un certain air d'autorité & de
persuasion qui le leur rendoit plus aima-
ble. C'étoit la philosophie d'Aristote
que leur enseignoit le P. Fesaye, quoi-
que Gassendi ait avoué dans la suite
qu'elle ne lui avoit jamais plû: il ne
laissa pas de s'y appliquer avec soin,
comme on le verra par les ouvrages dont
nous aurons occasion de parler.

*Gass. pref.
exercit. para-
dox. adversus
Aristotelem.*

Retourné à Chanterfier, ses parens n'eurent pas long-tems la consolation de l'avoir auprès d'eux. Une dispute annoncée pour la chaire de Rhétorique leur enleva bien-tôt : il court à Digne, se met sur les rangs, remporte la chaire, quoiqu'il n'eût encore que seize ans. Ce fut au grand regret de toute la Ville qu'il quitta son emploi un an après. Le dessein qu'il forma d'embrasser l'Etat Ecclésiastique fut le motif de cette retraite : dans cette vûe il retourna à Aix pour faire son cours de Theologie sous M. Raphelis : il s'appliqua pendant quatre ou cinq ans à la Theologie scholastique, à l'étude de l'Ecriture-sainte, & aux langues Grecque & Hebraïque : il faisoit de grands progresz, son esprit vif & pénétrant lui permettoit de s'adonner à plusieurs sciences à la fois, qu'il concevoit aussi facilement que s'il n'en eût étudié qu'une seule. Il prêcha dans ce tems-là avec beaucoup d'applaudissement : il s'acquît même une telle réputation par son éloquence, qu'il fut pourvû d'abord de la Theologale de Forcalquier ; mais comme sa Prébende étoit trop modique, le Parlement lui assigna 400 livres pour son entretien. Peu de tems après il fut pourvû de la Theolo-

1608.

Taxil.

1609.

Bern. ut sup.

1610.

1611.

1612.

1613.

*F. Decornas
Mém. mss.*

1614.

gale de Digne qu'il préfera à la première, ce qui l'obligea l'an 1614. d'aller prendre le bonnet de Docteur dans l'Université d'Avignon; ceux qui ont cru qu'il étoit Docteur de la Faculté de Paris se sont trompez: outre que les termes de l'építaphe latine de Gassendi, sur lesquels ils se fondent, ne le disent pas, Gassendi nous apprend lui-même que ce fut à Avignon.

Ad Gassen.
pag. 123.

Sorb.

Cependant les chaires de philosophie & de theologie étant venues à vacquer dans l'Université d'Aix, Gassendi se mit sur les rangs & les emporta toutes les deux à la dispute: il ceda ensuite celle de theologie au pere Fesaye, qui n'étoit pas mort, comme l'avance Sorbier, & qui étoit même encore en vie 25 ans après, ainsi que l'assûre l'historien de la ville d'Aix: pour lui il se contenta de celle de philosophie, & dicta son premier cours par cœur.

1616.

Pitton.

Taxil.

Sorb. ut sup.

Exposé aux yeux de toute la Province, le mérite de Gassendi fut bientôt généralement reconnu. Il avoit déjà acquis l'estime & l'amitié de deux des plus célèbres personnages d'Aix, Claude Nicolas Fabry de Peiresc, Conseiller au Parlement, & Joseph Gautier, Prieur de la Valette, grand Vicaire de l'Archevêque;

le premier étoit le Mecène de son siècle, le second un des premiers mathématiciens & astronomes; il les regarda toujours comme ses maîtres & ses protecteurs. Je ne nomme que ceux-là de tant d'illustres amis qu'il se fit alors, parce qu'ils étoient regardés comme les premiers par leur profond sçavoir, & qu'obtenir l'amitié de ces deux-là, c'étoit obtenir celle des autres. Ils l'aiderent de leurs lumieres & de leurs conseils. Gautier voulut l'avoir dans sa maison: il avoit fait la même faveur à J. B. Morin, qui fut ensuite Professeur de mathématiques au college Royal, & au sçavant astronome Ismaël Bouillaud dont nous parlerons dans la suite.

1616.

Pitt.

Les chicanes de l'école lui déplaisoient infiniment, aussi étoit-il attentif à retrancher de la philosophie la plûpart de ses questions sophistiques & inutiles qui s'y sont malheureusement introduites: il n'y avoit gueres qu'un an qu'il enseignoit, lorsqu'il fut ordonné Prêtre en 1617.

Bern.

1617.

Ses occupations ne l'empêcherent pas de faire des observations astronomiques; le moien de ne pas se livrer à un talent qu'on a reçu en venant au monde! Comme l'astronomie étoit une des principales occupations du sçavant Gautier qu'il con-

Taxil.

1618.

*Gass. praf.
comment. de
rebus cœlesti-
bus.*

sultoît comme un de ses oracles, ce fut auprès de ce grand Astronome qu'il se perfectionna davantage dans cette science: aussi nous dit-il, que ce fut lui qui l'excita à s'appliquer aux observations astronomiques, en lui persuadant qu'il ne pouvoit rendre un plus grand service à la postérité.

*Comm. ut
sup. pag. 77.*

Gassendi commença ses observations à Aix le 28. Novembre 1618. & observa une comete: il fit même sur cette comete des conjectures que l'événement vérifia: il observa aussi la distance de Jupiter à Venus. Le mois de Juin d'après, il continua à observer les distances des planetes & des satellites de Jupiter, & une éclipse de lune.

Pag. 79.

J'aurai soin de rapporter les principales observations, on les trouvera indiquées dans son commentaire des choses célestes jusqu'en 1655. année par année. On peut les appeller une histoire très-exacte des cieux.

Le désir de tout sçavoir l'avoit jetté dans l'astrologie judiciaire. Le sçavant Cassini donna dans le même écueil dans sa jeunesse. Ces deux grands genies avoient un esprit trop solide pour ne pas découvrir l'illusion & la vanité de cette prétendue science, aussi l'abandonnerent-ils bientôt & pour toujours. « Gassendi dans

une de ses lettres, demande pardon à ce Dieu de n'avoir perdu que trop de tems à l'astrologie. Il est vrai, ajoute-t-il, que j'en ai tellement reconnu la vanité, que j'ai pris occasion d'appliquer mon esprit & de donner mon tems à de plus solides, de plus sérieuses & de meilleures choses; & que j'en ai conçu un tel mépris, que j'ai toujours eu en horreur de passer dans le monde pour un diseur de bonne aventure. J'ai toujours eu pitié de moi-même, de ce qu'en ma jeunesse j'avois été assez sot & assez faible que d'y ajouter quelque foi.

*Gassend.
lettre Françoise
à J. B. Morin
dans le recueil
des lettres sur
l'apol. de Gass.*

Gassendi s'appliqua aussi dans sa jeunesse à l'étude de l'Anatomie. Il fut très-exact à assister aux démonstrations anatomiques qu'on faisoit dans l'université. Il fit aussi bien des dissections, tant en son particulier, qu'avec Peiresc: & il a fait toute sa vie autant de cas de l'anatomie, qu'il a eu de mépris pour l'astrologie. Il combattit celle-ci de toutes ses forces, & en inspira de l'horreur à ses disciples. Les Astrologues n'eurent pas de plus redoutable ennemi que lui. Il cultivait celle-là avec soin jusqu'à la fin de ses jours; il en connut l'utilité, l'excellence, & en conseilla l'étude à tout le monde.

*Gass. exam.
philos. Fludd.
c. 16. p. 239.*

1621.

Bern. ut sup.

Taxil.

Il enseigna pendant six ans la philosophie avec un applaudissement extraordinaire ; la dernière année, il fit soutenir des thèses pour & contre Aristote, qui augmentèrent considérablement sa réputation ; il répondit même en hebreu & en grec aux argumens qu'on lui fit en ces deux langues, aussi les thèses firent-elles beaucoup de bruit : les Peripateticiens étoient alors regardés comme des oracles, & il falloit être bien hardi pour oser contredire Aristote.

Son mérite lui faisoit tous les jours de nouveaux amis : un des principaux, fut Henri Dufaur de Pibrac, baron de la Fitte & de Tarabel, maître des Requêtes : il avoit connu notre philosophe à Aix, & lui écrivit de Paris au mois de Mars, une lettre pleine d'estime, dans laquelle il le prie d'accepter le livre de la sagesse de Charron qu'il lui envoie ; il finit sa lettre par ces paroles : *En quelque endroit que je sois, je serai & un panyriste continuel de vos vertus, & un de vos plus dévouez amis.*

Fab. ad Gass.
epist. p. 391.

Gassend. ad
Fab.

Gassendi lui répondit le 8. du mois d'Avril : » je m'étois flaté que vous seriez » notre premier Président, (a) je vous

(a) Marc Antoine d'Escalis, premier Président du Parlement de Provence, s'étoit démis en faveur de Dufaur

avoue que j'ai été bien mortifié, lorsqu'ce
que la chose est arrivée autrement : je
m'attendois à avoir un premier Prési-
dent philosophe. Il lui parle ensuite avec
éloge du livre de Charron, & lui dit
que rien ne lui a plû davantage que
cette sagesse qui a été la fin de ses étu-
des. Il ajoute qu'il portera ce livre dans
sa solitude; qu'il lui donnera pour com-
pagnons Seneque, Cicéron, Plutarque,
Lipse, auxquels il joindra quelquefois
Juvenal, Horace, Lucien & Erasme;
qu'il philosophera avec ceux qui ont
vécu dans un meilleur siècle; mais par-
ticulierement avec Gautier, qu'il ne fait
pas difficulté d'égaliser à tous les philo-
sophes & mathématiciens, anciens &
modernes : il finit par ces paroles, Plût
à Dieu que j'eusse l'esprit de Platon,
comme je reconnois en lui celui de So-
crate. On trouve dans l'apostille qu'il
est occupé à remarquer les fautes, les
contradictions & les inutilités qui se
trouvent dans Aristote; il le prie de
juger, si c'est par amour de la vérité,
ou par orgueil; il lui marque qu'il

l'an 1620. mais Dufaur ne put jamais obtenir l'agrément du Roy. Le premier Président d'Escalis étant mort dans ce tems-là, le mariage conclu entre Antoinette Dufaur, fille d'Henri, & Sextius d'Escalis, fils du premier Président, fut rompu.

1621.

„ ignore encore s'il achevera son cours
 „ de philosophie : qu'avant de se retirer
 „ dans les montagnes, il compte aller
 „ voyager en Italie & en Allemagne,
 „ pour voir les grands hommes qui y
 „ sont; enfin il lui témoigne l'envie qu'il
 „ a d'écrire à Jean Kepler, mathemati-
 „ cien de l'Empereur, & le fait souvenir
 „ qu'il lui a promis de lui faire tenir ses
 „ lettres par le moyen du Nonce.

*De reb. cale-
 stibus, pag. 89.
 Gass. phis.
 sect. 3. l. 11.
 e. 7. t. 2. pag.
 107. edit. in-
 fol.*

Au mois de Septembre, étant allé se
 délasser à trois lieues d'Aix, dans un vil-
 lage appelé Peynier, il observa une lu-
 miere, à laquelle il donna le nom d'Au-
 rore Boreale, tant à cause de sa position,
 que de sa ressemblance avec la lumiere
 qui précède le lever du Soleil : les anciens
 philosophes ne l'ont pas connue, ou n'en
 ont parlé que sous le nom générique de
 phénomène, de feu, de lumiere celeste :
 Gassendi est un des premiers qui en ait
 fait mention, & qui l'ait rapportée au
 Nord, comme à son lieu propre & à sa
 véritable origine.

1622.

De reb. celest.

Par l'avis de ses illustres amis, Peyresc
 & Gautier, Gassendi donna la démission
 de sa chaire, & pensa à se retirer à Di-
 gne pour desservir son bénéfice; mais
 avant que de partir, il fit quelques ob-
 servations astronomiques à Aix; & s'en

allant à Digne le 15. d'Octobre, il en fit aussi au village de Vinon : il étoit à Digne le 20. Février 1623. & retourna peu de tems après à Aix, où il observa une éclipse de Lune le 14. d'Avril & le 7. de Juin, la distance de Mars au sagittaire. Il envoya ses observations à son bon ami Valois, Trésorier de France à Grenoble : c'étoit un jeune homme de mérite, qui s'appliquoit comme lui à l'Astronomie. Il retourna bientôt à Digne ; & à peine commençoit-il à jouir du repos dont il s'étoit flaté, que son chapitre le députa à Grenoble pour un procès : il refusa d'abord d'accepter cette députation, parce qu'il travailloit à donner au public ses exercitations contre les sectateurs d'Aristote : ce qui le déterminoit à ne plus différer de lui faire ce beau présent, c'est que David Tavan sieur de Lautaret, docteur en medecine, le menaçoit sans cesse de faire imprimer ses cayers, quelque imparfaits qu'ils fussent. Les Chanoines pour le gagner, lui firent entendre que l'affaire pour laquelle on le députoit, ne l'empêcheroit pas de travailler : ce qu'il feroit même plus commodément à Grenoble, où il trouveroit des sçavans capables de l'aider, secours qu'il ne trouveroit pas à Digne : il se rendit à ces raisons.

*Gassen. in
praf. exercit.
parad.*

1623.

*Mém. de
Franc. Decor-
mis.*

Son mérite étoit déjà connu dans cette ville, aussi fut-il bientôt lié avec tout ce qu'il y avoit de sçavans & de gens de lettres : il eut le plaisir d'embrasser son bon ami Valois, qu'il trouva très-influé de l'Astrologie judiciaire : Gassendi qui en avoit déjà connu toute la fausseté, entreprit de désillier les yeux de son ami. La chose n'étoit pas facile, Valois étoit trop prévenu : l'attaquer de front, n'eût pas été un bon moyen pour le ramener : Gassendi employa un innocent artifice, il feignit d'en être aussi épris que lui, il lui donna même le point précis de sa nativité, & Valois tira son horoscope : celui-ci ne se défiant de rien, fut moins en garde contre ses attaques, & Gassendi profitant de tout, le ramena peu-à-peu à son sentiment. Sa douceur & sa propre expérience, firent ce que les raisonnemens les plus solides n'auroient pas fait : il vint à bout de le faire revenir de ses faux préjuges, & le rendit tout entier à l'Astronomie. Chorier n'a pas été bien instruit, lorsqu'il avance que Gassendi fit exprès ce voyage à Grenoble, j'ai dit quel en fut le véritable sujet. Ils firent ensemble au mois de Mars 1624. des observations astronomiques à Vizile à deux lieues de Grenoble : ils choisirent ce lieu,

*Chor. in vit.
Petri Boessat.*

Comment.

parce qu'Elzear Feroncé, jardinier du
 connétable de Lefdiguieres, y faisoit lui-
 même ses observations, & en parloit très-
 sensément.

1623.

De reb. celest

Gassendi ne perdoit pas de vûe son
 ouvrage, ce fut à Grenoble qu'il y mit
 la derniere main, & qu'il fit imprimer
 en latin ses exercitations contre les secta-
 teurs d'Aristote. (*a*) La raison pour la-
 quelle il attaque les sectateurs d'Aristote
 plutôt qu'Aristote lui-même, dont il ren-
 verse la doctrine, c'est qu'il ne pouvoit
 croire qu'un si grand homme fût l'auteur
 de tant de puerilités. Quoique ce soit
 son premier ouvrage, il est écrit avec
 tant de goût & de solidité, qu'il lui a
 acquis dans le monde sçavant, une très-
 grande réputation. Si le stile est un peu
 mordant, c'est la matiere qui le demande;
 car il est difficile en de pareils sujets,
 de n'écrire pas d'un stile un peu vif, étant
 excité par le zèle de la vérité : mais il ob-
 serve toujours de ne désigner personne
 en particulier, il se contente d'attaquer
 l'Aristotelisme seul, & fait une abstrac-
 tion entiere de ceux qui le soutiennent.

Præf. exercit.

1624.

(*a* Exercitationes paradoxicae adversus Aristotelæos in
 quibus præcipua totius Peripateticæ doctrinæ atque dia-
 lecticæ fundamenta excutuntur. Opiniones novæ aut
 ex veteribus obsoletæ stabiliuntur. Gratianopoli Verdier
 in-8. 1624.

1624.

» Tel est, dit-il, mon intention; si quel-
» qu'un le prend autrement, il me fait
» injure. Il fait ensuite cette protestation:
» Soit que je traite quelque sujet dogma-
» tiquement, ou à la manière des scepti-
» ques; soit que je dise quelque chose
» de vrai, ou seulement de probable, je
» le sou mets au jugement de l'Eglise Ca-
» tholique, Apostolique & Romaine,
» dont je fais gloire d'être l'enfant, pour
» la foi de laquelle je suis prêt à verser
» jusqu'à la dernière goutte de mon sang.
» Je prens Dieu & ses saints Evangiles à
» témoin, (*a*) que j'ai un grand zèle
» pour découvrir la vérité. He! comment
» ne désirerois-je pas de la connoître,
» moi qui suis dans la joie de mon cœur
» lorsque je trouve quelque chose de
» vrai.

Il dédie son ouvrage à Vincent-Anne Forbin-Meynier, baron d'Oppede, premier Président du Parlement de Provence. Ce magistrat avoit conçu une estime singulière de notre philosophe, & avoit honoré de sa présence ses dernières thèses : Gassendi le prie de recevoir ce nouvel ouvrage avec le même plaisir qu'il avoit reçu ses thèses, & de

(*a*) Me ardere studio verè reperiendi & ea sentire quæ dicerem, qui enim possum non capere verum inveniendi, cum gaudeam; simile veri quid invenerim. Cic.

continuer à l'aimer absent comme il avoit fait pendant son séjour à Aix.

La préface est adressée à Joseph Gauthier, prieur de la Valette. » Je crois lui dit-il, que vous ne pourrez vous empêcher de rire, lorsque vous recevrez ce livre : vous vous écrierez sans doute, Est-ce donc là ce sévère censeur des livres, qui se plaignoit sans cesse à moi de la folle démangeaison d'écrire qui règne dans notre siècle ? Le voilà tombé dans le même défaut qu'il reproche aux autres : il n'a fallu qu'un voyage dans les montagnes pour le changer ; il vouloit qu'un auteur attendît sa soixantième année pour donner ses ouvrages au public : à peine a-t-il atteint sa trentième, qu'il fait paroître le sien. Gassendi donne ensuite les raisons de ce changement, & les motifs qui l'ont porté à lui adresser cette préface : » Vous aimez, lui dit-il, & vous cultivez d'une telle façon la véritable philosophie, qu'on trouve en vous au plus haut degré les deux principales parties qui constituent un vrai philosophe ; une juste appréciation des choses, & une rare intégrité des mœurs : c'est dans la connoissance de toutes les sciences, & surtout des mathématiques, que vous avez puisé

1624.

ce goût exquis ; si j'ai fait quelque progrès dans cette vraie philosophie, n'est-ce pas à vous que j'en suis redevable ? & quelque disposition que j'y eusse, n'est-ce pas à vous que j'en dois l'accroissement ? vous avez tant d'amitié pour moi, que je dois vous regarder comme le meilleur de mes amis ; & pourquoi donc ne vous donneroie-je pas des marques de mon amitié, de ma reconnoissance & de mon parfait dévoûment ? Ah ! si je pouvois animer ce livre, je lui inspirerois mes sentimens, afin qu'il vous fist connoître à la posterité tel que vous êtes. Je serai cependant content, si je puis persuader à tous ceux qui le liront, que vous êtes un des plus grands personnages que j'ai connu. Permettez qu'absent, je m'entretienne avec vous, ainsi que j'avois accoutumé de le faire lorsque j'étois à Aix dans votre maison & à votre campagne. O ! l'heureux tems, où nous nous mocquions de la comédie que joue le monde entier, où nous philosophions ensemble, où nous avions le plaisir de dire souvent, nous sommes seuls, nous pouvons, sans craindre les envieux, nous appliquer sérieusement à la recherche de la vérité. Cette préface fut faite à Grenoble, & est datée du 24. Février.

Gassendi attaque dans le premier livre, la doctrine des sectateurs d'Aristote en general. Ce livre est divisé en huit exertations; il y fait voir que l'unique but de la véritable philosophie, est la connoissance de la vérité, d'où naît le véritable bonheur de l'homme : mais que les disciples d'Aristote se proposent une autre fin, qui est la dispute; qu'ils ont tellement abandonné le fonds des choses, qu'ils ne s'attachent qu'à de pures chimeres. La confusion regne dans leurs disputes, l'obscurité dans leurs divisions : ils s'ôtent la liberté de philosopher par une lâche défiance d'eux-mêmes, qui provient de l'opinion trop avantageuse qu'ils ont d'Aristote : il insinue qu'il n'est pas à croire que Dieu ait voulu se servir d'Aristote plutôt que d'un autre, pour nous faire connoître la vérité, n'étant pas à présumer qu'il eût voulu favoriser de cet avantage, un homme qu'on a accusé d'avoir voulu faire empoisonner Alexandre; d'avoir été ingrat envers Platon, son maître; d'avoir trahi sa patrie, qui fut banni en Chalcide pour ses impietez, & qui ne connut jamais de Dieu. Il ajoûte que si ses principes étoient aussi vrais & aussi indubitables que ceux d'Euclide, personne ne les eût rejeté; que dès les

1624.

commencemens, les Stoïciens, les Académiciens, Epicure, Pyrrhon, Théophraste, s'y font opposer; que ce n'est que dans les siècles barbares, qu'on a commencé à suivre sa doctrine: que les scholastiques l'ont malheureusement introduite dans la théologie, mais que les anciens Peres l'avoient rejetée: à mesure qu'il avance, il porte de plus grands coups à ses adversaires. Ce qu'il dit de l'incertitude des livres d'Aristote, mérite d'être lû. Entr'autres choses, il rapporte après Strabon & Plutarque, que Théophraste l'héritier des ses écrits, les légua aussi bien que les siens, à Nelée: qu'après la mort de celui-ci, les ouvrages d'Aristote & de Théophraste, furent cachez sous terre, pour les soustraire aux recherches du Roi Attale: que long-tems après on les en retira à demi rongés des vers & presque effacés par l'humidité: qu'alors ils furent vendus à Appellicon, qui fâché de les voir en si mauvais état, tâcha de les restituer & d'y ajouter ce qu'il crut être le sens de l'auteur: que peu de tems après, Sylla les ayant fait porter de Grece à Rome, le grammairien Tyrannion eut ordre de lui de les revoir: qu'Andronicus essaya aussi de les corriger, & bouleversa tout. Enfin Gas-

fendi s'attache à montrer qu'il manque une infinité de choses dans Aristote, qu'il y en a d'inutiles, de fausses & de contradictoires.

Le second livre roule sur la dialectique, & est divisé en six exercices. Sans entrer dans aucun détail de ce qu'elles contiennent, il suffira de dire que le but de Gassendi est de montrer que la dialectique des Aristotéliciens n'est d'aucune utilité : il fait main basse sur leurs universaux, & leurs catégories : il combat leurs opinions, & n'épargne ni leurs regles, ni leur méthode. Il ne poussa pas plus loin son ouvrage, non qu'il eût honte d'une entreprise aussi hardie que celle de calomnier Aristote, comme l'a imaginé Jonsius, mais parce que ces deux livres exciterent un bruit étonnant : on eût dit que la Religion étoit fondée sur les dogmes d'Aristote : ses amis ne l'eurent pas plutôt averti du soulèvement & de l'indignation des Peripateticiens, qu'il supprima le reste, car son plan étoit de critiquer pareillement leur physique, leur métaphysique & leur morale : l'ouvrage devoit être divisé en sept livres, dont il a donné une courte analyse dans sa préface.

Aussitôt que son livre parut, ce qui

*Jons. de
script. histor.
& philos. pag.
313.*

Bern. Sorb.

1624.

*Notit. eccles.
D. mens.**La Monnoye
pref. des pie-
ces choisies. t. 1.**Gassen. in
prefat. Sestert.*

arriva vers la fin d'Août, il partit de Grenoble pour Paris. On croit que ce fut à l'occasion de la prévôté de Digne, que le chapitre venoit de lui conferer en son absence, & qui lui étoit contestée par Blaise Aulfet, comme résignataire de Brunel dernier pourvû : c'est dans ce premier voyage qu'il lia une étroite amitié avec François Luillier, Maître des Comptes & Conseiller au Parlement de Metz. Ce bel esprit étoit amateur des gens de mérite, & homme de mérite lui-même. Il étoit intime ami de Balzac & de Saumaize, & ce dernier lui a dédié ses remarques sur les amours de Clitophon & de Leucippe : il étoit riche & point marié. Pour jouir plus souvent de sa conversation, il voulut absolument le loger chez lui : ils avoient une égale ardeur pour l'étude, des mœurs douces, polies & complaisantes : ils admettoient des amis choisis à leurs entretiens, entr'autres Marc de Champigny, chanoine de Notre-Dame, & le pere Marin Mersenne, religieux Minime.

Il ne se contentoit pas des illustres amis qu'il se faisoit tous les jours à Paris, il cherchoit aussi les sçavans des pays étrangers : il vouloit absolument faire connoissance avec ceux qui passaient pour

pour habiles dans la philosophie, dans l'astronomie & dans les autres sciences: il les prévenoit par des lettres très-polies, pour leur demander leur amitié. C'est dans cette vûe qu'il écrivit le 15. Février à Willebroord Snellius, mathématicien de l'Academie de Leyde; il avoit conçu une si grande estime de lui depuis qu'il avoit lû son Eratosthene, qu'il étoit résolu ou d'aller le voir, ou de lui expliquer ses sentimens: il lui envoya ses excitations, & lui apprend qu'il a vû à Paris Pierre Bertius son compatriote, qu'il lui a communiqué ses observations sur la latitude & la hauteur du pole d'Aix, de Grenoble, & de Digne; que celle d'Aix est de 43. degrez 33. minutes, celle de Grenoble de 45. degrez 11. minutes, & celle de Digne de 44. degrez 6. minutes; qu'il esperoit que ces observations serviroient à corriger les fautes qui s'étoient glissées dans les cartes géographiques de Bertius.

Gassen. Snel.
pag. 2.

Il se plaint ensuite de ce qu'il a trouvé peu de sçavans à Paris qui s'appliquent à l'Astronomie; qu'il n'avoit pû venir à bout de le persuader qu'à Pierre le Frere de Montfort, Conseiller au

Id. ibid.

1625.

Grand-Conseil, fils du premier Président de Grenoble, jeune homme qui, outre mille excellentes qualitez, a un grand goût pour les mathématiques; qu'il ne lui manque pour l'observation des Astres, qu'un quart de cercle de cuivre, dont le rayon soit au moins de deux pieds, mesure de Paris; qu'il lui a conseillé de le faire construire en Hollande; qu'il se flatte qu'il voudra bien se charger de cette commission.

*Snell. Gassen.
pag. 361.*

Snellius lui fit réponse qu'il étoit charmé de connoître un homme de son mérite, fait l'éloge de ses exertations, lui rend compte de sa commission, & l'exhorte à continuer ses observations astronomiques qui pourront être d'un grand secours pour la géographie. Je ne dois pas omettre que dès le 21. Mars, il étoit occupé à faire des observations avec Claude Mydorge, Trésorier de France & le plus sçavant mathématicien du Royaume, qu'il appelle son ami.

*De reb. cal-
stibus pag. 98.*

Gassendi ne fit pas un long séjour à Paris; je trouve qu'il étoit de retour à Grenoble dès le mois de Juin: il se sépara de son cher Luillier, avec promesse de venir le rejoindre bientôt,

pour voyager ensemble. Il s'arrêta trois mois à Grenoble, soit parce que les affaires de son Chapitre n'étoient pas finies, soit qu'il ne pût pas se refuser à ses amis; mais comme tous les momens étoient remplis, il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reprit ses études astronomiques avec Valois.

Pag. 99.

Il eut aussi la satisfaction de rencontrer dans cette ville, Elie Diodati, Conseiller de la République de Genève, intime ami de Galilée mathématicien du grand Duc de Toscane, dont il a traduit l'apologie pour la philosophie de Samos, contre les Cleanthes du siècle : il étoit non-seulement homme de lettres, mais encore l'ami & le correspondant de plusieurs sçavans, tels que Galilée, Campanella, Schickard, Bernegger, Mezeriac, Naudé, Grotius, Peyresc & les freres Dupuy; leur conversation rouloit souvent sur Galilée. Diodati, qui en connoissoit tout le mérite, l'entretenoit des excellentes qualitez de son esprit & de son cœur. Gaslendi qui avoit conçu une grande idée de ce célèbre astronome, l'écoutoit avec plaisir : enfin charmé de tout ce qu'il lui disoit, il

*Henning.
Witten. decad.
3. pag. 371.
edit. in-8.*

1625.

28

VIE DE GASSENDI,

Cass. Galil.
pag. 4.

prit la résolution d'écrire à Galilée, & pria Diodati d'accompagner sa lettre d'une des siennes : elle est datée de 20. de Juillet. Il y employe les termes les plus respectueux, & lui marque » qu'il » n'a rien de plus à cœur que de rendre » à sa sagesse & à son érudition, le tribut qu'elles méritent ; que charmé » de ses découvertes, il ne sçauroit lui » exprimer jusqu'à quel point il lui est » dévoué ; qu'instruit par son cher disciple Diodati de sa candeur, il lui » demande son amitié. Je vous suis infiniment inférieur, ajoute-t-il, & en » âge & en sçavoir ; je ne puis vous » offrir que mes respects, & je ne demande de vous qu'un peu de part » dans cette bonté naturelle que vous » avez pour les gens de bien qui aiment l'étude. Il prend le ciel à témoin » de sa sincérité, & dit que Diodati » veut bien se charger de lui marquer » qui il est, & d'où il est, & lui faire » remettre un livre qu'il avoit composé depuis quelque tems ; qu'il le » prie de le recevoir comme un gage » de son parfait dévouement ; il lui » mande qu'il est de son avis sur le système de Copernic ; lui parle de plu-

sieurs de ses ouvrages, surtout de ses trois livres à Weller sur les taches du soleil, & l'assûre qu'il pense comme lui sur la matiere, la génération, la figure, le lieu & le mouvement de ces taches, & lui témoigne du déplaisir qu'un François ait composé contre lui un pitoyable ouvrage. En finissant, il lui annonce son prompt retour à Digne. On ne nous a pas conservé la réponse de Galilée.

Avant que de quitter Grenoble, il écrivit à Snelius le 2. du mois d'Août *Id. Snel. p. 6.* une lettre fort longue sur les différentes mesures dont on se servoit en France, & spécialement dans les provinces méridionales, qu'il évalue & compare à celles de Hollande; il lui parle encore des lieues de Provence, & de quelques observations astronomiques qu'il avoit faites à Aix & à Paris. Cette lettre est la réponse d'une autre que Snelius lui *Snel. Gassendi pag. 375.* avoit écrite le 20. de Juillet: leur commerce finit là, parce que Snelius mourut l'année d'après. Pierre le Frere de Montfort mourut aussi dans la fleur de son âge, & avant que le demi cercle que Snelius lui faisoit faire en Hollande, fût achevé. Gassendi partit de Grenoble & arriva à Digne au mois

1626.

*Gassen. de re-
bus caelestibus
p. 8. 99.*

*B. Lett. msc.
franç. à M.
de Peyresc. du
26. Avril.*

d'Avril, où il demeura pendant le reste de l'année & la suivante. Ce fut dans ce tems là qu'il envoya à Peyresc les observations qu'il avoit faites sur les taches du soleil, avec une méthode pour les observer : ces travaux astronomiques ne l'empêchoient pas de remplir avec édification ses devoirs de chanoine & de théologal ; il prêchoit souvent avec beaucoup de succès & d'éloquence ; ses sermons étoient si beaux, que long-tems après sa mort, Bernier qui en étoit le dépositaire, vouloit en faire un présent au public. Il marque ensuite à Peyresc qu'il a reçu le Cleomedes ; il traite, lui dit-il, si disertement les principes de l'astronomie, que selon mon avis, il feroit à bon droit préféré à Sacrobosco dans les écoles. J'y ai remarqué de belles choses ; j'ai été charmé qu'il fist mention du voyage de Pytheas, philosophe de Marseille en l'isle de Thulé ou Islande. J'avois une grande envie de lire cet auteur, parce qu'ayant appris qu'il avoit combattu l'opinion qu'on attribue à Epicure, que le soleil n'est pas plus grand qu'il paroît, à scavoir d'un pied de diamètre ; & scachant d'ailleurs qu'il étoit

Stoïcien , ou du moins qu'il avoit soutenu plusieurs sentimens de cette secte, touchant la nature. Je m'étois imaginé qu'il avoit déchiré Epicure, je n'ai point été trompé, car de tous les auteurs qui ont écrit contre lui, il n'en est pas qui le traite plus mal : cependant je n'ai rien trouvé à quoi je n'eusse déjà répondu. Gassendi travailloit dès lors à l'apologie & à la philosophie d'Epicure.

Il revint à Aix au commencement de Janvier 1627. & y observa avec Gauthier une éclipse de lune, dont il fit part à Galilée le 2. Mars suivant. On voit dans la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, que ce sçavant lui avoit envoyé par la voie de Diodati plusieurs de ses ouvrages, dont Gassendi le remercie, & lui communique encore les observations que plusieurs de leurs amis avoient faites à Paris de cette éclipse, d'où l'on peut facilement déduire la difference des méridiens de Paris, d'Aix & de Marseille.

Le 13. du même mois, il écrivit à Erycius Puteanus : il paroît que ce n'étoit pas sa première lettre : il lui marque qu'étant sur le point de retourner à Digne, il avoit différé exprès son voyage

1628.

pour lire son éloge d'Epicure, qui lui avoit été communiqué par l'illustre Peyresc : après avoir loué cette piece, il lui apprend qu'il avoit aussi travaillé de son côté sur la vie, les mœurs & les écrits de ce philosophe ; que même il avoit eu dessein de faire imprimer cet ouvrage à la suite de ses exertations contre les sectateurs d'Aristote.

*T. Lett. mss.
franç. de D. o-
dati à Gassen.
du 13. Avril
tirée du cabi-
net du Présid.
Thomassin de
Mazang.*

Cependant Diodati qui étoit à Paris, lui écrivit pour lui demander son adresse, sur l'avis qu'il avoit reçu de Peyresc, qu'il devoit aller à la suite de l'armée, pour une affaire de son Chapitre : *Si cela est*, lui dit-il, *je vous plains ; vous vous prodiguez trop, ils en abusent* : je ne trouve aucune trace de ce fait ailleurs. En finissant, il lui annonce la mort du chancelier Bacon, le restaurateur de la philosophie, dont il fait un grand éloge.

*B. lett. mss.
franç. de Gas.
à Peyresc du
26. May.*

La belle saison étant revenue, Gassendi prit le chemin de Paris, où il arriva au milieu de May. Quelques jours après son arrivée, il écrivit à Peyresc sur le nouveau livre de Gaspar Asellius de Cremone, professeur d'anatomie à Pavie : ce professeur avoit découvert des veines blanches dans le mezentaire con-

ductrices du chyle. J'ai été, lui dit-il, bien aise de voir cet ouvrage, parce qu'il détruit quelques-unes de mes imaginations: je suis très-joyeux qu'un autre que moi approche plus de la vérité, & qu'il me facilite la connoissance que je cherche: pour vous expliquer de quoi il s'agit, & vous faire connoître ce livre, je vous dirai d'abord que je n'avois jamais pû m'imaginer que le passage du chyle au foye, se fist par l'entremise des rameaux de la veine-porte femez par le mezentaire, comme servant à porter du foye la nourriture nécessaire aux intestins, & des intestins dans le foye, le chyle destiné à être converti en sang. J'en avois souvent conféré avec M. Merindol, & peut-être trouvera-t-on parmi ses mémoires la réponse qu'il faisoit à une lettre de douze à quinze feuilles que je lui avois écrite la veille de sa mort. (a) J'avois imaginé un passage bien plus commode, sçavoir le canal du pore cholidoque, par lequel les Medecins veulent seulement

(a) Antoine Merindol, un des quatre medecins du Roy, étoit très-sçavant, & mourut à Aix sa patrie au mois de Decembre 1624. âgé de 54. ans.

que la bile se décharge dans les intestins : M. Merindol m'avoit fait plusieurs objections, je croiois y avoir tellement satisfait par ma lettre, que je m'imaginois que mon opinion devoit être de quelque considération parmi ceux qui n'étoient pas prévenus. Or voici Asellius qui a découvert une infinité de petites veines, semées par le mezantere, & plantées d'un côté au foye, & de l'autre aux intestins, à quoi personne jusqu'à présent, n'avoit pris garde. Elles sont blanches & remplies d'un lait ou substance blanche, telle qu'on prétend être le chyle ; mais elles ne peuvent être vûes ou observées, quand l'animal est encore vivant, & quelques heures après quand on l'a bien fait repaître, c'est-à-dire que l'aliment préparé descend le long des intestins. Asellius a bien fait des experiences ; il a ouvert plusieurs animaux vivans, comme chiens, chats, & même un cheval qu'il acheta exprès : il est à remarquer que d'abord que l'animal expire, ces vases ne laissent point de vestiges d'eux mêmes, & que si l'animal n'a repu, & qu'on ne l'ouvre en une heure convenable,

on ne ſçauroit encore rien voir. Je n'ai point encore fait d'expérience, mais M. Riolan m'a aſſuré qu'il n'en falloit pas douter.

Gaſſendi croit qu'Alcellius avoit trouvé deux tuyaux qui ſervoient à porter du foye la nourriture néceſſaire aux inteſtins, mais il ſe trompe : Alcellius avoit à la vérité trouvé pluſieurs veines blanches dans le mezen-tere conductrices du chile, mais il étoit réſervé à Pecquet de découvrir le canal torachique, qui eſt comme un réſervoir, dont le chile eſt porté dans la veine ſouſclaviere gauche, & de-là dans la cuve deſcendante.

Mais revenons, le P. Merſenne l'at-
tendoit avec impatience, pour l'enga-
ger à prendre ſa déſenſe contre Ro-
bert Fludd, gentilhomme Anglois, qui
après avoir quitté la profeſſion des ar-
mes, s'étoit appliqué à l'étude de la
phyſique, de la medecine, de la chy-
mie, de la magie, & de tout ce qui
peut ſe trouver de myſterieux dans la
nature. Il avoit compoſé dès l'an 1616.
l'apologie des Cabaliſtes & des freres
de la Roſe-Croix, & le P. Merſenne
dans ſon commentaire ſur les premiers

*Sorb. ut ſup.
Baill. vie de
Deſc. t. 1. p.
109.*

1628.

chapitres de la Genése, l'avoit attaqué sans aucun ménagement, croiant ne devoir pas épargner les injures à un hérétique & à un visionnaire. Fludd lui avoit répliqué & rendu ses injures avec usure dans deux ouvrages qu'il avoit composez contre lui; le premier est *Le combat de la sagesse avec la folie*: il a donné le second sous le nom de Joachim Frisius, avec ce titre, *Du souverain bien qui est le vrai sujet de la cabale, de la chymie & des freres de la Rose-Croix*. Plusieurs auteurs avoient pris la plume pour venger le P. Mersenne, entr'autres deux Religieux de son ordre, François de la Noue, qui prit le nom de Flaminius, & Jean Durel, qui prit celui de S. Just. Le P. Mersenne ne se croioit pas encore assez justifié, c'est ce qui l'obligea à s'adresser à Gassendi, & à lui demander son sentiment sur les ouvrages de Fludd: Gassendi promit de lui donner la satisfaction qu'il demandoit; il pria aussitôt Peyresc de lui envoyer des observations qu'il avoit laissées chez lui, & de faire attention que le copiste ne se mécomtât point dans les chiffres, parce qu'il en avoit besoin pour un ouvrage auquel

il travailloit contre Fludd, à la priere
du P. Merfenne. 1628.

Antoine Constantin, medecin provençal, mort en 1616. avoit composé un livre intitulé, *Brief traité de la pharmacie provençale & familiere*, dont la premiere partie avoit été imprimée en 1597. Peyresc désirant donner au public l'ouvrage tout entier, s'étoit adressé à Moreau, docteur en medecine à Paris: celui-ci lui fit écrire plusieurs fois par Gassendi, de lui envoyer l'imprimé & le manuscrit, qu'il se chargeoit de faire cette édition, mais elle ne se fit pas. Gassendi nous apprend que Moreau croioit que ce fût quelque grand trésor dont on vouloit se prévaloir à son desavantage: *Il en tirera*, dit-il, *tout le fruit qu'il pourra: pour vous, vous devez être très-satisfait de n'avoir rien oublié de ce qui pouvoit regarder, soit la mémoire de Constantin, soit l'honneur du pays.*

Cependant Gassendi travailla à ses heures de loisir à l'ouvrage contre Fludd, ce qui ne l'empêcha pas de se préparer au voyage qu'il alloit entreprendre avec Luillier dans les Pays-Bas & dans la Hollande; quoiqu'il ne fût

B. lett. Ms.
Fr. de Gass.
des 3. & 7.
Décembre.

1629.

*Gassen. de
rebus caelest. p.
102.*

pas fini, il partit dans l'autonne, résolu de l'achever en chemin. Nos deux philosophes remarquoient tout, philosophoient sur tout; ils rendoient visite à tous les sçavants qu'ils trouvoient sur leur route. Arrivez à Sedan le 19. Janvier 1629. Gassendi écrivit au P. Merfenne, pour lui apprendre que ce jour-là, il étoit tombé de la neige à six angles. Malgré les fatigues du voyage, il acheva sa réponse à Fludd le 14. de Février, & l'envoya au P. Merfenne: comme elle ne parut que l'an 1630, je differerai d'en parler. Plusieurs lettres qu'il reçut en ce tems-là, l'obligèrent à mettre bien de l'érudition dans ses réponses. Jacques Gaffarel Provençal & bibliothécaire du Cardinal de Richelieu, son intime ami, lui fit présent du livre du Rabbin Elcha sur la fin du monde, qu'il avoit traduit en François. Gassendi le lut avec beaucoup de plaisir, tant à cause de la matiere qu'il traite, que du bon sens qu'il y fait paroître. Pourrois-je, ajoute-t-il, ne pas le recevoir avec plaisir, lorsque je le vois embeli de vos remarques: pour vous témoigner ma reconnaissance, & vous porter à pour-

*Gass. Gass.
pag. 12.*

suivre comme vous avez commencé, je vous dirai que, quoique le Rabbinisme ait quelque chose de rebuttant, le Rabbin que vous avez commenté, n'est pas semblable aux autres, il ne donne pas dans leurs superstitions : ainsi j'entre dans vos justes regrets, & je déplore avec vous la perte de ses ouvrages. Elcha est un vrai philosophe, il pense très-bien sur la fin du monde, il refute vivement ceux qui veulent marquer le tems de sa destruction ; ceux-là ne s'écartent pas moins, dit-il, de la philosophie, qui soutiennent que le monde ne finira point, que ceux qui veulent qu'il finisse bientôt : Gassendi combat les uns & les autres. Il auroit souhaité que Gaffarel eût mis à côté le texte d'Elcha, & le prie de ne pas l'oublier dans une seconde édition ; que par-là il conservera le texte de cet auteur, & qu'il acquerra plus de gloire par la fidélité de sa version.

Il finit par l'éloge qu'il lui fait du P. Merfenne, lui apprend qu'il est son intime ami, l'exhorte à se réconcilier sincèrement avec lui, l'entretient de la réponse qu'il a faite à Robert Fludd, pour faire plaisir à ce sçavant Reli-

1629.

gieux ; enfin il lui offre d'écrire à ce Minime, pour les réconcilier, elle est terminée par les marques de la plus parfaite amitié. Gaffarel fut un de ces sçavans, dont la singularité de ses connoissances & la multiplicité de ses talens, firent grand bruit dans la république des lettres : il s'attacha aux langues Hebraïque, Chaldéenne, Syriaque, Persane, Arabe, Grecque, Latine, Italienne & Epagnole : il pénétra dans les sciences occultes & mysterieuses des Rabbins & des Cabalistes. Nous parlerons bientôt de ses curiositez inouïes, où il prétend montrer que les Talismans & figures constellées ont du pouvoir pour rendre un homme riche & fortuné, pour préserver une maison & un pays de certains insectes, bêtes véni-meuses, & de toutes les injures de l'air.

Gassendi arrivé à Louvain, alla rendre visite à Godefroy Irenée Wendelin, & ne l'ayant pu trouver, il lui écrivit la lettre dont nous avons parlé, & lui fit présent de deux observations astronomiques : il vit le fameux Erycius Puteanus, & le chargea de faire rendre à Thomas Fiene un paquet. Thomas Fiene étoit né à Anvers en

1567. c'étoit un scavant d'une très-grande réputation, qui après avoir été medecin du Duc de Baviere, étoit venu remplir la premiere chaire de medecine à Louvain: l'Archiduc Albert pour l'empêcher d'aller à Boulogne où on le demandoit, avoit augmenté ses appointemens jusqu'à la somme de mille écus. Gassendi lui écrivit pour le remercier d'un ouvrage qu'il lui avoit envoyé, dont il fait un très-grand éloge. Cet ouvrage n'est autre que l'apologie de son opinion sur la formation du fœtus le troisieme jour, contre Antoine Ponce Sanctacrux, medecin du Roy d'Espagne, & imprimée à Louvain cette année in-8.

1629.

*Castell. v. t. medic.**Gass. ut sup. pag. 16.*

Il envoya à Peyresc de la même ville, une description succinte des isles flottantes de S. Omer, qui ne fit qu'irriter la curiosité de ce grand homme; ce fut pour la contenter qu'il lui en envoya une plus ample. « Tout au bas, lui dit-il, de la ville de S. Omer, est une plaine marécageuse entourée de petites collines, & qui aboutit en forme de vallée vers le nord-est & du côté de la mer. Cette plaine est entre-coupée de petits canaux qui servent

T. Lett. ms. franç. à M. de Peyresc.

1629.

» comme de bornes à diverses terres
» toutes presque cultivées, où les mai-
» tres se rendent avec de petits bateaux
» aux endroits où les canaux s'élar-
» gissent & forment des plages de 15.
» 30. & 40. toises en quarré ou autre
» figures : là se trouvent ces isles flo-
» tantes. Je me contenterai de vous
» décrire celle où je m'embarquai ; elle
» est presque en quarré long, ayant 13.
» pas de longueur sur sept de largeur.
» Son épaisseur ne paroïssoit pas plus
» de trois pieds, dont l'un étoit sur la
» surface de l'eau. L'isle étoit toute cou-
» verte d'une herbe fort épaisse, dont
» je fis faucher une partie pour pou-
» voir mieux considérer le fonds : je re-
» marquai qu'il n'étoit point terreux,
» mais qu'avec fort peu de terre, on y
» voyoit un tissu continuel de racines,
» de maniere que ce n'étoit qu'un corps
» comprimable & spongieux, & qui par
» sa laxeté & legereté, pouvoit facile-
» ment furnager : sa pesanteur étoit
» néanmoins telle dans l'endroit où l'eau
» étoit libre, où tout ce que je pouvois
» faire, c'étoit en pressant mon bateau
» contre le bord ferme, de la remuer
» bien lentement par le moien d'une

perche que je pouffois ; celui qui me ^{ce}
servoit de patron beaucoup plus vi- ^{ce}
goureux que moi, conduisoit cette ^{ce}
isle par-ci par-là sensiblement. Il y ^{ce}
en avoit une voisine presque de même ^{ce}
grandeur, mais plus ronde : nous les ^{ce}
fismes premierement baiser ; après pas- ^{ce}
sant entre les deux, nous les écartâmes ^{ce}
l'une de l'autre d'environ la longueur ^{ce}
de notre bateau ; le fonds de l'eau ^{ce}
étoit alors d'environ huit pieds, & la ^{ce}
plage d'environ vingt toises de lon- ^{ce}
gueur, & d'environ sept ou huit de ^{ce}
largeur : la principale herbe est l'al- ^{ce}
gue, espece de glaycul, & les arbrif- ^{ce}
feaux qui y avoient cru, n'étoient ^{ce}
que de petits saules dont le tronc ^{ce}
n'avoit pas plus de deux pouces d'é- ^{ce}
paisseur. Jugez de la satisfaction que ^{ce}
j'avois de voir à mon aise cette curio- ^{ce}
sité & combien agréables étoient les ^{ce}
méditations que je faisois, lorsqu'as- ^{ce}
sis sur l'herbe, je me voiois emporter ^{ce}
comme par un charme secret avec les ^{ce}
arbres voisins. „

Ensuite Gassendi fut à l'abbaye de *Id. ibid.*
S. Benoît, & un moine nommé Wittus,
fils de l'auteur de l'histoire de Bretagne,
le conduisit dans le monastere, dans

1629.

la bibliothèque & dans sa chambre, où il lui montra plusieurs ouvrages auxquels il travailloit, entr'autres un dans lequel il démonstroît par des actes & des pieces authentiques, que Childeric dernier Roy de France de la premiere race, avoit été enfermé & moine dans ce monastere : cet ouvrage étoit en latin & avoit pour titre, *Vindiciae Childerici Regis*.

Baill. vie de
Desc. p. 188.
✶ 189.

En Hollande il fit connoissance avec Jacques Waëssenaer & Henri Reneri : celui-ci avoit été le premier disciple de Descartes dans les Pays-Bas, & celui-là étoit un gentilhomme des plus anciennes Maisons du pays, réduit à professer la medecine ; il reçut de l'un & de l'autre tous les bons offices que les premieres ardeurs d'une amitié naissante peuvent suggerer à des amis ; & par reconnoissance, il leur promit en partant d'Amsterdam pour Utrecht, de leur envoyer la description du phénomène des Parhelies, le discours & l'observation qui en avoit été faite à Rome, avec une explication ample & raisonnée de ce phénomène, qu'il devoit composer à son premier loisir : nous le verrons bientôt s'acquitter de sa promesse. En

même tems il écrivit de Louvain à J. B. Vanhelfmont célèbre medecin & son ami, une grande lettre latine, dans laquelle il examine s'il est plus naturel à l'homme de se nourrir de viande que de fruit : cette question avoit déjà été agitée entr'eux à Bruxelles ; le sçavant medecin s'étoit déclaré pour la viande, & Gassendi pour les fruits. Ce qui obligea Gassendi à traiter de nouveau cette matiere, ce fut la dissertation que Vanhelfmont lui envoya : la réponse de Gassendi est fort longue, mais si curieuse, que nous avons cru devoir en donner une traduction.

La conformation de nos dents, écrit-il, est une preuve que la nature ne nous a pas destiné pour nourriture la chair des animaux terrestres, car elle a donné de longues dents aiguës, inégales, écartées aux animaux auxquels elle la préparoit, telles sont celles des lions, des tygres, des ours, des chiens, des chats ; au contraire elle a fait présent des dents courtes, larges, contigues & disposées d'une même suite, à ceux qui devoient se nourrir d'herbe & de fruits, comme on peut le remarquer dans

*Id. Helmo.
pag. 19.*

1629.

les chevaux, les bœufs, les brebis,
 les cerfs : or les dents des hommes
 étant semblables à celles de ceux-ci,
 il est probable que la nature a voulu
 qu'ils se nourrissent non de viandes,
 mais de fruits.

Après avoir refuté une objection
 de Vanhelfmont, il ajoute : Dieu
 avoit préparé dans le Paradis Ter-
 restre un arbre dont le fruit auroit
 rendu l'homme immortel, & qui lui
 auroit fourni un élixir, dont l'usage
 auroit pû prolonger tellement sa vie,
 qu'elle auroit pû passer pour une éter-
 nité. Il le fait souvenir qu'il lui avoit
 objecté que dans cet état d'inno-
 cence, Dieu n'ordonna pas à l'homme
 de manger des poissons ou des ani-
 maux, mais de tous les fruits à un
 près : d'où il tire cette conséquence,
 que dans notre création & avant la
 chute de l'homme, la nature nous avoit
 donné des dents pour manger des
 fruits & non pas de la viande ; mais
 Vanhelfmont ayant répliqué *qu'il ne*
s'ensuivoit pas, parce que Dieu n'avoit
pas ordonné à l'homme de manger de la
viande comme des fruits, qu'on dût
inferer qu'on lui eût défendu d'en man-

ger. Gassendi convient que l'homme^{ce} pouvoit en manger ; mais il conclud^{ce} des paroles de l'Ecriture, que l'homme^{ce} s'en feroit privé, parce que Dieu lui^{ce} auroit donné une nourriture plus con-^{ce} venable & plus délicate ; que dans^{ce} ce tems d'innocence, l'homme n'eût^{ce} pas voulu tremper ses mains dans le^{ce} sang des animaux ; que dans ce tems-^{ce} là, il n'est fait mention nulle part^{ce} que l'homme eût mangé de la viande ;^{ce} ce ne fut même que plusieurs siècles^{ce} après sa chute qu'il en mangea ; que^{ce} cet usage ne s'établit, qu'après que^{ce} les hommes eurent corrompu leurs^{ce} voies. Quant à l'élixir, quelque idée^{ce} qu'on s'en forme, & quelque possi-^{ce} ble qu'en soit la préparation, il ne^{ce} s'y arrête pas, parce que ce n'étoit pas^{ce} une viande, mais une liqueur. »

Passons à la grande objection de Vanhelmont : *L'homme*, lui dit-il, est^{ce} de sa nature un microcosme qui parti-^{ce} cipe à toutes les natures & à toutes^{ce} les especes des animaux ; c'est pour cela^{ce} qu'il a huit dents incisives & larges,^{ce} quatre canines, comme les bêtes car-^{ce} nassieres, & vingt molaires, comme^{ce} celles qui ruminent ; qu'il mange du

1629.

» poisson, de la chair, des légumes &
 » des fruits : car si la nature de l'homme
 » est un composé des autres animaux, il
 » doit se nourrir comme chacun d'eux.
 » Les animaux carnassiers ne mangent
 » pas seulement la viande, mais encore
 » ils vont à la chasse des animaux, &
 » après les avoir pris, les mettent en
 » pieces avec leurs dents ; & comme
 » l'homme ne va point à la chasse, ainsi
 » que les autres animaux, avec ses dents,
 » ses griffes & ses ongles, mais avec des
 » instrumens artificiels, la nature lui a
 » donné des dents, dont les unes sont
 » larges, incisives, & les autres car-
 » nassieres & aigues ; afin que si en chas-
 » sant il tuoit quelque animal qui eût
 » la peau dure, que ses dents incisives ne
 » pussent percer, il pût faire avec ses
 » dents carnassieres & aigues, ce que les
 » oiseaux de rapine font avec leur bec :
 » d'où il conclud qu'il étoit permis à
 » l'homme par sa nature, de manger de
 » la chair des animaux.

» Rien n'est plus commun, répond
 » Gassendi, que cette maniere de par-
 » ler : l'homme est l'abregé du monde :
 » faites, je vous prie, attention qu'il
 » n'est rien de plus injuste, que de
 nous

nous attribuer tout à nous-mêmes. Si nous nous arrêtons à ce monde corporel, qu'avons-nous tant au-dessus des autres animaux, dont nous puissions nous enorgueillir; ne ferons-nous jamais attention que nos corps sont composez de veines, d'arteres, de fibres, de nerfs, de membranes, d'entrailles, & que les singes peuvent se vanter d'en avoir autant que nous? Aussi Xenocrate disoit, si les chevaux peignoient les dieux, ils les representeroient sous la figure des chevaux, parce que chaque animal regarde sa figure comme la plus belle; d'où je conclus que si nous ne devons pas croire le cheval, lorsqu'il se prefera aux autres animaux, de même les autres animaux ne doivent pas croire l'homme, lorsqu'il se prefera à eux: il est vrai que l'homme avoit été créé pour être leur maître, mais depuis son péché, son empire sur eux est bien diminué. »

Après cette digression, Gassendi lui dit: Quand je vous aurai accordé que l'homme de sa nature est un microcosme, s'ensuivra-t-il qu'il a des dents propres pour manger de la

„ viande ? car pour ne rien dire des dents
 „ incisives & molaires qui prouvent
 „ mon sentiment, je m'arrête aux ca-
 „ nines que vous confondez avec les
 „ carnassieres : Est-ce que les animaux
 „ qui ne se nourrissent que d'herbes,
 „ n'en ont pas ? Voiez les Brebis, les
 „ Agneaux, eux qui ne broutent que
 „ les herbes, n'ont-il pas des dents pro-
 „ pres à mettre en pieces les fruits les
 „ plus solides ? Je crois qu'on ne les
 „ appelle canines, qu'à cause de leur res-
 „ semblance à quelques-unes des chiens,
 „ & ces dents ne sont données à
 „ l'homme, que pour suppléer aux in-
 „ cisives, parce qu'elles sont un peu
 „ plus aigues ; mais vers leurs racines,
 „ elles deviennent plus larges, & sont
 „ jointes ensemble pour faire une plus
 „ grande incision : mais si vous dites
 „ *que la nourriture des animaux est dif-*
 „ *ferente, parce qu'ils ont de différentes*
 „ *dents, il faut que l'homme qui mange*
 „ *de toutes sortes de choses comme eux,*
 „ *ait des dents qui leur soient semblables.*
 „ Je vous prie de faire attention aux
 „ poissons, ils ont des dents faites
 „ comme un peigne, très-ferrées & très-
 „ différentes de celles des hommes ; de-

forte que , lorsque vous ajoutez : *Que* ^{ce}
l'homme mange le poisson , comme les ^{ce}
poissons se mangent entr'eux ; vous ne ^{ce}
prétendez pas sans doute qu'il le fait à ^{ce}
cause de la ressemblance & de la con- ^{ce}
formation de ses dents avec les leurs. ^{ce}
Vous ajoutez : *L'homme mange de* ^{ce}
la viande , des légumes & des fruits ; ^{ce}
j'avoue que l'homme se nourrit de la ^{ce}
viande , mais ce n'est pas l'unique ^{ce}
chose qu'il fasse qu'il ne devroit pas ^{ce}
faire. La philosophie n'est occupée ^{ce}
qu'à le faire rentrer dans son devoir. ^{ce}
Une preuve que la viande n'est pas la ^{ce}
nourriture que la nature lui a prépa- ^{ce}
rée , c'est qu'il a en horreur la chair ^{ce}
crue , & qu'il est obligé de la faire ^{ce}
cuire pour en ôter la crudité : or si ^{ce}
la nature avoit voulu que l'homme ^{ce}
se nourrit de chair cuite , elle la lui ^{ce}
auroit préparée , comme elle a soin ^{ce}
de lui faire cuire les fruits qui sont ^{ce}
d'un grand goût , qu'elle ne fait pas ^{ce}
passer par le feu : la nature ne refuse ^{ce}
pas le nécessaire , & qu'est-ce qui est ^{ce}
plus nécessaire , que d'ajouter le goût ^{ce}
& le plaisir aux différentes nourritu- ^{ce}
res qu'elle nous donne ? Ne nous dites ^{ce}
pas : *Qu'on corrige la nature par l'art ;* ^{ce}

„ je vous dirai qu'il s'ensuivroit de vo-
„ tre raisonnement que la nature au-
„ roit été plus favorable aux bêtes fé-
„ roces, qu'à nous : car ces bêtes n'ont
„ pas besoin d'art pour apprêter leur
„ viande, parce qu'elles leur sont na-
„ turelles; au lieu que nous en avons
„ besoin, à cause que la nature ne nous
„ les a pas destinées : ainsi puisque nos
„ dents ne sont pas propres à déchirer
„ les viandes, il faut que nous ayons
„ recours à l'art pour les manger,
„ comme si la nature avoit été impar-
„ faite pour nous fournir les choses né-
„ cessaires.

„ Vous m'allez répliquer : *Que la*
„ *raison a été donnée à l'homme pour sup-*
„ *pléer à ce défaut ;* mais n'est-ce pas
„ toujours accuser la nature, pour dé-
„ fendre notre gourmandise ? Ce que
„ nous faisons par rapport à nos vête-
„ mens, nous le faisons par rapport aux
„ autres choses ; notre mollesse nous
„ porte à nous plaindre sans cesse de la
„ nature, nous la traitons de maratre,
„ parce qu'elle ne nous a pas donné une
„ constitution assez forte pour résister
„ aux injures de l'air : ensuite nous
„ nous ventons d'avoir suppléé à son

défaut par nos habits. Ingrats que nous sommes, corrompons-nous toujours par nos vices ce que la nature nous a donné de plus excellent?

Tout ce que vous ajoutez des armes que la nature a données aux autres animaux, prouve mon sentiment, puisque l'homme n'est pas armé comme eux de dents, d'ongles & de griffes; il n'est donc pas propre à la chasse, & par conséquent il n'est point destiné par sa nature à se nourrir de viande. Vous parlez des oiseaux de rapine, mais faites attention à la différence de ces animaux, & des autres qui sont plus doux; vous inferez de leur bec, qu'ils ont été sagement créés par la nature, j'en conviens; je dis aussi que Cicéron a raison, lorsqu'il avance que l'homme est destiné à toute autre chose qu'à prendre & à égorger des bêtes.

On ne sçauroit nier, ajoutez-vous, que les chairs des animaux préparées avec art, ne nourrissent notre corps, qu'elles n'augmentent nos forces, qu'elles ne soient délicieuses; d'où vous concluez, qu'elles sont une nourriture naturelle à l'homme. Faites at-

attention au fait que je vais rapporter,
j'en ai été bien informé. Il y a envi-
ron vingt ans qu'un chevalier de Mal-
te appelé de Beauregard, parcourant
la mer Egée, jetta l'ancre dans une des
Cyclades; ses soldats ayant mis pied
à terre, se saisirent d'une brebis & de
son agneau: ils tuerent la brebis & la
mangerent, mais ils conserverent l'a-
gneau, & l'apprivoiserent de telle
forte, qu'il venoit manger sur leur
main, du pain, de la chair, du pois-
son, du fromage. Neuf mois après,
le vaisseau aborda à Malte, l'agneau
étoit déjà gros; ils le mirent dans
des pâturages, mais il n'en voulut pas
goûter; il eut recours à sa première
nourriture: on le tua quelque tems
après, mais on ne put pas le manger,
tant sa chair étoit insipide; quoique
ces mets l'eussent nourri, & lui
eussent même plû, on doit conclure
qu'ils ne lui étoient pas naturels. La
même chose nous arrive, en nous
nourrissant d'une viande qui ne nous
est pas destinée; l'usage nous la fait
trouver agréable, mais ce n'est pas
une preuve qu'elle nous soit naturelle.
Dès notre enfance, nos parens ont

grand soin de nous nourrir avec de^{ce}
la viande & non avec des fruits; dans^{ce}
cet âge, où la nature est plus pure,^{ce}
& où elle n'est point encore dépra-^{ce}
vée, qu'on présente à un enfant de la^{ce}
viande ou des fruits, il n'hésite pas^{ce}
un moment, il choisit les fruits; que^{ce}
n'arriveroit-il pas, si on le laissoit^{ce}
maître de suivre son goût? ^{ce}

D'où vient donc, me direz-vous, ^{ce}
que vous ne vous abstenez pas de man- ^{ce}
ger de la viande, & que vous ne vous ^{ce}
nourrissez pas des fruits? Je puis m'ex- ^{ce}
cuser sur l'usage contraire qui a tel- ^{ce}
lement changé dans les adultes la ^{ce}
nature, qu'on ne sçauroit sans grand ^{ce}
danger changer cette habitude. J'a- ^{ce}
voue cependant que si j'étois sage, ^{ce}
j'abandonnerois peu à peu cette nour- ^a
riture, & ne me nourrirois que des ^{ce}
presens de la terre: je ne doute pas que ^{ce}
je ne jouisse plus long-tems & plus ^{ce}
constamment d'une meilleure santé. ^{ce}

La chair est la semence des mala-^{ce}
dies, parce qu'elle est une nourriture^{ce}
trop succulente pour nos corps,^{ce}
qu'elle surcharge l'estomac, empêche^{ce}
la digestion, offusque l'esprit; les^{ce}
viandes doivent se digérer dans l'esto-^{ce}

mac, plutôt qu'à la bouche: nous sommes forcez de convenir que la chaleur naturelle est accablée par tant de substance. La nourriture des fruits ne produit pas le même effet, au contraire c'est une nourriture legere; comme elle ne surcharge point l'estomac, elle se digere facilement & forme un chyle suffisant pour notre nourriture.

Comme vous n'avez commencé la dispute que pour me faire plaisir, ce n'est aussi que pour vous en faire, que j'ai fait cette réponse & non pour avoir la victoire; car je suis persuadé que dans les disputes où il s'agit de la vérité, il est plus glorieux d'être vaincu que de vaincre: ce n'est pas celui qui démontre la vérité qui profite, mais celui à qui elle est démontrée; je ne refuserai jamais de semblables combats; je ne compte jamais la perte que je puis faire, lorsque l'avantage que je puis en retirer est infiniment plus grand. Quoique je paroisse parler affirmativement, je n'avance rien que je crois au-dessus de la probabilité. J'attaque l'usage de la viande, comme n'étant pas une nourriture naturelle pour

nous : je n'apporte cependant que des conjectures, il ne vous sera pas difficile de m'artirer à votre parti ; je ne dis pas lorsque vous m'apporterez des démonstrations, mais lorsque vos conjectures seront mieux fondées que les miennes : vos raisons sont bonnes, mais elles ne me paroissent pas convaincantes. » On ne nous a point conservé la dissertation de Vanhelfmont ; il y apparence que cette dispute finit là. Cette lettre est datée du 10. Juillet, & a été écrite un peu avant son départ d'Amsterdam pour Utrecht.

Gassendi continuant son voyage, arriva à Leyde, où il reçut une lettre de Reneri, qui le pressoit de s'acquiescer de sa promesse ; voici de quoi il s'agissoit. Chrystophe Scheiner & plusieurs autres astronomes, avoient découvert à Rome le 20. de Mars de cette année, cinq soleils en même tems, c'est-à-dire quatre parhelies ou faux soleils autour du véritable. Le cardinal Barberin avoit envoyé à Aix la description à Peyresc qui l'avoit communiquée à plusieurs sçavans, entr'autres à Gassendi qui étoit pour lors en Hollande. Celui-ci com-

*Baillet vie
de Desc. t. 1.
l. 3. c. 4.*

*Gass. t. 3.
in-fol. ad cal.
cem.*

1623.

58 VIE DE GASSENDI,

Id. Rain.

posa une dissertation sur ce phénomène, & l'ayant achevée à la Haye le 14. Février, il l'envoya à Reneri, ainsi qu'il le lui avoit promis. On trouve à la tête la figure de ces parhélies & la description envoyée de Rome : ensuite il dit, » qu'il n'en est pas de ces sortes de
» phénomènes comme des comètes;
» que celles-ci durent assez de tems
» pour qu'on puisse les observer; qu'il
» n'en est pas de même des parhélies
» qui arrivent sans qu'on s'y attende &
» disparoissent bientôt.

Il rapporte comme un fait des plus singuliers, ce que dit Pline après Aristote, qu'on vit dans le Bosphore deux soleils qui parurent depuis le matin jusqu'au soir; il ne fait pas difficulté d'écrire à Reneri, » que de toutes les
» choses naturelles, on n'en sçait pres-
» que rien que l'histoire: le moindre
» petit animal, ajoute-t-il, la moindre
» plante, la plus petite des pierres, lorsqu'il
» que je l'examine sérieusement, me
» surprend: accoutumé à bégayer sur
» les choses les plus communes, je n'ai
» garde de décider sur un phénomène
» si rare; il me suffira de donner mes
» conjectures. De-là il passe à l'origine

des parhelies; toujours circonspect, il craindroit de passer pour ridicule, s'il faisoit le devin.

Les parhelies, suivant Aratus, prédisent les tempêtes, ou la pluie, suivant Aristote, à cause de leur couleur blanchâtre : il réfute ces auteurs; & après avoir dit un mot des choses naturelles qu'elles peuvent présager, il passe aux surnaturelles, telles que sont les destructions des empires, les guerres & les séditions des peuples; & il remarque qu'on attribuoit aux parhelies le Triumvirat d'Auguste, d'Antoine & de Lepide; que ces sortes de phénomènes, selon Cardan, désignent les Triumvirats: c'est ainsi que cet astrologue explique celles qui parurent de son tems; selon lui elles présageoient le Triumvirat d'Henri II. de Charles V. & de Soliman. On dit aussi que d'autres parhelies observées en Hongrie avant la mort du Roy Louis, furent regardées comme des présages des divisions qui arriverent pour la possession de ce royaume, entre Ferdinand, Jean & le Grand Seigneur: après avoir rapporté quelques autres faits semblables, il les réfute comme des visions.

1629.

„ Il convient cependant que ces phé-
„ nomènes peuvent dénoter quelque
„ chose, mais qu'il ne dira jamais qu'ils
„ présagent quelque chose de divin:
„ tout ce qui regarde le salut, est con-
„ tenu dans les Ecritures; autrement
„ Dieu ne nous renverroit pas à ses
„ Prophetes, à ses Apôtres, mais aux
„ phyficiens & aux astrologues, les
„ seuls dépositaires de ses secrets: si l'on
„ consulte la raison, c'est une grande
„ imbecillité de craindre ce que les
„ hommes ont rêvé. Y a-t-il quelque
„ connexion entre les choses humaines
„ & ces vapeurs qui s'élèvent de la
„ terre, qui s'épaississent & forment ce
„ phénomène? Examinant ensuite les
exemples dont nous avons parlé, il
se fait cette objection. „ Toujours ou
„ presque toujours après l'observation
„ des parhelies, il arrive de grands éve-
„ nemens, mais ils n'arrivent pas, par-
„ ce que les parhelies les ont précédés,
„ ils arrivent plutôt par hazard; car
„ quand même ces événemens n'arrive-
„ roient pas, les parhelies ne laisseroient
„ pas de paroître: quand même les par-
„ helies ne paroîtroient pas, ces éve-
„ nemens arriveroient. Nous sommes in-

genieux à nous présager du mal ; les parhelies ni les comètes ne sçauroient empêcher notre fortune : si nous devons être heureux, comme si nous devons être malheureux, nous le serons sans parhelies & sans comètes. »

Il dit dans l'apostille qu'il avoit prié Vossius de lui faire part de ce qu'il découvreroit sur les parhelies : celui-ci lui transcrivit ce que Mathieu Paris rapporte à l'occasion des parhelies qui parurent en Angleterre le 8. d'Avril de l'an 1228. la septième année du regne d'Henri III. Elles durèrent depuis le lever du soleil jusqu'à midi : Gassendi les trouve semblables à celles qu'on venoit d'observer à Rome, & ajoute après Vossius, que l'historien Mathieu dit : *Que ce phénomène fut suivi d'une guerre cruelle, qu'on répandit beaucoup de sang en Angleterre & dans l'Irlande.* Dans une autre lettre écrite en françois le 15. de Juin de la même année à Peyresc, & qu'on trouve manuscrite dans la bibliothèque de M. Thomassin de Mazaugues, Peyresc lui ayant marqué que quelques personnes estimoient que ces cinq soleils présageoient un changement considéra-

1629. ble dans le gouvernement de l'Eglise pendant les cinq années prochaines :

T. Lett. franç.
msc. à Peyresc
du 15. Juin.

” je ne les veux pas contredire, dit
” Gassendi, comme si j'étois bien as-
” sùré du contraire, mais ces mes-
” sieurs me pardonneront bien, si je
” ne les en crois pas, jusqu'à ce qu'ils
” aient eû quelque révélation du Ciel.
” C'est une chose pitoyable de voir que
” la plupart des sçavans se laissent ainsi
” emporter à des opinions populaires,
” & que ces phénomènes, pour arri-
” ver rarement, leur jettent de la pouf-
” siere aux yeux, comme s'ils n'arri-
” voient pas naturellement : il est vrai
” que nous en ignorons les causes, aussi
” bien que la maniere dont ils sont pro-
” duits. Si cette ignorance doit nous
” faire craindre quelque malheur, ap-
” prehendons aussi tout ce que la na-
” ture produit.

Reneri fit aussitôt imprimer à Am-
sterdam la dissertation latine de Gas-
sendi sous ce titre, *Phénomène rare*
observé le 20. de Mars 1629. &c.
Amsterdam in-4. (a)

Après avoir parcouru la Hollande,

(a) Phenomenon rarum observatum 20. Martii
1629, & ejus causarum explicatio. Amstelodami in-4.

il revint à Bruxelles : je ne ſçai ce qui l'empêcha de voir Aubert le Mire, qui ſe trouvoit alors dans cette ville ſa patrie : il étoit doyen de la Cathédrale d'Anvers, & grand Vicaire de l'Evêque; auparavant il avoit été aumônier & bibliothécaire de l'Archiduc Albert; il lui écrivit ſur la route de France, il lui fait des excuſes de ne l'avoir pas vû à Bruxelles, & lui mande qu'il n'ira en Allemagne que dans quelques mois, parce que Luillier a quelques affaires à Paris qui demandent ſa préſence : ce voyage ne ſe fit pourtant pas. Gaſſendi prie inſtamment le Mire de ſaluer de ſa part Gaſpar Gevars, greffier d'Anvers, historiographe de l'Empereur, & un des plus ſçavans hommes de ſon ſiècle. Je lui écrirois, ajoute-t-il, pour le conſoler, (aparemmment il lui étoit arrivé quelque grand ſujet d'affliction) ſi vous n'étiez auprès de lui, ou pour mieux dire, ſ'il ne ſe ſuffiſoit à lui-même, car il trouvera dans ſon propre fonds toutes les belles ſentences des Stoiciens qu'on peut oppoſer à la mauvaiſe fortune : je crois qu'il ne fera pas préſent au public de ſon Antonin, qu'il ne ſe

*Val. And.**Gaſſen. Mir.**pag. 24.*

1629.

» le soit approprié entierement. » Ge-
vars travailloit alors à l'édition des œu-
vres de Marc-Aurele-Antonin ; dans la
suite ce sçavant Flamand ayant été gra-
tifié d'une pension de Louis XIV. le
Marquis de Castel-Rodrigue lui dé-
fendit de la recevoir. Comme le Mire
avoit fait présent à Gassendi de ses ou-
vrages, il lui dit les avoir lûs avec beau-
coup de satisfaction ; l'exhorte à conti-
nuer, & l'assûre qu'il ne peut que se ren-
dre recommandable en faisant revivre
tant d'illustres familles. Gassendi arriva
à Paris le 8. du mois d'Août, après en-
viron 9. mois d'absence : il laissa dans
la Hollande & dans les Pays-Bas une
grande idée de sa sagesse & de son sça-
voir. C'est l'unique voyage qu'il ait
fait hors du Royaume.

T. Lett. franç.
msc. à Peyr.
du 28. Aout.

Après s'être reposé quelques jours
& avoir rendu visite à ses amis, il écri-
vit à Peyresc que du Puy alloit lui en-
voyer un exemplaire du livre d'Harvée
sur la circulation du sang. Il dit que le
sentiment de cet Anglois lui paroît fort
vraisemblable, mais qu'il a peine à
croire que le sang ne passe pas du ven-
tricule droit du cœur, dans le ventri-
cule gauche par *le septum* ; qu'il se sou-

vient cependant qu'un habile chirurgien d'Aix appelé Payan lui avoit fait voir autrefois qu'il y a non seulement des pores, mais des canaux qui rendent cette communication évidente.

Gassendi apprit alors avec plaisir que Peyresc s'étoit retiré avec toute sa famille au village de Beaugencier & qu'ils étoient bien résolus de n'en point sortir que la peste n'eût entièrement cessé. Il étoit cependant très-occupé de son Epicure; il ne me faut plus, lui dit-il, que cinq ou six après-dînées pour achever de parcourir la bibliothèque de M. de Thou: j'ai vû tous les livres les uns après les autres: je ne disposerai pas mon ouvrage ainsi que je vous l'avois marqué; je présume cependant que les dernières pensées seront les meilleures: dans une autre, il ajoûte qu'il n'aura pas sitôt parcouru la bibliothèque de M. de Thou qu'il le croioit, mais qu'il esperoit en venir à bout avant la Toussaint. Enfin il dit ailleurs qu'il aura bientôt fini, & qu'il ne sçait pas s'il ira boire la poussière de quelque autre bibliothèque.

Le livre des curiositez inouies de Jacques Gaffarel faisoit alors beaucoup

*B. Lett. msc.
franç. de Gass.*

*B. Lettre msc
franç. à Pey-
resc du 11.
Septembre.*

1629.

de bruit : Gaffarel étant allé voir Gassendi, celui-ci lui fit d'abord des reproches de ce qu'il ne l'avoit pas envoyé à Peyresc : Gaffarel s'excusa sur le silence de Peyresc, sur quoi Gassendi lui fit voir des lettres où Peyresc faisoit mention honorable de lui. Je trouve ce détail dans une lettre de Gassendi à Peyresc qui n'a jamais été imprimée. Venant ensuite au livre de Gaffarel, il lui marque qu'il y a beaucoup de belles & bonnes choses dans le livre des curiositez inouïes, qu'il est seulement fâché que Gaffarel n'ait pas mesuré ses expressions qui ont indisposé contre lui quelques docteurs de Sorbonne ; qu'il a offert une déclaration assez bien conçue, mais qu'ils n'en ont point été contens, voulant qu'il y ajoutât les termes qu'ils ont mis dans le projet de leur censure, entr'autres que son livre est injurieux à l'Ecriture & aux saints Peres : Gaffarel, ajoute-il, est résolu, ainsi que je le lui ai conseillé, de n'en rien faire, & les autres le sont aussi de passer outre.

*Collect. de
novis errorib.
t. 2.*

En effet la Sorbonne le condamna le 1. d'Août de l'an 1629. & déclara que la doctrine qui y étoit contenue,

étoit fausse, erronnée, scandaleuse, contraire à l'Ecriture-sainte, injurieuse aux saints Peres, superstitieuse & contraire à la simplicité chrétienne. Cette censure porte encore que si Gaffarel alloit trouver le syndic de la faculté avant le premier de Septembre, & qu'il la rectifiât par un acte public, la censure ne seroit point publiée. Gaffarel ne suivit pas le conseil de Gassendi: il donna le quatre d'Octobre un acte par lequel il déclare que son intention n'étoit pas d'affirmer tout ce qui étoit dans son livre, mais de rapporter seulement ce qu'il avoit lû dans les livres arabes & hebreux, & de n'ajouter foy à leur relation, qu'autant que l'Eglise le lui permettroit; que la Faculté de théologie l'ayant averti que ces relations étoient contraires aux sentimens de l'Eglise, qu'elles devoient être rejetées, il y déferoit & qu'il condamnoit pareillement ce qu'il avoit ajouté de son chef dans l'ouvrage que la Faculté censuroit. Gassendi apprend ensuite à Peyresc qu'il est occupé à traduire du grec en latin le dixième livre de Diogene Laërce, où il est traité d'Epicure; qu'il y a tant de lacunes, que le sens n'est presque

Id. ibid.

1629.

pas reconnoissable dans les endroits mêmes les plus importants ; qu'il a devant lui manuscrits , traductions , notes critiques & historiques qu'il tâche de concilier avec les connoissances qu'il a de sa philosophie : il ajoûte qu'il n'a pas encore ses papiers, que d'abord qu'il les aura recouvrés, il tâchera de mettre la dernière main à son Epicure. Comme il n'étoit rempli que de ce philosophe, il ne faut pas être surpris si toutes ses lettres en parlent. Il dit à Gerard Jean Vossius, célèbre professeur d'éloquence & de chronologie dans l'université de Leyde, qu'il lui enverra un abrégé de la philosophie d'Epicure, dès qu'il aura retiré son manuscrit de Digne alors affligée de la peste : il écrivit aussi à deux autres Professeurs de la même Académie, Daniel Heinsius, & Jacques Golijs. Celui-ci avoit succédé à Thomas Erpenius dans la chaire de professeur de langue Arabe, & ensuite dans celle de mathématique de Willebroord Snellius. Celui-là étoit Professeur en politique, en histoire, secrétaire & bibliothécaire de l'Université ; il remercie le premier d'un ouvrage en vers latins dont il lui avoit fait présent, & le prie

Gass. Vossio.
pag. 24.

Id. Heins.
pag. 25.

comme la personne la plus capable qu'il connût, de l'aider à la correction d'un passage de Suidas, touchant la naissance d'Epicure, & soumet ses conjectures à ses lumieres. Il prie le second de donner au public le catalogue des manuscrits qu'il a apportez d'Orient, que les sçavans souhaitent avec impatience; & lui demande plusieurs autres ouvrages, entr'autres l'histoire des animaux d'Aristote: il le prie d'examiner si parmi ses manuscrits, il ne se trouveroit pas quelques fragmens des écrits d'Epicure. Il écrit à Erycius Puteanus qu'il a conferé la lettre de Rutgersius qu'il lui avoit envoyée avec le texte de Diogene; il lui demande ses notes, ne doutant pas qu'il n'ait rétabli plusieurs endroits de cet auteur; endroits non moins difficiles à débrouiller que le nœud gordien: vous m'avez encouragé, ajoute-t-il, à poursuivre l'ouvrage que j'ai commencé; je me flate que vous ne me refuserez pas la communication de vos recueils, vous n'obligerez pas un ingrat: enfin, lui dit-il, je retoucherai bientôt mes mémoires, & je travaillerai avec beaucoup de plaisir, si je puis avoir aupa-

1629.

*Id. ibid.**Id. ut sup.*

1629.

Id. pag. 27.

*B. Let. ms.
franç. de Gas-
sen. à Peyresc
du 21. Decem.*

ravant votre sentiment. Toutes ces lettres font écrites de Paris le 14. Septembre; on en trouve encore une adressée au même, où il l'exhorte à continuer l'ouvrage qu'il avoit entrepris sur Epicure; vous ne sçauriez, lui dit-il, me faire un plus grand plaisir, vous me déchargerez par-là d'un grand fardeau, car je connois par expérience que mon ouvrage grossit beaucoup chaque jour; que s'il ne veut pas continuer le sien, il le prie de lui dire son sentiment sur quelques passages grecs qui l'embarraissent; il le remercie ensuite de lui avoir fait part des notes de Junius, qu'il dit avoir conferées avec le texte. Dans ce tems-là il envoya à Peyresc un imprimé (c'étoit un exemplaire de son phénomène des parhélies imprimé en Hollande;) vous n'y trouverez rien de nouveau, que le caractère & un peu de mon jargon. On m'en a envoyé quatre exemplaires d'Hollande, trois m'ont été enlevés, j'ai garanti celui-ci comme vous étant dû; je ne le prise que parce que j'ai donné sujet de parler de vous : ces messieurs qui l'ont fait imprimer, y ont mis le titre, & m'ont qualifié comme ils ont voulu: j'en

serois vraiment honteux, s'il ne paroïssoit que la chose n'a point été faite de mon consentement; quoi qu'il en soit, vous verrez la piece & vous excuserez mon ignorance.

Cependant les bruits de la peste qui ravageoient la Provence augmentant très-considérablement, il n'est rien que Gassendi ne fist, pour avoir des nouvelles de ses parens & de ses amis : il fait les plus tendres souhaits pour eux, & pour Peyresc, à qui il envoie même un élixir contre la contagion. Il lui apprend ensuite que Guillaume Schichard célèbre Professeur de l'université de Tubinge, lui ayant fait demander par Elie Diodati quelques observations, il les lui avoit envoyées. Il me marque, ajoute-t-il, quelques circonstances qui regardent Keppler que vous serez bien aise de sçavoir; il est, me dit-il, dans la Silésie auprès du prince Ferdinand, duc de Mekelbourg, & très-bien venu auprès de ce prince, qui est non seulement très-habile mathématicien, mais encore très-sçavant dans l'art de la guerre. Keppler est toujours pensionnaire de l'Empereur, il s'est retiré là avec le consentement de ce prince, depuis qu'il a été chassé de Lintz.

1630.

*Gass. Mers.
praf. examin.
Fluddi philos.*

Cependant l'examen de la philosophie de Fludd parut au commencement de l'an 1630. Gassendi l'adresse au pere Merfenne, & la lettre qu'il lui écrivit de Charleville sur la Meuse, sert de préface à l'ouvrage. » Il semble lui dit-il, qu'il n'est rien de plus facile que de faire ce que vous souhaitez de moi; mais quand je l'examine de plus près, je trouve qu'il n'est rien de plus difficile. Ce qui fait la difficulté, c'est qu'il me faut déposer la qualité d'ami pour prendre celle de juge: quoique je sois fort éloigné de faire aucune comparaison de votre adversaire & de vous, je ne puis cependant nier qu'il ne soit un homme d'une grande érudition, qu'il ne soit connu de tous les sçavans, que ses ouvrages ne remplissent les bibliothèques: pour ce qui regarde le sujet de votre dispute, rien n'est plus clair que votre philosophie, il n'en est pas de même de la sienne, c'est un véritable protégé; on a beau le chasser de son poste, il a tant d'adresse, qu'il persuadera quand il voudra le contraire.

Il badine sur les freres de la Rose-Croix: » Je crains fort, dit-il, que ces freres

freres ne me maltraitent, si je révéle
leurs mysteres, eux qui sans rien ap-
préhender, comme s'ils avoient l'a-
neau de Gigés, volent sans cesse au-
tour de moi. Je vous dirai plus sé-
rieusement, que sur ces sortes de ma-
tieres, je ne puis apporter que des
conjectures. Il lui dit ensuite, sans mé-
nagement, ce qu'il pense de la con-
duite qu'il a tenue envers Fludd ;
avouez que vous vous êtes laissé em-
porter à votre zèle : il est bien dur à
un homme qui fait profession du chri-
stianisme, de se voir traiter de magi-
cien, de forcier, d'hérétique, de pro-
fesseur de magie ; de se voir menacer
de l'indignation du prince, livrer aux
furies & condamner aux flammes éter-
nelles. Je ne parle point de l'athéisme
ni des hérésies dont vous l'accusez :
il falloit bien de la patience pour sup-
porter tous ces reproches ; aussi ne
suis-je pas surpris qu'il ait com-
posé son apologie ; mais je ne sçau-
rois ne le pas blâmer, de n'avoir
gardé aucune moderation : il a beau
dire que ce sont les calomnies & les
impostures dont vous l'avez accablé,
qui ont forcé son humeur pacifique

D

à agir de la sorte ; je ne sçaurois m'ima-
giner qu'une colombe puisse vomir
tant de bile : il prend pour lui la sa-
gesse & vous abandonne la folie, au
moins cette sagesse auroit dû paroî-
tre dans sa conduite. Est-ce que J. C.
la sagesse éternelle, dont il parle si
souvent, a pu lui inspirer ces inve-
ctives, lui qui bénissoit ceux qui le
maudissoient, & qui promet la beati-
tude aux pacifiques.

Quant à la matiere qu'il traite dans
ces deux ouvrages contre vous, elle
est énigmatique : pour en porter un
jugement, il faut pouvoir la com-
prendre auparavant. Il convient qu'il
a été obligé d'étudier les autres écrits
de Fludd, pour deviner les principes
qu'il suit & qu'il établit, & ajoute qu'il
les a réduits en un corps. Il ne lui ca-
che pas que si ce n'avoit pas été pour
lui faire plaisir, il ne se fût jamais cassé
la tête dans une pareille recherche :
si j'ai pû vous plaire, je ne me re-
procherai jamais le tems que j'y ai
mis. Au reste, continue-t-il, comme
les principes de Fludd sont alchymi-
ques, vous me pardonneriez sans
doute lorsque je bégayerai : je ne suis

pas sçavant dans cet art, & je ne souhaite pas de le devenir. Il promet de parler d'abord des principes de Fludd pris généralement; ensuite des mêmes principes en tant qu'ils constituent plusieurs mondes, de l'harmonie qui résulte de leur établissement, & de finir par l'examen des livres que Fludd avoit composez contre lui. »

Gassendi démontre que Fludd explique la création du monde & la difference des parties de l'univers avec tant de distinctions, qu'on croiroit qu'il admet effectivement plusieurs causes & plusieurs effets: mais par l'analyse de ses dogmes, on trouve qu'il ne fait qu'avancer des hypotheses, où il sépare mentalement des choses qui réellement sont le même être: la lumière & les ténèbres, disoit-il, sont les deux premiers principes de toutes choses; de leur mélange résulte l'unité radicale, de laquelle dépendent ensuite les autres êtres. Il entendoit par la lumière le principe actif & formel, & par les ténèbres le sujet passif ou le principe matériel. Cependant dans le fonds, il ne distinguoit point la lumière d'avec les ténèbres: il ne trouvoit ces deux

principes, qu'autant qu'il consideroit le même objet, tantôt d'une maniere, tantôt d'une autre : ils n'avoient jamais été séparez réellement, mais notre esprit les pouvoit considérer sans relation aux choses créées : ainsi les ténèbres ou la matiere étoit un principe incréé : s'il parloit d'un tems qui eût précédé la création, c'étoit un tems imaginaire, une pure priorité de nature. Je n'entrerais point ici dans un plus grand détail sur cet examen ; je remarquerai seulement qu'à l'égard de la création, Fludd se sert des paroles de la Genèse qu'il regarde comme symboliques ; que par ces paroles avant la création, il entend souvent Dieu ou la lumiere cachée ; par le mot de création, Dieu ou la lumiere visible ; que souvent il prend ce mot pour l'opération alchymique ; qu'il croit que les Anges ou les ames humaines sont des portions de Dieu : ce qui fait dire à Gassendi, que ce sentiment pourroit sembler pire & plus dangereux que l'athéisme. (a)

(a) En quoque de Deo opinari . . . videri pejora atheismo possint ? Ec quis non putet ipsius sententiam atheismo ipso periculosiorem ? Gass. pag. 241.

Dans l'ouvrage intitulé : *Le combat de la sagesse & de la folie*, Fludd n'appelle sages que ceux qui s'appliquent à la chymie, qui cherchent la pierre philosophale, qui affectent d'être frères de la Rose-Croix; & il traite de fous tous les autres qui comme le P. Merfenne, cherchent des veritez plus solides, font d'autres études, méprisent la doctrine, ou ne sont pas alchymistes.

A l'égard de l'autre ouvrage de Fludd, intitulé : *Du souverain bien, &c.* Gassendi observe que Fludd n'y a pris le nom de Joachim Frisius, que pour faire croire qu'il n'étoit pas le seul qui eût écrit contre le P. Merfenne; il y parle de la magie, de la cabale & des frères de la Rose-Croix.

Les Cabalistes sont des visionnaires principalement attachez à la science qui renferme, à ce qu'ils prétendent, tous les mysteres de l'ancienne Loi, les secrets du nom ineffable de Dieu, les Hierarchies celestes, la science des nombres, la connoissance des Talismens, des astres, de la magie & de la pierre philosophale : ainsi la cabale est la source de toutes ces vaines imaginations, qui sont le fondement de la ma-

Kirk

1630.

gie. On prétend qu'elle tire son origine de la philosophie de Pythagore & de Platon, que quelques Juifs ont mêlée avec le judaïsme.

*Baill. vie de
Desc. l. 2. c.
11. pag. 87.*

Les freres de la Rose-Croix étoient une confrerie chymérique de sçavants, établie, à ce qu'on disoit, en Allemagne depuis l'an 1604. La fin de leur institut étoit la réforme générale du monde seulement dans les sciences; ils s'obligeoient à garder le célibat, ils embrassoient l'étude générale de la physique dans toutes ses parties, mais ils faisoient une profession plus particulière de la chymie & de la médecine: c'étoit des gens qui sçavoient tout, & qui promettoient aux hommes une nouvelle sagesse qui n'avoit pas encore été découverte.

*Jean Bri-
gern. tiré de
G. Naudé c. 4.*

De si magnifiques promesses étoient relevées par le détail romanesque de leur premier fondateur: l'Allemagne lui avoit donné la naissance en 1378. Dès l'âge de cinq ans, il fut enfermé dans un monastere, où il apprit le grec & le latin. A l'âge de seize ans, il se joignit à des Magiciens pour apprendre leur art: il passa ensuite en Turquie & en Arabie, d'où l'auteur le fait rendre

à Damcar, ville chymérique habitée par des philosophes très-versez dans la connoissance de la nature. Là il fut salué par son nom; on lui révéla beaucoup de choses arrivées dans le monastere; on lui découvrit plusieurs secrets, on lui apprit qu'on l'attendoit depuis long-tems, & qu'il seroit l'auteur d'une réforme générale dans l'univers. Après trois ans de séjour, il fut en Barbarie à la ville de Fez, conférer avec les Sages & les Cabalistes. Il partit pour l'Espagne, d'où il fut chassé, & se retira enfin en Allemagne, où il vécut dans une grotte jusqu'à l'âge de cent six ans.

Tel est le roman que Jean Brigern en a fabriqué : la grotte, dit-il, où il mourut, étoit éclairée d'un soleil qui étoit au fond de l'ancre, mais qui recevoit sa lumiere du soleil du monde. Les raretez qui étoient dans la grotte, étoient une platine de cuivre posée sur un Autel rond, sur laquelle on lisoit *A. C. R. C. Vivant, je me suis réservé un abregé de lumiere pour sépulchre,* & quatre figures avec leurs inscriptions. La premiere, *jamais vuide*; la seconde, *le joug de la Loi*; la troisiéme, *la liberté*

1630.

de l'Evangile ; la quatrième , la gloire toute entiere de Dieu. On y trouvoit aussi des lampes ardentes , des sonettes , des miroirs de plusieurs façons , des livres , entr'autres le dictionnaire des mots de Paracelse , & le petit monde de leur fondateur.

Michel Mayer a composé un livre de leurs constitutions qu'il a réduit à six , dont la dernière consiste à tenir secreta & cachée leur société au moins pendant cent ans.

Tout ce qu'on trouve de réel dans cette prétendue confrerie , est le grand nombre d'apologies des freres de la Rose-Croix , publiées en latin & en Allemand. Robert Fludd se mit sur les rangs , & ce visionnaire nous débita mille chimeres : ce que je ne sçaurois passer sous silence , c'est l'abus & la profanation qu'il fait de l'Ecriture-sainte , & de ce que nous avons de plus sacré dans la Religion , & que Gassendi lui reproche très-vivement.

Le P. Merfenne regarda cet ouvrage comme une excellente apologie : il avoit raison , car Gassendi , à la maniere de Socrate , est venu à bout d'y tourner Fludd en ridicule , en mettant au

grand jour toutes ses visions, en quoi il étoit inimitable : lorsqu'il étoit attaqué par des sophistes, il avoit accoutumé de se servir de leurs propres armes pour les battre, il débrouilloit leurs sophismes ; & après avoir attrapé leur vrai sens, il leur demandoit ce qu'ils vouloient dire : rien n'étoit, dit Sorbiere, plus agréable que de voir ces sophistes triompher au commencement de la dispute, se fâcher à la fin, & se retirer couverts de confusion.

Sorb. ut sup.

1630.



LIVRE SECOND.

T. Let. franç.
mss. à Peyresc
du 21. Juillet.

Reneri, comme je l'ai déjà dit, avoit fait imprimer à Amsterdam l'ouvrage de Gassendi sur les parhélies : mais il étoit sorti de la presse si plein de fautes, que Peyresc ne peut s'empêcher d'en témoigner à Gassendi son chagrin : ce qui fit avouer à celui-ci qu'il avoit eu tort d'être si communicatif envers des gens qui pouvoient en abuser ; aussi à son retour à Paris, il le retoucha, lui donna une nouvelle forme, & remit son manuscrit entre les mains du célèbre Vitré qui l'imprima, & le fit paroître en latin au mois d'Août 1630. sous un nouveau titre. (a)

Gass. Renerio
p. 29.

Cependant Reneri, qui avoit été chargé de l'éducation de trois jeunes gens, demanda à Gassendi laquelle de ces trois méthodes étoit la plus convenable, ou de les appliquer à la le-

(a) Parhelia sive soles iv. qui circa verum apparuerunt Romæ 20. Martii 1629. & de eisdem epistola ad Henricum Renerium. Parisiis in-4. 1630.

cture & à la traduction des Auteurs, ou d'exercer beaucoup leur mémoire, ou de les faire composer : Gassendi lui répondit, " Chacune de ces méthodes me ^{ce} paroît bonne, & chacune considérée ^{ce} séparément, paroîtra même la meilleure ; cependant je suis d'avis de ne ^{ce} les pas séparer, mais de les régler ^{ce} avec discrétion selon leur portée. ^{ce}

Sur la première il observe qu'en ^{ce} lisant & traduisant les Auteurs, ils ^{ce} formeront leur stile, ils apprendront ^{ce} peu à peu les différentes façons de parler, ils s'approprieront leurs phrases, ^{ce} & se rendront familiers ces mêmes ^{ce} Auteurs par une lecture fréquente & ^{ce} assidue : il conseille à Reneri de ne ^{ce} mettre entre leurs mains, que des Auteurs qui n'aient pas la phrase embarrassée, & qui ne traitent que des sujets ^{ce} qu'ils puissent comprendre facilement ; ^{ce} qu'autrement ce seroit un vrai supplice ^{ce} pour eux, & qu'il y auroit à craindre ^{ce} qu'ils ne fissent plus aucun progrès. ^{ce} Dans cet âge tendre, ajoute-t-il, les ^{ce} jeunes gens aiment les histoires : aussi ^{ce} suis-je d'avis que d'abord qu'ils au- ^{ce} ront eu une légère teinture de la géographie, vous leur fassiez lire des fa- ^{ce}

1630.

bles & des histoires; le plaisir qu'ils
y trouveront les attachera à la lecture,
& les disposera même à en faire de plus
considérables: mais il faut avoir soin
de les avertir, que toutes les fables
sont des faulxetez, afin qu'elles ne les
conduisent ni à la superstition, ni à la
moleste.

2^o. Il remarque que dans cet âge,
on apprend plus facilement par cœur
tout ce que l'on veut, parce qu'on
n'éprouve aucuns des chagrins insé-
parables d'un âge plus avancé: rien
n'est plus nécessaire que d'exercer
alors sa mémoire; & plus elle est heu-
reuse, plus il est facile de devenir
sçavant: elle n'est pas seulement d'un
grand ornement, mais elle est encore
d'une grande utilité pour former le
jugement. Il n'a jamais approuvé ceux
qui apprennent beaucoup, non pour
devenir plus sages & plus judicieux,
mais pour sçavoir davantage, & se
faire estimer par leur mémoire: rien
n'est plus estimable au contraire que
d'exercer la mémoire pour fortifier
son jugement; il faut donc les exci-
ter à apprendre beaucoup par cœur,
ne leur faire apprendre que ce qu'ils

font en état de bien comprendre :
il faut qu'ils apprennent plus les choses que les mots ; & lorsque vous les ferez réciter par cœur , vous attacherez moins aux paroles , qu'au sens. Selon moi , celui qui raconte une histoire , exerce plus utilement sa mémoire que celui qui récite par cœur toute l'Enéide sans la comprendre. Cependant les parens ne s'embarassent gueres que leurs enfans comprennent ou non ce qu'ils récitent , pourvû qu'ils aient le plaisir de les voir débiter pendant un jour entier ce qu'ils ont appris. Je ne m'embarasse pas qu'un enfant parle peu correctement , qu'il fasse des solécismes , pourvû qu'il prenne de son propre fonds ce qu'il dit , il faut seulement lui faire remarquer ses fautes , l'exhorter à suivre cette méthode , dans la suite il se corrigera & s'énoncera très-purement »

3°. Pour ce qui regarde la version ou les thèmes , en rendant en françois ce qui est en grec ou en latin , ou en rendant en latin ou en grec ce qui est en françois , on s'approprie ce qui est étranger : ce qu'on peut faire par cette voie plus exactement

1630.

„ qu'en parlant, on évite avec plus de
„ soin les fautes, on choisit les termes
„ propres, & les tours des phrases les
„ plus convenables.

„ On a cru que l'invention des thê-
„ mes avoit été nuisible à plusieurs,
„ parce qu'elle leur avoit fait négliger
„ leur mémoire. On ne sçauroit néan-
„ moins nier que les choses que nous
„ écrivons après les avoir profondé-
„ ment méditées, ne s'inculquent plus
„ fortement dans notre mémoire : ce
„ que nous éprouvons particuliere-
„ ment, par rapport aux langues que
„ nous ne pouvons apprendre, qu'a-
„ près de frequetes répétitions. N'est-
„ il pas vrai que, soit que nous li-
„ sions, soit que nous apprenions quel-
„ que chose des autres, nous ne le re-
„ tenons jamais mieux, que lorsque
„ nous le mettons sur le papier.

„ Mon avis est donc que les jeunes
„ gens doivent plus lire, qu'apprendre
„ ou écrire : il est vrai qu'en commen-
„ çant, ils doivent plus apprendre de
„ mot à mot, qu'écrire & composer;
„ mais lorsqu'ils seront plus avancez,
„ il leur faudra plus écrire, qu'appren-
„ dre par cœur de mot à mot. Alors

la composition & l'imitation des Auteurs leur deviendront plus aisées par l'usage ; enfin en leur faisant plus apprendre de choses que de mots, on leur procurera d'amples provisions qui leur feront d'un très-grand secours pour composer. »

Après ces judicieux conseils, Gassendi console Reneri de n'avoir pas obtenu la chaire de professeur de philosophie dans l'université de Leyde, vacante par la mort de François Burgersdick, dont il avoit été jugé très-capable. Il lui dit, que la philosophie qui s'enseigne d'ordinaire dans les écoles, n'est qu'une philosophie de théâtre, dont l'appareil ne consiste que dans l'ostentation, tandis que la vraie philosophie se trouve réfugiée sous les toits de quelques particuliers, qui tâchent de la retenir & de la cultiver à l'ombre & dans le silence ; c'étoit l'occupation de Gassendi.

Vous me demandez, écrit-il à Golius, à quoi je m'occupe ? Je philosophe. L'ouvrage que j'ai entrepris sur Epicure ne m'occupe pas tellement, que je ne pense à autre chose : je médite, & je compare les opinions des plus célèbres philosophes entr'elles.

*Gass. Golius.
pag. 31.*

1630.

je tâche d'entrer dans le sens de cha-
cunes, comme si je pénétrois dans le
sens de leurs Auteurs. Je n'ai garde de
les blâmer, ce sont de grands hom-
mes. Je suis persuadé qu'ils n'ont pro-
posé leurs dogmes qu'après une pro-
fonde méditation, aussi ai-je coutume
de blâmer la légèreté & la témérité de
ceux qui, n'ayant pas assez de lumieres
pour en juger, n'écoulant que leur
préjugé, attaquent leur réputation :
pour moi me laissant conduire par la
raison, il me semble que je suis admis
dans leurs mysteres : il me semble, je
pourrois me tromper, que ces grands
hommes s'accordent entre-eux plus
qu'on ne pense ; ils ne disputent que
sur des mots, & conviennent dans le
fonds. En effet, ils sont tous d'accord
sur la nature des choses, sur celle de
l'ame, c'est ce que je tâche de dévelop-
per, l'ombre même de la vérité me
plaît, je n'aime que cette vérité, &
en cultivant la philosophie humaine,
je ressens un vrai plaisir, voyant tant
de sublimes esprits travailler à cette
même recherche.

Id. ibid.

Telles étoient les occupations & les
sentimens de notre Philosophe, l'envie

d'apprendre ne faisoit que croître en lui, plus il sçavoit & plus il vouloit sçavoit; je trouve qu'alors, quoique âgé de 38. ans, il avoit commencé de donner quelques heures à l'étude de l'Arabe avec Luillier, c'est pour pouvoir, dit-il à Peyresc, devenir quelque jour l'interprête de quelques-unes de vos curiositez. La connoissance de la langue Hébraïque nous sert beaucoup, nous avancerons tant que nous pourrons sans nous détourner de nos plus sérieuses études.

*B. Lett. ms.
franç. à Peyr.*

Luillier avoit un fils naturel qu'il aimoit véritablement, aussi le méritoit-il, car c'étoit l'enfant de la plus grande espérance : il le légitima l'an 1642. Cet aimable enfant étoit Claude Luillier, dit Chapelle, à cause que Marie Chanut sa mere, accoucha de lui dans un village de ce nom auprès de Paris, ç'a été dans la suite un des plus beaux esprits de son siècle. Charmé de son esprit Gassendi voulut lui servir de précepteur, il ne pouvoit tomber en de meilleures mains : ceux qui ont écrit que son pere lui donna pour précepteur Gassendi, n'ont pas parlé exactement : ils devoient dire que Gassendi, l'intime

*La Monnoye,
préf. des piéces
choisies.*

1630.

ami & le commensal de Luillier, voyant ses grandes dispositions, voulut lui enseigner la philosophie; que l'amitié qu'il avoit pour lui s'étendit sur deux autres de ses amis, qui étudioient au même college, Jean-Baptiste Pocquelin, connu sous le nom de Moliere, & François Bernier Angevin.

Grim. vie de Moliere.

Cependant l'amour que Gassendi avoit pour l'astronomie, l'attachoit à tous ceux qui s'appliquoient à cette science, il leur communiquoit avec plaisir ses observations : Guillaume Schickard, & Jean Kepler mathématiciens de l'empereur, étoient alors dans une très-grande réputation. Gassendi, à la priere d'Elie Diodati, avoit envoyé, comme je l'ai dit, plusieurs de ses observations à Schickard; & Grotius lui ayant marqué combien ce sçavant en avoit été charmé, il prit de-là occasion de lui en adresser d'autres, particulièrement celles qu'il avoit faites d'une éclipse de lune de l'an 1627. il lui écrivit aussi sur la déclinaison de l'aiman; les sçavans conviennent que Gassendi fut un des principaux auteurs de cette découverte, que la déclinaison de l'aiman avoit une variation, c'est-à-dire, que dans un

Gass. Schickardo, p. 33.

même lieu, elle changeoit d'un tems à autre, & changeoit perpetuellement : ce phénomène essentiel renversa tout, ainsi nos progrès sont fort lents, & il y a toujours entre une découverte & une autre, d'assez grands intervalles, & ces intervalles sont fort grands dans les premiers tems & diminuent toujours, & se ferrent en approchant de notre tems. Nous en parlerons plus au long plus bas.

Il envoya à Kepler ses observations sur une éclipse de soleil : on ne nous a conservé qu'une seule lettre de toutes celles qu'il lui avoit écrites. Le même jour 27. Août, il écrivit à Schickard, & lui annonça le voyage qu'il se préparoit à faire à Constantinople, au mois de Novembre.

Gasson. Kepler, p. 35.

Id. ibid.

Henri de Gournay, comte de Marcheville, venoit d'être nommé à l'ambassade de la Porte : comme il aimoit les sçavans, il en voulut mener plusieurs avec lui : il le fit proposer à Descartes, aussi-bien qu'à Gassendi ; celui-ci fut plus facile à gagner que l'autre. Jean Jacques Bouchard Parisien, qui étoit pour lors à Rome, Holstenius, chanoine du Vatican, & plusieurs autres sçavans d'Italie & de France, devoient

Baillet vie de Descart. p. 226.

1630.

être de la partie. L'on ne parloit de rien moins que d'enlever à l'Orient tous ses

Gass. Gal. pag. 36. Gol. p. 38. Aub. Miræo, p. 40. Eryc. Puteano pag. 39. manuscrits & toutes ses raretez : Gassendi étoit si résolu à ce voyage, qu'il en écrivit à Galilée, à Golius, à Aubert le Mire, à Renieri, à Erycius Puteanus, & à plusieurs autres de ses amis d'Italie, d'Allemagne & des Pays-Bas, pour leur offrir ses services dans le Levant. Leur départ fut fixé au mois de Novembre. Gassendi qui pensoit sérieusement à ce voyage, se mit de nouveau à la lecture d'Homere, parce qu'il vouloit porter avec lui Strabon qui a pris à tâche d'éclaircir & de défendre ce poëte ; mais tout ce projet s'en alla en fumée : car malgré toute l'envie qu'il en avoit, il ne put en être, & je n'en trouve nulle part la cause. Bouchard & Holstenius ne purent être prêts pour le tems du départ, quoique le comte de Marcheville eût été obligé de le différer jusqu'au 20. Juillet 1631. De tant de sçavans, cet Ambassadeur n'eut pour compagnons que François Galaup de Chasteuil d'Aix, très-habile hebraïsant, qui mourut le 15. May 1644. en odeur de sainteté au Mont-Liban, & le P. Theophile Minutti, re-

ligieux Minime Provençal, qui peu de tems auparavant, avoit rapporté du Levant à Peyresc, un beau manuscrit du Pentateuque hebreu-samaritain.

Jusques alors Gassendi n'avoit encore parlé qu'une seule fois à Descartes. Un nommé Ferrier, ouvrier d'instrumens de mathématiques, l'ayant prié de lui écrire en sa faveur, il n'osa le faire en droiture, mais il s'adressa à Reneri leur ami commun; il parle dans cette lettre latine de Descartes avec toute sorte d'estime.

*Baill. vie de
Desc. f. 216.*

Je vous écris, dit-il à Reneri, à l'occasion du paquet qui vous est adressé pour l'illustre M. Descartes, celui qui vous l'envoie est un ouvrier d'instrumens de mathématiques nommé Ferrier, dont je ne crois pas que l'industrie & l'habileté vous soient connues: cet homme a toujours fait paroître de grands sentimens de respect & d'affection pour ce grand personnage: il a eu le malheur de tomber dans sa disgrâce, je ne sçai par quel accident, il est au désespoir du refroidissement qu'il a remarqué dans l'affection & les bontez dont il avoit coutume de le combler; il lui écrit

*Gass. Rener.
pag. 40.*

1630.

une lettre pleine de soumission pour
se justifier, & il m'a prié de l'accom-
pagner d'une des miennes pour ren-
dre témoignage à son innocence; je
m'en suis excusé sur ce que n'ayant pas
eu l'honneur de parler à cet homme
rare plus d'une fois en ma vie, & n'en
usant pas avec lui dans les termes
d'une si grande familiarité, il pourroit
trouver à redire à ma liberté, & au-
roit sujet de mépriser ma recomman-
dation; mais ne voulant rien négliger
de ce qui peut dépendre de moi pour
la satisfaction du sieur Ferrier, j'ai
pris le parti de m'adresser à vous,
comme à une personne étroitement
liée à M. Descartes, & qui peut beau-
coup sur son esprit; au reste, je crois
assez connoître le sieur Ferrier pour
vous répondre de la disposition de son
cœur. Je l'ai vû souvent, j'ai eu de
fréquentes conversations avec lui,
mais il ne m'a presque jamais entre-
tenu que de M. Descartes, & toujours
avec tant de témoignages d'estime, &
des éloges si extraordinaires, que si
je n'avois connu d'ailleurs le mérite
de M. Descartes, je n'aurois pû me
défendre de considérer des louanges si

magnifiques & si fréquentes, comme de véritables hyperboles, jamais il ne m'en a parlé que comme une divinité descendue du Ciel pour le bien du genre humain, prétendant n'admirer que lui dans le monde, & protestant qu'il lui est redevable de toutes choses. Enfin, je l'ai toujours trouvé si uniforme & si constant dans son estime, dans son affection, & dans le zèle qu'il a pour son service, qu'il y auroit de quoi être surpris du refroidissement de M. Descartes, s'il n'avoit quelque autre raison que l'on ne connoît pas ici. Pour moi, si j'avois à me faire mettre en réputation, je n'en voudrois pas confier le soin à d'autres qu'au sieur Ferrier, & je serois sûr de l'acquiescer au plus haut degré s'il l'entreprendoit avec le zèle qu'il a pour M. Descartes. Vous ferez connoître à ce grand homme, si vous le jugez à propos, quelle est ma disposition à son égard, & la sincérité avec laquelle je suis son très-humble serviteur.

J'ai cru, à cause de la dispute que ces deux grands hommes eurent dans la suite, devoir rapporter cette lettre en entier, où il est parlé de Descartes avec

1630.

tant d'éloges; celui-ci n'écrivit pas à Gassendi, il chargea seulement le pere Mersenne de lui faire ses civilités; & dans une autre au même pere, il le prie d'assurer M. Gassendi, qu'il l'estime & l'honore extrêmement.

On ne trouve le reste de l'année Gassendi occupé qu'à des observations astronomiques, dont il fait part aux sçavans mathématiciens Schickard & Kepler: il envoie sa dissertation sur les parhélies à Erycius Puteanus, & à Aubert le Myre, & il explique à Gevars un endroit très-difficile des lettres de Cicéron à Atticus, où il parle d'Epicure.

Cependant Jean Kepler, qui étoit allé à Ratisbonne, y mourut âgé de 58. ans & quelques mois au commencement de Novembre 1630. A cette nouvelle, Gassendi écrivit à Schickard une lettre, dans laquelle il déplore la perte que la république des lettres venoit de faire; & s'abandonnant en quelque manière à sa douleur, il dit tout ce que son bon cœur lui suggere sur la mort d'un si grand homme: "Que ne nous est-il
" permis, écrit-il, de nous plaindre &
" de faire des reproches à la nature, de
" ce qu'elle n'a pas accordé à cet homme
divin

1631.

Gassend.
Schickard.
pag. 43.

divin, les années de Nestor ; la posterité sera bien ingrate, si elle ne conserve pas cherement son souvenir : elle ne pourra revenir de son étonnement, lorsqu'elle considérera ses travaux, qui sont dignes d'Hercule. Que ne dira-t-elle pas, lorsqu'elle admirera ce genie, qu'elle le verra prendre l'effort comme un aigle ? »

Jean Kepler avoit pris naissance à Wïel en Souabe, dans le duché de Wïttemberg, le 17. Décembre 1571. Il avoit été professeur à Gratz en Styrie, depuis 1594. jusqu'en 1600. qu'il alla demeurer en Bohême avec Tycho-Brahé ; il fut fait mathématicien de l'Empereur, à condition qu'il ne quitteroit pas Tycho, & qu'il travailleroit sous lui. Il profita beaucoup de ses lumières pour dresser les tables astronomiques que l'Empereur Rodolphe fit faire sous le nom de Tables Rodolphines : il est le premier qui a pensé que les comètes pouvoient être des astres errants, & non pas des amas d'exhalaisons, comme l'ont cru les anciens astronomes. Il a encheri sur Tycho-Brahé à découvrir les erreurs ou les réfractions plus ou moins grandes, selon

E



1631.

la qualité de l'air, jettent ceux qui observent, de même qu'à donner les moyens de s'en garantir, ou de les rectifier : quoiqu'il ait laissé après lui bien des choses à découvrir ou à perfectionner, ses ouvrages lui ont attiré l'estime de Galilée & de Tycho-Brahé, & ont beaucoup servi à Descartes & à Gassendi.

T. Let. franç.
mss. à Peyresc
le 8. Février.

Kepler avoit prédit avant sa mort, que Mercure passeroit l'année 1631. dans le disque du soleil ; il avoit même fait imprimer un écrit pour en avertir les astronomes : (a) instruit que l'avis de Kepler n'étoit pas parvenu jusqu'à Peyresc, Gassendi lui en écrivit une longue lettre. Il remarque d'abord, „ que Venus ne devoit passer dans le „ disque du soleil, que le six Décembre, „ & sur les dix heures du soir, suivant „ le calcul : pour Mercure, ce sera, lui „ dit-il, le sept Novembre d'une à deux „ heures après midi, si le calcul est exact ; „ car Kepler ne s'y fiant pas absolu- „ ment, désire qu'on soit attentif à cette „ observation, non-seulement ce jour-

(a) Admonitio Joannis Kepleri mathematici Cæsaris ad astronomos rerumque cælestium studiosos, de variis mirisque anni 1631. phænomenis Veneris puta & Mercurii in solem incursum.

là, mais encore le jour de devant & d'après. Je suis fâché, continue-t-il, que ces conjonctions arrivent dans une saison qui n'est pas favorable dans l'horizon de Paris pour les observations : il exhorte Peyresc à se joindre avec Gautier pour la faire, parce que les jours d'hyver sont communément plus beaux en Provence qu'à Paris. Celui qui aura le bonheur de faire cette observation, donnera sujet de parler de lui à la postérité, parce que cette conjonction n'arrivera que dans cent-vingt ans; (Gassendi se trompoit, elle arriva vingt ans après.) Il n'y a, ajoute-t-il, que ces observations qui puissent nous éclaircir du diamètre de ces planètes avec celui du soleil. Il lui explique ensuite de quelle maniere il faut procéder à cette observation. Il remarque comme une chose admirable, que les lunettes qui grossissent les autres objets, diminuent néanmoins beaucoup à proportion les corps des étoiles, soit vagues, soit fixes: cela ne se fait, que par déterfion ou retranchement des rayons excurrents, à tout le moins aux planètes; leur grandeur en paroît

» plus juste à nos yeux, que quand
 » nous les considérons de la simple vûe,
 » & par conséquent les rayons qui ont
 » mû les Anciens à approcher ces beaux
 » corps de nous, à proportion de leur
 » grandeur apparente, nous servent
 » pour les éloigner autant de nous,
 » qu'il faut de distance pour rapetisser
 » l'apparence de leur grandeur, au
 » point où nous les voyons.

Gass. epist.
pag. 49.

Gassendi voyant approcher le tems auquel ce phénomène devoit arriver, se mit dans une chambre obscure avec tous les instrumens nécessaires, accompagné de la Motte le Vayer, & d'un autre de ses amis : d'abord il méconnut Mercure, & le prit pour une des taches du soleil ; mais la rondeur & la vitesse de cette prétendue tache, l'avertirent bientôt de sa méprise, & il continua d'observer sa planète, jusqu'à la sortie du disque, & vit ainsi ce que Kepler avoit prédit.

Trois jours après, il fit part de sa découverte à Peyresc, & joignit un mémoire circonstancié, pour l'informer de toutes les particularitez de son observation : il le prie de la communiquer à Gautier, & lui témoigne la joye qu'il

a d'avoir été spectateur d'une chose qui n'avoit jamais été vûe. Il remarque qu'il y a eu du mécompte dans les Tables Rodolphines d'environ quatre heures, mais ce qui est plus considérable, selon lui, c'est la petitesse de Mercure contre l'opinion qu'on avoit de sa grandeur jusqu'alors. Si dans les autres pays, ajoute-t-il, on a marqué aussi exactement que moi, le moment de la sortie de Mercure du disque du soleil, ce sera un moyen de sçavoir exactement les differences des longitudes de Paris, & de ces autres pays.

Perfuadé de l'importance de cette observation, & qu'elle pourroit servir à ceux qui viendroient après lui, pour déterminer la grandeur ou l'éloignement, ou pour regler les mouvemens de cette planète, Gassendi se rendit à l'empressement de quelques-uns de ses principaux amis qui le pressoient de faire imprimer les lettres qu'il en avoit écrites à Schickard : ce qui le déterminoit encore à la mettre sous presse avant la foire de Francfort, fut afin qu'on ne l'accusât pas d'avoir accommodé ses observations sur celles que les sçavans des autres pays auroient pû faire : il au-

*T. Let. franç.
mss. à Peyresse
du 26. Février.*

1631.

roit à tout cas eu pour témoin de sa sincérité, les sçavans à qui il l'avoit communiquée à Paris, & Peyresc, Gautier & Schickard, à qui il l'avoit envoyée.

*Dominique
Cassini de l'o-
rigine. Pro-
grès de l'A-
stron. & de son
usage.*

Cette observation a fait un grand honneur à Gassendi; il a eu, dit M. Cassini, la gloire de la faire le premier. Un astronome Anglois nommé Scharlæus, sçachant que Mercure devoit passer dans le soleil l'an 1651. alla exprès à Surate pour en faire l'observation. Hevelius observa pour la troisième fois ce phénomène à Dantzic l'an 1661. Ismaël Bouillaud & Strec, firent la même observation à Londres. Le quatrième passage arriva en 1677. Gallet l'observa à Avignon, & Halley dans l'Isle de sainte Helene, où il étoit allé pour faire un catalogue des étoiles australes. En 1690. les Missionnaires Jesuites virent Mercure dans le disque du soleil. Cette observation fut aussi faite en Allemagne & ailleurs. Le septième passage fut aussi observé dans la Chine & dans l'Europe l'an 1697. Enfin le 2. Novembre 1723. M. Cassini l'observa à Paris, & en composa une dissertation qu'il lut à l'Académie Royale des Sciences, le 12. du même mois. Le P. Louis

*Mercury de
France, No-
vembre 1723.*

Feuillée, religieux Minime Provençal, l'observa aussi à Marseille, & envoya ses observations à M. Cassini : ainsi on n'a encore observé que sept fois ce passage. Ce qui provient de la difficulté qu'il y a de connoître le mouvement de cette planète, à cause qu'elle a de bien plus grandes inégalitez que les autres, & que d'ailleurs elle est bien plus difficile à appercevoir, étant le plus souvent cachée dans les rayons du soleil : il est à observer que ce passage s'est toujours fait au commencement de Novembre, excepté l'an 1661. qu'il arriva au mois de May. Cette observation fit tant de plaisir à Ismaël Bouillaud, qu'il dédia à Gassendi le dixième livre de son astronomie.

*Ricciol. Al.
mag. pag. 98.
l. 3.*

Cependant Gassendi devoit partir dans un an pour Constantinople avec Luillier : il comptoit traverser l'Allemagne & la Hongrie, & aller auparavant en Provence mettre ordre à ses affaires ; mais ces beaux projets s'éclipsèrent. Il revoyoit sa philosophie, il en étoit déjà à la moitié : ce qui étoit fait, surpassoit infiniment tout ce que Peyresc en avoit vû : ce qui l'augmentoit beaucoup étoient les passages grecs qu'il n'avoit pu trouver

*B. Let. mss.
franç. de Gaf.
à Peyresc du
28. Avril.*

1632.

chez Peyresc ; les nouveaux raisonnemens, les reponses & les correctifs sur les points de foi. Outre cela il tâchoit d'enrichir l'ouvrage des principaux traits de la philosophie ancienne qu'il comparoit avec la doctrine d'Epicure : le plaisir qu'il avoit d'apprendre dans les sources ce que les Anciens ont découvert , le payoit avec usure de son travail. Le P. Merfenne & quelques-autres sçavans , lisoient ses cayers à mesure qu'ils étoient achevez ; & témoignoit en être très-contents. Il marque à Peyresc qu'il les lui enverroit avec plaisir , s'il n'étoit si éloigné.

T. Gass. à Peyr.
lettre. franç.
mss. du 16.
Août 1632.
Gol. pag. 46.
Grotio 47.
Schein. Ibid.
Campan. 48.
Galil. 45.
Naud. ibid.

Dès le moment que son ouvrage sur Mercure parut, il l'envoya à Peyresc , à Gautier , à Golius , à Grotius , à Thomas Campanella , à Galilée , à Scheiner & à Naudé ; il apprend à celui-ci qu'il travaille à sa physique , qu'il ignore s'il pourra la finir avec l'année, lui demande le portrait d'Epicure , qu'il le prie de faire dessigner sur sa statue trouvée à Rome. Naudé le satisfait peu de tems après sur cet article : il demande aussi à Scheiner avec beaucoup d'empressement son ouvrage sur les taches du soleil.

Le six Décembre, jour que Venus^{ce} devoit paroître, Gassendi observa à^{ce} l'heure du midi une tache; il prie^{ce} Peyresc en cas qu'il ait conservé l'ob-^{ce} servation de la même tache pendant^{ce} les deux jours suivans, de la con-^{ce} ferer avec ce que lui Gassendi en a écrit^{ce} dans sa seconde lettre à Schickard, &^{ce} qu'il aura du plaisir de voir qu'ils se^{ce} font rencontrez. L'importance seroit,^{ce} lui dit-il, que vous l'eussiez observée^{ce} à la même heure que moi; sinon il^{ce} sera facile d'en faire la réduction,^{ce} puisque vous avez fort bien remarqué^{ce} la difference de posture, ou de situa-^{ce} tion de ces taches dans le disque du^{ce} soleil, à mesure qu'il monte ou descend.

Il ajoute qu'il a raison de douter,^{ce} si cette conjonction de Venus aura^{ce} été vûe ailleurs, puisqu'elle leur a^{ce} échappé; y ayant si peu de personnes^{ce} intelligentes & curieuses de ces cho-^{ce} ses, & tant d'accidens pouvant priver^{ce} de ce contentement, ceux qui y ont^{ce} de l'inclination. »

Peyresc ayant fait des observations sur les taches solaires, fouhaitoit d'apprendre, s'il est vrai ou non, qu'il naisse des taches devant le disque du soleil.

1632.

» Ce que j'en ai avancé, lui écrit Gas-
» sendi, dans mes théorèmes, je ne
» l'ai appris de qui que ce soit, je ne
» l'ai tiré que de mon experience, &
» j'ai encore plusieurs observations jour-
» nalières qui la vérifient. Car il m'est
» arrivé que pendant plusieurs jours
» de suite, & le tems étant fort clair,
» je n'ai point vû de tache. Le jour
» d'après j'en ai apperçu, & j'ai marqué
» exactement l'endroit. J'ai vû certaines
» taches, certains jours, venir jusques
» vers le milieu du soleil, & un ou plu-
» sieurs jours après disparoître. Voila
» ce que j'ai observé: je ne vous le pro-
» pose point pour vous obliger à le
» croire, mais seulement pour vous dire
» sur quoi je me fonde; si vous conti-
» nuez d'observer, vous verrez peut-
» être la même chose quelque jour,
» & jusques alors je consens que vous
» doutiez de mes découvertes. Il éxa-
» mine ensuite si ces taches paroissent, &
» disparoissent pendant certains tems.
» Leur naissance & leur dissipation,
» dit-il, n'ont rien d'incompatible avec
» la nature dont il croit qu'elles sont:
» suivant l'opinion de Copernic, il con-
» çoit le soleil logé au centre du monde,

& là tournant sur son propre effieu^{ce}
dans l'espace de 28. jours, tout de^{ce}
même que Platon, & quelques autres^{ce}
ont imaginé, que la terre demeurant^{ce}
au centre du monde, se tournoit^{ce}
néanmoins sur son propre effieu dans^{ce}
l'espace de 24. heures & faisoit le^{ce}
jour & la nuit. Il conçoit cette grande^{ce}
fournaise renvoyant continuellement^{ce}
des amas de vapeurs, ou des fumées^{ce}
de même que la terre, en telle sorte^{ce}
que comme des vapeurs terrestres se^{ce}
forment de grandes nuées qui seroient^{ce}
capables de cacher certains lieux de^{ce}
la terre, à celui qui les regarderoit^{ce}
de la lune; ainsi des *éruptions* so-^{ce}
laires se forment comme des nuées,^{ce}
qui sont capables de nous cacher cer-^{ce}
taines portions de la face du soleil.^{ce}
Ce sont-là les taches, qui d'ail-^{ce}
leurs nous paroissent sombres, parce^{ce}
qu'étant épaisses, elles ne nous pré-^{ce}
sentent que la partie qui n'est pas^{ce}
éclairée par le soleil. De plus je con-^{ce}
çois comme la terre se mouvant du^{ce}
couchant au levant, entraîne par le^{ce}
même mouvement toutes les nuées^{ce}
qui sont en l'air : ainsi le soleil par^{ce}
le sien, entraîne les siennes, de^{ce}

” telle forte que celui qui de la lune
” regarderoit la terre, verroit durant
” douze heures, une nuée qui seroit,
” par exemple, sur la France, paroître
” d’un côté passer par le milieu, aller
” sortir de l’autre : & s’il y en avoit
” en même tems une sur la Grece, &
” une sur l’Egypte, il les verroit toutes
” aller de suite, les unes devant les
” autres : ainsi nous de la terre regar-
” dans le soleil, s’il y a quelque nuée
” qui commence à paroître, nous la
” voyons durant douze heures traver-
” ser tout le soleil; & s’il s’y en ren-
” contre plusieurs, elles vont toutes
” d’une même cadence, comme tenan-
” tes toutes au soleil par sa vertu, n’ayant
” qu’un même moteur de même que nos
” nuées terrestres.

” Je conçois aussi, ajoûte Gassendi,
” que comme nos nuées s’engendrent
” & se dissipent dans tous les endroits,
” ou peu s’en faut, celui qui seroit dans
” la lune en verroit paroître en cer-
” taines heures où il n’en auroit point
” vû en d’autres : nous voyons arriver
” le même au soleil. Il est à observer
” que ces taches faisant leur tour si pro-
” che du soleil, comme leur mouve-

ment & changement de figure le démontrent, il arrive qu'on en voit fort peu revenir : preuve, s'il me semble, qu'avant que leur demi tour par derrière soit achevé, elles sont dissipées. Cette lettre est fort longue ; si j'en avois extrait tout ce qu'elle contient de remarquable, il auroit fallu la transcrire toute entière. Je n'ai pas fait difficulté d'en inferer un long fragment, parce qu'elle n'est pas connue, & qu'elle n'a jamais été imprimée.

Ses occupations ne nuisoient point du tout à son commerce épistolaire, au contraire elles le rendoient plus vif. Holstenius bibliothécaire du cardinal Barberin, & qui le fut ensuite du Vatican, lui communiqua l'édition de Bâle du dixième livre de Diogene Laërce, à laquelle il avoit ajoûté aux marges, les notes manuscrites d'Aldo-brandin : Gassendi le remercia par une lettre très-polie. Grotius l'ayant averti que Guillaume Cœsius, libraire & imprimeur d'Amsterdam, vouloit imprimer ses observations astronomiques dans la cosmographie qu'il méditoit, il marqua à ce libraire qu'il avoit écrit à Jacques Valois, trésorier de France à

*Gass. Holst.**pag. 50.**Pag. 52.*

1632.

Grenoble, de lui envoyer toutes celles qu'il avoit de lui.

*T. Let. mss.
franç. à Peyr.
& a Gautier.*

Gassendi faisoit toujours de nouvelles observations : il écrivit à Peyresc le 16. & le 17. Août à Gautier, pour leur donner avis de l'observation qu'il avoit faite le dernier jour de Juillet de la conjonction de Mercure & de Venus ; il les observa à trois heures du matin, il y avoit si peu de distance d'une planète à l'autre, qu'à peine eût-on pû, dit-il, placer le diamètre de Venus entre-deux ; j'entens le diamètre tel qu'il paroïssoit sans la lunette, car avec la lunette, la distance paroïssoit telle qu'on y eût bien pû loger cinq fois le diamètre de la même Venus : la conjonction commençoit à passer, car ces planètes étant environ à sept degrés de l'horison, Mercure étoit tellement boreal, qu'il commençoit à être occidental ; il s'en fallut peu qu'il ne fût en une même ligne parallele à l'horizon avec Venus : il n'y avoit pas du tout le diamètre de son corps à dire. Cette conjonction a précédé le tems porté par les éphemerides de Kepler d'environ un demi jour, & a suivi le tems porté par celles d'Origan, de trois jours, & par celles d'Argolius, de cinq.

Gassendi depuis son retour de Hollande n'étoit point sorti de Paris; mais il prit au mois d'Octobre le chemin de Provence à la compagnie de Maridat, conseiller au Grand-Conseil, personnage fort sçavant, & grand amateur des gens de lettres : ils firent quelque séjour à Lyon d'où Gassendi écrivit à Galilée le premier Novembre : il lui fait l'éloge de ses Dialogues que Diodati lui avoit remis de sa part, & lui marque que J. B. Morin ne se croyoit pas battu. Dans une autre à Campanella, il se félicite de l'amitié d'un homme qui est regardé comme un des principaux philosophes de son tems : (on n'en porte pas aujourd'hui le même jugement) il parle fort modestement de lui-même.

1632.

*Sorb. in vit
Gassen.**Gass. Galil.
pag. 53.**Pag. 54.*

Je ne puis, lui dit-il, me glorifier de d'autre chose, sinon que j'aime la vérité. Pour ce qui regarde mes sentimens sur Epicure, vous semblez craindre que je n'avance quelque dogme contraire à la Religion. A Dieu ne plaise que cela arrive : ce philosophe, il est vrai, nie la Providence, & moi au contraire je la soutiens; on ne me verra jamais suivre ses erreurs, mais bien les combattre très-

1632. vivement. » Le 9. du même mois il écrivit encore à Holstenius, pour lui donner avis que le fameux Meziriac, qui demeuroit à Bourg en Bresse, avoit transcrit la philosophie d'Agathemer, sur un vieux manuscrit de la bibliothèque du cardinal de Granvelle; que c'étoit l'homme le plus poli & le plus complaisant; que dès le moment qu'il lui avoit écrit qu'Holstenius travailloit à Rome à un Recueil des petits Géographes, il s'étoit engagé à lui communiquer son manuscrit.

Sorb, ut sup.

Gassendi partit ensuite de Lyon avec Maridat pour Grenoble: celui-ci fit le voyage sans connoître notre Philosophe, que par sa qualité de prévôt de l'Eglise de Digne, & pour un homme d'esprit. Ils descendirent à Grenoble dans la même hôtellerie: ensuite Maridat sortit pour aller voir ses amis; il en rencontra un dans les rues qui, après les civilitez ordinaires, lui dit qu'il alloit rendre visite à un grand & célèbre philosophe, qui avoit autrefois demeuré dans leur ville, & qui devoit repartir le lendemain. Maridat le pria qu'il souffrit qu'il l'accompagnât: j'en ai, lui dit-il, tant oui parler, & il y

a si long-tems, que je meurs d'envie de le connoître, que je n'en laisserai pas échapper l'occasion; mais il fut fort surpris de se voir ramener dans son hôtellerie, & plus encore, quand il vit que cet excellent philosophe étoit son compagnon; il ne put s'empêcher d'admirer sa modestie, faisant attention que pendant tout son voyage, il n'avoit pas dit un mot qui eût pû le faire connoître. Il lui demanda avec instance son amitié, & eut soin de la cultiver pendant toute sa vie. Il arriva à peu-près quelque chose de semblable à Platon, revenant de Syracuse en Grece : il s'ar-
rêta à Olympie, & se trouva logé avec des étrangers de distinction; il mangeoit avec eux, passoit avec eux les journées entieres, & vivoit d'une maniere très-simple & très commune, sans jamais leur parler ni de Socrate, ni de l'academie; & sans lui faire connoître de lui autre chose, sinon qu'il s'appelloit Platon. Ces étrangers étoient ravis d'avoir trouvé un homme si doux & si sociable; mais comme il ne parloit que de choses fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût ce philosophe, dont la réputation faisoit tant de bruit.

Ross. t. 5. p.

302.

1632.

Les jeux finis, ils allerent à Athenes, où il les logea; ils n'y furent pas plutôt, qu'ils le prierent de les mener voir ce fameux philosophe qui portoit même nom que lui, & qui étoit disciple de Socrate: Platon lui dit en souriant que c'étoit lui-même; & ces étrangers surpris d'avoir possédé un si riche trésor sans le connoître, se scûrent mauvais gré à eux-mêmes, & se firent de secrets reproches de n'avoir pas discerné tout le mérite de ce grand homme, à travers les voiles de la simplicité & de la modestie dont il le couvroit. C'est ainsi que le véritable philosophe sçait se mettre au dessus de lui-même; & que, quoiqu'il fasse, il se rend toujours plus admirable. Gassendi partit le lendemain pour Aix, mais il n'y fit pas grand séjour; car il faisoit des observations astronomiques à Digne au mois de Décembre.

1633.

Le mois d'après le P. Mersenne lui écrivit une lettre qui n'a pas été imprimée, que je sçache: il l'entretient d'abord du livre qu'il compose sur l'Enfant qui parle sans langue, & le prie de lui communiquer ce qu'il pourra sçavoir de particulier sur cette matiere,

& sur les muets qui parlent & qui écrivent : il le fait ressouvenir ensuite qu'il lui a promis de lui envoyer le dessein des cymbales usitées en Provence ; je n'attens plus que cela , lui dit-il, avec les instrumens de l'Orient , & je puis dire présentement que nous chanterons , *in omni genere musicorum & instrumentorum* : il lui demande son avis sur la réplique de Fludd : comme il avoit intitulé sa réponse , *la Clef de la Philosophie* : Cette clef , lui dit-il , ne nous sert gueres , & je crois qu'il faudra la clef de la clef.

Cette réponse de Fludd à Gassendi est divisée en iv. parties : la premiere est contre le P. Mersenne qu'il accuse d'ignorance , parce que ne se sentant pas assez fort , il a emprunté la plume d'autrui : la seconde , contre le P. de la Nouë : il en vient à Gassendi dans la troisiéme ; & explique dans la derniere sa mystique & divine Alchimie : il a écrit contre les deux Religieux avec une aigreur insupportable , il s'est un peu plus modéré quand il a attaqué Gassendi , bien plus il a fait son éloge : il finit enfin en le menaçant de tomber sur lui s'il s'avise de prendre encore une fois la plume : mais Gassendi le mé-

1633. prisa avec raison, & ne voulut point perdre son tems à réfuter des visions ; ainsi finit cette dispute.

Le malheur qui arriva alors à Galilée l'occupa tout entier : il faut reprendre la chose de plus haut pour en donner une juste idée.

*Schein. Gass.
pag. 408.*

Le 23. de Février le P. Scheiner écrivit à Gassendi : *que les nuages ne lui avoient pas permis d'observer à Rome le passage de Mercure, mais qu'un de ses disciples l'avoit observé en Allemagne ; il ajoûtoit : que l'Empereur le rappelloit, mais que la distance des lieux ne seroit jamais capable de diminuer l'estime qu'il avoit conçue de lui.* Ensuite il lui parloit de Galilée : *Il vient, ajoûtoit-il, de donner IV. Dialogues Italiens pour établir le système de Copernic sur le mouvement de la terre contre les Peripateticiens ; c'est dans cet ouvrage qu'il met en pièces mes Disquisitiones mathematicæ ; qu'il méprise ma Roze-ursine ; qu'il parle mal de mes observations sur les taches du soleil : vous serez sans doute surpris de cette conduite, aussi a-t-elle révolté bien des gens : je me prépare de mon mieux à lui répondre.*

Dans le même tems Gassendi reçut

une lettre de Galilée dans laquelle il lui dit, *qu'il s'en alloit à Rome comparoître à l'Inquisition où il avoit été cité.* » J'en suis d'autant plus surpris, dit Gassendi à Campanella, que Galilée n'a rien écrit qui ne mérite d'être approuvé. »

G. ff. Camp.

pag. 56.

Après la lettre qu'il venoit de recevoir de Scheiner, il ne pouvoit se dissimuler que ce ne fût un tour de cet Allemand : ce qui lui fut confirmé par une lettre que lui écrivit Gaffarel de Venise. Gassendi prie ensuite Campanella de tâcher de les réconcilier s'il est possible : « ils sont tous les deux complaisans, amateurs de la vérité, pleins de religion & de candeur ; seroit-il possible, grand Dieu, que leur brouillerie eût de tristes suites ! Je vous avoue que je suis véritablement fâché, lorsque je vois des sçavans de ce mérite, se brouiller entr'eux. » Nous n'avons pas la réponse de Campanella ; il y a de l'apparence que sa négociation ne fut pas heureuse. Comme le malheur de Galilée fut un coup de foudre pour tous les sçavans, surtout pour Gassendi qui pensoit comme lui, & que l'histoire de ce fameux astronome est liée avec la sienne, il est à propos de la rapporter ici.

1633.

*Baill. vie de
Descart.*

Galilée avoit déjà été dénoncé au saint Office l'an 1613. pour avoir enseigné que le soleil est le centre du monde, que la terre ne l'est pas, qu'elle tourne d'un mouvement journalier : ceux que l'Inquisition avoit chargez de cet examen, trouverent cette opinion non-seulement absurde & fausse en philosophie, mais encore erronée en la foi & contraire à l'Ecriture-Sainte. L'on se contenta pour cette fois de censurer cette opinion, à cause de la vénération qu'on avoit pour le sçavoir de Galilée. Comme il continua à enseigner la même doctrine, il fut encore cité & condamné, & défenses lui furent faites d'enseigner son opinion en public & en particulier. Le décret de l'Inquisition attribuoit cette opinion à Pythagore. Le nom de Copernic ne fut pas épargné, comme celui qui l'avoit renouvelée, ce qui fit prendre la plume aux Mathématiciens étrangers ; ils parlèrent vivement contre les Inquisiteurs, les accuserent d'ignorance, & Galilée même eut honte de s'être engagé solennellement à ne plus enseigner une doctrine, de la vérité de laquelle il étoit très-convaincu ; surtout depuis que la

Congregation, par un décret de l'an 1620. eut apporté quelques modifications à la censure des ouvrages de Copernic, & qu'elle eut permis de supposer le mouvement de la terre, & de le défendre comme une hypothèse, pourvû qu'on n'en voulût point faire une vérité indubitable. Galilée composa ensuite son Dialogue du système du monde, selon Ptolomée & Copernic, qu'il fit imprimer à Florence en 1632. le P. Scheiner qui étoit réfuté dans cet ouvrage, le défera à l'Inquisition. Galilé fut aussi-tôt cité à ce Tribunal ; c'est de cette citation qu'il parle à Gassendi : il fut renfermé dans les prisons ; & sur l'accusation du Procureur Fiscal du saint Office, déclaré suspect, atteint & convaincu d'hérésie, touchant le mouvement de la terre & le repos du soleil : pour avoir avancé qu'on pouvoit défendre, comme probable, une opinion qui avoit été déclarée contraire à l'Ecriture-Sainte par le saint Office. On lui signifia qu'en conséquence, il avoit encouru toutes les censures & les peines portées par les sacrez Canons, dont néanmoins on lui promit l'absolution, pourvû que d'un cœur sincère & d'une

1633.

foy non feinte, il abjurât & détestât de cœur & de bouche, & par écrit, devant ses Juges, ses erreurs & ses hérésies; c'est ce que Galilée fit le 23. de Juin 1633. dans le Convent de la Minerve. Là il promit à genoux, la main sur les saints Evangiles, qu'il ne diroit ni ne feroit jamais rien de contraire à cette ordonnance: il fut ramené dans la prison de l'Inquisition, & en sortit au mois de Juillet un an après. Le 24. d'Août 1634. Ses Dialogues furent défendus par un Décret qui devint public. Par ce Décret il fut ordonné que Galilée seroit mis en prison; & que pour pénitence salutaire, il diroit tous les trois ans, une fois la semaine, les sept Pseaumes Pénitentiels: on adoucit cependant la rigueur du jugement, & on lui permit de retourner à Florence dans une maison de campagne, d'où on lui défendit de sortir le reste de ses jours.

Gassendi & Ismaël Bouillaud furent très-sensibles à ce malheur: celui-ci prit la plume, & montra que cette opinion n'avoit rien de contraire ni à l'Ecriture, ni aux définitions des Conciles & des Peres: Gassendi sembloit répondre de l'innocence de Galilée, &
se

de rendre caution de sa foy, dans l'incertitude où il étoit encore six mois après, s'il étoit en liberté ou non : il lui en écrivit une lettre de consolation de Digne, le 19. Février 1634. Reprenons le fil de notre histoire.

Il y avoit dans le Comtat Venaissin, dans la chartreuse de Bompas, sur les bords de la Durance, un Religieux d'un grand mérite, appelé Dom Polycarpe de la Riviere, natif du Puy en Velay; Peyresc engagea Gassendi à lui envoyer les statuts de l'église cathédrale de Digne, ce qu'il fit. En les lui renvoyant, ce Chartreux lui fit connoître cinq ou six Evêques de Digne, & pria Gassendi de vouloir bien lui faire part de ce qu'il auroit découvert sur les autres. Gassendi qui avoit fait sur ce sujet bien des recherches, fut charmé d'avoir occasion d'obliger une personne dont il connoissoit tout le mérite, & qu'il respectoit à cause des grands services qu'il étoit en état de rendre à l'Eglise : il lui récrivit le premier Juin une lettre françoise, qui n'a pas vû le jour, & dont j'ai une copie très-exacte : cette lettre, qui est très-longue & très-curieuse, contient un catalogue chrono-

*T. Lett. mss.
franç. à Dom
Polycarpe de
la Riviere à
Aix le 1. Juin
1633.*

1633.

logique, historique & critique de tous les Evêques de Digne, dont il avoit pû avoir connoissance; en finissant il lui dit: Je vous donne quinze ou dix-huit Evêques que vous ne connoissiez pas, avec la même franchise que je vous avoue que vous m'en avez fait connoître cinq ou six. Cette lettre servit dans la suite de canevas à Gassendi, pour un ouvrage beaucoup plus considérable qu'il composa sur son Eglise.

*Ruffi. diff.
sur l'orig. des
comt. de Prov.*

Ce Chartreux avoit pénétré dans les principales bibliothèques, dans les cabinets les plus curieux: il avoit visité avec soin les archives des Eglises, & eu communication d'un grand nombre d'excellens manuscrits. Il étoit revenu à Bompas avec de grands trésors ecclésiastiques & littéraires, dans la résolution de composer l'histoire de tous les Evêques de France, comme l'ont fait ensuite messieurs de sainte Marthe, qui avouent avoir reçu de grands secours de ce sçavant Religieux. Gassendi qui fait son éloge dans un autre endroit, compare son entreprise aux travaux d'Hercule; & Bouche qui vit à Bompas les annales de l'église d'Avignon, en parle comme d'un excellent

*Gass. in vit.
Peyr. l. 2.*

*Bouche hist.
Proven. dans
l'avert.*

ouvrage. Dans le tems qu'on se flatoit de jouir du fruit de ses travaux, Dom Polycarpe disparut tout à coup, & l'on ne put avoir aucunes nouvelles de ses ouvrages & de ses recherches: ce n'a été que près d'un siècle après, que M. le Président Thomassin de Mazaugues a été assez heureux pour acquérir son manuscrit des Annales de l'église d'Avignon.

Gassendi reçut ensuite plusieurs lettres de ses meilleurs amis: Bourdelot lui parle dans la sienne de leur compagnie joyeuse qui est augmentée de Pierre d'Hozier Marseillois, & le premier généalogiste de France. Chapelain le prie de quitter la Provence, & de retourner à Paris: Venez, lui dit-il, nous vous suivrons dans les cieux & dans le centre de la terre, vous nous expliquerez les causes de toutes choses, & nous deviendrons sages & sçavans en vous écoutant.

T. Let. mss. de Bourd. Juin 1633.

T. Let. mss. de Chapel. l. 5. Octobre 1633.

Le tems auquel Gassendi avoit fixé son départ pour Paris étant arrivé; on fut bien surpris de le voir tranquille en Provence; nous en ignorerions encore la raison, s'il ne nous l'avoit apprise lui-même: elle lui fait trop d'honneur, pour la passer sous silence. L'Evêque de

1633.

Gass. Naud.
p. 57. & 58.

Digne, écrit-il à Naudé, doit partir pour Paris avant l'hyver ; mais je ne le suivrai pas, parce que j'aime trop ma liberté. Vous n'avez pas oublié que je ne voulus pas aller demeurer chez un cardinal, (Louis Alphonse Dupleffis de Richelieu.) Il y a actuellement à Paris un Seigneur qui me sollicite beaucoup de me retirer chez lui : il veut vivre avec moi, comme si j'étois son frere ; mais il ne veut me recevoir dans son hôtel, qu'à cette condition que j'accepterai auparavant une pension de mille écus. C'est une personne d'une si grande autorité, que si je mets une fois le pied à Paris, je ne serai plus le maître de moi-même : comme je ne sçai rien refuser, j'aime mieux m'arrêter ici à vous parler à cœur ouvert : il n'y a que mon cher Luillier avec qui je puisse vivre en toute liberté ; mais comme il m'aime véritablement, il n'oublie rien pour me faire accepter ce parti. Il n'est pas facile à deviner qui étoit ce seigneur : seroit-ce le Chancelier Seguier ? Car Gassendi plusieurs années après, nous apprend qu'il n'avoit pas tenu à ce grand Magistrat qu'il n'eût logé dans son hôtel : seroit-ce M. de Montmor,

Gass. Seguier.
An. 1649.

chez qui il logea les dernières années de sa vie ? Quoi qu'il en soit, je ne sçai ce qu'on doit admirer davantage, ou de la générosité de ce Seigneur, ou du désintéressement de Gassendi. Il annonce à Naudé que Luillier passera avec lui l'hyver à Digne, & qu'après Pâques, ils partiront ensemble pour l'Italie. Il étoit si résolu à ce voyage, qu'il en écrivit au P. Kirker. C'est apparemment cette lettre qui a fait dire à quelques personnes qu'il fut en Italie, qu'il y eut de grandes conférences avec ce Jésuite & les plus sçavans des Cardinaux, sur des matières philosophiques : il suffit de remarquer pour démontrer la fausseté de ces bruits, qu'il ne fut jamais en Italie.

*Gass. Kirker
pag. 55.*

Sorb. ut sup.

Il passa le reste de l'année à Tanceron, village situé auprès de Digne, d'où il envoya à Schickard plusieurs observations astronomiques. La lettre qu'il lui écrivit est si longue, qu'il l'appelle lui-même un volume. Peyresc envoyoit aussi à Schickard des livres rares & des manuscrits sur l'astronomie : en ce tems-ci, il manda à Aix Salomon Azubius, très-habile Rabbin de Carpentras : il lui porta des tables astronomiques com-

*De reb. celest.
Gass. Schickard
pag. 59.*

*Gass. in vita
l. 5.*

1633.

B. Let. mss.
 franç. de Gaf.
 des 27. & 29.
 Décembre.

posées en hebreu depuis trois cent ans
 par Rabbi Emmanuel de Tarascon, &
 accommodées à la longitude & à la la-
 titude de cette ville. Peyresc le pria de
 lui en faire une copie, & de lui en don-
 ner une explication, pour l'envoyer à
 Schickard. L'ouvrage achevé, il le fit
 tenir à Gassendi: celui-ci après l'avoir
 bien examiné, marque à Peyresc, " qu'il
 " doit se plaindre à ce Rabbin, parce
 " qu'il a alteré la premiere page de son
 " manuscrit, en rapportant, non au
 " tems du Rabbin Emmanuel, les ob-
 " servations, mais au sien: par-là il nous
 " prive du moien de connoître celui
 " d'Emmanuel: cela peut donner quel-
 " que ombrage sur le reste. Dans l'ap-
 " plication aux éclipses dernieres, il
 " eut dû marquer les quantièmes des
 " mois & quelques autres particularitez
 " sur le rapport des tems, sans lesquel-
 " les la pratique des tables, quoique
 " facile d'ailleurs, peut être trouvée
 " très-difficile. Il est bon d'envoyer à
 " Schickard non-seulement la préface,
 " mais encore l'usage ajouté à la fin
 " pour les deux dernieres éclipses, à
 " cause de leur importance & de leur
 " utilité. Quant à l'ouvrage intitulé:

Usage du Calendrier, il nous apprend ^{ce} très-peu de chose, comme vous l'avez ^{ce} fort bien remarqué. J'ai parcouru ^{ce} *L'Antithyco de Scipion, Claramontius*; je me réserve de le revoir, s'il ^{ce} arrive quelque comète : j'en ai lû ^{ce} assez pour lui en écrire deux ou ^{ce} trois mots. Enfin je vous dirai que j'ai ^{ce} résolu au commencement de cette ^{ce} année prochaine, de transcrire mon ^{ce} commentaire sur Epicure : il faut con- ^{ce} tenter Luillier qui me presse. Je me ^{ce} suis enfin résolu d'y mettre la dernière ^{ce} main : j'en transcrirai un cahier par se- ^{ce} maine, & je vous l'enverrai sur le ^{ce} champ, afin que vous puissiez le voir ^{ce} & m'en dire votre sentiment. »

La dissertation sur Mercure avoit été si bien reçue, que Martin Hortensius mathématicien de Delf, avoit composé sur cette matiere un ouvrage qu'il lui dédia. L'épître est pleine d'éloges : Gassendi fut très-sensible à sa politesse, non-seulement il le remercia, mais encore il lui envoya l'ouvrage manuscrit de Gautier sur la démonstration de Lansbergius. Il envoya aussi à François Tonduti, sieur de saint Legier, juris-

*Gass. épist. p.
62. & 63.*

Pag. 65.

1634.

B. Lett. mss.
franç. de Gas.
à Peyresc dn
3. Janvier.

differentes longitudes de Paris, d'Aix, d'Avignon & de Digne. Il n'étoit pas tellement occupé à sa philosophie & à ses recherches, qu'il ne s'acquittât aussi des devoirs de son état. Il écrit à Peyresc le premier Janvier, qu'il est presque épuisé pour avoir trop prêché. Il ajoute, Diodati est en peine de Galilée; il m'apprend qu'il a disposé Meziriac à lui confier quelques traitez de Plutarque, qu'il va les faire imprimer à Genève, comme un échantillon de tout l'ouvrage; que Mathieu Bernegger de Strasbourg a déjà, à sa sollicitation, avancé beaucoup la traduction du dernier livre de Galilée; qu'il a déjà traduit son traité du Compas de proportion. Gassendi loue ensuite une exercitation de Charles Annibal Fabrot, qu'il dit avoir été imprimée à Aix; il la trouve très-curieuse, très-ingenue & digne de son auteur. Enfin il compte que les observations qu'il fait à présent sur Jupiter, seront les plus universelles qui ayent été encore faites de cette planète, parce que, faute d'avoir pris garde aux réfractions avec beaucoup d'exactitude, il est mal aisé qu'on l'ait bien observée ou désignée en son vrai lieu.

Gassendi n'étoit pas seulement un homme d'une grande érudition, mais encore un homme d'une politesse & d'une douceur infinie : ses lettres ne respirent que la paix & l'union ; il ne pouvoit supporter que les sçavans se brouillassent entre-eux, encore moins qu'on parlât mal des grands hommes. Martin Hortensius, dont nous venons de parler, avoit attaqué le système de Tycho-Brahé : Bartholin en avoit pris la défense : Gassendi n'avoit point vû leurs écrits ; mais sur ce qu'il avoit appris qu'Hortensius n'avoit pas parlé de Tycho-Brahé comme il devoit, il lui en fit des reproches. » Tycho-Brahé est certainement, lui dit-il, un autre Atlas ; ceux qui sont venus après lui, le respectent & cherissent sa mémoire : prenez bien garde de ne pas tellement invectiver contre ce grand homme, que vous ne fassiez tort à votre réputation. » Instruit de la réconciliation de Michel Constantin & de Jacques Gaffarel, il leur écrivit pour les féliciter : il souhaite que leur brouillerie ait le sort de celle des amants. On doit également s'affliger & s'étonner, écrit-il à Constantin, que des sçavans qui ont vécu dans une si lon-

*Gassen. épist.
p. 68. & 69.
29. Janvier.*

Pag. 58.

1634.

„ gue & si étroite familiarité, ayent pû
 „ se brouiller. Les amis qui ont de la
 „ candeur, interprètent bénignement
 „ tout ce qui regarde leurs amis, quel-
 „ que fâcheux qu'ils soient : leur bon
 „ cœur leur fait pardonner facilement
 „ leurs défauts & leurs inconstances.

Son principal correspondant étoit Peyresc ; aussi lui écrivoit-il sans cesse. Si vous voulez faire prendre garde à la posture de la lune avec les playades, j'y travaillerai de mon côté, & vous marquerai ce que j'aurai vû. Il lui tint parole, car le 7. Février il lui donna un détail de ses observations ; il reçut aussi celles de Corberan, domestique de Peyresc, & les curieuses remarques de celui ci, „ qui m'ont fait certainement
 „ admirer & votre travail & votre pa-
 „ tience. Vous voiez que le train que j'ai
 „ pris de transcrire ma philosophie, ne
 „ m'empêche pas de faire tous les jours
 „ des observations.

B. Let. mss.
 franç. de Gas-
 sen. à Peyresc
 7. Février

B. Lett. mss.
 franç. de Gas-
 sen. du 11.
 Février.

J'ai écrit à Luiller de vous envoyer les deux images ou portraits d'Epicure ; je ne doute point que vous ne trouviez quelque chose à redire, mais je n'en ai pû découvrir d'autres. Naudé m'a écrit qu'on reconnoît qu'il n'est pas bien

vieil, il est dans la même posture que vos Antiques, c'est-à-dire, assis & comme enseignant, & tenant un rouleau dont Diogene Laërce fait mention; d'ailleurs les traits de visage représentez par le crayon, me rappellent l'effigie gravée que j'ai reçue d'Erycius Puteanus.

Pour celle-ci il est vrai que vous trouverez gravées ces lettres ΕΠΙΚ. Je me souviens que je ne trouvais pas sur l'original ce mot : je lui demandai sur quoi il avoit jugé que ce fût plutôt la tête d'Epicure que celle de Socrate : il me répondit, que Scaliger de qui il la tenoit, l'en avoit assuré : je n'ai point les empreintes de celle d'Erycius Puteanus ; si vous ne les trouvez point dans votre bibliothèque, M. Meynier pourra vous les indiquer ; c'est par son moyen que je les ay vûes : comme il n'y a rien que je prenne tant à cœur que l'éclaircissement de quelque vérité que ce soit, j'ai cru vous devoir dire toutes choses, afin d'aider en quelque manière le raisonnement que vous pourrez faire sur ces portraits. Je vous conjure très - instamment de prendre la peine, dans quelque loisir extraor-

1634.

dinaire, de réduire en un discours latin les mêmes choses que vous avez pris la peine de me déduire sur vos Antiques, & particulièrement si Dieu permet que vous en recouvriez quelque autre : je les ferai crayonner & graver en taille-douce ; je mettrai votre dissertation entre la préface & le premier livre ; vous pourrez dire que la pièce ayant passé par vos mains, vous avez observé telle & telle chose : je vous assure que je regarderai cette faveur comme un grand honneur. J'ai retrouvé le livre de Logomontanus, je vous l'envoie avec la lettre qu'il a écrite à M. Bouillaud, par l'entremise duquel j'ai reçu ce livre : je ne sçai comment ce bon garçon, qui est un peu feru de l'astrologie judiciaire, s'est avisé de lui envoyer ma Nativité, ni d'où il l'a eue ; mais ce bon homme de Logomontanus que je sçavois aussi être grand partisan de l'astrologie, m'a bien surpris quand j'ai vû qu'il faisoit mention de ma Nativité dans sa lettre ; car vous sçavez si j'ajoute beaucoup de foy à toutes ces rêveries. Je suis bien aise de la faveur que vous faites à Diodati de lui envoyer l'ouvrage de Fos-

Id. ibid.

carini; je vous dirai peut-être ce qu'il ignore, que Galilée & Foscarini ont été censurez: j'en ai lû la censure dans le commentaire du P. Merfenne sur la Genese.

Je vous renvoye les cayers de votre Aristarque, & je puis vous assurer que j'ai une extrême satisfaction de sçavoir que son livre existe; j'en ay extrait les proportions qu'il donne des diamètres du soleil & de la lune avec le diamètre de la terre, & ensemble de leurs distances & de leur mesure: j'ai été un peu surpris de voir que dès le commencement il pose la terre pour un point en comparaison du ciel & de la lune; mais la chose est digne de considération, je ferai bien aise aussi de voir la suite; vous allez rendre joyeux Schickard en lui faisant un si beau présent.

Gassendi absolument résolu de finir son procès pour la Prévôté de Digne, arriva à Aix le 18. de Mars dans le dessein de faire appeller sa cause le Jeudi d'après: il logea à son ordinaire chez Peyresc; il s'étoit refusé lui-même, parce que l'amitié qu'il portoit à Gassendi étoit trop connue: il choisit pour Avocat le célèbre Scipion

1634. du Perier qu'il avoit déjà consulté. Sa Partie ayant voulu récuser Gautier, Conseiller au Parlement, neveu du Prieur de la Valette, parce que Gassendi avoit demeuré autrefois chez celui-ci, sa requête fut rejetée : cependant Gassendi devenoit tous les jours plus cher à ses amis ; nous avons, écrit Peyresc à Diodati, nous avons ici le bon M. Gassendi dont la conversation est si charmante, que je ne sçaurois vous exprimer le plaisir qu'elle me fait.

T. Lett. mss.
de Peyresc à
Diodati.

Diodati étant en Angleterre envoya à Gassendi un ouvrage de milord Edouart Herbert, baron de Cherburi en Angleterre, de l'isle de Kerri en Irlande, pair de l'un & de l'autre royaume, autrefois ambassadeur d'Angleterre en France. Cet ouvrage latin étoit intitulé : *De la vérité entant qu'elle est distincte de la révélation, du vraisemblable, du possible & du faux*. On accuse ce Milord d'avoir répandu dans ce livre des semences de Deïsme & de Naturalisme : c'est dans cette source empoisonnée qu'ont puisé, à ce qu'on prétend, Hobbes & Spinoza : quoiqu'il en soit, Gassendi hésita long-tems, s'il lui répondroit ou non : Diodati étant de re-

Niceron Art.
Herbert

T. Lett. mss.
franç. à Elie
Diodati à Ge-
nève

1634.
tour à Genève, Gassendi lui écrivit en ces termes : » Vous avez bien augmenté ma confusion, en me marquant les éloges que tant de grands personnages & principalement le Pape, ont donné à ce livre : ce qui me fait garder le silence, c'est que non-seulement je ne puis pas encherir sur ce que les autres en disent, mais qu'au contraire, pour ne pas trahir mon sentiment, il me faut réfuter généralement cette piece : ne vaut-il pas mieux que je me taise, que d'être d'un sentiment opposé au Pape & à tant de grands hommes ? Ne vaut-il pas mieux que je demeure en repos, que d'offenser une personne qui ne m'a point offensé ? De plus dans sa protestation, il marque qu'il ne prendra pas en bonne part qu'on le critique, à moins qu'on ne s'engage à mieux définir, diviser & traiter de la vérité que lui : à quoi puis-je me résoudre, moi qui ne fais pas profession de connoître cette vérité qu'il prétend démontrer, & qui ai coûtume de m'écrier avec Cicéron & S. Jérôme : *Utinam tam facile foret verum invenire, quam falsum convincere ?* La vé-

rité, selon mon jugement, est trop
cachée aux yeux des hommes; & Milord me semble être allé un peu vite,
& avoir un peu trop bonne opinion
de son fait: il semble même un peu
exceder aux louanges qu'il se donne
à lui-même & à son ouvrage; comme
si tous ceux qui l'ont précédé étoient
des aveugles. J'en ai certes en moi-même,
si je l'ose dire, une espece de
compassion, & principalement quand
je considère que cet ouvrage n'est
qu'une espece de dialectique, qui
peut bien avoir sa récommandation,
mais qui n'empêche pas qu'on n'en
puisse forger cent autres de pareille
valeur, & même de plus grande. Si
vous jugez que Milord soit un homme
à ne pas s'offenser qu'on attaque les
fondemens de son ouvrage, je passerai
outre, ce qui sera bientôt achevé;
car j'en ai imaginé le plan: que si au
contraire vous jugez que je puisse le
fâcher, je garderai le silence comme
une infinité d'autres; & quoiqu'il fût
plus à propos que parmi tant d'appro-
bateurs il se trouvât quelqu'un qui lui
dît la vérité, à tout le moins *cum bello*
modo, cependant je ne voudrois pas

être celui-là, de peur de passer pour « 1634.
un homme plein de moi-même, d'une
humeur contredisante, & qui cher-
che l'occasion de fâcher les grands. »

Gassendi réfuta ensuite Milord Herbert à la sollicitation de Peyresc & d'Elie Diodati, & acheva son ouvrage à Aix: comme il ne le fit pas imprimer, il le retoucha en 1641. & Milord Herbert lui ayant fait une visite au mois de Septembre 1647. Gassendi fut fort surpris d'apprendre de lui-même que cet ouvrage ne lui avoit pas été rendu; car il lui en avoit envoyé une copie, ce qui l'obligea à lui en faire transcrire une autre, que ce Seigneur porta en Angleterre. Cet ouvrage est divisé en quinze chapitres: il est imparfait, parce qu'il s'égara quelques feuilles de l'original. Je crois qu'il n'a été imprimé qu'après sa mort dans l'édition in-fol. de Lyon de l'an 1658. (a)

Dans la même lettre à Diodati, Gassendi déduit les particularitez de plusieurs observations qu'il avoit faites à Aix avec Peyresc, sur les yeux de plusieurs animaux comme, tons, lamies,

Id. ibid.

(a) Ad librum D. Eduardi Herberti Angli de veritate epistola.

dauphins, bœufs, moutons, chevaux, chiens, chats, chatshuans, poules, rosignols. « Nous avons découvert, dit il, » que la concavité de l'œil, c'est-à-dire, » ce qui embrasse les humeurs vitrée, » cristalin & aqueux, est un vrai miroir concave, & qui seul représentant » les objets renversez, les peint en leur » forme naturelle après que ces mêmes » objets sont renversez par le cristalin. » Or ce qui fait principalement l'effet du » miroir, est la tunique qu'on appelle » choroïde ou postérieure partie de » l'huée qui est communément colorée » de la couleur qui paroît en l'iris de » l'œil, & d'une polissure métallique, » ayant derriere une boue noire qu'on » peut comparer au plomb qu'on met » derriere la glace : la concavité extérieure de l'œil, excepté l'endroit de la » prunelle, est teinte d'une pareille noirceur, afin que la moindre lueur qui entre dans la capacité de l'œil, y rende » plus d'éclat. Cette choroïde est toute » couverte de la tunique qu'on appelle » rétine, & qui est telle, qu'étant conservée jointe à la choroïde, elle paroît une même chose avec elle en couleur, en lustre, en representation &

represente même les choses. La sur-
face est rendue vive par l'humecta-
tion qu'elle reçoit de l'humeur vitrée
qui lui est plus immédiate que la cho-
roïde : ainsi il est vrai-semblable que
la vision se fait en cette rétine. » Il pro-
met de lui dire mille autres choses sur
ce sujet à leur première entre-vûe , &
d'en parler plus au long dans sa phy-
sique, en traitant de la vûe & de la
formation des images.

Il lui rapporte ensuite , » que Peyresc
ayant demandé au Parlement un cada-
vre d'un criminel condamné à être
pendu , il n'avoit d'abord eu en vûe
que d'observer ses yeux ; mais comme
c'est un homme à ne rien négliger ,
il s'étoit avisé de chercher les veines
lactées , qui depuis la découverte
d'Harvée excitoient la curiosité des
Physiciens ; que pour cela il avoit re-
commandé au concierge de bien faire
manger ce criminel avant la pronon-
ciation de l'Arrêt. Le cadavre ayant été
porté au théâtre public des anatomies ,
nous fîmes Peyresc & moi des recher-
ches de ces veines , & nous fûmes
si heureux que nous les découvrîmes
d'abord , & les examinâmes pendant

1634.

Id. ibid.

1634.

» long-tems : ayant attaché le principal
 » tronc des boyaux, nous en fîmes
 » ouvrir plusieurs, & il en sortit du lait,
 » ce qui arriva aussi aux plus grosses
 » veines très-abondamment. Il ajoute
 » qu'ils firent encore des observations
 » sur la poitrine & les autres parties du
 » corps, mais il ne les rapporte pas.

*T. Lett. mss.
 de Peyresc à
 Dioda. du 31.
 Octobre.*

Gassendi & Peyresc firent ensuite des observations sur la formation des vents particuliers dont nous avons, dit Peyresc, tiré de très-belles connoissances : il demande ensuite à Diodati, tant pour lui que pour Gassendi, des éclaircissemens sur un vent, dit la Vaudaye, qui excite des tempêtes sur le lac de Genève.

*Lettre. mss.
 franç de Peyr.
 à Schickard tirée
 du reg. 5. des
 manus. de
 Peyr. fol. 410.
 &c.*

*Chez le Prés.
 de Mazaug.*

Peyresc étoit si pénétré du mérite de Gassendi, qu'il écrivit le 25. Août à Schickard une longue lettre dont il est à propos de transcrire ici un fragment dans son langage. » J'ai de nouveaux remercîmens, lui écrit-il, à vous faire de l'estime en laquelle vous montrez de tenir la philosophie de M. Gassend, aussi-bien que sa personne, pour la part que l'intérêt de la nation & l'ancienne amitié qui est entre-nous, me fait prendre en son honneur & à tous

ses avantages, mais principalement en
la recommandation que vous faites
de ses œuvres, qui ne pourroit venir
d'une meilleure main que la vôtre,
ni plus capable de l'autoriser parmi
les plus galans hommes & les plus
grands personnages du siècle, qui se
mêlent de bonnes lettres: sur quoi il
faut que je vous die pour ses écrits,
que je souhaiterois que vous eussiez
vû les huit livres de son apologie
pour Epicure, qu'il a mise au net de-
puis quelques mois; & encore plus les
autres soixante-deux livres qu'il a faits
ensuite concernant la philosophie du
même, rétablie sur les fragmens qu'il
en a pû ramasser dans les bons Au-
teurs tant Grecs que Latins, & specia-
lement sur ce que Lucrece en a con-
servé dans ses poësies, ce qui est
achevé & prêt avoir le jour: vous y
verriez une candeur & une ingenuité
si grande, parmi l'établissement de la
philosophie naturelle bien plus inno-
cente, qu'on ne se l'imagineroit com-
munément, que vous l'aimeriez en-
core je m'assure davantage que vous
ne pouvez faire, sur ce que vous
avez vû de lui; & M. Lanzius encore
à qui je me sens infiniment redevable

1634.

» de la bonne volonté qu'il témoigne
» avoir pour moi, dont je lui rendrois
» très-volontiers toute sorte de revan-
» che qu'il lui plaira tirer de mon ser-
» vice très-humble. L'amitié qu'il porte
» à M. Gassend ne m'attache pas moins
» étroitement que lui à le servir par
» tout où nous le pourrons l'un &
» l'autre, quand il nous voudra hono-
» rer de ses commandemens. Pour ce
» qui est de l'étude de M. Gassend aux
» mathématiques, le grand honneur
» que vous lui faites, quand vous le
» voulez subroger au mérite du feu
» Tycho-Brahé envers le public, re-
» double toutes les obligations que nous
» pourrions vous avoir, sans néan-
» moins vouloir avouer qu'il puisse di-
» gnement remplir cette place, quoique
» l'affection vous en fait juger par de-là
» vos propres sentimens : mais certai-
» nement s'il n'étoit question que de
» la bonne volonté & du zèle à aider
» les siècles présents & avenir, je crois
» bien qu'il ne lui céderoit pas facile-
» ment, surtout s'il trouvoit de grands
» princes & protecteurs aussi puissants
» que l'autre, pour l'aider à faire de
» grandes observations ; j'estime qu'il

s'en acquitteroit très-dignement & si-
non du tout aussi bien, à tout le moins,
y sacrifieroit-il d'also bon cœur &
son industrie & tout jusqu'aux moi-
dres momens de sa vie, & appor-
teroit-il des lumieres qui lui ren-
dent l'esprit bien plus pénétrant que
beaucoup d'autres, & sans aucune
vanité ni présomption, dont il est to-
talement exempt; mais infiniment ja-
loux de procéder de bonne foi en tout
& partout.

Gassendi continuoit cependant son commerce littéraire avec Schickard. *Gass. Schick. pag. 69.*

Un procès, lui écrit-il, me retient à
Aix: celui qui m'a remis votre paquet,
est l'illustre Peyresc, je suis son hôte
depuis le mois de Mars; cependant je
ne vous cacherai point que les plus
forts liens qui me retiennent dans
cette ville, sont les agrémens que je
trouve auprès de lui: vous n'ignorez
pas que c'est l'appui & la lumiere de
tous les gens de lettre; c'est chez lui
que j'ai fait les observations que je
vous envoie. Il lui parle ensuite de
son ouvrage des Bachanales des Juifs,
& d'un autre où il avoit mêlé son éloge
avec celui de plusieurs grands hom-

1634.

mes. » Je ne méritois pas cet hon-
 » neur, je n'aurois pas même dû m'y at-
 » tendre : je vois bien que votre amitié
 » est sans bornes, & qu'il faut permet-
 » tre à votre bon cœur de se répandre.

Gass. Camp.
pag. 76.

Le mois d'après, Campanella ayant
 abordé à Marseille, Gassendi n'en fut
 pas plutôt instruit, qu'il lui envoya la
 litière de Peyresc, & lui écrivit pour
 l'inviter à venir à Aix chez ce Magistrat,
 ce qu'il accepta.

Nicer, vie de
Camp.

Ce fameux Dominicain étoit né en
 1586. à Stilo, bourg de la Calabre. Il
 avoit été 27. ans prisonnier à Naples
 pour certains discours qui lui étoient
 échapez sur le gouvernement d'Espa-
 gne, & sur quelques projets de ré-
 volte : il avoit été appliqué sept fois à la
 question comme criminel d'Etat. La dis-
 grace du duc d'Osune, vice-Roi de
 Naples, fut cause qu'on le resserra da-
 vantage ; car ce Duc l'affectionnoit
 beaucoup : il en sortit le 15. May 1626.
 Il fut encore à Rome enfermé quelques
 années dans le château saint-Ange, &
 enfin mis en liberté en 1629. Urbain
 VIII. qui l'aimoit, le mit au nombre
 de ses domestiques, lui donna une
 bonne pension, le combla de biens, ce
 qui

qui ne fit qu'augmenter la haine des Espagnols. Les liaisons qu'il eut avec quelques François, leur donnerent de nouveaux ombrages : instruits qu'ils machinoient de nouveau contre lui, il se déguisa en Minime, sortit secretement de Rome en 1634. dans le carrosse de M. le Duc de Noailles, ambassadeur de France, s'embarqua & aborda à Marseille

Gassendi qui avoit une grande idée de lui, eut le plaisir de l'entretenir à loisir : il apprit sans doute de sa bouche le détail de la disgrâce de Galilée. Campanella se reposa plus d'un mois chez Peyresc, & fut ensuite à Paris : Peyresc lui donna pour sa dépense, non-seulement des lettres de change payables à Lyon, mais encore il lui fit présent de cinquante pistoles : surpris, ou pour mieux dire, accablé de tant de bienfaits, Campanella avoua que les mauvais traitemens qu'il avoit soufferts dans les prisons n'avoient pû lui arracher une larme, mais qu'il ne pouvoit plus les retenir, en considérant la générosité de son bienfaicteur.

*Gass. in vit.
Peyresc.*

A peine Campanella étoit parti, que Gassendi gagna au Parlement d'Aix

1634.

son procès pour la Prévôté de Digne ; il y avoit dix ans que ce procès traînoit, Gassendi obtint enfin un Arrêt favorable le 19. Décembre qui le mit en possession de ce Bénéfice le premier de sa Cathédrale.

*T. Lett. mss.
de Peyresc à
Diodati.*

Peyresc félicita aussitôt Luillier & Diodati : il écrit à celui-ci, je n'y ai gueres contribué, à mon grand regret ; je vous assure que j'ai bien plaint la perte que faisoit M. Gassendi de son tems, il a bien exercé sa générosité & sa patience, & nous a fourni des exemples bien mémorables, & dont nous devrions bien faire notre profit.

1635.

*T. Lett. franç.
mss. à Peyresc
des 20. & 25.
May.*

Après avoir demeuré une année entière à Aix, il se retira à Digne au mois de Mars, & laissa Antoine Agarrat son secrétaire chez Peyresc, pour achever ses observations astronomiques. Le mois de Juin d'après, il entreprit un petit voyage dont nous avons le détail en deux lettres françoises manuscrites. Il fut d'abord à Notre-Dame des Graces, maison des Prêtres de l'Oratoire au Diocèse de Frejus, & à douze lieues d'Aix, située au haut d'une montagne au milieu d'un bois : c'étoit une dévotion très-célèbre, on y accouroit de

toutes parts, Gassendi s'y rendit & y dit la Messe. On lui fit remarquer au voisinage une montagne appelée Bessillon, d'où l'on pouvoit découvrir toutes les principales montagnes de Provence : en effet elle est comme le centre du pays, & Gassendi remarque que s'il falloit faire ou réformer la carte de Provence, cette montagne seroit très-commode.

De-là Gassendi fut au village de Silans, à une lieue de Notre-Dame des Graces, pour observer une iris continuë. Il se fit conduire aussitôt à la chute d'eau qui est à deux ou trois portées de mousquet du village, le long d'une vallée qui tire vers le levant. L'eau qui s'y précipite, vient du côté du Septentrion, & c'est l'eau d'une petite rivière. Le rocher escarpé du haut duquel l'eau tombe, vise assez précisément vers le Midi : la chute s'y fait par quatre canaux, mais fort proches les uns des autres ; de telle sorte que l'eau se réunit dans le bas, & a environ six toises de largeur. Outre une cascade séparée qui avance du côté de l'Orient, où l'eau même bondit & écume davantage, parce que ce roc n'est ni escarpé ni creux

1635.

*Comment. de
rebus celestibus
pag. 266.*

Page 270.

148 VIE DE GASSENDI,
1635. comme le reste. La hauteur du rocher
& par conséquent de la chute, est d'en-
viron douze à quinze toises : l'eau en se
précipitant, est reçue comme dans un
lac, de largeur ou diamètre d'environ
cinq à six toises : le lieu est inabordable,
parce que le haut est marécageux, &
qu'il y a du danger de s'approcher trop
du précipice : au bas il y a de l'eau &
des rochers mêlez avec des arbres &
des broussailles qui mettent de grands
obstacles aux plaisirs des curieux.
Quand Gassendi arriva, le soleil n'éclai-
roit pas encore la face du rocher, mais
seulement une partie du lac du côté du
sud-ouest. Le brisement & le réjalisse-
ment de l'eau qui se précipite dans le
lac joint à l'éparpillement, cause comme
une poussière d'eau, ou comme un lé-
ger nuage ou pluie très-déliée, dont les
goutes presque imperceptibles, se font
appercevoir à plus de dix toises de-là
en regardant du côté du soleil.

D'abord Gassendi examina les divers
endroits, & ne découvrit qu'une légère
teinture & confusion de couleur de l'arc-
en-ciel : mais quand il fut descendu au
bas, le soleil éclairant déjà une partie
de la face du rocher, & une bonne par-

tie du lac , il découvrit une partie d'arc-en-ciel parfaitement bien peinte ; & à cause de l'agitation de la vapeur causée par la violence de la chute & du réjaillissement de l'eau ses couleurs étoient dans un perpétuel ondoyement & en un mouvement aussi vif qu'une flamme. Cette portion d'arc-en-ciel , finissoit à main gauche , un peu au delà de la chute , & environ cinq pieds au dessus du lac ; ainsi plus d'une toise au dessous du niveau de son œil : à main droite , cette portion alloit s'évanouir dans le lac , y descendant comme une écharpe à travers la cascade. Gassendi n'avoit point le soleil à dos , mais à main droite : il descendit alors plus bas , & cette portion d'arc s'abaisa d'autant , & étant monté plus haut , elle s'abaisa de même. Un ecclésiastique qui étoit avec lui , graimpa sur un arbre , & fut surpris de voir la portion de cet arc-en-ciel si élevée vis-à-vis le rocher & hors du lac. Gassendi graimpa aussi le même arbre , & monta ensuite plus haut sur le terrain , & la vit sur le milieu du rocher ; mais toujours à niveau de son œil , & avec un abaissement remarquable en bas du côté de la

comme le reste. La hauteur du rocher & par conséquent de la chute, est d'environ douze à quinze toises : l'eau en se précipitant, est reçue comme dans un lac, de largeur ou diamètre d'environ cinq à six toises : le lieu est inabordable, parce que le haut est marécageux, & qu'il y a du danger de s'approcher trop du précipice : au bas il y a de l'eau & des rochers mêlez avec des arbres & des broussailles qui mettent de grands obstacles aux plaisirs des curieux. Quand Gassendi arriva, le soleil n'éclairait pas encore la face du rocher, mais seulement une partie du lac du côté du sud-ouest. Le brisement & le réjalissement de l'eau qui se précipite dans le lac joint à l'éparpillement, cause comme une poussière d'eau, ou comme un léger nuage ou pluie très-déliée, dont les gouttes presque imperceptibles, se font appercevoir à plus de dix toises de-là en regardant du côté du soleil.

D'abord Gassendi examina les divers endroits, & ne découvrit qu'une légère teinture & confusion de couleur de l'arc-en-ciel : mais quand il fut descendu au bas, le soleil éclairant déjà une partie de la face du rocher, & une bonne par-

tié du lac , il découvrit une partie d'arc-en-ciel parfaitement bien peinte ; & à cause de l'agitation de la vapeur causée par la violence de la chute & du réjaillissement de l'eau ses couleurs étoient dans un perpétuel ondoyement & en un mouvement aussi vif qu'une flamme. Cette portion d'arc-en-ciel , finissoit à main gauche , un peu au delà de la chute , & environ cinq pieds au dessus du lac ; ainsi plus d'une toise au dessous du niveau de son œil : à main droite , cette portion alloit s'évanouir dans le lac , y descendant comme une écharpe à travers la cascade. Gassendi n'avoit point le soleil à dos , mais à main droite : il descendit alors plus bas , & cette portion d'arc s'abaisa d'autant , & étant monté plus haut , elle s'abaisa de même. Un ecclésiastique qui étoit avec lui , graimpa sur un arbre , & fut surpris de voir la portion de cet arc-en-ciel si élevée vis-à-vis le rocher & hors du lac. Gassendi graimpa aussi le même arbre , & monta ensuite plus haut sur le terrain , & la vit sur le milieu du rocher ; mais toujours à niveau de son œil , & avec un abaissement remarquable en bas du côté de la

1635.

main droite. Il retourna après à cet endroit, où il avoit vû cette portion d'arc-en-ciel pour la premiere fois, & la trouva beaucoup plus abaissée qu'au commencement, non à cause de la position de son œil, mais à cause de l'élevation du soleil qui montoit encore vers le midi. Ensuite Gassendi fit passer l'Ecclesiastique avec bien de la peine au de-là du torrent par lequel le lac se décharge; de telle maniere qu'il vit le lac ou une partie, entre son œil & le soleil, & il rapporta avec surprise qu'il n'avoit vû autre chose.

Gassendi avoit résolu de l'y faire repasser l'après midi; mais dès les onze heures, il survint des nuages qui, avant midi eurent couvert tout le ciel, & obligerent Gassendi à se retirer: sur ce qu'il avoit vû, il remarque que cette portion d'arc-en-ciel étoit de même nature que celui qu'on voit communément; que si cet arc se trouvoit mutilé à main gauche ou du côté du couchant, c'étoit faute de matiere par l'éloignement ou fuite du rocher qui étoit derriere la vapeur; étant plus vraisemblable que si du côté du couchant & un peu vers le midi, la vapeur & le

rocher eussent été opposez, il eût vû un demi cercle, dont la partie la plus élevée eût été à l'opposite du soleil : il ne fut pas surpris de voir que cet arc étoit plus bas que son œil, parce que non-seulement le soleil étoit fort haut, mais encore son œil, qui étoit contraint par la situation du lieu, se trouvoit plus haut que la vapeur sur laquelle étoit faite l'impression.

Le même jour 9. du mois, le ciel s'étant un peu éclairci, il partit ; & sur les trois ou quatre heures après midi, il vit une couronne à l'endroit du soleil, elle disparut & il en parut en même tems un fort léger & insensible vestige du côté du midi. Gassendi se trouvoit alors entre Flayos & Draguignan : ce qu'il y eut de plus considérable, fut qu'avant six heures, il parut une espece de parhelie de la même hauteur que le soleil, durant plus de demie heure. Quand la parhelie parut, il s'étoit détourné du droit chemin pour voir en passant au village de Villecrose des grotes, où l'eau qui y coule, forme des pétrifications admirables. Ayant contenté sa curiosité, il se rendit à Draguignan, il avoit promis d'y

rester huit jours chez une de ses parentes ; mais il crut qu'il valoit mieux continuer sa route. Il alla d'abord à Frejus, où il examina les restes d'un amphiteâtre & des aqueducs qui font encore l'éloge des Romains qui les ont fait construire : ce qui ne l'empêcha pas le même jour de se rendre au bourg des Cannes, où il s'embarqua dès le lendemain pour les isles de sainte Marguerite & de saint Honorat, & fut encore coucher à Antibes qui n'en est éloigné que d'une lieue, pour voir les monumens qui restoient dans cette dernière ville. Il ne poussa pas plus loin sa course, & revint par la ville de Grasse, d'où le 13. au matin au lever du soleil, il voulut voir les isles de Corse ; mais les nuages l'en empêcherent : lorsque le tems est serein, on les voit le matin & le soir. Il se détourna ensuite du grand chemin, & alla au village de Monts examiner le lieu appelé Roquetaillade, qui est à cinq lieues de Frejus.

Les Romains y avoient pris un bras de la riviere de Siagne, pour conduire ses eaux à cette ville à travers les aqueducs, après les avoir conduites un quart de lieu, le long d'une montagne qui

va du ponant au levant, il falloit les conduire par un contour de la même montagne qui a le même aspect, & dans laquelle on voit encore plusieurs traces de l'aqueduc. La plus grande peine des Romains qui conduisoient cet ouvrage fut sur le milieu du contour qui tourne vers le levant, parce qu'ils trouverent là un roc fort escarpé d'une hauteur effroiable ; car il est de trente ou de quarante toises, en telle sorte qu'ils ne pouvoient rien bâtir à l'entour, il fallut percer le roc & creuser à jour depuis le haut jusqu'au niveau de l'eau, l'espace de soixante & dix ou quatre-vingts pas. Ils l'entreprirent, mais il leur arriva un malheur, c'est qu'après avoir creusé environ six toises de hauteur, & une de largeur, la partie du rocher qui étoit demeurée du côté du précipice comme une muraille, s'abbatit, soit qu'elle ne fût pas assez épaisse, soit qu'elle n'eût pas assez de continuité, il paroît même encore, en ce qui reste, quelques legeres fentes. Les Romains ne se découragerent pas, ils taillerent de nouveau le roc plus avant du côté de la montagne, & firent une nouvelle ouverture de pareille hauteur & largeur

que la premiere, & c'est celle qui subsiste encore à présent; & pour empêcher que la baniere du côté du précipice ne s'abbatît encore, ils éleverent un arc assez épais vers le milieu de la pierre même, afin que la banicre demeurât parce moien attachée au roc qui est ferme du côté de la montagne. Une antiquité aussi curieuse méritoit que Gassendi ne l'a négligeât pas, lui à qui rien n'échappoit, il remarqua dans son voyage, que la disposition des montagnes qui ont quelque étendue, n'est pas toujours du levant au couchant: il en trouva au contraire plusieurs du midi au septentrion; il observa aussi des valons, où l'on reconnoissoit manifestement que l'ouverture des rochers qui les traversent a été faite par la violence des eaux qui les ont miné peu à peu, ce qui le confirmoit dans la pensée, que l'ouverture de plusieurs rochers qui sont en Provence pourroit bien avoir été faite par le cours des rivières.

Gassendi continuant son chemin arriva à Castellane le 14. avant midi, il courut aussitôt à la fontaine salée, & goûta de son eau, le soir étant au village de la Mure il goûta aussi de celle

de la fontaine de Moriez, il convint qu'elle étoit encore plus falée que celle de Castellane & de Tartone au diocèse de Digne, que la salure de la mer n'étoit pas comparable à la sienne. Car elle l'est en effet dix où douze fois plus que celle de la mer. Bouche, historien de Provence, se trouva avec Gassendi. Ils remarquerent ensemble, que d'une même quantité d'eau de Moriez il se faisoit plus de sel en l'approchant du feu, que de celle de Tartonne; que même il s'en faisoit davantage sans feu. Car si l'on vient à verser une petite quantité d'eau sur un drap ou sur une table, sur le champ cette eau se coagule & se convertit en sel. Ils observerent aussi qu'il falloit beaucoup plus d'eau pour fondre & dissoudre le sel de Moriez, qu'il n'en falloit pour celui de la mer pris en même quantité.

Bouch. corograph. de Prov. l. 6. c. 7. p. 35.

Mais ce qui fit plus de plaisir à Gassendi, fut la fontaine de Colmars, appelée du flux & du reflux. Il s'y rendit l'avant veille de l'Ascension à onze heures du matin. Elle est en pente & en face d'une montagne qui regarde le midi, & a la rivière de Verdon d'un côté, & la ville de l'autre. L'eau sort en

biais à travers une petite ouverture d'un rocher. Elle a son lit mêlé d'un peu de fable & de gravier noirâtre de la même nature, que les pierres, rochers, ou terres de la montagne. Il trouva que l'eau avoit décrû, ceux qui l'avoient conduit furent surpris de ne la voir pas revenir à onze heures, mais elle reparut aussitôt, & l'eau qu'elle versa fut de la grosseur du bras, & décrut ensuite sensiblement, ensuite insensiblement, jusqu'à ce qu'elle ne coulât plus. Elle crut & décrut de même trois ou quatre fois jusqu'à midi. Après le dîné, il y retourna pour mieux observer cette curiosité, il y arriva à une heure & demie. L'eau étoit sur la fin de son décroissement. Dabord qu'elle parut Gassendi compta les battemens de son poux; à peine en avoit-il compté quarante-cinq qu'elle eut crû jusques au plus haut; en telle sorte que comptant le cinquante, il reconnut le sensible décroissement: continuant ensuite il en compta jusqu'à 950. avant que l'eau retournât; il renouvela la même expérience jusqu'à huit fois, c'est-à dire jusqu'à deux heures & demie, ou un peu plus; mais les intervalles ne furent pas toujours égaux:

car tantôt il comptoit 900. batemens, tantôt 800, tantôt 700 : la quantité d'eau n'étoit pas toujours égale, elle étoit même plus grande lorsqu'elle tar-
doit plus à revenir, il apprit que dans le printems elle couloit plus souvent & plus abondamment qu'en toute autre saison ; mais pour la différence du tems sec, & du tems humide, personne ne lui en put rien dire : il a expliqué dans la suite tous ces phénomènes dans sa physique.

Pendant que Gassendi faisoit ce petit voyage, Peyresc reçut des lettres de Paris, qui lui apprenoient qu'à peine Campanella y étoit arrivé, qu'il avoit mal parlé de Gassendi & de sa philosophie : c'étoit attaquer Peyresc par l'endroit le plus sensible ; aussi écrivit-il aussitôt à Diodati, pour le prier de faire connoître à Campanella son tort. On avoit mandé à Peyresc „ que ce Religieux se ventoit d'avoir démontré à „ Gassendi que sa philosophie étoit ri- „ dicule ; sur quoi Peyresc le dément, „ & assure qu'il n'en a jamais parlé que „ très-legerement, & qu'on a toujours „ montré à Campanella les absurditez „ de ses prépositions : s'il continue ses „

*T. Lett. mss.
de Peyresc à
Diod.*

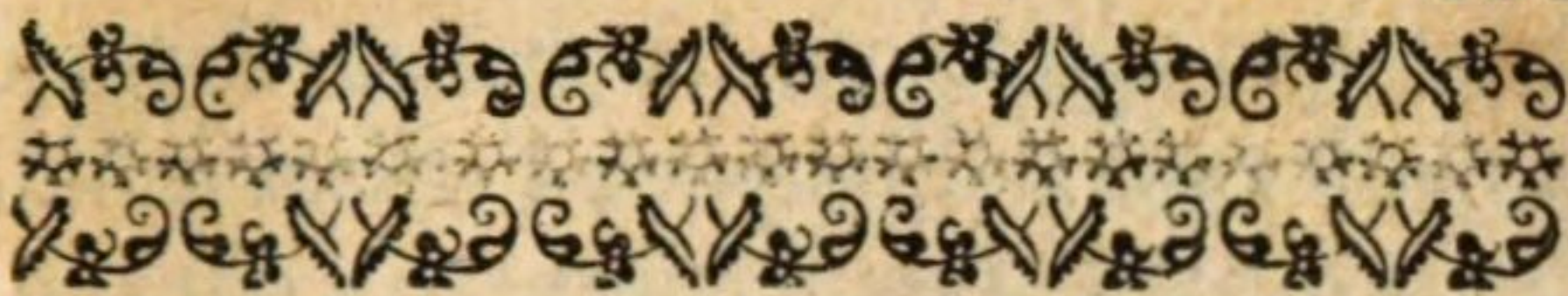
„ discours, je crains fort, dit Peyresc,
„ qu'il ne se fasse grand tort; & que
„ ceux qui ont conçu de lui une bonne
„ opinion ne changent de sentiment,
„ quand on verra qu'il juge si legere-
„ ment des choses qui méritent tant de
„ considération, & des raisonnemens
„ d'un homme qui est en si grande vé-
„ nération parmi les plus honnêtes gens
„ qui se mêlent des lettres dans l'Eu-
„ rope: il n'y a rien qui soit plus capa-
„ ble de lui conserver & accroître sa ré-
„ putation, que s'il témoigne d'estimer
„ la vertu & la science de M. Gassendi
„ selon son mérite; comme aussi qui le
„ fasse plutôt déchoir de l'estime des ga-
„ lans hommes; que si l'on voit non-
„ seulement qu'il ait d'autres sentimens,
„ en quoi il n'y auroit rien à redire, les
„ sentimens des hommes ayant besoin
„ d'une grande liberté, mais qu'il ait
„ le courage de blâmer & de parler si
„ indignement de ce que tant de bra-
„ ves hommes estiment tant. Je vous
„ assure qu'il passeroit lui-même pour
„ bien ridicule dans le monde, & pour
„ bien mal dépouillé de la moinerie
„ pour ne pas dire pis, si l'on sçavoit
„ qu'il se fût échapé jusques là: pour

moi je vous déclare bien que je le renoncerois bientôt, & je ne scaurois m'empêcher de lui en parler selon le mérite d'un tel outrage, & si indignement commis envers un personnage qui l'a tant honoré & servi comme il fait encore. Je lui ai caché tout de peur de le fâcher; mais je crains bien qu'il n'en ait eu quelque vent d'ailleurs, puisque la chose s'est divulguée. Il prie Diodati de lui apprendre ce qui viendra à sa connoissance sur ce sujet, & ce que ses remontrances auront opéré. Je ne lui répondrai point à la lettre qu'il m'a écrite, que je n'aie reçu votre réponse. Il le conjure enfin de s'informer du fait secretement à M. Bourdelot & au P. Mersenne, que peut-être ils seront au fait des discours que Campanella a tenus si legerement; mais d'agir avec discrétion à l'insçu du vieillard.

On ne sçait pas les suites de cette affaire. Cette lettre nous apprend combien Peyresc estimoit Gassendi, & combien Campanella étoit indiscret, lui qui avoit plus besoin que tout autre d'indulgence, à cause de ses sentimens singuliers & hardis, osoit insulter à

160 VIE DE GASSENDI,
1635. ceux de Gassendi & à une personne à
qui il avoit des obligations particulie-
res. Je ne sçai si Gassendi fut instruit
des mauvais discours qu'e Campanella
tenoit contre lui: je n'en trouve rien
dans ses lettres; je trouve seulement
que Gassendi fait son éloge dans la vie
de M. de Peyresc, qu'il composa long-
tems après: s'il l'avoit sçu, il lui est
glorieux de lui avoir, en vrai philoso-
phe chrétien, rendu le bien pour le mal.





LIVRE TROISIÈME.

EN arrivant à Digne, Gassendi ap- *Schick. p. 75.
76. 77. 78.*
prit la triste situation de Schickard,
la peste lui avoit enlevé sa femme & ses
enfans : les ennemis de sa patrie avoient
cruellement massacré sa mere, sa sœur
& son oncle : au milieu de tant de dis-
graces & si accablantes, il avoit fait
voir une force d'esprit admirable. *Notre
siècle*, dit Gassendi, *peut se glorifier
d'avoir produit un philosophe que Sene-
que, s'il vivoit encore, égaleroit à son
Stilpon.* Il lui envoya toutes les obser-
vations qu'il avoit faites depuis le mois
de Septembre 1634.

La nouvelle qu'il apprit quelque
tems après, que Schickard étoit mort
de peste, l'empêcha d'achever la lettre
qu'il lui écrivoit. Ce fameux astronome
étoit natif d'Herneberg en Souabe, il *Henning.
Witten.*
étoit professeur en langue Hébraïque
& en astronomie à Tubinge, il n'étoit
inconnu à aucun des habiles mathéma-
ticiens de l'Europe. Pendant les trou-

1635.

In vit. Peyr.

bles qui agitoient sa patrie Peyresc n'avoit rien oublié pour l'attirer à Aix, lui promettant qu'il trouveroit chez lui le repos & la tranquillité, dont il avoit besoin pour étudier. Sa mort arriva à la fin de Novembre 1635. Il avoit environ quarante cinq ans, Zacharie Scheffer professeur en histoire & en éloquence prononça son oraison funèbre. Comme Schickard étoit un des sçavans que Peyresc & Gassendi estimoient le plus, Peyresc excita tous les poètes à faire son éloge, & Gassendi composa à sa louange des vers latins; on les trouve parmi ses lettres, il les adressa à Strasbourg à Matthieu Bernegger: « Je n'ai pû, lui dit-il, refuser
 » ces vers à notre ami Diodati, il prend
 » de là occasion de lui dire, qu'il n'a ja-
 » mais voulu passer pour poète; que
 » depuis très long-tems il a dit adieu à
 » ces sortes d'amusemens; qu'il n'a ja-
 » mais rien écrit en vers qui ait pû le
 » satisfaire, n'ayant jamais pû gagner
 » sur lui de limer & de perfectionner
 » un ouvrage.

Gass. Berneg.
page 84.

Descartes étoit aussi poète, non-seulement il composa des vers dans sa jeunesse, mais encore à la fin de ses

jours : voila les deux plus grands philosophes de leur tems , poètes ; l'exemple de ces deux grands hommes devoit réconcilier leurs disciples avec la poësie. Descartes faisant réflexion qu'on trouve dans les poètes des sentences plus graves , & mieux exprimées que celles qui se trouvent dans les écrits des philosophes , attribuoit cette merveille à la divinité de l'antoufiasme & à la force de l'imagination , qui fait éclore les sentences de la sagesse , qui sont dans l'esprit de tous les hommes , comme les étincelles de feu dans les cailloux , avec beaucoup plus de facilité & de brillant même que ne peut faire la raison dans les philosophes ; aussi plusieurs philosophes anciens & modernes , ont-ils corrigé la sécheresse des principes & des préceptes philosophiques par les agrémens de la poësie : à l'aide de cette enchanteresse , ils sont venus plus sûrement à bout de faire recevoir leur dogmes. La plûpart des anciens philosophes ont été poètes , tels que Thales , Zenophane , Empedocle , Epicure , Cleanthe , Lucrece , Varron , Boëce ; & parmi les modernes chrétiens Huyghens de Zuy-Hichen fit

1636.

imprimer des poësies, où il mit en vers les principes de Descartes: le Laboureur bailli de Montmorenci a été aussi un fameux poëte Cartésien. Henri Louis Habert de Montmor fit un poëme latin *De rerum natura*: ce n'étoit autre chose que les principes de Descartes en vers. Ce poëme n'a pas vû le jour ; mais Sorbier qui l'avoit lû, prétendoit qu'on y entendoit mieux les principes de Descartes, l'abbé Genest, de l'academie Françoise, &c. après cette petite digression, retournons à notre sujet.

T. Gass. lett.
mss. franç. du
troisième jour
de Janvier.

Gassendi lisoit depuis long-tems Eustathius, il étoit dégouté de toutes ses notes grammaticales ; ensuite il fut tellement charmé du texte, qu'il ne le quitta pas qu'il ne l'eût fini. Il prit surtout un singulier plaisir à lire la vie que Plutarque a faite d'Homere, non pour les faits qui y sont, mais parce qu'elle est comme un recueil des lieux communs de l'Iliade & de l'Odissee, pour la grammaire, pour la philosophie, & pour les beaux arts ; & ce qui augmentoit son plaisir étoit le souvenir, qu'il avoit des endroits dont il parle. Il croit que Peyresc aura réservé quelque copie de son manuscrit pour

le corriger à propos, afin que si quelque jour il lui prenoit envie de revoir le texte, il en pût prendre une copie, pour pouvoir conferer le tout avec l'original. J'ai douté si cette vie étoit de Plutarque, parce que son fils n'en parle pas dans le catalogue de ses ouvrages: quoi qu'il en soit, elle ne peut être que d'un grand personnage. Il entre ensuite dans un grand détail des différentes mesures qu'on trouve dans Homere, & de plusieurs autres choses très-curieuses qu'il a ramassées pour Peyresc.

Dès le mois d'Avril, Gassendi envoya d'Aix à Deodati une longue lettre qu'il le prie de communiquer à Hortensius; il y parle au long d'une éclipse totale de lune arrivée le 27. d'Août de l'année précédente, dont il sçut retirer bien de l'utilité. Outre les observations qu'il en avoit faites à Digne, il lui envoie celles que Peyresc avoit faites à Aix, avec le P. Theophile Minutti minime & Antoine Agarrat, celles d'Ismaël Bouillaud à Paris, du P. Kirker à Rome, de Camille Gloriosus à Naples, du P. Agatange capucin au Caire, du P. Celestin (a) de

Diod. pag.
85. 86. 87.
88. 89. 90.

(a) Celestin de sainte Luduvine, étoit frere de Golius,

1636.

*Gass. proport.
gnom. ad sol
stit. umbram
ad calcem t. 4.*

sainte Luduvine carme déchaussé à Alep en Syrie, des Jésuites dans la Chine. Ses amis de Paris ne cessoient de le solliciter de venir les rejoindre; l'illustre Peyresc étoit l'unique chaîne qui le retenoit, comme il s'en explique à Wendelin, auquel il promet d'aller exprès à Marseille, pour prendre l'élevation du pôle de cette ville. En effet il se rendit à Marseille avec Peyresc, qui vouloit, que Gassendi composât aussi l'apologie de Pytheas Marseillois, célèbre astronome du tems d'Alexandre le Grand, & qui le premier avoit fait une observation célèbre à Marseille, touchant la proportion de l'ombre du soleil à la longueur du stile au tems du solstice. Dabord les nuages l'empêcherent de voir le soleil: après avoir parcouru tous les endroits de la ville, publics ou particuliers, ils n'en trouverent aucun de plus commode, que l'église des Prêtres de l'Oratoire, qu'on bâtissoit alors: avec l'agrément de ces peres & des consuls, ils firent abbattre quelques pans de muraille qui les incommodoient; & muni de tous les instrumens nécessaires, ils procederent à leur opération: ils trouverent une difference de quelques

minutes & de quelques secondes, entre leur observation & celle de Pytheas. Depuis Gassendi, M. Cassini a été exprès à Marseille pour renouveler cette observation; il trouva aussi une difference de 41. minutes & de 47. secondes, dont la distance solstiale est à présent plus grande à Marseille qu'elle n'étoit du tems de Pytheas. Le chevalier de Louville fut aussi pour la même raison à Marseille en 1714. Il trouva une diminution de 20. minutes de l'écliptique, ce qui lui parut confirmé par l'accord de dix-sept à dix-huit astronomes, tant anciens que modernes. Cassini remarque qu'on ne sçauroit décider d'où vient cette difference, si c'est ou du changement de la hauteur du pole, ou de la variation de l'écliptique, ou de tous les deux, ou peut-être en partie de quelque erreur arrivée dans l'observation de Pytheas, parce que nous n'avons qu'un extrait encore assez imparfait de son observation : ainsi il est bien difficile de conclure rien de bien assuré, car il ne nous reste que ce que rapporte Strabon après Hyparque, qui n'en a parlé que par rapport à la géographie;

168 V I E D E G A S S E N D I,
1636. & comme l'on ſçait, les géographes ne ſont pas obligez d'examiner les meſures avec tant de précision que les aſtronomes, & on peut douter ſi Hy-parque n'a pas négligé la fraction qui fait la difference qui ſe trouve entre l'observation de Pytheas & celle de Gaſſendi.

Du tems de Pytheas, la géographie étoit encore dans ſon enfance: il falloit que les géographes ſuppleaſſent au défaut de la ſcience par la grandeur des inſtrumens dont ils ſe ſervoient: c'eſt pourquoi ils étoient obligez de creuſer des puits très-profonds, pour voir où les rayons du ſoleil donneroient au tems du ſolſtice, ou d'élever des aiguilles très-hautes, qu'ils appelloient gnomons, pour voir où l'ombre de ces aiguilles ſe termineroit, d'où ils jugeoient de la hauteur du ſoleil; ſi nous ſçavions les proportions de cette aiguille, dit Gaſſendi, nous pourrions décider de la différence qui ſe trouve entre notre observation & la ſienne.

Gaſſendi compoſa l'apologie de Pytheas, qu'il juſtifie contre les accusations de Strabon & de Polybe; ce n'eſt pas

pas ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail sur ce sujet, nous l'avons fait dans un autre ouvrage. Gassendi renferma son observation & son apologie en trois lettres latines qu'il écrivit à Wendelin. Il a joint à son ouvrage d'autres observations : ces trois lettres furent imprimées très-long-tems après à la Haye l'an 1656. in-4. on les trouve aussi à la fin du quatrième volume in-fol. de Lyon de l'an 1658.

Ensuite nos deux sçavans assemblerent les plus habiles pilotes de Marseille : il y avoit long-tems que ceux-ci se propofoient entre-eux un problème, pour la solution duquel, ils convenoient, qu'ils avoient besoin du secours des mathématiciens : le voici. *D'où vient qu'après que les pilotes ont doublé la Sardaigne, les bords de l'Afrique & même l'isle de Malte, ils ne peuvent aborder l'isle de Crète en droiture, qu'en prenant à gauche avec un quart de vent selon que leur indique la boussole ; d'où il arrive aussi que pour aller de Crète en Chypre, & de Chypre à Alexandrie, ils sont aussi forcez de ne prendre qu'un quart de vent ; au retour, ils ne sçauroient aborder en*

*Id. ibid.
Gass. in vit.
Peyr. l. 5.*

1636.

Chypre & en Crète qu'en prenant un demi vent ; & un quart de vent, pour aborder à Malte en s'écartant du droit chemin, prenant toujours à gauche vers le midi, au-lieu qu'ils devroient prendre à droite vers le septentrion. Il y avoit long-tems, dit Gassendi, que je travaillois inutilement pour résoudre ce problème, & je n'en vins à bout que par le moien des observations de la dernière éclipse de lune faites en Syrie, au Caire, en Provence & ailleurs. Par ces observations nous découvîmes que l'erreur venoit des cartes hydrographiques ; qu'il n'y avoit pas tant de distance d'un lieu à un autre ; que la distance de Malte jusques en Crète n'étoit pas si grande, que l'avoient cru les auteurs des cartes. Peyresc pria Gassendi de résoudre le problème, ce qu'il fit : ensuite Gassendi exhorta les pilotes à oublier absolument les distances marquées dans leurs cartes, & à fixer eux-mêmes celles d'un lieu à un autre, de proche en proche, ainsi qu'ils les avoient remarquées dans leurs voyages, & qu'ils avoient observé ne quadrer pas avec celles qui sont marquées dans leurs car-

res; desorte qu'ils convinrent qu'il falloit retrancher environ 200. mille (a) de Marseille à Alexandrie de Syrie: ils en auroient peut-être retranché davantage, s'ils avoient pû se dépouiller entierement de la prévention qu'ils avoient pour leurs cartes: le plus grand retranchement fut de Malte à Alexandrie.

Charmé des découvertes qu'il venoit de faire par le moyen des observations des éclipses, Peyresc engagea Gassendi à composer une méthode pour les observer, & écrivit aux Généraux de divers Ordres, pour les prier d'ordonner à leurs Missionnaires qui alloient dans l'Orient ou ailleurs, d'être exacts à observer les éclipses: ensuite tous ceux qui passerent par la Provence, soit Missionnaires, soit curieux, reçurent de ses mains des telescopes & des livres, & il fit instruire ceux qui n'étoient point au fait des observations astronomiques. Gassendi le seconda de son mieux; il composa un mémoire instructif pour le R. P. Ephrem de Nevers, & le frere Alexandre d'Angoulême, Capucins,

*Gass. in vit.
Peyresc l. 6.*

*T. Mém. instruct. mss. du
8. Juin.*

(a) C'est-à-dire environ 66. lieues, à compter trois mille par lieues.

allans à Seyde. Après leur avoir donné une idée de la situation des planètes, il leur apprend ce qu'ils doivent observer, & comment ils doivent s'y prendre. Il les exhorte en finissant, à s'adresser sans façon à Peyresc ou à lui, pour recevoir les éclaircissemens dont ils auront besoin, & il leur recommande de bien prendre garde s'ils ne pourront pas observer dans le levant quelque chose de la fin de l'éclipse de lune qui devoit arriver le 16. d'Août suivant.

Ensuite Gassendi écrivit à Galilée pour lui annoncer le voyage qu'il avoit résolu de faire en Italie : il lui promet de l'aller voir avant son retour à Paris ; mais les obstacles qu'il trouva tant par terre que par mer, ne lui permirent pas d'exécuter son dessein. Il entretient Galilée du telescope dont il lui avoit fait présent : c'étoit la bonne lunete de Galilée, & que celui-ci estimoit infiniment. Il y avoit long-tems que Gassendi pressoit Peyresc de faire peindre les différentes phases de la lune, & toutes les varietez apparentes qu'on remarque dans cet astre, avec le secours du telescope : Peyresc en avoit écrit à

Galilée qui lui avoit fait part de ses observations; desorte qu'il n'attendoit qu'un peintre qui eût assez de patience. Il arrêta d'abord Claude Salvat Auvergnac, qui revenoit de Rome: peu de tems après, le fameux Claude Melan passant par Aix, Peyresc l'arrêta aussi pour le même sujet. Son dessein étoit de donner une sélénographie qui eût été d'un grand usage pour la physique & pour l'astronomie: Gassendi annonce à Galilée ce travail, & lui promet le premier exemplaire.

Peu de tems après, il écrivit à Naudé une lettre, qui est la premiere des quatre qui composent son Traité de la grandeur apparente du soleil à son horison ou à son méridien. Gassendi lui avoit mandé que le soleil étant plus près de l'horison & entre des brouillards, paroissoit plus grand que lorsqu'il est plus élevé & dégagé de toutes vapeurs; que la même chose s'observe dans la lune; que la prunelle qui constamment est plus ouverte dans l'obscurité, l'étant davantage le matin & le soir, parce que des vapeurs plus épaisses sont alors répandues sur la terre, & que d'ailleurs

*Epist. 1. de
magnit. solis.*

1636.

il en faut traverser une plus longue suite pour regarder à l'horison, l'image de la lune entroit dans l'œil & s'y peignoit réellement plus grande. Naudé trouvant de l'obscurité & de la difficulté dans ce problème, Gassendi lui en témoigne sa surprise, parce qu'il n'avoit rien avancé qui ne fût très-facile à comprendre : il lui explique de nouveau son problème dans cette première lettre qui contient six articles & qui est datée du 16. Décembre. Je parlerai des autres ailleurs.

1637.

*Gass. in vit.
Peyr. l. 6.*

Gassendi ne quittoit pas l'illustre Peyresc; leurs inclinations & leurs études étoient les mêmes : Dieu qui vouloit lui donner la consolation de recueillir ses derniers soupirs, l'arrêtoit auprès de ce grand homme. Peyresc tomba peu de tems après malade, & Gassendi ne l'abandonna pas d'un moment. Sa mort arriva à Aix le 14. Juin, après 56. ans & quelque mois de vie. Ce grand homme fut pleuré dans tous les endroits où l'on aimoit les lettres & les sciences : c'étoit le protecteur des sçavans, leur apui, leur gloire & leur mécène; aussi Baillet prétend que tous ceux qui, après lui, accorderont leur

*Baill. enfans
celebr.*

protection aux gens de lettres, ne feront jamais, quoiqu'ils fassent, que des demi Peyresc. Il n'oublia pas dans son testament son ami, il lui fit présent de cent volumes à son choix, de tous ses instrumens de mathematiques, & du portrait de Wendelin.

Cette mort déranger le commerce épistolaire de Gassendi; car de toute cette année, il ne nous reste qu'une seule de ses lettres écrite à Galilée au commencement d'Octobre, où nous apprenons que Galilée avoit été affligé de la perte d'un œil. On lit après dans sa lettre ce paradoxe : *Nous ne voyons distinctement les objets que d'un œil, quoyqu'ils soient ouverts tous les deux.* Il se fait ensuite cette demande : que fait donc alors l'autre œil ? *Il faut*, repond-t-il, *que son axe soit entierement relâché ou rétreffi, qu'il ne fasse plus aucune fonction, & qu'au contraire l'axe de l'autre soit dirigé par le conduit de la nature qui sert à tous les deux.*

Gass. Galil.

Il n'a garde d'oublier d'entretenir Galilée de la mort de Peyresc, de l'estime & du cas que ce grand homme faisoit de son mérite, & des soins qu'il s'étoit donné pour obtenir sa li-

176 VIE DE GASSENDI,
1637. berté, & lui faire passer ses jours plus tranquillement.

Alors arriva la nouvelle que Louis Emmanuel de Valois, comte d'Alais, colonel général de la cavalerie legere de France, avoit été nommé gouverneur de Provence, à la place du Maréchal de Vitry : il étoit fils de Charles de Valois, duc d'Angoulême, comte d'Auvergne, fils naturel de Charles IX. Ce nouveau Gouverneur étoit un prince pieux, sçavant, sage, amateur & protecteur des gens de lettres. Il arriva à Aix le 14. Janvier 1638. Il sembloit que Dieu ne l'avoit envoyé en Provence, que pour consoler les gens de lettres de cette Province, & surtout Gassendi, de la perte de Peyresc. Il voulut avoir chez lui notre Philosophe, & lui donna toutes sortes de marques d'estime & d'amitié jusqu'à sa mort. L'on trouve dans le recueil des lettres de Gassendi, 350. lettres latines de ce Comte, d'un stile pur & coulant : elles finissent presque toutes par ces mots : *Vale decus litterarum & ornamentum.* Nous avons aussi les réponses de Gassendi : j'aurai soin d'extraire des unes & des autres les principaux faits, pour la suite de cette histoire.

Dès le mois de Février, Gassendi accompagna à Arles François Bochart de Champigni, Intendant de Provence : je crois devoir rapporter à ce voyage ce qu'il dit lui être arrivé à Salon, dans la maison de J. B. Suffren, Juge de cette ville. Il leur communiqua l'horoscope d'Antoine Suffren son pere, & frere de Jean Suffren, Jesuite, confesseur de Louis XIII. cet horoscope étoit fait & écrit de la propre main de Michel Nostradamus. Charmé de cette découverte, Gassendi voulut examiner cette piece : il interrogea Suffren sur les circonstances de la vie de son pere, dont il étoit très-instruit, ayant vécu long-tems avec lui. Après avoir observé le point précis de sa naissance, que Nostradamus avoit calculé selon les regles, Gassendi s'arrêta précisément aux circonstances suivantes. Le prétendu prophète disoit que Suffren porteroit une longue barbe & fort crepée, & il se fit toujours raser ; qu'il auroit des dents mal propres & mangées de la rouille, & il les eut jusqu'à sa mort très-blanches ; que dans sa vieillesse, il seroit fort courbé, au contraire il porta toujours son corps

fort droit ; qu'à sa dix-neuvième année, il auroit une succession étrangère ; il n'eut jamais que celle de son pere : que ses freres lui dresseroient des embuches, & que dans sa trente-septième année, il seroit blessé par ses freres uterins ; mais il n'en eut jamais, & son pere n'eut qu'une femme ; qu'il se mariroit hors de la Province, il se maria à Salon même ; qu'à sa vingt-cinquième année, ses maîtres lui apprendroient la théologie, les sciences naturelles ; qu'il s'appliqueroit surtout à la philosophie occulte, à la géometrie, à l'arithmétique, à l'éloquence ; il n'étudia que la jurisprudence, dont le prophete ne dit mot. Il oublie aussi de marquer que cette année, il fut reçu Conseiller au Parlement de Provence : il ajoute que dans sa vieillesse, il aimeroit la navigation, la musique, les instrumens ; il ne s'embarassa, ni jeune ni vieux, de toutes ces choses : il ne fit même jamais aucun voyage sur mer, & mourut l'an 1597. quoique Nostradamus ne fixât sa mort qu'en 1618. Gassendi ne manqua pas dans la suite de faire usage de cet horoscope, contre les astrologues.

Il étoit de retour à Digne au mois de Juin, deux mois après il tomba malade : le peu de soin qu'il avoit de sa santé, fut cause que son mal empira ; car ayant grimpé une montagne pour faire des observations, sa fièvre qui n'étoit que tierce, se changea en continue ; & il ne recouvra sa santé, qu'à la fin de l'année. Depuis le mois d'Octobre 1637. jusqu'au 30. Juillet 1639. nous n'avons aucune de ses lettres : j'attribue son silence à ses voyages, à sa maladie & à ses grandes occupations. C'est de la ville de Draguignan, qu'il écrivit le 30. de Juillet, au comte d'Alais : il étoit depuis deux mois dans cette ville, où il étoit retombé malade. Dans cette lettre, il entretient le Comte des Prélats de la province d'Ambrun, qui vouloient le nommer à l'Agence du Clergé, & de ceux qui s'y opposoient. Le Comte sans être prié, se donna tous les mouvemens possibles pour faire réussir cette affaire : il en écrivit à tous les Evêques de la Province, leur faisant valoir le mérite de notre Philosophe. Il trouva bien des obstacles de la part de Raphaël de Boulogne, évêque de Digne, qu'il ne put

*Comm. de
reb. celest. p.
410.*

*Gass. Valès.
pag. 25.*

1639.

jamais gagner. Ce Prélat étoit Piémontois & né à Mondevi : plein de reconnoissance, Gassendi rendit mille actions de graces au Comte : " Vous avez fait en
 " cette occasion, lui dit-il, sans être
 " prié, ce qui ne me feroit pas venu
 " dans l'esprit; & quand même je l'eusse
 " imaginé, je n'aurois eû garde de l'esperer & de l'exiger de vous. Il le loue
 " ensuite de la délicatesse de son stile :
 " il le fait souvenir de la belle lettre
 " que Charles IX. écrivit en vers à
 " Ronfard, & lui témoigne qu'il se
 " sçavoit très-mauvais gré, de ne pouvoir lui faire la même promesse que
 " ce poëte fit à ce grand Roy; c'est-à-dire de le rendre immortel. " Cette même année, il perdit trois de ses amis, Henri Reneri, Thomas Campanella, & Martin Hortensius : Reneri avoit professé la philosophie à Deventer, & après à Utrecht, où il avoit enseigné avec succès les opinions de Descartes; mais il avoit ruiné sa santé par ses longues veilles, & étoit tombé dans de grandes infirmités. Ennuyé des longueurs d'une fièvre maligne qui l'affligoit depuis six mois, il s'étoit imaginé qu'un mariage pourroit contribuer au rétablissement de sa santé, &

*Baill. vie de
 Descart. p. 19.*

le jour de la célébration de ses nœces, qui fut le 16. de Mars, s'étant mis à table avec les conviez, il fut surpris de son mal, & se fit porter sur son lit, où il mourut âgé de quarante-cinq ans. On lui fit dans la grande Eglise d'Utrecht, de splendides funeraillles, & Antoine Emilius, professeur en éloquence & histoire, prononça son oraison funèbre.

Thomas Campanella arrivé à Paris, avoit été très-bien reçu de Louis XIII. & du cardinal de Richelieu, qui lui procura une pension de 2000. livres : il passa le reste de ses jours dans le couvent des Jacobins de la rue saint Honoré, où il mourut le 29. May, âgé de soixante-onze ans. Martin Hortensius étoit natif de Delft, & professeur de mathématiques à Amsterdam, & le plus célèbre de tous. Dans un voyage qu'il fit en Italie, il voulut se mêler de faire son horoscope, & dit à deux jeunes Hollandois de sa compagnie, qu'il mourroit l'an 1639. & que pour eux, ils ne lui survivroient pas long-tems : il mourut en effet pendant l'été de cette année. Cette mort causa une telle peur à ces deux jeunes Hollandois, que l'un

*Baill. vie.
de Descart. t.
2. l. 5. p. 26.*

1639.

d'eux mourut bientôt après, & l'autre qui étoit le fils de Daniel Heinsius, étoit devenu si languissant, qu'au rapport de Descartes, de qui j'emprunte ce fait, il sembloit faire tout son possible, pour ne pas faire mentir l'astrologue. Voilà une belle science, ajoute Descartes, qui sert à faire mourir des personnes qui n'eussent pas été malades sans cela.

1640.

Vales. Gass.
pag. 338.

Gassendi étoit occupé à plusieurs ouvrages, dont nous parlerons, lorsqu'il reçut une lettre du comte d'Alais. " Je vous souhaiterois, très-sçavant homme, lui écrit-il, une meilleure santé dans cette Province, vous viendriez plutôt, vous vous en retourneriez plus tard; rien ne doit vous épou- venter, nous sommes ici sains, mais non pas tous; revenez vite, ne vous avisez pas de m'écrire, mais venez. Cette lettre est écrite d'Aix, & datée du 13. Avril: il lui répondit le 16.

Gass. Val.
pag. 98.

" Je n'ai pas voulu écrire, mais partir: les destins s'y sont opposés: avec l'aide de Dieu, je vaincrai les obstacles dans peu. " Son départ fut pourtant plus différé qu'il ne croyoit: il s'en excusa par deux lettres des 24. May &

Id. ibid.

21. Juin, & fut à Aix le même mois. 1640.

Il apprit du Comte qu'il paroissoit un livre d'un Anglois sur la déclinaison de l'Aiman : il en écrivit au P. Kirker le 3.

Comment de reb. celest. p. 37.

Juillet : il dit à ce sçavant Allemand les experiences qu'il avoit faites autrefois

Gass. epist. Kirk. pag. 989.

sur cette matiere ; d'abord à Paris , où il avoit trouvé cette variation moindre que les Auteurs ne la disoient : ensuite ayant renouvelé les mêmes experiences à Aix , à Digne , à Marseille , il n'avoit jamais pu parvenir au même point. Dorosseus, Professeur de philosophie à Aix, & ensuite Théologal à Arles, avoit observé cette déclinaison en 1600. l'avoit trouvée de neuf degrés. Gautier ayant remarqué qu'il ne s'étoit pas servi d'une aiguille assez prolixie, fit la même experience à Aix, & ne la trouva pas de sept degrés en 1630. Lui Gassendi l'avoit aussi observée dans la même ville, & ne l'avoit trouvée que de cinq degrés : quelque tems après, elle n'étoit plus que de quatre & trois quarts, & ajoute que cette déclinaison trouvée autrefois à Marseille de trois degrés, n'étoit plus de son tems, que de deux & demi, & même moins de deux. J'ajouterai ici qu'Honoré Gau-

1640. tier, neveu de celui dont je viens de parler, & qui étoit aussi très-habile astronome, se servant des mêmes instrumens & de la même méridienne que son oncle, observa à Aix l'an 1645. que cette déclinaison n'étoit que de deux degrez; que quatre ans après le 14. May 1649 il procéda à la même opération, & ne trouva plus qu'un degré & demi: que le 21. Février 1661. à la réquisition d'Honoré Bouche, historien de Provence, ayant renouvelé la même observation avec les mêmes attentions que la première fois, il ne trouva plus cette déclinaison que de quarante minutes.

*Bouch. corog.
de Prov. p. 10.*

*Gass. Bard.
pag. 99.*

Le comte d'Alais étant allé faire un voyage aux confins de la Provence du côté de l'Italie, Gassendi l'accompagna, & écrivit pour la première fois d'Antibe à Jérôme Bardi. Ce sçavant Italien lui avoit écrit plusieurs lettres, il lui avoit même fait présent d'un de ses ouvrages sans recevoir aucune réponse. Gassendi s'excuse sur ses fréquens voyages: ensuite il lui dit, qu'il n'a pas l'honneur de connoître Jacques Gauridi premier ministre du duc de Parme, qu'ainsi sa recommandation auprès de

lui feroit inutile ; que si cependant il croit qu'elle puisse lui servir, qu'il lui écrira. Ce premier ministre étoit Provençal, natif de la Cioutat, & un sçavant homme, que le cardinal de Richelieu avoit donné au duc de Parme pour conduire ses états. Nous en avons parlé assez au long dans un autre ouvrage.

A son arrivée à Aix, il apprit la nouvelle de la mort d'Aubert le Mire décédé à Anvers le 19. Octobre. Il étoit âgé de soixante & sept ans. Ce Flamand laissa après lui une grande réputation, & un grand nombre d'ouvrages ; cependant Baillet dit, que quelque prévention qu'on ait pour son mérite, les personnes éclairées l'accusent de n'être pas exact, & quelquefois peu judicieux ; mais qu'elles ne sçauroient lui refuser d'être extrêmement laborieux.

*Val. And.
bibl. Belg.*

Jug. des sçav.

Il acheva alors son traité de la communication du mouvement. Ce traité est divisé en trois lettres, les deux premières sont adressées au fameux Pierre du Puy, qu'il qualifie de sçavant & sincere ami, il y explique les principales difficultez, qu'on fait touchant le mouvement en général, & en particulier sur celui de la terre. La premiere est datée

1640. du 20. Novembre & l'autre du 10. De-

*De motu pro-
jectilium.*

» cembre. Mon ami Luillier me marque,
 » lui dit-il, dans la premiere que vous
 » n'ajoutez foy qu'avec peine aux expe-
 » riences que j'ai faites sur les mou-
 » vemens des corps jettez ; vous n'êtes
 » pas le seul de votre sentiment, je con-
 » nois aussi plusieurs sçavans qui n'ont
 » connu la chose possible qu'après qu'ils
 » ont été témoins des expériences. Der-
 » nierement accompagnant le comte
 » d'Alais à Marseille, je pris occasion de
 » lui en parler, & des observations que
 » Galilée avoit faites pour la confirma-
 » tion de ce théorème. *Si le corps sur le-
 » quel nous sommes est transporté, les mou-
 » vemens que nous faisons nous paroissent
 » arriver, & arrivent en effet de la même
 » maniere que si ce corps étoit immobile.*

» Le comte d'Alais & tous ceux qui
 » étoient avec lui en furent surpris,
 » ils se rendirent aux expériences que
 » je leur fis, soit d'un vaisseau, soit d'un
 » cheval, soit d'un chariot : il explique
 » grand nombre de difficultez sur ce su-
 » jet. Cette premiere lettre est divisée
 » en 20. chapitres, & la 2. en 13. c'est
 » dans le dernier qu'il déclare, qu'il n'a
 » réfuté les foibles argumens qu'on ap-

porte ordinairement pour prouver le repos de la terre, que pour faire voir qu'il n'a oublié aucune des principales difficultez, que son intention n'a point été de prouver le mouvement de la terre, sentiment condamné par les cardinaux : je sçai, ajoute-t-il, que ceux qui soutiennent le sentiment de Copernic, expliquent fort solidement les endroits de l'Ecriture touchant le repos de la terre, & le mouvement du soleil ; mais voyant que des gens qui ont une grande autorité dans l'Eglise leur donnent un sens différent, je ne rougis point de les suivre, & de captiver mon entendement en cette occasion, non que je compte leur décision comme un article de foy ; mais je le regarde comme un grand préjugé. » On voit que le malheur de Galilée avoit fait de fortes impressions sur l'esprit de notre philosophe : il soutenoit le même sentiment que lui ; & après l'avoir bien prouvé dans ses deux lettres, pour ne pas s'attirer une censure, il déclare qu'il croit le contraire de ce qu'il a prouvé démonstrativement. Je parlerai de la troisième en son tems.

1640.

Gassendi avoit prié Naudé de communiquer à Fortunio Licetti, alors professeur de philosophie à Boulogne, la lettre qu'il lui avoit écrite sur la grandeur apparente du soleil. Fortunio Licetti étoit né à Rapallo dans l'Etat de Genes : il étoit regardé comme un des plus sçavans d'Italie ; le grand nombre d'ouvrages qu'il a composés sur différentes matieres l'ont fait connoître, non seulement en Italie, mais encore dans tous les lieux où le sçavoir & le mérite sont connus & estimez. Gassendi qui avoit conçu de lui une très-grande idée, voulut sçavoir son sentiment : Licetti ne le lui cacha pas, & lui proposa ses difficultez ; mais il le fit avec tant de politesse, que Gassendi fut confus des grands éloges qu'il lui donna ; l'ouvrage de Licetti ne tomba entre ses mains, que long-tems après, c'est ce qui donna lieu à la seconde lettre qu'il écrivit sur cette matiere, qu'il adressa à Licetti lui-même, & lui rendit ses politesses avec usure. C'est dans cette lettre qu'il explique de nouveau très-au long son problème : il l'assûre qu'il ne l'avance qu'après en avoir été bien convaincu par plusieurs experien-

*Epist. 2.
de magnitu-
dine solis hu-
milis & subl.*

ces faites avec toute l'exactitude possible : c'est plutôt un traité qu'une lettre, puisqu'elle contient trente-quatre articles : elle est écrite d'Aix, & datée du 13. d'Août.

Cette lettre étant tombée entre les mains du sçavant Ismaël Bouillaud son ami, il écrivit aussitôt à Gassendi qu'il croioit qu'il avoit avancé deux principes opposez à quelques-uns de l'optique : Gassendi lui répond dans la troisième lettre, elle contient ving-sept articles, & est datée du 28. Décembre. Enfin Luillier ayant communiqué la seconde à Chapelain de l'Academie Françoisé, dont la réputation étoit alors fort grande, il proposa à notre Philosophe ses doutes. Gassendi lui écrivit la quatrième & dernière lettre : il la finit par ces paroles, „ Je vous envoie la lettre de Fortunio Licetti, „ uniquement pour vous obéir ; ce que „ je n'aurois pas fait, si vous ne l'aviez „ pas exigé absolument de moi, à „ cause des grands éloges qu'il me „ donne : je vous l'envoie, mais je vous „ prie d'être bien persuadé que je me „ crois bien différent du portrait qu'il „ fait de moi, je ne vous le communique „

*Epist. tertia
de magnit.*

Epist. quarta.

1641.

„ que pour vous faire connoître que
 „ je ne puis vous rien refuser , & que
 „ je ne désire autre chose , que de met-
 „ tre au grand jour la douceur, l’hu-
 „ manité & la politesse de ce grand
 „ homme. „ La datte de cette derniere
 lettre est du 13. Janvier 1641. Gerard
 Vossius assure que cet ouvrage est éle-
 gant , plein d’érudition , & qu’il est
 écrit d’une maniere agréable & utile.

*De scientia
 mathem. c. 71.
 § 12. p. 355.*

*Gass. Val. p.
 302.*

Gassendi ne perdoit pas de vûe l’af-
 faire de l’Agence : il partit d’Aix pour
 Ambrun , peu de jours après la datte
 de cette lettre. L’Assemblée provinciale
 se tint dans cette ville selon l’usage :
 Guillaume d’Hugues qui en étoit ar-
 chevêque , y présida : l’abbé d’Huges
 son neveu , avoit un parti pour lui ;
 mais il ne fut pas le plus fort , il n’eut
 que deux voix , Gassendi eut la plura-
 lité , il apprit aussitôt sa nomination
 au Comte , & partit pour Paris , parce
 que son compétiteur ne vouloit pas ce-
 der , & comptoit faire casser la nomi-
 nation qu’on venoit de faire. Les mon-
 tagnes étant couvertes de neige , il fut
 contraint de prendre un autre chemin
 que celui de Dauphiné , & de passer par
 le Comtat Venaissin. Il arriva le 27.

du même mois à la petite ville de l'Isle pour admirer en passant la fontaine de Vaucluse, si célèbre par les vers de Pétrarque : il promet au Comte d'en faire au premier loisir une ample description qu'il lui enverra.

Passant par le village de Mane, il vit une femme âgée de plus de quatre-vingt ans, qui depuis quatre ans avoit poussé de nouvelles dents, après les avoir toutes perdues depuis quinze : il ne se contenta pas de l'interroger, il voulut même examiner ses dents, & il trouva vrai tout ce que lui en avoit dit le marquis de Janson. Il ajoute qu'elle souffroit des douleurs inconcevables : il se réserve d'en entretenir le Comte à la première occasion.

En arrivant à Lyon, il trouva que la comtesse d'Alais avoit disposé à sa faveur l'évêque d'Autun : muni de plusieurs lettres de recommandation que le Comte lui avoit envoyées, il fit toute la diligence possible pour arriver au plutôt à Paris, & voir les prélats qui devoient se trouver à l'Assemblée ; mais cette affaire ne l'occupa pas tellement, qu'il ne visitât ses amis. Le 9. Février, il fut rendre visite au P. Mersenne, qui

1641. fut charmé de le revoir; & comme

Baill. vie de Descartes t. 2. l. 6. p. 132. celui-ci ne pensoit qu'à trouver des scavans, qui voulussent proposer à Descartes des objections sur ses méditations métaphysiques, il ne l'entre-

tint que de cet ouvrage, & lui promit de le lui communiquer: Gassendi demanda seulement six semaines de tems, à cause de son affaire.

*Pag. 133.
& 134.*

Nous voyons dans Baillet que Gassendi étoit choqué contre Descartes, parce que celui-ci dans son traité des Météores avoit parlé des parhélies sans daigner le citer, & que Gassendi avoit regardé son silence comme une injustice, d'autant plus que Descartes n'avoit eu communication de ce phénomène que par son canal; qu'il n'avoit pû ignorer la dissertation qu'il avoit envoyée à Reneri leur ami commun. Baillet ajoûte que lorsque le P. Mersenne eût fait connoître à Descartes la faute qu'il avoit faite, il ne put s'empêcher d'admirer la modération qu'avoit eu Gassendi, de retenir son ressentiment pendant plus de trois ans; il jugca même qu'il ne s'en seroit pas sitôt expliqué, si les méditations métaphysiques ne l'en avoit fait souvenir:
d'un

d'un autre côté, il ne pouvoit comprendre, comment un homme qui faisoit profession de ne jamais s'émouvoir contre ceux-mêmes qui lui en donnoient sujet, avoit pû s'offenser d'une bagatelle ; c'est ce qu'il écrivit au commencement d'Avril au P. Mersenne, il lui assure : qu'il n'y a pas un mot de raisonnement dans le livre de l'Allemand Schickard qui fût à son usage, non plus que dans la lettre ou dissertation latine que M. Gassendi a écrit à M. Reneri sur ce phénomène ; mais celui-ci a tort, s'il s'offense de ce que j'ai tâché d'écrire de la vérité d'une chose, dont il avoit auparavant écrit des chimères ; ou s'il a cru que je devois le citer en ce lieu-là, où je n'ai pas eu de lui une seule chose, sinon que c'est de ses mains que l'observation du phénomène de Rome, qui est à la fin de mes météores, est venue à M. Reneri, & de là à moi, comme par les mains des messagers, sans qu'il y ait rien contribué : j'aurois cru lui faire plus de tort, si j'avois averti les lecteurs qu'il a écrit de ce phénomène, que je n'ai fait de me taire. » Si le P. Mersenne

*Descartes.
Mers.*

1641.

montra cette lettre à Gassendi, je ne doute pas qu'il n'en fût choqué davantage que de son oubli. Il n'y avoit rien en effet que de choquant; si l'esprit de Gassendi étoit ulceré, ce n'étoit pas le moien de le guérir.

Gassendi étoit parti de Paris le 23. Février pour Mante dans le Vexin François, où l'assemblée du clergé avoit été indiquée pour le 25. Dès le premier jour son affaire fut proposée par le soin de divers prélats; l'assemblée nomma des commissaires du premier & du second ordre pour l'examiner. Montchal, archevêque de Toulouse, qui étoit le premier des commissaires, & qui connoissoit le mérite & le caractère de Gassendi, la fit régler par un accommodement: Gassendi céda son droit à son compétiteur, qui s'engagea à lui compter la somme de 8000. livres, dont quatre lui seroient payées après la tenue de l'assemblée, & les autres quatre à la fin de l'année. Cet accommodement lui fit un vrai plaisir, parce que les intrigues & tracasseries, n'étoient pas de son goût, & le détournèrent de ses études: après cet accommodement il s'en retourna à Paris,

& dès le commencement de Mars, il écrivit en Provence pour faire venir ses livres & ses papiers. Ce fut alors, qu'il entreprit la réfutation des méditations de Descartes ; & dès le 3. May il écrivit au Comte qu'il étoit vers la fin de son examen, qui fut achevé le quatorzième.

Pag. 106.
& 107.

Dans la conclusion de cet ouvrage, il adresse la parole à Descartes, & lui dit : " qu'il n'a pris la plume que dans le dessein de s'entretenir dans l'honneur de son amitié, qu'il ne doit pas être surpris qu'on pense autrement que lui, qu'il ne doit pas même s'en embarrasser ; quand je trouve, ajoute-t-il, quelque mets qui me plaît, & qui déplaît aux autres, je n'ai garde de vouloir exiger qu'il plaise aux autres, comme à moi : ainsi lorsqu'une opinion plaît à mon esprit, & ne plaît pas aux autres, je suis bien éloigné de la défendre comme la plus vraie : je suis persuadé plutôt que chacun abonde dans son sens, & je crois qu'il n'est pas moins injuste de vouloir, que chacun suive notre avis, que d'exiger que chacun juge du goût comme moi. Quand

1641.

» je parle ainsi, je ne vous dis pas
» d'estimer mon ouvrage, je vous laisse
» la liberté de le mépriser ; je ferai
» payé abondamment, si je puis par-
» venir à vous faire connoître la vé-
« nération que j'ai pour votre vertu,
« s'il y a quelque chose dans mon ou-
« vrage qui vous paroisse trop dur,
« ou avancé d'une manière inconsi-
« dérée, je le desavoue, & consens
« que tout ce qui pourroit vous dé-
« plaire soit rayé.

Comme Gassendi étoit l'homme de son tems le plus poli, il écrivit dès le lendemain à Descartes une lettre pleine d'éloges pour son esprit, & pour l'ouvrage même qu'il censuroit : il lui
» avoue que la grandeur du sujet, la
» force des pensées, & la diction
» lui avoient plû : il le félicite même
» du grand succès avec lequel il tra-
» vaille à l'avancement de la véritable
» science. Il parle ensuite de l'obliga-
» tion que le P. Mersenne lui avoit im-
» posée, de lui envoyer ses doutes & ses
« scrupules, & le prie d'être persuadé
« qu'il n'a voulu faire autre chose,
« que les lui proposer ; qu'il rougit de
« les faire paroître devant lui, parce

qu'il est certain, qu'il n'y en a aucun ^{ce}
 qui ne se soit présenté plus d'une fois ^{ce}
 dans sa pensée ; & que tout bien ^{ce}
 considéré, il ne l'ait méprisé, ou cru ^{ce}
 qu'il falloit le dissimuler. Ce qui est ^{ce}
 plus digne d'attention, c'est qu'il lui ^{ce}
 proteste qu'il n'a garde d'attaquer les ^{ce}
 choses qu'il veut démontrer, qu'il ne ^{ce}
 combat que sa méthode & la force ^{ce}
 de ses preuves ; car je fais profession ^{ce}
 de croire l'existence de Dieu & l'im- ^{ce}
 mortalité de l'ame, & je n'hésite que ^{ce}
 dans la force du raisonnement que ^{ce}
 vous employiez pour les prouver. »

On a regardé cet ouvrage comme
 le premier exemple d'une réfutation
 complete, telle qui convenoit à un phi-
 losophe très-subtil, à un homme très-
 sçavant & particulièrement à un chré-
 tien : il ne dit rien qui puisse faire la
 moindre peine à Descartes, à quelques
 petites railleries près qui ne sont pas
 capables de l'égratigner, accompagnées
 toujours de tant de modestie, de poli-
 tesse & de tant de marques de bien-
 veillance, que Descartes n'en pouvoit
 pas être choqué.

Baillet prétend que cette conduite
 étoit le fruit d'une dissimulation si fine

*Sorb. in vit.
 Gass.*

*Baill. t. 2.
 p. 125.*

1641.

& si approchante de la modestie, que plusieurs ne firent point de difficulté de la préférer à la sincérité simple & austère de Descartes, & d'improver la docture choquante avec laquelle celui-ci lui répondit. L'ouvrage de Gassendi est écrit en latin, & a pour titre : *Disquisition métaphysique, ou doutes contre la métaphysique de René Descartes.*

Pag. 136.

Le P. Mersenne l'envoya en Hollande le 16. de May. Descartes répondit, selon Baillet, d'une manière moins affectée; & quoique le stile de Gassendi lui parût très-beau & très-agréable, il voulut bien se persuader qu'il avoit moins employé les raisons d'un philosophe pour réfuter ses opinions, que les artifices d'un orateur pour les éluder. Il fit ensuite parler l'esprit à la chair, comme si c'étoient deux personnages, qu'il eût voulu introduire sur la scène. Gassendi crut se reconnoître sous celui de la chair; ce fut envain qu'à la fin il voulut faire l'éloge de Gassendi, „ comme d'un parfait philo-
 „ sophe, comme d'un personnage aussi
 „ recommandable par l'intégrité de ses
 „ mœurs, & la candeur de son esprit,

que par la profondeur & la subtilité
de sa doctrine : en vain lui protesta-il
que son amitié lui seroit très-chère,
& qu'il tâcheroit de la mériter de
plus en plus : enfin il finit par lui té-
moigner sa joye & sa reconnoissance
pour son beau discours, dans lequel
nonobstant sa longueur & son exacti-
tude, il n'avoit apporté aucune raison
qui pût détruire les siennes. »

Gassendi ne fut point content de
cette réponse, comme on peut le con-
jecturer, par ce qu'il en écrivit au comte
d'Alais le 19. Juillet. « Vous jugerez
de notre dispute, lorsque cet ouvrage
fera parvenu entre vos mains : il est
surprenant combien nous nous ai-
mons nous-mêmes, combien nous
sommes entiers dans nos sentimens,
combien nous supportons avec peine
la moindre contradiction ; & si cette
conduite ne sied à personne, elle sied
encore moins à un homme qui fait
profession de la sagesse. »

Il se trouva des esprits qui tâche-
rent de l'aigrir contre Descartes. Ce-
pendant le P. Mersenne fit imprimer
la dissertation de Gassendi & la ré-
ponse de Descartes, sous le titre de

1641.

*Baill. t. 2.**p. 136.**Pag. 337.*

cinquieme objection : mais sur quelques plaintes que Gassendi fit au P. Mersenne sur cette réponse. Descartes inflexible écrivit : » Il me semble que » M. Gassendi seroit fort injuste s'il » s'offensoit de la réponse que je lui ai » faite ; car je n'ai eu soin que de lui » rendre la pareille, tant à ses compli- » mens, qu'à ses attaques, quoiqu'il » ait eu l'avantage sur moi, en ce que » j'ai toujours oui dire, que le pre- » mier coup en vaut toujours deux ; de- » sorte que quand je lui aurois rendu » le double, je ne l'aurois que juste- » ment payé. Il se peut faire qu'il soit » touché de mes réponses, à cause » qu'il y reconnoît la vérité ; mais pour » moi je ne l'ai point été des obje- » ctions par une raison contraire : si » cela est, ce n'est pas ma faute. » Leur dispute ne finit pas là.

*Mém. de
Monch. arch.
de Toulouse.*

Gassendi croioit son affaire avec l'abbé d'Hugues terminée, mais il s'en failloit bien ; car l'évêque de Grenoble député de l'Assemblée pour haranguer le Roy au nom du Clergé, ayant voulu lui présenter, suivant la coutume, les Agens, Sa Majesté répondit qu'elle ne sçauroit les approuver,

parce qu'ils avoient été nommez sans son ordre ; qu'il falloit procéder à une autre nomination , & qu'en attendant le Prieur de S. Denys de la Charte en feroit les fonctions ; que l'abbé d'Hugues qui n'avoit été nommé que par deux voix , avoit donné 8000. livres au sieur Gassendi qui l'avoit été par la pluralité , afin qu'il se départît de son droit ; ce qui étoit d'un très-mauvais exemple. Le cardinal de Richelieu se tourna ensuite du côté de l'abbé de Grignan qui avoit été aussi nommé Agent par sa Province , lui dit : Pour vous on pourra confirmer votre élection. Alors l'abbé d'Hugues s'adressant à son Eminence , lui demanda s'il ne pouvoit pas se flater de la même grace : Non , repliqua le Cardinal , ne l'attendez pas , ni vous qui avez compté l'argent , ni votre concurrent qui l'a reçu. L'Abbé ajouta , que s'il s'étoit obligé à lui payer une somme , ce n'avoit été que par le conseil des Prélats de l'Assemblée , que c'étoit un usage pratiqué dans toutes les autres. Le Cardinal ne voulut pas l'écouter : Vous êtes heureux , lui dit-il , de n'avoir pas compté cet argent ; pour ce qui regarde

1641.

Gass. Vales.
pag. 114.*Let. du card.
de Rich. au
chancelier
d'Amiens le 2.
Décembre.*

1641.

vosre obligation, nous la ferons casser par un Arrêt. Gassendi envoya tout ce détail au comte d'Alais, & celui-ci lui répondit le 16. Décembre : » Je suis

*Gass. Val.
pag. 340.*

» vraiment affligé que vosre affaire ait
» eu un si mauvais succès, vous n'avez
» rien perdu, la fortune a pris ce qui
» est à elle, & vous a laissé ce qui vous
» appartient; ce genie élevé, agréable,
» orné de toutes sortes de vertus : j'ad-
» mire & vosre constance & vosre tran-
» quilité : vous me racontez vosre af-
» faire, comme si c'étoit l'affaire d'au-
» trui; il me semble voir vosre visage
» dans son assiete ordinaire : il est con-
» venable à la raison, qu'un homme
» qui a un si grand genie, ne soit pas
» ébranlé, quoi qu'il arrive : je ferai
» toujours tout à vous, comme vous
» ferez tout à moi; & puisque nous
» sommes si unis, je veux que mes biens
» vous soient communs, usez-en
» comme s'ils étoient à vous. » Quand

*Sorb. in vit.
Gassend.*

Gassendi n'auroit pas trouvé de consolation dans sa philosophie, il en auroit trouvé chez un si bon ami. Sorbier parlant de cette affaire, est surpris de ce que le Cardinal qui aimoit & protégeoit les sçavans, ne connut pas

le mérite de Gassendi ; il est persuadé que cette Eminence lui eût donné des preuves éclatantes de son estime.

Gassendi avoit fait tant de diligence, que dès le mois Septembre, la vie de Nicolas-Claude Fabry de Peyresc, abbé de Guitres & conseiller au Parlement de Provence, fut imprimée chez Cramoisi in-4°. elle est divisée en six livres : Gassendi la composa autant pour témoigner à ce grand homme sa reconnaissance, que pour satisfaire la louable curiosité de grand nombre de sçavans de ses amis, qui le regardoient comme celui qui étoit le plus capable de réussir : de ce nombre étoit le comte d'Alais, à qui il la dédia.

A peine, lui dit-il, êtes vous arrivé en Provence que vous vous êtes plaint d'être privé de la conversation de ce grand homme : instruit que j'avois vécu très-familierement avec lui, vous m'avez demandé avec empressement quelles étoient ses études & ses mœurs : vous avez voulu connaître les traits de son visage, examiner les endroits où il pouvoit rester quelques-unes de ses traces, voir où il demeuroid, où il étudioit,

*Gass. epist.
pag. 114.*

1641.

» où il s'afféioit, où il recevoit les grands
» hommes qui venoient le visiter.

Gass. in pref.

» Vous sçavez, grand Prince, tel-
» lement concilier les Muses & Mars,
» qu'on ne sçait si vous êtes plus brave
» que sçavant; & comme votre nais-
» sance est votre gloire, je ne crois
» pas qu'il y ait personne dans la royale
» maison de Valois, qui puisse vous être
» comparé: ce que je ne sçaurois trop
» louer, c'est que vous n'estimez que la
» vertu, que vous ne faites nulle atten-
» tion à l'habit sous lequel elle brille; &
» que vous qui n'êtes accoutumé qu'aux
» belles actions des grands princes, vous
» élevez un sénateur à leur rang: il faut
» que vous possédiez les mêmes vertus
» que vous relevez dans les autres.

» Ce n'est pas la seule Europe qui
» pleure le grand homme dont je décris
» la vie, mais l'Asie, mais l'Afrique,
» mais le nouveau monde; il n'y eut
» en aucun endroit aucun sçavant, au-
» cun amateur des lettres, qui ne fou-
» haitât ardemment de le voir, ou qui
» ne lui écrivît. Ce qui fait son éloge,
» c'est qu'il a rassemblé dans lui-même
» toutes les vertus de tous les siècles.

» Je ne me borne dans cette vie,

qu'à décrire son érudition universelle, „ 1641.
cet amour incroyable de tout sçavoir, „
ce travail infatigable pour l'avance- „
ment des arts & des sciences, & cette „
liberalité vraiment royale pour tous „
les sçavans. »

Nicolas - Claude Fabry de Peyresc, naquît au village de Beaugentier auprès de Toulon, le premier de Décembre 1580. On a de la peine à trouver un tems, où Peyresc ait été enfant : dès les premières années de sa vie, le désir d'apprendre qui a toujours été en lui très-ardent, lui fit mépriser tous les jeux & les amusemens de l'enfance ; il ne prit plaisir qu'à écouter ce qu'on lui disoit, ou d'utile, ou de curieux : au sortir du college, il se mit dans l'étude des médailles, des inscriptions & autres monumens : en peu de tems il surpassa les plus habiles, & fit un amas considérable de tout ce qui exerce & nourrit agréablement cette louable curiosité ; il n'y eut aucune espèce de littérature où il ne s'adonnât, & qu'il n'épuisât : il n'y eut point de bibliothèque en France, en Italie, en Angleterre, en Flandre & en Hollande, qu'il ne vît & n'examinât : point de sça-

1641.

vant qu'il ne connût, à qui il ne fît du bien, en leur faisant part, ou de ses connoissances, ou de ses livres, ou de ses médailles : il employoit ses revenus à faire acheter ou copier les manuscrits les plus rares & les plus utiles, dont il faisoit ensuite part aux sçavans : sa bourse étoit toujours ouverte à tous ; son commerce de lettres embrassoit toutes les parties du monde ; les expériences physiques, les observations astronomiques, les raretez de la nature, les productions de l'art, l'antiquité, l'histoire, les lettres, les sciences, étoient également l'objet de ses soins & de sa curiosité. Depuis la mort de Vincent Pinelly, il étoit regardé comme le Mecène de tous les gens de lettres : Balsac l'appelloit une piece du naufrage de l'antiquité, & les reliques du siècle d'or. Personne n'étoit mieux instruit que Gassendi des circonstances d'une vie si curieuse, il avoit été le compagnon des études de Peyresc, le confident de ses secrets, il avoit recueilli ses derniers soupirs ; il falloit un aussi habile homme que lui, pour décrire tous les avantages dont la nature l'avoit si liberalement partagé, tant de pro-

diges qu'il avoit opérez pour l'avancement des lettres, des arts & des sciences ; aussi le fameux Jean Jacques Bouchard Parisien, dans l'oraison funebre de Peyresc, qu'il prononça à Rome dans l'Academie des Humoristes, en présence de dix cardinaux, *félicite les Manes de Peyresc, d'avoir pour historien un si grand homme.* Pour raconter tant de merveilles, il falloit un historien qui eût une érudition universelle, qui parlât mathématiques, astronomie, physique, histoire, optique, antiquitez, médailles, ornemens absolument nécessaires pour la vie d'un homme qui avoit toujours eu pour toutes sortes de sciences & pour toutes sortes de connoissances, une curiosité peu commune. Cette vie a eu une approbation générale : un Allemand nommé Maurice, l'appelle un ouvrage incomparable ; elle renferme, dit un moderne d'une façon fort singuliere, l'histoire de tous les sçavans de son siècle ; il y paroîtroit de l'affectation, si on ne sçavoit que cet illustre Magistrat étoit en commerce avec toutes les personnes de distinction de la république des lettres : on y trouve, dit Guy Patin, tous les

In orat. funeb. Peyresc.

*Vigneti
Marville.*

1641. bons auteurs, comme on trouve tous les bons livres à la foire de Francfort.

*Bibl. hist. de
la Franc. n.
14225.*

Le P. le Long nous apprend qu'elle a été traduite en françois, mais qu'elle n'a pas été imprimée; il feroit à souhaiter qu'elle le fût pour la satisfaction de ceux qui n'entendent pas le latin: elle a aussi été traduite en anglois par Guillaume Rand, & imprimée in-8°. à Londre l'an 1657. Je parlerai ailleurs des différentes éditions de ce bel ouvrage: les premiers exemplaires furent pour le comte d'Alais, pour Palamedes Fabry, sieur de Valavez, pour Claude Fabry, baron de Rians, conseiller au Parlement de Provence; celui-ci neveu, & celui-là frere de Pey-

*Gass. Val.
epist. 114.*

resc. Le chancelier Seguier qui la lut d'abord qu'elle eut paru, manda deux fois Gassendi chez lui, pour lui en témoigner sa satisfaction. » Je ne suis

*Vales. Gass.
pag. 340.*

» pas surpris, lui écrit le comte d'Alais,
» que cet illustre Chancelier vous aime;
» cet amour croîtra, à proportion qu'il
» vous connoîtra: si les grands négli-
» geoient un homme de votre mérite,
» il faudroit qu'ils eussent chassé les
» Muses de France. »

Gassendi fit encore présent de cette

vie à ses amis d'Italie, des Pays-Bas & d'Allemagne, & en reçut de toutes parts des complimens en prose & en vers. Celui qui se distingua le plus, fut Antoine Godeau, évêque de Grasse, Gassendi lui avoit communiqué son manuscrit avant l'impression, il en fut si content, qu'il lui écrivit une lettre latine dont on fera bien aise de trouver ici un extrait. « Vous avez, lui dit-il, si bien peint M. de Peyresc, qu'il me semble que je le vois, que je l'entens, lorsque je lis sa vie; il méritoit certainement qu'on fît passer son nom à la postérité: il est heureux d'avoir eu Gassendi pour historien; tout ce qu'il avoit ramassé avec tant de soins & de peine, pierres précieuses, portraits, médailles, antiques, livres, manuscrits, il pouvoit les perdre, les dissiper par les malheurs des tems ou autrement; mais en rendant un compte exact de toutes ces choses à la postérité, vous les avez conservées, rien n'est plus admirable que la candeur qui regne dans votre narration, que votre profonde & exquise érudition, que vos excellentes & savantes conjectures sur les choses les plus cachées: & pour tout dire en un

*God. Gass.
pag. 428.*

1641.

» mot, cet ouvrage est très-digne de
 » Peyresc, de Gassendi, d'un meilleur
 » siècle que le nôtre, & ne doit jamais
 » périr de la mémoire des hommes :
 » vous sçavez, mon cher Gassendi, que
 » je ne suis rien moins qu'un adula-
 » teur, aussi ne dis-je précisément
 » que ce que je pense. »

Le prince de Condé, après avoir lû deux fois cette vie, voulut voir Gassendi & le combla de politesse, ajoutant qu'il le prioit de lui faire le plaisir de venir le voir quelque fois. On a encore fait un recueil d'éloges à la louange de Peyresc, il est imprimé à Rome, in-folio en quarante langues différentes, sous le nom de Panglossie, ou regrets du genre humain sur la mort de ses délices, Nicolas Claude Fabry de Peyresc conseiller au parlement de Provence.

Le comte d'Alais voulant sçavoir à quoi il s'occupoit depuis l'impression de ce dernier ouvrage, Gassendi prend de-là occasion de lui parler de la vie d'Epicure, de l'apologie qu'il en avoit composée, de ses principaux sentimens, & des différentes sectes des philosophes : il entre dans un très-grand détail, & c'est la matiere de ses lettres pendant cette année & la suivante.

Au commencement de 1642. arriva 1642.
la mort de Galilée ; ce fut un vrai sujet d'affliction pour tous les amateurs des sciences ; & s'il faut juger de celle de Gassendi par l'estime qu'il faisoit de son mérite, il fut un des plus sensibles à sa perte. Galileo Galilei, car c'est ainsi qu'on l'appelloit, mourut à Florence le 29. Janvier âgé de 78. ans. Il avoit perdu la vûe depuis quelques années ; il étoit fils naturel de Vincent Galilée gentilhomme Florentin, sçavant dans les mathématiques & particulièrement dans la musique ancienne & moderne ; il prit un soin particulier de l'éducation de son fils, ses inclinations se tournerent du côté de l'astronomie, des mécaniques, & de la géometrie : il devint un des plus grands hommes de son siècle. Ce qui le rendit vraiment estimable, c'est qu'il se défit des erreurs de l'école, & qu'il eut le courage de secouer le joug qu'on impose ordinairement à ceux qui veulent philosopher : il examina les matieres physiques par des raisons mathématiques, unique moyen de trouver la vérité. Ses progrès le firent admirer de toute l'Europe, & sa réputation se répandit par

*Add. du
Naud. p. 156.*

*Baill. vie de
Descart. t. 2.
pag. 176.*

1642.

*Add. au
Naud. ut sup.*

tout ; mais quelque grande qu'elle fût , elle ne put arrêter ses envieux , qui lui suscitèrent les affaires les plus fâcheuses. Nous en avons parlé , & nous avons vu que ce grand homme grossit le catalogue des sçavans malheureux , lui qui auroit mérité de jouir de la vie la plus heureuse & la plus tranquille : il y a long-tems , qu'on s'est plaint que ses compatriotes n'ont pas pris soin , de faire passer jusques à nous les principales actions de sa vie : il le méritoit sans doute autant & plus que les Guarini , les La-Galla & une infinité d'autres , qui ont eu des historiens particuliers , parce qu'ils ont eu des amis jaloux de leur gloire. Lorenzo Crasso a parlé de lui , mais en peu de mots , aussi bien que Dom Mabillon.

Cette année Gassendi fit présent au public de ses deux lettres sur la communication du mouvement , & de quatre sur l'apparente grandeur du soleil à son méridien , ou à son horizon. Ces deux ouvrages parurent à Paris in-4^o : il en fit présent à ses amis surtout à Philibert de la Mare , conseiller au parlement de Dijon , qui communiqua l'exemplaire qu'il en avoit reçu , au P. Pierre Cazré

Jesuite Recteur du college de Dijon , & qui le fut ensuite de Mets. (*a*) Ce Jesuite lut avec avidité ces deux ouvrages , & écrivit le 3. de Novembre une longue lettre à Gassendi pleine d'éloges : c'est-là qu'il lui propose ses difficultez sur son traité de la communication du mouvement : il attaque surtout ce qu'il avoit dit sur le mouvement de la terre. La premiere des lettres est du 8. Decembre ; c'est la troisième de celles qui composent le traité de la proportion de l'accélération de la descente des graves, quoiqu'elle soit la premiere, il ne lui a donné que le troisième rang, parce qu'outre la réponse aux difficultez du P. Cazré, il y a inseré la réponse à plusieurs autres difficultez qu'on lui avoit proposées sur son traité de la communication du mouvement. Parmi plusieurs objections de ce Jesuite , on trouve celle-ci. Vous n'auriez jamais approuvé, dit-il, les sentimens de Galilée touchant la proportion de l'accélération de la descente des graves, si vous aviez fait attention que Galilée fait un paralogisme.

*Epist. 3. de
proport. & ac-
celeratione gra-
vium.*

(*a*) Ce Jesuite étoit né à Rennes en 1589. & il est mort à Dijon le 20. d'Avril de l'an 1664.

1642.

Gassendi lui ayant répondu qu'il n'étoit pas assez habile pour le découvrir, & l'ayant pressé de le lui démontrer, & de lui expliquer quelle étoit cette proportion qui lui paroissoit la plus vraie, le P. Cazré fit imprimer un traité qu'il lui envoya (a) : Gassendi ne fut pas convaincu, il combatit ses preuves : c'est-là qu'il soutient vivement le sentiment de Galilée, & qu'il prouve le mouvement de la terre par bien des expériences. Les deux premières lettres de ce traité, n'ont été écrites que l'an 1645. j'ai cru devoir en parler ici, pour n'être plus obligé d'y revenir. Ce Traité ne vit le jour qu'en 1646.

Ses occupations journalières, & tant d'ouvrages qu'il avoit composez depuis son retour, ne l'empêchoient pas de continuer ses observations astronomiques : il en fit une à la fin de cette année qui lui causa bien de la joye. J'ai fait le 29. Décembre, une observation extraordinaire, écrit-t-il à Naudé, j'ai

(a) Intitulé : *Physica demonstratio, quâ ratione, mensura modus ac potentia accelerationis totus in naturali descensu gravium determinantur, adversus nuper excogitatam à Galileo Galilæi Florentino philosopho ac mathematico de eodem motu pseudo scientiam.* Parisiis 1645. in-4.

découvert neuf satellites de Jupiter : Galilée n'en avoit encore observé que quatre : les cinq que j'ai découverts, sont plus considérables que les quatre de Galilée. Le 4. de Janvier, ils quitterent leurs places, & ce même jour ils disparurent vers leurs apogées, ou se cachèrent dans les ombres de Jupiter. Il en écrivit plus amplement à Naudé au mois d'Avril suivant : il mit à la tête, la lettre que le P. Antoine-Marie de Rheita, capucin habile, avoit écrite de Cologne à Erycius Puteanus : il prétendoit avoir fait à peu près la même découverte, quelques mois avant Gassendi. Notre Philosophe ne porte pas un jugement favorable de l'observation du Capucin, qui avoit pris de petites étoiles fixes pour de nouveaux satellites de Jupiter, & qui avoit voulu en faire sa cour à Urbain VIII. en les nommant astres, *Urban-octaviens* nom malheureux, & qui ne pouvoit gueres réussir, quand même les satellites auroient subsisté. Il y en eut cette même année deux éditions, la premiere à Paris in-4°. la seconde à Louvain in-12.

Le mois suivant, qui étoit celui de May, fut remarquable par la mort de

1643. Louis XIII. arrivée le 14. dans la 42. de son âge, à pareil jour que fut assassiné Henri IV. son pere. Louis Decormis de Beaurecueil, avocat général au parlement de Provence, un de ses meilleurs amis, & du comte d'Alais, & l'un des premiers philosophes de son tems, voulut sçavoir de Gassendi lui-même les paroles remarquables que ce prince avoit proferées avant sa mort. Gassendi le satisfit par une très belle lettre latine, qui est trop honorable à ce prince & trop curieuse pour ne pas la donner ici en françois.

Gass. Cormis.

» Vous voulez, lui dit-il, que je
 » vous donne moi-même ce détail:
 » souvenez-vous que je ne parois ja-
 » mais à la cour, que je ne sçai que par
 » le bruit public ce qui s'y passe. Voici
 » le parti que j'ai pris pour vous con-
 » tenter : j'ai été consulter notre Gou-
 » verneur, (le comte d'Alais) je lui ai
 » demandé ce qu'il sçavoit; ainsi je ne
 » vous enverrai point des fables, mais
 » les propres paroles qui sont sorties
 » de la bouche de ce grand prince :
 » notre cher Comte l'a vu très-souvent,
 » il n'est pas homme à mentir. Est-il
 » quelqu'un de plus modeste & de plus
 véridique

véridique que lui ? Outre cela il nous aime. Les paroles d'or, me dit-il, que le Roi a proférées, qui devroient être gravées sur le cédre, qu'il a chantées comme un cygne mourant, sont si profondément gravées dans mon esprit, que je ne puis faire rien de plus agréable, que de vous en donner le détail. Après avoir un peu médité, je m'en vais vous contenter; mais n'attendez pas que je vous les dise toutes & dans le même ordre qu'il les a proférées; vous les raconterez ensuite à votre manière. Ce grand prince a vû venir la mort avec plus d'intrépidité que Socrate: pendant un mois entier, les Medecins & les Prêtres la lui ont annoncée; bien loin qu'il ait regreté les douceurs de la vie, qu'au contraire il a témoigné quelque impatience de ce qu'elle lui étoit prolongée, & répetoit souvent ces paroles de Job : *Tedet animam meam vita mea.* Un jour étant revenu d'un accident qui l'avoit conduit aux portes de la mort, il est étonnant, dit-il, que les criminels, après qu'on leur a lu leur sentence, ne vivent que quelques heures, que je vive si long-tems,

1643.

« après qu'on m'a annoncé la mort, &
« si souvent & si certainement. Ne croyez
« pas qu'il tint ce discours, parce qu'il
« s'ennuyoit de vivre : il imitoit l'Apôtre
« qui souhaitoit la mort pour être avec
« J. C. En effet dès le moment qu'on l'a-
« vertit de sa mort prochaine, il proféra
« aussitôt ces paroles du pseaume : *Læ-*
« *tatus sum in iis quæ dicta sunt mihi in*
« *domum Domini ibimus.* Il fit ensuite
« une confession générale depuis le
« commencement de son regne, & vou-
« lut être instruit de toutes ses fautes
« pour en demander pardon à Dieu ;
« il reçut le Viatique & l'Extrême-On-
« ction ; il présenta lui-même ses mem-
« bres pour être oints des Saintes-Hui-
« les remarquant que le ministre du Sei-
« gneur ne lui avoit fait qu'une legere
« onction sur une main, il la lui pré-
« senta de nouveau ; il répondit à toutes
« les prieres : il y avoit déjà trois semai-
« nes qu'il étoit dans cet état lorsqu'il
« ordonna à son médecin de ne lui pas
« cacher sa dernière heure. Le medecin
« l'ayant averti qu'elle approchoit : *Voilà,*
« *qui est bien,* dit-il, *ne la passons pas*
« *sans fruit.* Il fit un effort pour se re-
« cueillir davantage, & se joignit à ceux

qui prioient : il esperoit mourir le
Vendredi, comme le Sauveur, il le
lui avoit demandé très-instamment le
Jeudi jour de l'Ascension, il dit : *Je ne
serois pas fâché de mourir aujourd'hui
que le Seigneur est monté au Ciel, au-
jourd'hui qu'il a établi le mystere de son
corps, que ce jour soit l'anniversaire du
changement que je ferai d'un royaume
terrestre avec le céleste.* Il ordonna,
qu'on suppléât au Dauphin les céré-
monies du Batême, car il n'avoit été
qu'ondoyé, afin qu'on lui donnât un
nom : il confia les rênes du gouver-
nement à la Reine, choisit plusieurs
grands pour former son conseil, les
fit assembler en sa présence, & voulut
conoître comment l'on conduiroit
l'état quand il ne seroit plus : il
donna ses ordres jusqu'à la veille de
sa mort. Apprenant que le roy d'Es-
pagne avoit consenti, qu'on tiendrait
le congrez à Munster pour traiter de
la paix : *Quelle joie pour moi, s'écria-
t-il, d'apprendre que dans peu mon
peuple jouira de la paix. Ah ! si le Sei-
gneur me conservoit encore quelque
tems mes forces, je les employerois vo-
lontiers pour obtenir cette paix ; main-*

1643.

tenant que je suis prêt à paroître de-
vant lui, je ne cesserai de lui demander
cette grace, jusqu'à ce que je l'ob-
tienne. Il a souvent dit : que s'il étoit
permis de demander la prolongation de
sa vie, ce ne seroit que pour donner la
paix à son royaume & pour faire pé-
nitence de ses péchez. Il a toujours té-
moigné une grande pieté, une grande
résignation à la volonté de Dieu, il
faisoit de son mieux pour ranimer
sa foy & sa ferveur : pour cela il se
faisoit lire les endroits les plus édi-
fians des vies des saints, il recom-
manda les princes ses fils à la Reine,
au prince de Condé & aux princi-
aux seigneurs, & imitant les Pa-
triarches, il leur donna sa bénédi-
ction ; il consoloit ceux qui venoient
le voir, ou leur donnoit des avis
salutaires. Remarquant les mare-
chaux de la Force & de Châtillon
qui pleuroient, Ne pleurez pas sur
moi, leur dit-il, pleurez plutôt sur
vous qui êtes dans le mauvais chemin.
Il dit au duc d'Angoulême qui étoit
à peine guéri de la fièvre, lui faisant
remarquer sa maigreur : Voyez, la
royauté ne nous exempte pas des mi-

*seres humaines ; au duc de Liancourt : cc
Souvenez vous , que vous êtes cendre , cc
Et que vous retournerez en cendre ; cc
& à votre compatriote Bontems son cc
chirurgien , le jour même qu'il mou- cc
rut : Il est convenable que je retourne cc
à la terre , puisque je ne suis autre chose cc
que terre ; il avoit dit aussi au même cc
en différentes fois : Si je tombe dans cc
le délire , il est de votre devoir que cc
je sois toujours net , Et dans une po- cc
sture décente , Et dès le moment que cc
je serai mort , purifiez mon cadavre : cc
après que vous l'aurez bien séché , qu'il cc
sera froid , gardez-le encore trois jours . cc
Comme on lui dit qu'on ne pou- cc
voit pas le garder si long-tems , Vous cc
ferez , ajoûta-t-il , ce qui sera le plus cc
convenable . Je ne dois pas taire que cc
voyant de ses fenêtres S. Denys ; Dans cc
peu , dit-il , je serai porté dans cette cc
église , Et mis avec mes peres ; & ajoûta , cc
pour y aller il y a deux chemins , mais cc
il faut prendre le plus long , parce qu'il cc
est le plus beau Et le plus commode . Il cc
ordonna ensuite qu'on le portât dans cc
la nuit & sans pompe : il s'entrete- cc
noit de toutes ces choses , comme si cc
elles ne le touchoient pas ; son visage cc*

1643.

„ étoit toujours le même, son esprit
 „ d'une tranquillité admirable, desorte
 „ que je ne crois pas qu'on puisse
 „ mourir avec plus de fermeté, & re-
 „ garder ce dernier moment d'une ma-
 „ niere plus assurée. Quelqu'un lui
 „ ayant parlé un jour de la beauté du
 „ Dauphin, *Je ferai en sorte*, repon-
 „ dit-il, *qu'il soit aussi bon que beau*. La
 „ providence l'a fait regner 33. ans, se-
 „ lon la mesure de la plénitude de l'âge
 „ de J. C. Notre Comte vous en dira
 „ davantage de vive voix. »

Cependant Sorbier ne cessoit d'ani-
 mer Gassendi contre Descartes, il lui
 représentoit qu'il lui importoit de lui
 répliquer. Toujours complaisant pour
 ses amis, il employa les premiers mois
 de l'année à ce travail. Sorbier qui
 regardoit cet ouvrage comme le fruit
 de ses sollicitations, s'étoit chargé de
 prévenir les esprits en sa faveur, &
 d'en établir la réputation : il avoit pa-
 role des Elzevirs pour l'impression, &
 il devoit se charger de corriger les
 épreuves.

Comme Sorbier est souvent cité
 dans cette vie, & qu'il y paroîtra en-
 core plus dans la suite, il est à propos

d'en dire un mot : il prit naissance en Languedoc à Saint Ambroix , diocèse d'Uzès : il s'appliqua particulièrement à la médecine , & fit de fréquens voyages en Hollande ; il voulut même se fixer à Leyde. *Il n'est pas sans lumière, & sans sçavoir*, dit Chapelain, *mais il ne voit & ne sçait rien à fonds, & donnant à tout il parle à tâtons des choses qu'il ignore, comme en la philosophie ancienne & nouvelle qu'il ne fait qu'effleurer.* Tout ce qu'il fait a pour but la fortune, & non pas la gloire, ce qui est cause qu'il passe pour adulateur de ceux dont il espere, & pour satyrique contre ceux qui ne lui donnent pas ce qu'il prétend. C'étoit un homme d'esprit, dit Baillet, qui faisoit sa principale étude des recherches des sçavans repandus dans l'Europe, & de profiter plus des conversations que des livres, desorte qu'il étoit en réputation, d'être plus curieux que sçavant, & plus coureur qu'homme de cabinet. Il avoit rendu visite à Descartes en 1642. dans le château d'Eyndegeest à une demie lieue de Leyde, & n'avoit pas été moins charmé des agrémens de sa demeure que de ceux de sa conversation ; il s'étoit déjà donné

Chap. même de quelques gens de lettres.

Baill. vie de Desc. t. 2 p. 167.

1643.

tout entier à Gassendi. Dès le moment que celui-ci eut achevé sa réplique, il la communiqua à quelques-uns de ses amis : Descartes en fut averti, & s'en plaignit à Sorbier, qui écrivit aussitôt à Gassendi pour lui apprendre que Descartes trouvoit mauvais qu'il tint ses instances ou répliques cachées, & qu'il ne devoit pas tarder de lui donner la satisfaction qu'il demandoit de les voir imprimées : pour mieux réussir dans son dessein, il en écrivit au P. Mersenne qui ne fit point de difficulté de se joindre à lui dans la persuasion qu'il s'agissoit de rendre quelque service à Descartes & à la philosophie. Gassendi se laissa vaincre & envoya à Sorbier sa copie le 9. de Juin avec une lettre d'excuse sur son retardement, dont-il attribue la cause à la multitude des curieux de Paris qui avoient gardé long-tems, & même envoié son manuscrit dans les provinces à d'autres curieux; il le lui abandonne, & lui donne une liberté entière, ne lui imposant d'autre obligation, que celle de se souvenir que son écrit n'avoit été fait, que pour ceux de leurs amis qui ne pouvoient

souffrir que Descartes se ventât d'avoir eu des adverſaires, prétendant prouver par ſon ouvrage qu'il ne l'étoit pas; ce n'étoit pas là l'intention de Sorbier, qui ne penſoit qu'à faire un illuſtre adverſaire à Descartes en la perſonne de Gaſſendi.

Sorbier n'eut pas plutôt reçu ce paquet, qu'il le joignit avec les premières objections que Gaſſendi avoit faites à Descartes; il fit imprimer l'un & l'autre ouvrage avec les réponſes; il en fit un corps qu'il diviſa par chapitres, à la tête duquel il mit à la prière de Gaſſendi des tables ou ſommaires de ſa façon; il fit précéder le tout par une préface, où il fait parler le libraire ſelon ſa fantaiſie. Sorbier avoit écrit à Gaſſendi ſur ce qu'il approuvoit les premiers eſſais de l'impreſſion de cet ouvrage, & la préface qu'il a mis à la tête contre Descartes; il appelloit celui-ci perſonnage d'une louable folie, *Carteſium laudabilis inſania*. Il ajoûtoit qu'il n'avoit pas voulu le traiter plus mal, parce qu'il s'étoit propoſé ſon exemple; mais ſes efforts, dit Baillet, n'ont ſervi qu'à nous montrer, que la douceur & la modération de Gaſſendi

Baill. vie de
Descartes.

1643.

étoient inimitables pour lui : aussi étoient-elles en un degré où peu de gens pouvoient se venter d'atteindre, elles se faisoient admirer des Cartésiens mêmes. Adrien Héereboord professeur en philosophie dans l'université de Leyde, quoique Cartésien, complimenta Gassendi sur la modération qu'il avoit apportée dans cet ouvrage, il loua la facilité du stile, l'industrie, le jugement qu'il y avoit fait paroître sans appréhender la jalousie de Descartes ; l'occasion lui parut favorable pour lui demander son amitié, qu'il croioit avoir méritée pour l'estime qu'il avoit conçue pour lui, depuis qu'il avoit lû son bel ouvrage contre les sectateurs d'Aristote. Le langage d'Henri Regius professeur de philosophie dans l'université d'Utrecht étoit bien différent : il prétendoit que ce gros livre d'instances étoit rempli d'aigreur & d'insultes ; mais pour les concilier, dit Baillet, il suffit de remarquer que l'un parloit de M. Gassendi à M. Gassendi lui-même, dans l'intention de captiver sa bienveillance à l'insçu de Descartes, & que l'autre parloit de M. Gassendi à M. Descartes pour l'exciter à la ven-

Id. ibid.

geance contre un adverfaire, dont le mérite lui paroiffoit fort à craindre pour le fuccès de leur philosophie. J'ajouterai qu'Heereboord étoit un fçavant véritablement attaché à Descartes; mais affez équitable pour rendre justice au mérite, & à la moderation de Gaffendi; au lieu que Regius étoit un homme des plus préfontueux, qui faisoit fervillement fa cour à Descartes, mais qui n'étoit pas si fort affervi à fa philosophie, qu'il ne l'abandonnât quand ses interêts le demandoient, comme il le fit voir dans la fuite.

Gaffendi avoit été choqué que Descartes dans sa réponse l'appella: *Chair, caro*. Aussi finit-il un chapitre de ses instances par ce trait. En m'appellant *ce* chair, vous ne m'ôtez pas l'esprit, *ce* vous vous appelez esprit, mais vous *ce* ne quittez pas votre corps. Il faut *ce* donc vous permettre de parler selon *ce* votre genie: il suffit qu'avec l'aide *ce* de Dieu, je ne sois pas tellement chair, *ce* que je ne sois encore esprit, & que *ce* vous ne soiez pas tellement esprit, que *ce* vous ne soiez aussi chair; desorte que *ce* ni vous ni moi, nous ne sommes ni *ce* au dessus, ni au dessous de la nature *ce*.

1643.

» humaine : si vous rougisiez de l'hu-
 » manité, je n'en rougis pas. »

Pour ne pas interrompre l'histoire de cet ouvrage, j'ai laissé en arriere quelques lettres & quelques faits importants, dont il est à propos de parler ici. Gassendi avoit écrit dès le mois de Juillet à Wendelin, pour lui expliquer la méthode qu'il faut suivre dans l'observation des éclipses de lune.

Gass. Wendel.
pag. 154. 165.

» Vous m'avez appris, lui dit-il, que le
 » P. de Rheita ne s'est point fâché de
 » ma censure, qu'au contraire il l'a re-
 » çue avec plaisir, qu'il a même parlé
 » de moi d'une maniere si avanta-
 » geuse, qu'elle me fait rougir. Mar-
 » quez-lui, je vous prie, l'estime que je
 » fais de son mérite & de sa vertu : si
 » dans ma censure, il m'est échappé quel-
 » que chose qui ait pû lui faire de la
 » peine, faites-lui bien mes excuses. »

Le caractere de Gassendi étoit la douceur, la politesse & la complaisance ; il ne craignoit rien tant que de se brouiller avec quelqu'un, aussi étoit-il fort réservé & fort circonspect dans ses écrits & dans ses paroles ; mais malgré toutes ses attentions, il ne put s'empêcher de se brouiller avec J. B. Morin.

Celui-ci avoit pris naissance à Ville-
Franche en Beaujolois le 23. Fevrier
1583. il fit son cours de philosophie
à Aix sous M. Marc Antoine en 1609.
1610. Joseph Gautier l'avoit reçu chez
lui ; & comme Gassendi y étoit dans le
même tems , ils contracterent une
étroite amitié. Il fut de là étudier en
medecine à Avignon , où il prit le bon-
net de docteur en 1613. Arrivé à Paris,
il acquit la protection de Claude Dor-
my évêque de Boulogne qui l'envoia
en Allemagne, en Hongrie & en Trans-
ilvanie visiter les mines , & faire des
recherches sur la nature des métaux.
De retour à Paris, il fit connoissance
avec un astrologue Ecoissois , nommé
Davison ; celui-ci persuadé de l'incer-
titude & de la fausseté de l'astrologie
judiciaire , l'abandonna entierement.
Cette conduite auroit du détourner un
homme raisonnable de l'étude de cette
prétendue science ; mais elle fit un effet
tout contraire dans l'esprit de Morin :
la conduite de son ami lui fit naître
l'envie de l'étudier : il fit plus , il y prit
tant de goût , qu'il renonça à la mede-
cine pour s'y appliquer absolument.
L'évêque de Boulogne ayant été mis

1043.

Vie de J. B.

Morin.

1643.

en prison, Morin entra dans le service de Leon d'Albert, duc de Luxembourg, frere du connétable de Luines : il demeura huit ans avec lui, & refusa ensuite de s'attacher au maréchal Desfiat, préférant la liberté à tout. Il fut fait professeur de mathématiques au college royal en 1630. Un jour il vint voir Gassendi, & lui annonça qu'il alloit à la campagne, pour achever un traité qu'il vouloit faire imprimer contre le mouvement de la terre; quoique pûssent lui dire le P. Merfenne, Valois, Gassendi & plusieurs autres sçavans de ses amis, il ne voulut écouter personne; ce qui obligea Gassendi d'écrire à Gautier, „ que Morin étoit „ aussi fou de son opinion que de son „ astrologie, & qu'il étoit aussi persuadé „ qu'il avoit démontré l'immutabilité „ de la terre, qu'il l'étoit qu'il avoit dé- „ montré la cabale des maisons astro- „ logiques & autres rêveries. „

Vie de Morin.

Le cardinal de Richelieu admettoit souvent Morin dans sa confidence, il le consultoit même sur des affaires importantes, s'il en faut croire l'auteur de sa vie : faussement prévenu qu'il avoit trouvé les longitudes, & que le

*T. Ectt. mss.
franç. à Jos.
Gautier.*

cardinal lui faisoit une injustice, en lui refusant la récompense qu'une telle découverte méritoit, il en conçut contre ce Ministre un dépit & un ressentiment qui dura toute sa vie. Plusieurs de ses amis se brouillèrent avec lui, pour lui avoir parlé avec trop de franchise sur ce sujet: Gassendi profitant de l'exemple de ceux-ci, retint sa plume après avoir employé tous les lieux communs sur la malignité du public qui censure souvent ce qu'il devoit approuver, il ajoûte: "Vous voudriez que je fusse votre arbitre, permettez-moi de vous dire, que je n'ai ni le sçavoir ni l'expérience nécessaires pour décider une affaire de cette importance, quoique je pûsse me glorifier de sçavoir quelque chose; je me méfie trop de moi-même, je n'ose porter mon jugement sur les choses qui paroissent les plus claires: vous récusez pour juges les plus sçavans hommes, il faudroit que je fusse dépourvû du sens commun, pour entreprendre de décider un procès qui est entre tant de sçavans, moi qui n'ai ni leur mérite ni le vôtre."

Gass. Morin
pag. 175.

Gassendi se tira ainsi de ce mau-

232 VIE DE GASSENDI,
1643. vais pas, & se conserva son amitié;
mais enfin il fallut subir le sort des autres, & encourir sa disgrâce. Le prétexte que prit Morin, furent les deux lettres que Gassendi avoit écrites à Pierre Dupuy, sur la communication du mouvement, où Gassendi combat vivement les objections de ceux qui disent que la terre ne se meut pas. Morin étoit un des tenans contre Copernic, comme nous avons dit plus haut; il crut donc que c'étoit à lui que Gassendi en vouloit; que violant les loix de leur ancienne amitié, il se portoit pour agresseur: il prit la plume, & composa sans aucun ménagement, un ouvrage qui fut imprimé à Paris in-4°. l'année 1643. sous ce titre: *Les autels de la terre brisés*. Il fit paroître dès le commencement de cette dispute, une conduite si irrégulière & si impolie, qu'il ne faut pas douter, qu'elle ne lui ait attiré toutes les disgrâces & toutes les réponses vives, qu'il eut à essuier dans la suite. Cet ouvrage fit prendre aussi la plume à Gassendi, il le réfuta sans aigreur, il adressa sa réponse à Joseph Gautier leur ami commun, & offrit d'en passer

par la décision ; c'est la troisième, & non pas la quatrième lettre qui compose le traité *De motu impresso à motore translato*, ou de la communication du mouvement. Gassendi divise cette lettre en cinq parties : d'abord il parle du stile de Morin, des injures qu'il a entassées contre lui. La seconde est sur le flux & reflux de la mer, sur la palpitation ou occillation de la terre. Dans la troisième, sont ses prologomènes sur le mouvement. La quatrième sur la descente des graves ; il finit enfin par l'examen de la démonstration de Morin, & fait remarquer à Gautier qu'il n'a donné dans son ouvrage aucun prétexte à Morin de se plaindre : il rapporte les propres termes dont il s'est servi sur son compte, & ajoute que Morin n'auroit pas dû s'en fâcher, qu'il avoit eu si peu d'envie de lui faire de la peine, qu'il l'avoit mis au nombre de ceux de ses amis à qui il avoit fait présent de son livre. Gassendi envoya une copie de sa réponse en Hollande pour la faire imprimer.

Gass. Gualt.
Seni.



LIVRE QUATRIEME.

*Préf. du re-
cueil de la dis-
pute de Gass.
avec Morin.*

L Es choses en étoient là, lorsque J. B. Valbelle, baron de Tourves en Provence, personnage de mérite, & ami particulier de Gassendi, vit le livre de Morin affiché; quoiqu'il ne connût pas Morin, il fut le voir & lui proposa de travailler à sa réconciliation avec Gassendi: Morin y consentit genereusement. Le Baron lui assûra que de l'humeur dont il connoissoit notre Philosophe, il osoit se promettre qu'il ne mettroit aucun obstacle à cette réconciliation: il fut ensuite chez Gassendi, auquel il fit part de ce qu'il avoit fait. Avant que de lui donner parole, Gassendi lui exposa le tort qu'avoit eu Morin de rompre sans sujet avec lui, en écrivant & publiant de gayeté de cœur, un livre où il le taxoit d'hérésie: cependant tout offensé qu'il étoit, il donna volontiers les mains à la réconciliation, dont le Baron vouloit bien être l'entremetteur;

mais il lui fit observer, qu'ayant été obligé par honneur de répondre au livre de Morin, il avoit envoyé en Hollande une copie de sa réponse, & qu'il craignoit qu'elle ne fût sous presse ou même imprimée; car il seroit fâcheux, ajouta-t-il, qu'après notre réconciliation, il parût une piece qui pût me faire accuser, ou même soupçonner d'inconstance.

Le Baron se retira après avoir promis à Gassendi de rapporter exactement à Morin tout ce qu'il lui avoit dit, & surtout la difficulté qu'il lui avoit proposée. Quelques jours après, le Baron revint chez Gassendi accompagné de Morin: Gassendi fut à leur rencontre, & fit connoître à Morin l'envie qu'il avoit de renouer leur ancienne amitié. Il ajouta la difficulté qu'il y trouvoit; comme il vit Morin disposé à l'affranchir, Gassendi lui promit de faire tout son possible pour retirer son manuscrit de Hollande; mais qu'en cas qu'il ne pût pas le faire, que la piece fût sous presse, ou qu'elle parût quelques jours imprimée, il ne s'avisât pas de lui reprocher d'avoir donné atteinte à leur accommodement: Morin lui promit

1643.

que non seulement il ne lui reprocheroit jamais, mais que même il ne répliqueroit pas : Gassendi fut fidele à sa parole ; sa réponse n'étant point encore sous presse, il la retira & la brûla.

A peu près dans le tems que le prieur de la Vallete reçut le manuscrit de Gassendi, Mathurin de Neuré de Chinon, passa en Provence : il avoit été, comme le remarque Chevreau, Chartreux : c'étoit un homme de mérite, philosophe, astronome & sectateur zélé de Gassendi, qui l'avoit fait placer chez François de Champigni, Intendant de Provence, en qualité de précepteur de ses enfans. L'amitié que Gassendi lui portoit, lui procura bien-tôt celle du prieur de la Vallette, qu'il eut grand soin d'entretenir : ils lûrent ensemble la réponse de Gassendi à Morin, & résolurent de la supprimer, puisque Gassendi l'avoit promis. Les choses en seroient restées là, si Morin ne les avoit obligez dans la suite à changer d'avis ; mais comme avant cette rupture il se passa plusieurs événemens qui n'ont point de rapport avec cette affaire, il est nécessaire de les raconter auparavant.

Gassendi continuoit son commerce épistolaire avec le comte d'Alais, il le félicite dans une de ses lettres des nouveaux lauriers, que le prince de Condé son cousin, venoit de cueillir à Thionville: dans un autre, il lui conseille d'envoyer son fils unique malade aux bains de Digne, & pour plus grande sûreté de mander à Aix, Lautaret fameux medecin de Digne, pour sçavoir son sentiment. Dans une autre il lui apprend, que l'abbé d'Hugues est arrivé à Paris, & qu'il va être rétabli dans l'agence du clergé, ce qu'il souhaite de tout son cœur, pour pouvoir payer ses créanciers, surtout Bo-chard de Champigni qui lui avoit prêté fort généreusement. Il écrivit aussi cette année à plusieurs sçavans. Il exhorte Honorat Fabry Jesuite, natif de Bresse, alors professeur de mathématiques à Lyon, de donner au public sa philosophie, qu'on estimoit beaucoup, & lui parle avec éloge de son traité des couleurs; il se plaint à Jérôme Bardi de n'avoir pas reçu le livre, dont Fortunio Licetti lui faisoit présent, & lui marque avoir d'autant plus d'empressement de le lire,

1643.

Gass. Vales.
p. 167. 168.

Pag. 163.

Pag. 167.

Pag. 169.

1643.

qu'il avoit appris de Naudé que Licetti n'écrivoit pas seulement contre Galilée, mais encore contre lui.

Neureus
G. ff. p. 461.

Cependant des affaires ayant conduit le comte d'Alais à Marseille, il lui arriva une aventure des plus extraordinaires : il chargea aussitôt Neuré de l'écrire à notre Philosophe, pour sçavoir ce qu'il en pensoit ; ce qu'il fit

» en ces termes : M. le Comte & M. la
 » Comtesse étant venus à Marseille, ils
 » virent, étant couchés dans leur lit, un
 » spectre lumineux; ils étoient fort bien
 » éveillés l'un & l'autre : pour mieux
 » s'assurer si ce n'étoit pas quelque
 » illusion, ils appellent leurs valets de
 » chambre, mais ceux-ci ne parurent
 » pas plutôt avec leurs flambeaux, que
 » le spectre disparut ; ils firent boucher
 » toutes les ouvertures & les fentes
 » qu'ils trouverent dans la chambre,
 » & se remirent au lit : à peine les va-
 » lets de chambre se furent retirés, que
 » le spectre reparut : sa lumière étoit
 » moins éclatante que celle du soleil,
 » mais elle l'étoit plus que celle de la
 » lune ; tantôt ce spectre étoit en forme
 » angulaire, tantôt en cercle & tantôt
 » en ovale. On pouvoit facilement lire

une lettre à sa lueur, il changeoit souvent de place, & paroissoit quelquefois sur le lit du Comte; il avoit des especes de petits boucliers, au-dessus étoient empreints des caracteres, cependant rien de plus agréable à la vûe; aussi au lieu d'épouvanter il réjouissoit: il parut toutes les nuits, tant que le Comte demeura à Marseille. Ce prince ayant jetté une fois les mains dessus, pour voir si ce n'étoit pas quelque chose d'attaché au rideau du lit, le spectre disparut cette nuit, & reparut le lendemain.

Gassendi consulté sur ce fait, répondit le 13. du même mois: il dit d'abord, qu'il ne sçait que croire de cette vision. Il ne nie pas que ce spectre ne puisse être envoyé de Dieu pour leur apprendre quelque chose; ce qui rend ce sentiment probable, c'est la grande piété de l'un & de l'autre, que ce spectre n'avoit rien d'effrayant; mais au contraire, ce qui mérite encore plus notre attention, c'est que, si Dieu l'avoit envoyé, il auroit fait connoître pourquoi il l'envoyoit: Dieu ne badine pas, & puisqu'on ne peut pas comprendre ce qu'on

*Gass. Ne-
vrao p. 172.*

1643.

„ doit esperer ou craindre, suivre ou
 „ éviter, il s'ensuit que ce spectre ne
 „ scauroit venir de lui, autrement
 „ sa conduite seroit moins louable que
 „ celle d'un pere, d'un prince, d'un
 „ homme de bien, & même d'un
 „ homme prudent, lesquels instruits de
 „ quelque chose qui pût interesser
 „ beaucoup ceux qui leur sont soumis,
 „ ne se contentent pas de les avertir
 „ énigmatiquement. „

„ Si ce spectre est quelque chose de
 „ naturel, rien n'est plus difficile que
 „ de le découvrir, que de trouver mê-
 „ me quelque conjecture pour tâcher
 „ de l'expliquer. Quoique je sois très-
 „ persuadé de mon ignorance, je vais
 „ hazarder mon sentiment : Ne pour-
 „ roit-on pas avancer que cette lu-
 „ miere a apparu, parce que l'œil du
 „ Comte étoit affecté interieurement,
 „ ou parce qu'il l'étoit exterieurement.
 „ L'œil peut l'être interieurement en
 „ deux manieres. Premièrement, si son
 „ œil étoit dans la même disposition
 „ qu'étoit toujours celui de l'empereur
 „ Tibere, lorsque cet empereur s'éveil-
 „ loit pendant la nuit, qu'il ouvroit
 „ les yeux, il en sortoit une clarté qui
 lui

lui faisoit discerner les choses, qui étoient dans l'obscurité, lorsqu'il y fixoit ses regards. J'ai sçû que la même chose arrivoit à une dame de condition. Secondement, s'il a eu ses yeux disposez d'une certaine maniere, comme il m'arrive à moi-même lorsque je m'éveille ; si j'ouvre mes yeux ils sont tous rayonnans de lumiere, desorte que je m' imagine qu'il s'est répandu sur mon lit une grande lumiere, quoiqu'il n'y ait rien eu : personne ne sçauroit nier, qu'il ne puisse sortir de nos yeux quelque éclair, qui nous représente des objets, lesquels objets réfléchissent dans nos yeux & y laissent leurs traces. »

On sçait que les animaux qui vont la nuit, ont une vûe perçante pour discerner leur proye dans l'obscurité, & l'enlever ; que les esprits animaux qui sont dans l'œil, & qui peuvent se répandre de-là, sont de la nature du feu, & par consequent lucides. Il peut arriver que les yeux étant fermez pendant le sommeil, ces esprits échauffez par les paupieres, s'enflâment & mettent quelque faculté en mouvement, comme l'imagination.

L

1643.

„ Car n'arrive-t-il pas que les bois , les
 „ épines des poissons produisent quel-
 „ que lumiere , lorsque leur chaleur
 „ s'excite par la putréfaction ? Pourquoi
 „ donc est-ce que cette chaleur excitée
 „ par ces esprits enfermez , ne pourra
 „ pas produire quelque lumiere ? Il
 „ prouve ensuite que l'imagination
 „ seule le peut. „

Gassendi examine si l'œil peut être
 affecté extérieurement , pour produire
 de tels effets. Il conclut affirmative-
 ment : N'est-t-il pas vrai , dit-il , que
 „ les cables dans un vaisseau s'enflâ-
 „ ment facilement ? La même chose
 „ n'arrive-t-elle pas à l'homme ? Son
 „ souffle ne s'embrase-t-il pas ? Il y a des
 „ endroits qui produisent extérieure-
 „ ment des feux , comme les cimetières :
 „ il remarque que la chose est très-or-
 „ dinaire au château de Rogon en Pro-
 „ vence pendant l'hyver : tout ce qu'on
 „ trouve dans les cours , tout ce qu'on
 „ présente aux fenêtres , paroît couvert
 „ de spectres. Je pourrois , dit-il , par-
 „ ler de plusieurs endroits de l'Afrique ,
 „ où les spectres n'y sont communs ,
 „ que parce qu'il n'y a point de vent ;
 „ les vapeurs se forment , s'épaississent

dans l'air, s'enflâment, s'approchent
ou s'écartent selon le mouvement
qu'on fait; desorte que ces vapeurs
enflâmées jettent la terreur & l'épou-
vante, non seulement dans l'esprit
des étrangers, mais encore des habi-
tans du pays: je passe les autres preu-
ves, & j'en viens à sa conclusion. Il
n'ose rien décider, mais il ajoûte
qu'il se seroit déterminé à croire qu'il
en étoit de M. le Comte, comme de
l'empereur Tibere, si madame la
Comtesse n'avoit pas vû la même
chose que lui; mais puisqu'elle a eû
la même vision, & que c'est une Dame
d'une telle candeur, qu'on ne sçau-
roit la soupçonner de ne pas dire
vrai. Il se détermine à dire que leur
souffle aura pu produire des vapeurs;
que ces vapeurs enflâmées auront
produit le spectre, qui aura parcouru
la chambre sous différentes formes,
& se sera ensuite évanoui. »

Instruit du sentiment de Gassendi
sur ce spectre, le Comte lui demanda
ce qu'il pensoit de celui qui apparut
à Brutus, & du démon de Socrate. Gas-
sendi répond par deux lettres: la pre-
mière est sur le fait de Brutus. » C'étoit,

Gass. Vales.

pag. 175.

1643.

„ dit-il, au milieu de la nuit, que ce
 „ genie ou ce spectre apparut à Brutus,
 „ à ce que l'on dit. Un profond silence
 „ régnoit alors dans le camp, toutes
 „ les lumieres étoient presque éteintes,
 „ Brutus étoit dans son lit à moitié en-
 „ dormi; mais occupé du triste état de
 „ la république, il considéroit le sort
 „ de Pompée, pensoit à ce qu'il avoit
 „ à faire dans l'extrémité où il se trou-
 „ voit; aussi ne doit-il pas paroître sur-
 „ prenant, qu'étant d'une compléxion
 „ mélancolique, & que réfléchissant
 „ sur tant de sujets désagréables, son
 „ esprit occupé ordinairement de bons
 „ & de mauvais génies, ait cru voir
 „ approcher de lui un des mauvais qui
 „ lui dit : *Je te reverrai à Philippes,*
 „ *Videbo te Philippis.* Quoiqu'il ne vît
 „ & n'entendit rien du tout, que tout
 „ se passât dans son imagination : ce qui
 „ le prouve, c'est qu'il fut lui-même
 „ en doute de la vérité de l'appari-
 „ tion; car il interrogea ses domesti-
 „ ques s'ils l'avoient vû ou entendu;
 „ ils répondirent tous que non. Si cette
 „ apparition avoit été réelle, ils auroient
 „ sans doute entendu Brutus, lorsqu'il
 „ interrogeoit le spectre; ils auroient

oui ces paroles effroyables : *Videbo te Philippis*, & la réponse intrépide de Brutus : *Videbo, je te reverrai*. Brutus raconta son histoire à Cassius, qui lui dit, après avoir mûrement examiné toutes les circonstances, que ce n'étoit qu'un songe, ce qui le rassûra. Ce fait répandu dans l'armée, on réalisa ce songe dans la suite, selon l'usage de tous les tems ; car les hommes veulent toujours que les grandes défaites & les grands événemens, soient annoncez par des prodiges : Plutarque ne nous en parle que comme d'un bruit populaire : *Dicunt, on dit*, & employe la même expression, lorsqu'il raconte la seconde apparition à Philippe, & ajoûte ce qui est décisif, que Publius Volumnius qui avoit toujours suivi le parti de Brutus, & combattu dans son armée, étoit entré dans un grand détail de tout ce qui s'étoit passé dans cette guerre, dans l'histoire qu'il en avoit écrite, & que cependant il ne disoit mot de toutes ces apparitions.

Gassendi convient d'abord dans la seconde lettre que Plutarque & Apulée parlent du démon de Socrate comme d'un véritable démon, mais que le

Pag. 176.

1643.

„ philosophe Zenocrate qui connoissoit
 „ Platon & Socrate mieux que per-
 „ sonne, dit : *qu'avoir un bon démon ,*
 „ *c'est avoir une bonne ame, que cette*
 „ *bonne ame est le démon de chacun :*
 „ d'où Gassendi conclut qu'il est très-
 „ vraisemblable que le démon de So-
 „ crate n'étoit que son ame, & que
 „ son esprit conduit par la raison, par
 „ la prudence, par la sagacité, par la
 „ méditation & par l'expérience. Au
 „ rapport de Plutarque, Timarchus
 „ étant dans l'autre de Trophonius,
 „ interrogea l'oracle sur le démon de
 „ Socrate, & lui répondit : *que ces*
 „ *génies étoient des portions de notre*
 „ *ame ;* & Socrate interrogé ce que c'é-
 „ toit que son démon, ne voulut ja-
 „ mais déclarer, si c'étoit une substance
 „ séparée de la sienne, ne voulant pas
 „ ôter la persuasion où l'on étoit qu'il
 „ étoit inspiré des dieux, afin qu'on
 „ suivît ses conseils ; car le contraire
 „ feroit arrivé, s'il leur avoit avoué
 „ que ce génie n'étoit autre chose que
 „ sa prudence. «

„ Aussi non seulement dans les sié-
 „ cles postérieurs, mais encore de son
 „ tems, plusieurs personnes ont douté

de l'existence de ce démon. Ce qui est remarquable c'est que Socrate, n'a jamais dit l'avoir vû, mais l'avoir entendu, & que sa voix lui a paru quelque chose d'extraordinaire, comme s'il avoit entendu la voix de la prudence : en effet c'est elle qui nous parle secrètement, & son langage nous est familier ; desorte que lorsque nous consultons la raison, il nous semble entendre quelque chose qui nous parle intérieurement, qui nous persuade & nous instruit. Cette voix, dit Gassendi, ne nous dit jamais ce qu'il faut faire, ce qui nous apprend que la prudence vient de l'expérience ; aussi voyons-nous plusieurs personnes qui se repentent, non d'avoir gardé le silence, non d'avoir hésité à prendre leur parti, non de n'avoir pas agi, mais d'avoir trop parlé, d'avoir pris leur parti, & d'avoir agi. Quand Socrate dit à ses juges, qu'il a été détourné par son démon de se mêler des affaires de la république, il ne paroît dire autre chose, sinon qu'il a évité les dangers qui le menaçoient ; lorsqu'il ajoute que le démon l'a forcé d'accoucher sans rien

1643.

„ produire, n'est-ce pas pour nous mar-
 „ quer qu'en n'écrivant pas, il a évité
 „ de tomber dans les erreurs dans les-
 „ quelles tombent ceux qui composent
 „ des livres philosophiques, ou qui en-
 „ fantent des dogmes. Mais, continue
 „ Gassendi, ne vous imaginez pas que
 „ ce que j'ai dit de ses conseils, qu'il
 „ ait voulu nuire en faisant accroire
 „ qu'il étoit instruit par son démon,
 „ comme le lui reproche Eusebe; car
 „ au contraire il se glorifie dans son
 „ apologie des biens qu'il a faits par ce
 „ moien. „

Le Comte d'Alais étant retourné à
 Marseille, & ayant logé dans le même
 appartement, le même spectre lui ap-
 parut encore. Neuré écrivit à Gassendi
 qu'on avoit observé que ce spectre pé-
 nétroit dans la chambre par le lambris,
 ce qui oblige Gassendi d'écrire au
 Comte d'examiner avec plus d'atten-
 tion la chose, & malgré cette décou-
 verte il n'ose encore rien décider; il
 se contente d'encourager le Comte,
 & de lui dire que si cette apparition
 vient de Dieu, il ne souffrira pas qu'il
 soit plus long-tems dans l'attente, qu'il
 lui fera bientôt connoître sa volonté;

qu'aussi si cette vision ne vient pas de lui, il ne permettra pas qu'elle continue, & découvrira bientôt qu'elle vient de quelque cause naturelle: il n'est plus parlé en aucun endroit de ce spectre.

Trois ans après, la comtesse d'Alais avoua ingénûment au Comte qu'elle avoit fait jouer elle-même cette comédie par une de ses femmes de chambre, parce qu'elle n'aimoit pas le séjour de Marseille; que sa femme de chambre étoit au dessous du lit, qu'elle faisoit de tems en tems paroître un phosphore: le comte d'Alais le raconta lui-même à M. de Puget de Lyon, qui le dit il y a environ 35. ans à M. Falconet, docteur en medecine de l'academie royale des belles lettres, de qui je l'ai appris. Gassendi consulté sérieusement par le Comte, répondit comme un homme qui ne doutoit point de la vérité de cette apparition; tant il est vrai que la plupart de ces faits si extraordinaires, demandent d'être examinez avec grand soin, avant que d'en porter son jugement.

On pensoit cependant à donner un précepteur au jeune roi Louis XIV. *Naudé Mascurat. p.*
On proposa d'abord la Mothe le Vayer;

1643.

il s'étoit acquis une telle réputation à la cour & à la ville, que peu de gens lui étoient comparables & pour l'esprit & pour l'érudition ; mais la Reine mere s'y opposa, parce qu'il étoit marié. Il fut dans la suite précepteur de Philippe, duc d'Orleans, frere unique du Roy. Après on jetta les yeux sur Jean Aubert, abbé de S. Remi, professeur en langue grecque au college royal, sur Gassendi, & sur Nicolas Rigault, garde de la bibliothèque du Roy: ce qui se fit à leur inscû. C'étoient des sçavans capables de remplir dignement un emploi aussi important, sur-tout Gassendi qui à une érudition profonde joignoit toutes les vertus morales & politiques: sa douceur, sa politesse & la délicatesse de son esprit, ne le rendoient pas moins admirable, que ses autres talens. Je doute cependant qu'il eût accepté ce poste tout grand qu'il est; il étoit trop jaloux de sa liberté, & trop amateur de l'étude: la Providence ne permit pas qu'il fût mis à cette épreuve; car Hardouin Beaumont, sieur de Perfixe, fut préféré à tous ces sçavans, & fut dans la suite récompensé de l'archevêché de Paris, où il mourut l'an 1671.

Les Instances de Gassendi contre Descartes, ne parurent qu'au commencement de 1644. Celui-ci fit tout ce qu'il put pour les mépriser & s'en interdire même la lecture, par la crainte d'y trouver matière à répondre, & de prolonger une dispute dont il étoit fatigué. Ses amis ne purent vaincre sa répugnance: il apprit néanmoins à ne pas mépriser ce qui n'étoit pas méprisable, & il convint enfin avec ceux qui avoient lû le livre, qu'il méritoit une réponse; mais se contentant de la promettre, il en remit l'exécution après l'édition de ses principes.

1644.

*Baill. vie de
Desc. t. 2. p.
208.*

Gerard de Uries, professeur de philosophie à Utrecht, dit que c'étoit un artifice de Descartes, & que Gassendi étoit proclamé vainqueur par le jugement de tout ce qu'il y avoit de sçavans capables de prononcer dans une dispute si importante: il exhorte à revoir la dispute entre ces deux philosophes, qui a partagé les suffrages du siècle, & il ne doute point qu'on ne convienne que les méditations de Descartes reçurent un terrible affront de la main victorieuse de Gassendi.

*Gerard de
Uries dissert.
histor. phys.
ultraj. 1694.*

Dans ce tems-là, le sçavant astro-

*Gass. Hevel.
pag. 182.*

Lvj

1644.

nome Jean Hevelius, un des principaux de la république de Dantzic, lui écrivit une lettre pleine de témoignages d'estime & de vénération : il le félicite de ses découvertes des satellites de Jupiter. Gassendi lui parle de son excellent Télescope, & le félicite à son tour de ce qu'il a trouvé une méthode plus facile que Scheiner, de ce qu'il jouit d'une vue excellente, de ce qu'il peint de la manière la plus nette & la plus correcte, & il l'exhorte autant qu'il est en lui, à continuer la sélénographie ou description de la lune qu'il avoit commencée : Gassendi y travailloit de son côté, mais il abandonna cette entreprise pour la laisser toute entière à Hevelius, à qui il fit présent de quelques figures gravées, & d'autres simplement dessinées. Hevelius faisoit un cas particulier de Gassendi, il se sert de ses observations pour établir les révolutions & les libérations de la lune, & l'appelle, *Magno illo sidere gallicano*.

Pag. 435.

L'année précédente avoit paru à Louvain deux critiques de deux ouvrages de Gassendi, mais ce ne fut que cet année, qu'Adrien Heereboord lui en donna avis, & lui apprit que l'au-

teur étoit Jean Caramuel de Lobkovits :

1644.

c'étoit un Espagnol né à Madrit, docteur de Salamanque, moine de Ci-

Nicer. vie de Caram.

teaux, personnage d'une profonde érudition, & d'une imagination extrêmement vive, qui s'est fait connoître dans les Pais-Bas, l'Allemagne, la Bohême & l'Italie, autant par les différentes dignitez qu'il a eu dans la plupart de ces pais, que par le grand nombre d'ouvrages qu'il a composés sur différentes matieres. Sorbier après

Sorb. Gass. pag. 470.

avoir lû la premiere de ces deux critiques, écrivit à Gassendi : J'aime Caramuel, il vous a critiqué comme un homme sage. Caramuel envoya vers le milieu de cette année ces deux critiques à Gassendi, & les accompagna d'une lettre pleine de politesse. Gassendi qui ne reculoit jamais dans des occasions semblables, & qui sçavoit rendre avec usure les politesses qu'on lui faisoit, lui écrivit au mois de Juin,

Pag. 465.

qu'à la seule lecture de sa censure, il s'est regardé comme son redevable, qu'il étoit persuadé qu'il ne pouvoit garder le silence sans passer pour ingrat : d'abord il lui rend des actions de graces sur l'offre qu'il lui fait de

Gass. Caram. pag. 190.

1644.

son amitié, sans qu'il ait rien fait pour la mériter, ensuite sur les éloges qu'il lui donne, enfin sur ce qu'il a bien voulu retoucher son ouvrage, & qu'il a parlé de telle manière que le P. de Rheita connoitra combien il le respecte : cette censure est écrite en latin (a). Les ouvrages de Gassendi & du P. de Rheita sur ces nouveaux satellites faisoient alors beaucoup de bruit dans la république des lettres. Le Capucin prétendoit avoir découvert ces satellites, Gassendi le nioit; Caramuel prenoit le milieu, & assuroit qu'il voyoit constamment les satellites de Jupiter & de Saturne, & soutenoit ou que les découvertes du P. de Rheita étoient fausses, ou qu'il ne falloit pas s'arrêter à celles de Gassendi. Quoique je ne conçoive pas, dit Gassendi à Caramuel, comment vous prétendez que les deux théorèmes que j'ai donné sont contraires au mouvement apparent des étoiles, j'aime mieux faire attention à votre politesse qu'à votre censure. Je n'ai besoin que

(a) Anton. Maria de Rheita 1x. stellæ circa Jovem visæ vi. circa Saturnum, non nullæ circa Martem, cum judicio Petri Gassendi & Joannis Caramuelis Lobkowitz, ejusdem judicii censuræ Lovanii 1643. in-12.

de ce seul argument : quand même ces cinq nouveaux satellites ne seroient plus à l'entour de Jupiter, ma conjecture seroit toujours vraie par rapport aux étoiles qui ne sont vûes que par rapport au télescope, ainsi que l'a remarqué le sçavant astronome Hevelius.

Quant au second ouvrage, il étoit intitulé : *L'inconstance des perpendiculaires, imaginée par Alexandre Calignon, ornée d'un commentaire par Gassendi, examinée & trouvée fausse par Caramuel (a)*. Vous réfutez cet ouvrage, dit Gassendi, de maniere que vous rendez à son illustre auteur l'honneur qui lui est dû, & à moi la justice de ne m'attribuer autre chose, sinon que j'ai rapporté de bonne foy ce qu'il m'avoit prescrit : quand je me suis rendu la caution de son sentiment, je n'avois pas encore examiné la chose ; & dans la suite, fondé sur la raison & l'expérience, ayant connu le contraire, j'ai réfuté vivement Morin qui vouloit s'en servir contre moi. Caligon dont il est parlé ici étoit Dauphinois, seigneur de

(a) Perpendicularum inconstantia ab Alexandro Calignono commentario exornata à Petro Gassendo & excogitata, & à Joanne Caramuele examinata & falsa reperta Lovanii. 1673. in-12.

1644.

Pag. 129.

Peirins & fils du fameux Soffrey Calignon, chancelier du roy de Navarre, comme nous l'apprend Alard dans la vie de ce Chancelier. Gassendi n'avoit rapporté cette observation, que sur la foi de Jacques Valois, trésorier de France; il la trouva fausse & en fit son aveu.

Gass. ut sup.

Gassendi apprend à Caramuel, qu'Hevelius travaille à une sélenographie, & qu'il pourra connoître l'utilité de cet ouvrage en lisant le cinquième livre de la vie de M. de Peyresc. Caramuel ayant obtenu par la protection de la Reine mere, l'abbaye de Disenberg, quitta le séjour de Louvain pour s'établir à Cruzenack dans le bas Palatinat du Rhin. C'est de cet endroit qu'il écrivit à Gassendi une seconde lettre:

Caram. Gass.
pag. 465.

» Ma curiosité, lui dit-il, m'ayant conduit à Francfort pour y voir quantité
 » d'écrivains de ma connoissance, je
 » commençois à regarder mon voyage
 » comme une expedition inutile & mal-
 » heureuse, lorsque sur le point de m'en
 » retourner, vous êtes venu à ma ren-
 » contre, sans que je pensasse à vous,
 » au lieu de ceux que je cherchois &
 » qui me fuyoient. La boutique de Blaëu

ajoute-t-il, a fait une simonie civile avec mon ambition dans le marché de vos divines & celestes spéculations contre M. Descartes, & je ne puis revenir de l'étonnement où j'ai été de voir qu'on y ait pû mettre un prix. Ensuite il marque à Gassendi qu'il ne connoît pas Descartes, mais qu'il ne laisse pas de l'aimer pour la vivacité de son esprit; qu'il se plaint de ce qu'il s'est écarté du droit chemin, où tous les autres avoient coûtume d'entrer: il ajoute *qu'il ne manque à Descartes qu'un queux à un esprit si aiguisé, comme s'il avoit dit qu'il ne manque à un flambeau ardent que le feu qui est nécessaire pour l'allumer.* Il trouvoit Descartes trop indifferant, trop dédaigneux & même incivil dans les manieres qu'il avoit avec Gassendi; il loue la beauté du genie de celui-ci, l'exhorte à continuer à illustrer la métaphysique: je paroîtrai aussi à mon tour, ajoute-t-il, & j'attaquerai plusieurs de ses sentimens. L'année d'après, il fit un gros volume d'objection contre la métaphysique de Descartes: mais sans sortir de l'estime & de l'admiration qu'il avoit pour un si grand homme, il le

1644.

*Baill. vie de
Desc. p. 218.*

prévint même par une lettre polie, pour lui faire trouver bon qu'il lui envoyât ses objections, avant que de les rendre publiques; ajoutant que s'il vouloit les honorer d'une réponse, il feroit imprimer le tout ensemble avec son consentement: quelque résolution qu'eût prise Descartes de ne plus répondre à de pareilles objections, il se préparoit à répondre à celles-ci; mais il n'entendit plus parler ni de lui, ni de son ouvrage. Depuis ce tems-là, Caramuel prédit que les opinions de Descartes deviendroient communes & feroient universellement reçues, si lon en retranchoit très-peu de choses.

Caram. ut sup.

Revenons à sa lettre à Gassendi, il le prie de lui apprendre qui sont les docteurs François, & particulièrement les docteurs de Paris qui ont soutenu que le concile général étoit audessus du Pape, que le souverain Pontife seul & à la tête d'un concile national pouvoit se tromper. Gassendi le satisfit sur ce point d'une maniere historique; sa lettre mérite d'être lue, Caramuel la fit imprimer cette année in-4°. sous ce titre: *Lettre sur l'infailibilité du Pape.*

La plûpart des lettres de Gassendi au

comte d'Alais, & du Comte à Gassendi, rouloient sur les affaires publiques ; il s'y trouve cependant de tems en tems des faits que je ne dois pas négliger, ce sont des ornemens nécessaires pour cette Vie. Dès le commencement de Juillet, Gassendi écrivit à ce prince, & lui dit avoir lû avec plaisir son exercice : c'étoit un ouvrage que ce prince avoit composé, il l'avoit envoyé à Gassendi pour l'examiner. » Je n'ai garde, lui dit-il, de vous tenir le même langage, que vous me dites, que tint Malherbe autrefois à Henri d'Angoulême, grand prieur de France & gouverneur de Provence, sur quelques vers qu'il avoit composez. Ce Prince lui ayant demandé ce qu'il pensoit de ses vers, Malherbe lui dit qu'il falloit les supprimer, parce qu'il ne convenoit pas à un Prince de donner un ouvrage qui ne fût pas parfait : pour moi je pense différemment de Malherbe, les ouvrages qui sortent de la plume des gens de votre rang, me sont toujours très précieux, & je suis très-persuadé qu'il ne faut pas exiger d'eux tant d'exactitude pour le stile, que des autres.

*Gass. Vales.**pag. 195.**Vales. Gass.**pag. 351.*

1644.

» auteurs : c'est une chose si rare de voir
 » un prince auteur, de voir un prince
 » cultiver son esprit, la plus noble par-
 » tie de lui-même, que ceux qui le di-
 » stinguent au dessus des autres, méri-
 » tent nos louanges, & que l'on doit
 » faire plus de cas de leurs ouvrages
 » que de l'or : il ne faut pas exiger d'eux
 » cette correction de stile, il suffit qu'ils
 » montrent de l'esprit, ils deviennent
 » les modeles des autres princes. Je
 » n'ai pas oublié ce que vous m'avez
 » écrit autrefois des vers que Charles
 » IX. votre ayeul avoit composez;
 » Malherbe auroit voulu sans doute les
 » supprimer comme ceux du grand
 » Prieur; mais Ronfard les inferra
 » parmi les siens, & en jugea autre-
 » ment; car il les regarda comme ce
 » qui pouvoit lui arriver de plus glo-
 » rieux. » Gassendi fit imprimer ensuite
 l'ouvrage du Comte : mais il en fit tirer
 très-peu d'exemplaires. Il lui protesta
 qu'il n'a ajouté à son manuscrit qu'un
 ou deux mots sur la pénitence, preuve
 que l'ouvrage du Comte étoit un ou-
 vrage de piété.

Gass. Vales.
pag. 196.

Gassendi dans une autre lettre fait un
 compliment de condoléance au comte

d'Alais sur la mort de son fils, le dernier rejetton de la maison de Valois ; après les consolations qu'on tire de la religion, il en emploie d'autres tirées de la vicissitude des choses humaines, & finit par cette réflexion : Si le monde finit bientôt, pourquoi vous chagriner de n'avoir point de postérité, il vous est indifférent d'en avoir ou non ? Si au contraire le monde dure encore plusieurs siècles, pourquoi vous tourmenter ; car quand même vous auriez de la postérité, votre race finiroit un jour ? Ainsi il vous importe fort peu d'avoir des successeurs pendant mille ans, ou de n'en avoir point du tout ; ce qui doit vous consoler, c'est qu'Alexandre, César, Aristote & Cicéron n'ont point tiré leur gloire de leurs enfans, mais de leurs belles actions, & de leurs sçavans écrits. Grand Prince, vous faites des choses dignes d'être écrites, & vous pouvez écrire des choses dignes d'être imitées. Periclès, Zenophon, Antigone se virent privez de leurs enfans, & reçurent ce revers avec courage & fermeté, imitez-les, & jouissez comme eux de leur gloire. »

1644.

Charmé du commerce épistolaire qu'il avoit lié avec Gassendi, Caramuel l'entretenoit avec beaucoup de soin : nous avons encore quelques-unes de ses lettres sur des matieres sçavantes, & surtout sur l'astronomie, entre autres une très-longue que Caramuel lui écrivit le 8. de Juillet, où il explique la maniere d'observer le tems, de mesurer les diamètres du soleil, de la lune, des planetes, & des étoiles, elle ne parvint que long-tems après entre ses mains.

Comme Gassendi passoit avec raison pour un des plus sçavans hommes, & des plus beaux esprits de l'Europe, c'étoit la mode parmi les gens de lettres du premier ordre de briguer son amitié, & de lui faire part de ses ouvrages; l'on ne croyoit pas pouvoir se maintenir dans la réputation de bel esprit, si l'on n'avoit du moins quelque relation avec lui : ce fut ce qui obligea l'illustre Anne-Marie Schurman d'Utrecht de lui faire remettre un exemplaire de la dissertation qu'elle avoit composée, pour prouver qu'on ne devoit point interdire l'étude aux femmes. Gassendi ne se contente pas de la remercier de

Gass. p. 199.

son présent, il fait encore son panégyrique dans la lettre qu'il lui écrivit; il nous apprend que cette sçavante & admirable Demoiselle surpassoit avec le pinceau & l'aiguille les plus habiles peintres & ouvriers; qu'outre les langues vulgaires, elle sçavoit la Latine, la Grecque, l'Hébraïque, l'Arabe; qu'elle avoit fait une étude singulière des sciences divines & humaines; enfin qu'il n'y avoit rien de si abstrait que la subtilité de son esprit ne pénétrât; rien que sa langue n'exprimât éloquemment; aucun ouvrage fait à la main qu'elle n'imitât avec une adresse merveilleuse; que c'étoit le prodige de son siècle: il donne ensuite à son ouvrage les louanges qu'il mérite, & finit par les témoignages les plus sinceres de son estime. La réponse qu'elle lui fit, ne démentit point l'idée que Gassendi en donne.

Quand on fait attention à tant d'ouvrages qui sortoient continuellement de sa plume, à tant de lettres, qu'on peut regarder comme autant d'ouvrages séparés sur des matieres de sciences qu'il composoit, on ne peut qu'être surpris quand on le voit suffire à tout, aussi mettoit-il son tems à profit.

1644.

*Baill. vie de
Desc. p. 210.**Sorb. Gass.
pag. 470.**ut sup.*

Cependant Sorbier attentif à entretenir la division entre Descartes & Gassendi, avoit grand soin de marquer à celui-ci tous les miracles que son livre operoit dans les Provinces-Unies contre le Cartésianisme : après lui avoir annoncé la conversion de Sanson Jonsson, prédicateur de la reine de Bohême, électrice Palatine, qui de Cartésien outré étoit devenu Gassendiste à la lecture de ses disquisitions, ajouta que les méditations de Descartes étoient coulées à fonds, & qu'il seroit obligé d'en composer de nouvelles, s'il continuoit dans la pensée d'établir une secte. Henri Bornius d'Utrecht autrefois disciple de Reneri, mais qui étoit devenu Gassendiste depuis sa mort, n'étoit pas moins ardent que Sorbier à faire sçavoir à Gassendi le mal qu'il entendoit dire des ouvrages de Descartes; entr'autres choses il lui marque, qu'on ne disoit plus ni bien ni mal de ses méditations depuis qu'il les avoit réfutées ; il ajoutoit même que rien n'étoit plus décrié dans ce pais-là, que cet ouvrage, depuis qu'on avoit lû le sien ; que les Cartésiens en étoient si allarmez, qu'ils ne cessoient de solliciter

Descartes

Descartes de répondre. Descartes répondit froidement que Gassendi n'avoit pas pris la pensée, que son livre ne méritoit aucune réponse : ce langage paroissoit d'autant plus surprenant, qu'il n'avoit pas voulu le lire ; cependant il promettoit d'en dire un mot en leur considération dans l'édition que l'on faisoit de ses principes ; & que sur le peu qu'il en diroit, un enfant de cinq ans seroit capable de résoudre les plus grandes difficultez de Gassendi ; qu'au reste il lui étoit indifférent d'être estimé ou méprisé par ceux que de semblables raisons auroient pû convaincre. L'impression de son livre des Principes étoit trop avancée, pour ne pas faire croire que la promesse étoit une défaite : le mérite de Gassendi étoit trop universellement reconnu ; son ouvrage avoit été estimé des plus habiles gens. On ne pouvoit s'empêcher de traiter de rodomontade tout ce que disoit Descartes de ses Instances ; aussi l'auteur de la critique de la vie de Descartes, fait un reproche à Baillet d'avoir représenté Descartes rendant des rodomontades & des injures à M. Gassendi, pour des objections solides & pour des

1644.

honnêtetez : il accuse Baillet de n'avoir pas ménagé M. Gassendi, un des hommes des plus moderés, des plus sages & des plus honêtes qui aient jamais été.

Pag. 212.

Descartes fut bien-tôt convaincu du mauvais effet que produisoit son silence : des affaires l'obligeant de revenir en France, il fut auparavant à Amsterdam, de-là il passa à la Haye pour prendre congé de ses amis : Sorbier qui faisoit gloire d'être du nombre, avoit eu soin de demander des armes à Gassendi quinze jours auparavant. Il attaqua Descartes sur son opinion du vuide : les expériences du vuide qu'on faisoit de toutes parts, ne furent pas capables de lui faire changer d'opinion : il répondit que ces mêmes expériences servoient à établir son sentiment, & que ce qu'on attribuoit au vuide, ne devoit être attribué qu'à la pesanteur de l'air.

Ad. *ibid.*

Sorbier n'étant pas à portée de demander d'autres argumens à Gassendi, transporta la conversation sur d'autres matieres ; il lui proposa diverses questions sur la qualité de la moleffe ou liquidité, sur la dureté des corps, sur la raréfraction ou condensation, & dès le lendemain il rendit compte à

Gassendi des opinions de Descartes ; il ne lui en parle que comme d'autant de monstres, & l'assure en même tems qu'il ne doit pas attendre des répliques à ses Instances, & qu'il avoit jugé par les discours de Descartes, que l'éloignement qu'il faisoit paroître étoit un effet de sa foiblesse comme de sa prévention. Dans le tems que Sorbierettoit tout en usage pour animer Gassendi contre Descartes, Abraham Prat, jeune medecin de Bearn, lui écrivit de toute l'effusion de son cœur ; il étoit si plein d'estime, de vénération & de respect pour Gassendi, & pour tout ce qui sortoit de sa plume, qu'il n'avoit pas assez de termes pour le lui exprimer : aussi Gassendi ne l'avoit-il pas plutôt connu, qu'il conçut bien de l'amitié pour lui, & ce qui le lui rendoit encore plus aimable, c'étoit sa modestie, ses mœurs douces, sa profonde érudition : ce jeune medecin qui se rendit un de ses plus zelez disciples, ayant entrepris de traduire les Institutions anatomiques de Bartolin, fut charmé de trouver à la fin une lettre de Jean Wallée, fameux medecin, où il étoit fait une mention honorable de

*Prat. Gass.
pag. 481.*

1644.

Gassendi. Wallée y rapporte que Gassendi étoit du sentiment que le sang passoit du ventricule du cœur droit au gauche par le *septum*. Wallée convient aussi en avoir fait l'expérience ; mais il ajoute que ces chemins, ces détours & ces canaux ne sont pas faits par la nature, mais par le fer ; car la chair qui est autour du cœur est si délicate & si tendre, qu'elle se déchire pour peu qu'on la touche, & fait une concavité ; de sorte qu'avec peine on peut trouver le chemin du cœur. Prat ayant demandé à Gassendi les expériences qu'il avoit pu faire sur ce sujet pour confirmer son sentiment, & qu'il les infereroit à la fin de sa traduction comme des appendices, Gassendi lui répond qu'il n'a point de sentiment sur cette matiere ; qu'il n'a rapporté le sentiment de Payan qu'historiquement ; qu'il ne prétend combattre personne, mais qu'il se souvient très-bien que Payan fit cette expérience, & que non seulement lui, mais qu'encore tous ceux qui étoient présens, furent témoins qu'il n'y eut rien de déchiré ; qu'il conduisit son fer par un canal tortueux, mais uni, mais poli ; qu'il

Gass. Prat.

pag. 204.

n'y eut point de sang : cependant je n'ai garde de dire que de semblables tuyaux se trouvent dans tous les cœurs ; que celui que j'ai vû, pouvoit avoir une disposition particuliere, & que l'illustre Wallée dit dans sa lettre que semblables tuyaux, si on ne les forme avec la main, ne s'y trouvent pas ; ce qui feroit croire que ce fut par un pur hazard que Payan les trouva.

Sur les bruits qui couroient que Gassendi feroit bien-tôt paroître la philosophie d'Epicure désirée, avec impatience depuis si long-tems, Prat lui promet de la traduire en françois, s'il veut bien le lui permettre. Il est juste, lui dit-il, qu'un ouvrage qui vient de la France, soit écrit dans une langue que les François entendent, & qu'ils puissent en profiter. Gassendi ne lui répond rien sur cet article.

Bornius & Heereboord lui écrivirent aussi pour obtenir de lui la permission de faire imprimer un recueil de ses lettres ; Gassendi y consentit, & les remercia du soin qu'ils vouloient bien prendre ; enfin Wendelin le prie dans une des siennes de lui apprendre, s'il ne fera pas bien de dédier aux Marseillois

*Wendel.
Gass. p. 483.*

1644.

*Gass. Vales.**pag. 213.*

son ouvrage de la plus grande déclinaison du soleil. Gassendi avant que de lui répondre, prit le parti d'en écrire au comte d'Alais en ces termes : » Depuis peu le sçavant & bon Godefroy Wendelin m'écrit de Flandres, qu'il travaille à donner une nouvelle édition de sa dissertation sur la plus grande déclinaison du soleil : comme la plus grande partie de sa dissertation est tirée de l'observation de Pytheas, & fondée sur celle que je fis en 1636. à sa priere, il s'est mis en tête de la dédier aux magistrats & au peuple de Marseille, si je veux bien y consentir, je n'ai garde de m'y opposer : comme je ne connois pas le genie de ceux qui gouvernent cette Ville, que je ne sçai pas comment ils recevront cette proposition, je me flate que vous voudrez bien porter ces Messieurs à lui témoigner leur reconnoissance ; ce qui sera d'autant plus facile, que Wendelin n'a d'autre intention, que celle de faire honneur à leur ville, & qu'il ne demande ni qu'on l'indemnise de sa dépense, ni qu'on lui donne aucune récompense. Je m'en vais l'encourager, parce que

je ſçai que vous êtes toujours porté à faire plaifir aux ſçavans & aux gens de bien, & que Wendelin eſt ſans contredit un des plus gens de bien, & des plus ſçavans hommes de notre tems. » Sur la réponſe favorable qu'il reçut du comte, il écrivit à Wendelin que le comte d'Alais lui rendroit avec plaifir auprès des Marſeillois tous les ſervices qu'il pourroit attendre.

Cependant les Elzevirs firent paroître en Hollande les Principes de Deſcartes; auſſitôt André Rivet de S. Maixant en Poitou, profeſſeur à Leyde, & miniſtre du prince d'Orange écrivit à Gaſſendi que le Public n'attendoit rien moins de lui, qu'un ouvrage ſemblable à celui qu'il avoit donné contre ſa métaphyſique : Bornius & pluſieurs autres l'avoient déjà ſollicité à reprendre la plume, perſuadez que ce ſeroit une choſe curieufe & utile, de voir aux mains les deux premiers philoſophes du ſiècle. Gaſſendi ſ'en excuſa particulièrement à Rivet, ſur la crainte qu'il avoit de renouveler une playe qu'il croioit fermée; ne jugeant pas qu'il fût honnête d'aller attaquer de gayeté de cœur, un homme qui le laiſ-

Gaſſ. p. 217.

1645.

soit jouir de son repos, & qui s'étoit abstenu d'insérer dans son dernier livre, ce qu'il avoit promis d'y mettre contre ses Instances, après ce qui s'étoit passé entr'eux : il croioit qu'il ne lui étoit pas libre d'écrire contre Descartes, sans se rendre suspect de ressentiment & de jalousie; que s'il avoit attaqué sa métaphysique, c'est que Descartes avoit mal agi avec lui : Si nos démêlez ne sont pas finis, ajoute-t-il, ils semblent du moins assoupis; & quoique j'apprenne de bien des endroits, qu'il ne cesse de mal parler de moi, je ne prendrai pas cependant la plume contre lui, tant qu'il ne la prendra pas contre moi. Ensuite ouvrant son cœur à Rivet, il lui dit avec confiance son sentiment sur le nouvel ouvrage de Descartes. Le travail dont vous voudriez me charger, lui dit-il, seroit assez inutile, puisqu'il me paroît que cet ouvrage mourra avant son auteur, en quoi Gassendi n'a pas été prophète. Je ne vois personne qui ait le courage de le lire jusqu'à la fin, rien n'est plus ennuyant, il tue son lecteur : on s'étonne que ces fautes coûtent tant à celui qui les a

inventées ; pour moi j'apprehende fort pour la témérité d'un homme qui entreprend par ces voies de détrôner Aristote des écoles, pour se mettre à sa place, & qui fait une nouvelle théologie pour la substituer à l'ancienne. On doit être surpris qu'un si excellent géomètre que lui, ait osé donner tant de songes & de chimères pour des démonstrations certaines. » Cette lettre ne fait pas honneur à Gassendi ; aussi Baillet dit que ce jugement qu'il paroît avoir prononcé de sang froid contre les Principes de Descartes, trahissoient un homme qui n'étoit peut-être rien moins que ce qu'il vouloit paroître.

*Baill. vie de
Desc. p. 264.*

Quoi qu'il en soit les nouvelles qu'il envoyoit continuellement au comte d'Alais, ne lui faisoit pas négliger les observations astronomiques : il observa une éclipse de lune pendant la nuit du 1. au 2. Fevrier qu'il envoya à Wendelin ; mais dans une autre lettre qui suit celle-ci de près, il convient que l'observation qu'il lui avoit envoyée n'étoit pas exacte, qu'il s'étoit mépris d'un chiffre, ce qui avoit tout troublé ; qu'il l'avoit fait calculer & transcrire de

Pag. 219.

Pag. 220.

1645. nouveau par Antoine Agarrat son secrétaire, & lui en envoyoit une nouvelle copie.

*Rocol. introd.
à l'hist. p. 308.
Hist. des illust. vivans.*

Antoine Agarrat étoit né à S. Maximin en Provence, il devint dans l'école de Gassendi un des premiers mathématiciens & astronomes du royaume. Après la mort de notre philosophe, les Princes du sang & presque toute la jeune noblesse, dit Rocolles, s'en servoient plus ordinairement dans toutes les parties de l'importante science des mathématiques : ce qui augmenta infiniment sa réputation, c'est qu'il avoit fait toutes les observations sous Gassendi; aussi Ismaël Bouillaud le comptoit-il parmi les plus célèbres astronomes, Payen l'éleve au dessus de tous ceux de Paris de son tems. (a)

Pay. Hevel.

Caram. Gassendi. p. 487.

Caramuel qui ne pensoit pas tant à l'avancement des sciences, qu'il ne pensât encore plus à celui de sa fortune, voyant la place de suffragant de Mayence vacante, la demanda à l'Electeur qui la lui promit; mais impatient du retardement des bulles, il

(a) Nullum tamen habemus qui quotidianis observationibus incombant præter notum sibi Agarratum, manifestos professorem. Payen. Hevel.

écrivit à Gassendi pour le prier de lui obtenir des lettres de recommandation de quelque Prince pour l'Electeur. Dans la formule de recommandation qu'il lui adresse, il nous apprend qu'il étoit fils d'un pere né à Luxembourg, & d'une mere née en Bohême, qu'il tenoit de la protection de la France, tout ce qu'il avoit; que la Reine mere l'avoit fait nommer à l'abbaye de Disemberg par l'abbé de Clairvaux, vicaire général de l'abbé de Morimond: ensuite il exhorte Gassendi d'en écrire lui-même à l'Electeur qui aime les sçavans, & qui l'estime beaucoup. Gassendi ne fit cependant rien pour Caramuel, car celui-ci lui écrivit peu de tems après que les lettres de recommandation n'étoient plus nécessaires; que le grand vicaire de l'Electeur lui avoit donné ses provisions, & qu'il avoit été sacré sous le titre d'évêque de Mysie. Gassendi lui fit compliment sur ce que l'Electeur avoit récompensé si honorablement sa vertu: c'est-là qu'il lui témoigne la joye qu'il a d'apprendre de lui-même qu'il n'étoit pas inconnu à ce Prince. Le commerce épistolaire de Caramuel & de Gassendi

Gass. Caramuel
pag. 223.

1645.

finir là. Il y a lieu de croire que les changemens qui arriverent dans le Palatinat en furent la cause : Caramuel fut obligé d'en sortir. Le roi d'Espagne l'envoya en qualité de son Agent à la cour de l'Empereur Ferdinand III. où il acquit tellement l'estime & l'affection de ce Prince, qu'il lui donna deux abbayes & une pension. Le cardinal Ernest d'Harrach, archevêque de Prague, le fit son grand vicaire : il fut ensuite fait évêque de Kemsgratz en Bohême. Alexandre VII. l'appella à Rome en 1655. lui donna les évêchez de Campagna & de Satriano dans le royaume de Naples, d'un très-modique revenu, qu'il garda jusqu'au 21. Septembre 1673. que le roi d'Espagne lui donna celui de Vigevano : il survêcut de beaucoup à Gassendi ; car il ne mourut que le 8. Novembre 1682. âge de 76. ans.

*Quarel. ad
Gassen.*

En ce tems Neuré adressa à Gassendi une plainte, dont voici le sujet : Pendant son séjour à Aix, il avoit été scandalisé, avec raison, de ce qu'il avoit vû le jour de la Fête-Dieu à la procession ; se livrant à son zèle, il écrivit une invective contre les Provençaux, il n'é-

toit que trop fondé : un cœur droit , instruit de sa religion , pénétré du profond respect qu'on doit aux saints mysteres , ne peut qu'être affligé & indigné des profanations qu'on en fait. René roy de Sicile , de Naples , comte de Provence , a été l'instituteur de cette procession ; non seulement il a fait des fondations considérables pour fournir aux principales dépenses , mais encore il a voulu regler lui-même jusqu'au moindre détail qu'il vouloit qu'on y observât : il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans ce détail qui feroit hors d'œuvre. Lorsque Neuré la vit , il y avoit tant de choses à réformer , qu'on ne pouvoit assez se récrier contre ces profanations qu'il circonstancie dans son écrit : dans la suite le fameux cardinal Grimaldi archevêque d'Aix , vint à bout de faire abolir une partie de ce qui parut de plus profane. Les gens de bien dans tous les tems , n'ont rien oublié pour abolir le tout , mais en vain : la procession subsiste encore avec une partie des établissemens du roy René ; & les abus pour être anciens n'en sont que plus condamnables & plus difficiles à être réformez : cette

1645. piece parut d'abord en 1645. elle fut réimprimée à Genève en 1648. Nous n'avons pas la réponse de Gassendi (a).

Gass. pref.
inst. astron.

Gass. Vales.
pag. 230.

Sorb. in vit.
Gass.

Une chaire de mathématique étant vacante au College Royal, le cardinal Louis Alphonse Dupleffis de Richelieu, qui en étoit le maître en qualité de grand Aumônier de France, jetta d'abord les yeux sur Gassendi. Etant archevêque d'Aix, il avoit conçu une grande estime de lui, il avoit même voulu l'attirer dans son palais : devenu archevêque de Lyon & cardinal, il ne lui témoigna que plus d'affection ; enfin charmé d'être maître d'un emploi qui pouvoit lui convenir, il le lui donna. Gassendi le refusa, & prétexta non seulement sa mauvaise santé, mais encore le long séjour qu'il étoit obligé de faire en Provence, ce qui le mettoit hors d'état de remplir cet emploi : quelques excellentes que fussent ces raisons, le Cardinal n'y eut aucun égard, il lui dit qu'il le dispensoit de faire les leçons tant que sa santé ou ses affaires ne lui permettroient pas ; qu'il consentoit qu'il fût professeur *ad honores*, parce

(a) L'ouvrage est intitulé : *Quærela ad Gassendum de parum christianis Provincialibus.*

qu'il étoit persuadé qu'il ne feroit jamais oisif, & qu'il suppléeroit par ses écrits à ce qu'il ne pourroit faire de vive voix; & sans faire plus d'attention à ses répugnances, il lui fit expédier le brevet qu'il lui envoya; ce qui joint aux vives instances de ses amis, le fit accepter. Peu de tems auparavant il avoit écrit au comte d'Alais, que s'il l'acceptoit, ce seroit à cette condition: *qu'il pourroit quitter cette chaire lorsqu'il le jugeroit à propos; car je pense toujours à vous, je ne veux pas que rien me puisse arrêter lorsque vous aurez besoin de moi.* Il prit possession de sa chaire le 23. Novembre par une belle harangue latine, qu'il prononça en présence de ce Cardinal auquel il adressa la parole. Le coadjuteur de Paris, le duc de Ventadour, & tout ce qu'il y avoit dans Paris de plus distingué parmi les sçavans s'y trouva: outre l'éloge du Cardinal de Lyon, & celui de tous ceux qui remplissoient alors ce College, il n'oublia pas Morin qui devenoit son collègue: elle fut imprimée cette même année in-4°. elle ne parut pas plutôt qu'il l'envoya au comte d'Alais, il l'avoit déjà vûe manuscrite, & lui

*Gass. p. 361.**Gass. p. 238.**Orat. inang.**t. 4. p. 67.*

280 VIE DE GASSENDI,
1646. avoit conseillé de la publier : *persuadé*
qu'elle auroit un grand succès, & que
quand Descartes s'aviseroit de la cri-
tiquer, elle n'en paroîtroit que plus belle
& plus éloquente.

Baill. vie de
Descar. l. 7.
c. 7.

Born. Gass.
pag. 489.

Let. de Desc.
à Clerf. du 12.
Janvier 1646.

Il y avoit déjà un an que les Prin-
cipes de Descartes paroissoient : son
silence sur les Instances de Gassendi
produisoit un très mauvais effet ;
Descartes le sentoît, & ce fut ce qui
l'obligea à entrer de nouveau en lice ;
sa réponse parut au commencement de
Janvier, il la composa non sur le livre
de Gassendi qu'il n'avoit pas lû, ou
pour le moins qu'il avoit lû avec trop
de négligence, & dans la résolution de
n'y trouver rien qui eût besoin de ré-
ponse, mais sur des extraits fidèles,
que quelques amis communs avoient
fait des endroits qui méritoient plus
d'être réfutés. Il adressa sa ré-
ponse à Clerfelier ; il le remercie de
ce qu'il a pris plus de soin de sa ré-
putation que lui-même. Voilà, dit-
il en finissant, tout ce que je crois
devoir répondre au gros livre d'In-
stances, quoique je sois persuadé que
je fatisferois davantage aux amis de
l'auteur, si je réfutois toutes les In-

stances les unes après les autres; je crois que je ne fatisferois pas tant les miens, lesquels auroient sujet de me reprendre d'avoir employé du tems en une chose si peu nécessaire, & ainsi de rendre maîtres de mon loisir tous ceux qui voudroient perdre leur, à me proposer des questions inutiles. »

Comme Descartes n'ignoroit pas que Clerfelier étoit ami de Gassendi, il le prévint sur quelques termes qui pourroient paroître un peu durs, & le pria de considérer qu'il n'avoit pû traiter son adversaire plus poliment, après les injures de son gros livre d'Instances, & qu'il auroit pû faire encore toute autre chose s'il n'avoit eu le dessein de l'épargner. Tout le monde avoit admiré la modération de Gassendi; mais il ne faut pas être surpris que Descartes en jugeât autrement, il y étoit trop intéressé.

Comme Clerfelier préparoit une édition françoise de ses méditations, des objections & des réponses, tant de la traduction que de celle du duc de Luines, Descartes lui recommanda surtout de ne laisser glisser le nom de Gassendi en

Baill. ut sup.

Id. ibid.

1646.

nul endroit, afin de lui ôter tout sujet de se plaindre qu'on l'eût voulu deshonoré : il ne voulut pas aussi qu'on imprimât les objections de Gassendi avec les méditations françoises ; mais Clerfelier se chargea de faire trouver bon à Gassendi qu'on imprimât le tout ensemble ; ce qui se fit à l'exception des Instances qui parurent trop épaisses pour la forme du volume, mais la réponse de Descartes à ses Instances parut si courte, qu'on jugea à propos de la faire imprimer avec la réponse faite au premier écrit. Clerfelier obtint encore de Gassendi que son nom paroîtroit partout, & Descartes consentit que Clerfelier adoucît quelques termes latins, qui, traduits en notre langue, auroient pû faire de la peine à Gassendi : l'intention de Clerfelier étoit de racommoder ces deux grands hommes, Descartes fut sensible à tant de services, & écrivit à Clerfelier le 23. Février, pour le remercier *de ce qu'il vouloit être tout à la fois son traducteur, son apologiste & son médiateur.* Cette réconciliation ne se fit cependant que deux ans après ; mais ce fut le dernier acte d'hostilité de ces deux célèbres philosophes.

*Lett. mss. de
Desc. du 23.
Février cit.
par Bailh.*

Wendelin persistoit toujours dans son dessein, mais il étoit embarrassé du titre qu'il donneroit à son ouvrage. Il vouloit mettre à la tête le portrait de Gassendi & celui de quelque ancien Marseillois, qui pût suppléer à celui de Pytheas : il écrivit à Gassendi pour lui demander ces deux portraits. Notre Philosophe s'adressa aussi-tôt au baron de Rians, neveu & héritier de Peyresc, pour avoir celui de Pytheas. Peyresc étant à Marseille, avoit découvert une statue en relief : la pierre sur laquelle elle étoit sculptée, avoit été employée au bâtiment de l'église des Acoules ; Peyresc l'ayant obtenue des Consuls, la prit & la fit porter à Aix chez lui : il la fit ensuite peindre par Rubens. Le baron de Rians en donna une copie à Gassendi qu'il envoya à Wendelin ; il ne fit pas la même chose de son portrait. » Je ne suis pas, lui écrit-il, assez déraisonnable pour le refuser à mes amis ; mais aussi je ne suis pas assez orgueilleux pour souffrir qu'on le mette à la tête d'un ouvrage. M. de Peyresc ayant voulu absolument que Melan me gravât, j'en mis tout en usage pour supprimer ce

1646.

» portrait ; de peur qu'il ne tombât en
 » d'autres mains que dans celles de mes
 » meilleurs amis : je voudrois en avoir
 » quelqu'un , à condition qu'il ne feroit
 » que pour vous seul.

Cependant l'abbé d'Hugues fut rétabli dans l'agence du clergé , il reçut dix-huit milles livres , & les pensions d'agent , comme s'il eût été toujours en place ; mais les affaires de Gassendi n'étoient pas plus avancées ; car cet abbé lui refusa ce qu'il lui avoit promis solennellement. Il disoit hardiment qu'il ne lui devoit rien , qu'il n'avoit qu'à lui intenter un procès : cette réponse à laquelle il ne s'étoit pas attendu , le jetoit dans de grandes perplexités ; car il ne pouvoit pas l'allier avec l'idée qu'il avoit de l'abbé d'Hugues. Dans cette situation il écrivit au comte d'Alais qui lui répondit le 17. d'Octobre , qu'il étoit en colere contre cet abbé , & que Neuré lui expliqueroit ses intentions ; ce qu'il fit. Mais dans sa réponse Gassendi marque au Comte , que quand il lui avoit écrit les mauvaises manieres de l'abbé d'Hugues , ce n'avoit pas été pour lui attirer son indignation , mais seulement pour lui apprendre dans quel

Valesf. Gass.
pag. 360.

état étoit son affaire. » Il persiste toujours, ajoute-t-il, dans son refus. « L'archevêque de Toulouse ayant obtenu de lui, qu'elle seroit décidée par des arbitres, je choisis aussitôt le coadjuteur de Paris & l'évêque de Seez. Il retira sa parole ; alors je lui demandai si sa conscience ne lui reprochoit rien ; il ne craignit pas de me répondre qu'il étoit persuadé qu'il n'étoit du tout point obligé de tenir sa parole ; que je n'avois fait que lui céder un droit que je n'avois obtenu que par faveur ; c'est ainsi qu'il tâche de calmer les remords de sa conscience.

Le Comte lui récrivit le 7. Novembre qu'il ne devoit plus différer de lui intenter un procès, qu'il ne devoit point écouter sa bonté naturelle, qu'il avoit pour témoins de sa parole de grands prélats qui en étoient les cautions, & qui prendroient infailliblement son fait & cause, y étant obligez, & réduiroient cet Abbé malgré lui à son devoir.

Pag. 161.

Gassendi ne pouvant plus reculer, & n'osant refuser de suivre les avis du Comte qu'il regardoit comme des ordres, malgré son éloignement des procès, se détermina à le faire assigner

286 VIE DE GASSENDI,
1646. aux requêtes de l'Hôtel, pour le faire
jurer s'il ne lui avoit point promis huit
mille livres, & demander d'être admis à
la preuve par témoins. L'Abbé fut obligé
à comparoître, mais il trouva quelque
échapatoire pour retarder le jugement:
c'est ainsi que Gassendi s'en explique en
deux lettres au comte d'Alais.

Ensuite l'abbé d'Hugues voulut bien
en passer par la décision des arbitres.
Vales. p. 246. Gassendi nomma encore le coadjuteur
de Paris & l'évêque de Seez; & l'abbé
d'Hugues, l'archevêque d'Arles & l'é-
vêque de Xaintes; & parce que l'ar-
chevêque de Toulouse étoit mieux in-
struit de l'affaire que personne, ce fut
lui qui fut chargé d'en faire le rapport.
En attendant leur décision, Gassendi
tâcha de se tranquilliser; il s'attendoit
à toutes sortes d'évenemens bons ou
mauvais. » Si je perds mon procès,
» écrit-il au Comte, je croirai gagner
» beaucoup d'être exempt de soins &
» de chagrins: si, comme font ordinaie-
» rement les arbitres, ils trouvent quel-
» que temperament, je ne me plain-
» drai point, je dirai ce que tout le
» monde dit, que celui-là gagne beau-
» coup qui finit un procès

Les arbitres s'assemblerent & convinrent d'abord que l'abbé d'Hugues devoit à Gassendi tout ce qu'il lui avoit promis, d'autant plus qu'il n'avoit rien perdu ; qu'il étoit vrai que depuis qu'il avoit été privé de l'Agence, Gassendi lui avoit remis son obligation ; mais que ç'avoit été une erreur de fait qui réclamoit en sa faveur. Le temperament qu'ils trouverent, fut de partager le differend ; mais ils ne voulurent rien conclure sans le consentement de Gassendi : il ne fut pas difficile de l'obtenir : " Je n'avois entrepris ce procès, que malgré moi : je n'étois que trop fâché de tant de retardemens, j'ai consenti à finir tout, à condition que l'Abbé me compteroit quatre mille livres, cette somme suffira pour payer mes créanciers ; j'aime mieux racheter ma tranquillité par cette perte, que devenir plus riche par la miserable perte de mon tems. "

Ce détail suffit pour faire voir la fausseté que rapporte le Menagiana. Je me suis étendu sur cette affaire que j'aurois pu abbreger, parce qu'elle sert à faire connoître le caractere pacifique & desinteressé de Gassendi : ce qui est

*Menag. ars.**1. pag. 1.*

288 VIE DE GASSENDI,
1646. d'autant plus estimable en lui, c'est qu'il n'étoit pas riche. Sa prévôté est un bénéfice d'un revenu modique, sa chaire de professeur ne lui valoit gueres plus de 600. l. encore ne l'avoit-il que depuis peu : avec un aussi petit revenu, il vivoit à Paris honorablement, entretenoit un commerce de lettres qui devoit lui coûter beaucoup, il faisoit des voyages. Je n'ignore pas qu'il n'eût pu trouver bien du secours dans la bourse de ses amis, mais c'étoit l'homme le plus réservé & le moins à charge : son desintéressement a paru dans toutes les occasions ; & si ses amis n'avoient eû soin de lui faire donner le legs que lui avoit fait Peyresc, jamais il ne l'eût demandé.

Pag. 252.

Cependant les leçons qu'il étoit obligé de faire au College Royal, ne faisoient qu'augmenter ses incommoditez ; il étoit vivement attaqué de la poitrine, & sa santé en fut si altérée, que le bruit de sa mort se répandit de toutes parts : ce qui fut cause que certaines personnes allerent prendre date à Avignon pour sa prévôté.

Pag. 253.

Bornius lui procura en ce tems-ci l'amitié du sçavant Rewensbergius, professeur de mathématiques à Utrecht ;
il

il écrivit à l'un & à l'autre, & après avoir remercié Bornius du plaisir & de l'honneur qu'il lui avoit fait de lui procurer la connoissance & l'amitié de ce sçavant professeur, il le prie de l'aider à s'acquitter de ce qu'il lui devoit. Il répondit aux questions que Rewensbergius lui faisoit sur quelques matieres astronomiques, & lui fait présent de l'observation d'une éclipse de soleil qu'il avoit faite l'an 1645.

Il écrivoit ces lettres dans les momens que ses incommoditez lui donnoient quelque relâche; & comme on aime à se flater toujours, ce fut dans un de ces bons momens qu'il marqua à Wendelin, qu'il esperoit que dans peu il recouvreroit parfaitement la santé : dans cette lettre, il déplore la mort du sçavant Erycius Puteanus son ami, auquel il applique ces vers :

Pag. 256.

*Cui pudor & justitia soror
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quando ullum invenient parem.*

Horaz.

Erycius Puteanus étoit mort à Louvain le 17. Septembre 1646. âgé de soixante & douze ans : il avoit pris naissance à Venlo dans le duché de Guel-

Nicer. Eryc.
Putean.

1646.

In vit. Peyr.

dres ; avoit été à Louvain écolier de Juste-Lipse ; & dans un voyage qu'il avoit fait en Italie, il avoit fait un long séjour à Padoue dans la maison du fameux Vincent Pinelli, où il avoit fait connoissance avec Peyresc, à l'honneur duquel il composa une inscription que Gassendi a rapportée dans sa vie : il fut ensuite professeur d'éloquence à Milan & historiographe du roi d'Espagne : mais après la mort de Juste-Lipse, à la priere de l'archiduc Albert, il revint à Louvain occuper sa chaire : l'Archiduc le mit au nombre de ses conseillers, & lui donna le gouvernement du château de Louvain.

*Baill. vie de
Desc. p. 285.
& 286.*

Parmi les nouvelles que Gassendi donna au comte d'Alais, je ne dois pas oublier *la pluie rouge* ou sanglante qui tomba à Bruxelles le 19. du mois d'Octobre, dont Wendelin écrivit l'histoire. Descartes & Gassendi en porterent à peu près le même jugement : ils connoissoient tous deux le mérite de Wendelin, ils estimerent son ouvrage, ils ne douterent pas de la vérité du fait rapporté par une personne de sa probité, & de son exactitude ; ils adopterent même ses expli-

cations, persuadez que dans ces sortes de matieres dont on n'a pas beaucoup d'expériences : c'est assez d'imaginer une cause qui puisse produire l'effet proposé, quoiqu'elle puisse aussi être produite par d'autres, & qu'on ne sçache point la vraie. » Je crois facilement, dit Descartes, qu'il peut « sortir des exhalaisons de plusieurs « endroits de la terre, & particuliere- « ment de ceux où il y a du vitriol, « qui se mêlant avec l'eau de la pluye, « la rendent rouge. » Gassendi en écrivit à Wendelin, & remit ensuite la dissertation de celui-ci à son libraire qui ne l'imprima pas seulement en latin, mais encore en françois.

C'est alors que David Guiraud de Nîmes lui envoya ses observations sur l'apparente grandeur du soleil : Gassendi en fut si content, qu'il changea aussi-tôt de sentiment, comme on le lit dans la bibliothèque Germanique. Sorbier intime ami de Guiraud, nous apprend que d'abord que Gassendi les eut lûes, il lui témoigna l'estime qu'il faisoit de son amitié & de la force de son esprit. » Je crois, écrit Sorbier à Guiraud, que vous recevrez bien-tôt «

Bibl. Germ.

t. 3.

Sorb. lett.

ms. à Guir.

1646.

» de lui des remerciemens, & que dans
 » l'aveu qu'il vous fera de ses fautes,
 » vous reconnoîtrez son incomparable
 » ingenuité; ce n'est pas en particulier,
 » mais en public qu'il procede de la
 » sorte. Ce qu'avoit promis Sorbierre
 arriva bien-tôt, & Guiraud lui envoya
 une copie de sa réponse.

Wendel. Gass.
pag. 502.

Wendelin faisoit de nouvelles instances à Gassendi pour avoir son portrait; il lui proposoit l'exemple de Platon qui ne voulut pas priver ses amis de sa statue: » J'ai fait, lui dit-il, mon
 » devoir en vous la demandant, la posterité ne pourra pas nous accuser
 » d'ingratitude à votre égard. L'empereur Antonin étant à Nicée en Bithynie, trouva dans cette ville un peuple
 » de statues; * il fit chercher celle
 » d'Hyparque astronome, & ne la trouvant pas, il fut si indigné, qu'il condamna les habitans à payer toutes les
 » années au peuple Romain, une certaine quantité de bled, parce qu'ils
 » avoient ignoré qu'Hyparque étoit leur compatriote, & qu'ils ne lui
 » avoient pas fait dresser une statue. Il auroit fallu, continue-t-il, punir
 » les Marseillois de la même manière,

* *Populum
 statuarum.*

s'ils n'avoient pû montrer la statue ^{ce} 1646.
 de Pytheas : pour moi je suis per-^{ce}
 suadé que l'estampe que vous m'avez ^{ce}
 envoyée , est celle de ce grand ^{ce}
 homme ; il est peint de la même ma-^{ce}
 niere qu'on peignoit les grands hom-^{ce}
 mes de son siècle ; les Sophocles , les ^{ce}
 Demosthenes , les Platons , comme on ^{ce}
 peut le voir dans Fulvius Ursinus. Il ^{ce}
 finit en priant Gassendi de lui envoyer
 son portrait , il le conjure de se laisser
 gagner ; je ne trouve nulle part qu'il
 ait eu cette complaisance : enfin Wen-
 delin l'assûre que sa dissertation auroit
 déjà paru , s'il avoit reçu de Nurem-
 berg la hauteur du pole de cette ville.

Cependant comme le principal des-
 sein de Gassendi étoit de faire revivre
 la philosophie d'Epicure , il crut devoir
 donner la vie de ce philosophe & son
 apologie avant sa philosophie , per-
 suadé que s'il pouvoit venir à bout de
 faire connoître la bonté de ses mœurs ,
 il lui seroit ensuite plus facile d'insi-
 nuer ses sentimens. Il y avoit alors à
 Lyon un correcteur de livres qui en-
 tendoit bien les langues Greque, Latine
 & Hébraïque , & qui par son exacti-
 tude , & son habileté s'étoit fait con-

1647.

*De vit. &
morib. Epicur.**Chorer. in vit.
Petri Boess.*

1647. noître & aimer des ſçavans , il s'appelloit François Barancy : on ne ſçavoit ni d'où il étoit, ni qui étoient ſes parens. Chorier le croyoit Lorrain : ce fut à lui à qui Gaſſendi envoya ſon manuferit, & il lui écrivit au mois de Septembre, qu'il y avoit plus de douze ans qu'il avoit remis cette apologie à Luillier ; ce qui fixe l'époque de cet ouvrage en 1635. mais comme il ne parut qu'au commencement de l'an 1647. j'ai réſervé d'en parler juſqu'à préſent.

Cet ouvrage de la vie & des mœurs d'Epicure , eſt diviſé en huit livres : on trouve à la tête une lettre de Gaſſendi à Luillier ſans date, où l'on lit que ce fut à ſa priere qu'il s'appliqua, pendant ſon ſéjour en Provence, à cet ouvrage ; il lui dit, qu'il ne s'embarraſſe pas du jugement que la multitude porte d'Epicure , parce que ſa juſtification ne dépend pas du grand nombre des opinans, mais des raiſons qu'on peut apporter pour ou contre lui : ſi on jugeoit des choſes humaines ſi équitablement, que tout ce qui eſt excellent eût toujours l'approbation du plus grand nombre, je me rangerois de leur côté ;

mais puisque ce grand nombre se laisse entraîner pour l'ordinaire, plutôt par l'exemple de ceux qui nous ont précédés, que par la raison, & que ceux qui suivent le vrai chemin sont toujours le petit, je n'ai garde de faire attention à la multitude : je ne dis pas qu'Epicure n'a point fait de fautes, ou qu'il est le seul qui ait connu la vérité, comme quelques-uns de ses disciples s'en sont vantés. Il se contente seulement de prouver que c'est à tort qu'on l'a décrié : que dira-t-on, si je viens à bout de démontrer, que de tous les philosophes ç'a été celui dont la vie a été la plus irréprochable, la plus chaste & la plus sévère, dont l'esprit a été le plus clair & le jugement le plus solide ? Je ne puis souffrir que la multitude accable un innocent ; si j'étois persuadé qu'Epicure eût été un orgueilleux, un voluptueux, un impudique, un Helio-gabale, un Sarnadapale ou un semblable monstre, je le dévouerois aux furies ; mais comme je suis convaincu au contraire qu'aucun philosophe n'a vécu plus sagement que lui, je n'ai garde d'en mal parler. A s'attacher précisément aux bonnes mœurs, je me flate

1647.

que je convaincray mes lecteurs, qu'Epicure a été très-sobre & très-chaste, & que de toutes les sectes des philosophes la sienne a été la plus respectable.

In pref.

Pour ce qui regarde ses dogmes, je ne nierai pas qu'il n'en avance d'opposez & de contraires à notre religion; il n'est aucun philosophe exempt de ce reproche, pas même Aristote; cependant cela n'empêche pas qu'on ne suive leurs philosophies. Dès le moment que je trouve quelqu'une de ses opinions contraires à la foy, je la rejette & la combats de toutes mes forces; & quoique je fasse son apologie, & que j'explique sa doctrine, je n'adopte pas ses écarts, & je ne me rends pas plus garant de ses dogmes; je ne cherche que la raison en tout, quand je ne la trouve pas dans Epicure, je n'en fais pas plus de cas que des autres philosophes; car vous sçavez que je les honore & les estime tous également, & que l'envie d'exercer mon esprit, de connoître leurs dogmes, & de trouver la vérité, me fait étudier tantôt les uns, tantôt les autres. Pour ce qui regarde la religion, je suis nos maîtres, c'est-à-dire, l'Eglise Catholique, Apostolique

Et Romaine : j'ai soutenu jusqu'à présent ses dogmes , Et je les soutiendrai toujours , sans que les discours des sçavans Et des ignorans puissent jamais me séparer d'elle. Après ces sages précautions , il entre en matiere : les deux premiers contiennent la vie d'Epicure.

Il fixe l'époque de sa naissance à la troisième année de la 19. Olympiade. Selon quelques-uns il naquit à Samos , & selon d'autres à Athenes : Gassendi se déclare pour ce dernier sentiment ; il se fonde sur Diogene Laërce , Suidas , Lucrece. Il étoit de la tribu des Phileïdes , qui descendoit de Philée second fils d'Ajax ; son pere s'appelloit Neoclès , & sa mere Cherostrata ; il passa une partie de son enfance à Theos & à Samos , sa jeunesse à Colophon , à Athenes , à Mytilène & à Lampsaque ; une partie de ce tems fut employé à étudier , & l'autre à enseigner ; il se glorifioit de n'avoir eu aucun maître. Dès l'âge de 14. ans , il s'appliqua à la philosophie : les livres de Democrite lui étant tombez entre les mains , il les étudia : revenu à Athenes sous l'archonte Anaxicrates , il ne parut pas se détacher des autres philosophes ; mais

1647.

ensuite il fit une secte à part. Il acheta un jardin ; c'est là qu'il vécut & philosopha avec ses disciples. Il passa à Athenes le reste de ses jours, à un voyage près qu'il fit en Ionie pour voir un de ses amis : il vécut dans le celibat, on courut à lui de toutes parts pour prendre ses leçons. On met à la tête de ses disciples Neoclès, Cherademe & Aristobule ses trois freres : les autres qui se sont distinguez sont Metrodore, Polienos, Leontie, Timocrate, Herodote & trois femmes, Leontium, Themista & Philenis. Il étoit d'une santé fort foible, il fut attaqué de la pierre : le dernier jour s'étant jetté dans un bain chaud, il demanda du vin qu'il but ; ensuite il exhorta ses disciples à suivre ses dogmes & mourut âgé de 72. ans.

Id. ibid.

Gassendi commence son apologie au troisiéme livre, où il démontre qu'Epicure est bien éloigné de l'orgueil & du faste de Zénon & des Stoïciens ; que c'est là la source & l'origine des calomnies que Zénon, Cleanthes, Chrisippe & les autres Stoïciens ont répandu contre Epicure & ses disciples ; leur haine & leur inimitié ont eu encore

plusieurs autres causes que Gassendi détaille, ce qu'il prouve par le témoignage de Seneque, d'Epictete & de plusieurs autres philosophes. Il ajoûte que plusieurs grands hommes, tels que Cicéron, Plutarque, Galien : quelques saints tels que Clement, Alexandrin, Lactance & S. Ambroise, ont ajoûté foi aux calomnies des Stoïciens. Du général, il passe au particulier, & tâche de justifier Epicure en détail de tous les reproches & accusations intentées contre lui. On l'a accusé d'impiété envers les Dieux; d'avoir voulu se faire passer pour Dieu lui-même; d'avoir aussi voulu diviniser ses disciples; d'avoir été ingrat envers ses parens, sa patrie & ses maîtres; d'avoir médit de tous les philosophes; d'être d'un orgueil insupportable : il va déterrer le fondement de toutes ces accusations, & les réfute avec force & solidité.

De-là il passe à l'examen de tout ce qu'on a publié de son incontinence, & prétend démontrer qu'Epicure fut un des philosophes des plus sobres, & dont on a relevé davantage la frugalité. Il n'est pas moins victorieux lorsqu'il le justifie du reproche d'in-

1647.

continence : accusation qui l'avoit fait exclure par quelques-uns du nombre des philosophes , & il montre ensuite clairement après Cicéron & Sénèque , que la volupté à laquelle Epicure mettoit le souverain bien , n'étoit pas si opposée à l'honnêteté & à la raison , que ses adversaires le vouloient faire entendre , puisqu'elle n'étoit qu'une tranquillité d'ame , une satisfaction intérieure qui ne tiroit point son origine des plaisirs corporels , mais qui naissoit de la joie , qui , selon Épictète même , surmontoit les sentimens les plus vifs de la plus cuisante douleur. Il vient ensuite au jardin d'Epicure & nous apprend que ce n'étoit rien moins qu'un lieu de débauche , quoique plusieurs femmes y demeuraissent ; que leur unique occupation étoit l'étude de la philosophie. Enfin le huitième & dernier livre traite de son mépris pour les arts liberaux : selon sa coutume , Gassendi prouve le contraire avec une netteté & une solidité qui ne laisse rien à désirer.

*Bayle dict.
crit. art. Epic.*

Si jamais on a eû sujet de connoître que le tems fait enfin justice à l'innocence , c'est à l'égard d'Epicure : car il

s'est élevé grand nombre de défenseurs de son mérite : l'on ne sera pas fâché de trouver ici les noms des principaux. Gassendi observe que les sciences ne commencèrent pas plutôt à ressusciter au quinzième siècle, qu'il y eut d'hables gens qui parlerent avantageusement d'Epicure, opprimé depuis tant de siècles sous un tas de préjugés, tels furent Philelphe, Alexander ab Alexandro, Celius Rhodiginus, Volaterran & Jean François Pic. Il remarque, après Thriteme, que Baptiste Guarini, Marc-André, Antoine Bongars, avoient parlé de lui avec estime; que le dernier avoit prouvé qu'Epicure est celui de tous les philosophes qui approche le plus de la vérité; que Palingenius a fait son éloge; qu'André Arnauld, lieutenant de la Sénéchaussée de Forcalquier, a fait son apologie (a) : il nomme encore Erycius Puteanus parmi ses panégyristes, & le fameux dom François Quevedo, qui fit imprimer à Madrid l'an 1635. sa justification. On pourroit ajoûter à la liste de Gassendi, Laurent

*Gass. in Vir.
Epic.*

(a) In libello cui nomen joci apologiam pro Epicuro brevem illam quidem & foliolis paucis, unde convincatur quod vir ille pereruditus, fuisse Epicurum injustius lacesitum. *Gass. l. 7. c. 7.*

1647.

Valle, Sarrafin, le chevalier Temple,
du Rondel, le baron de Coutures,*Bayl. ut sup.*

Sebastien Bremont. (a) *Je ne crois pas,*
dit Bayle, *qu'en quelque pays qu'on ait*
écrit pour ce philosophe, on ait égalé Gas-
sendi : ce qu'il a fait la dessus, est un
chef-d'œuvre, le plus beau & le plus
judicieux recueil qui se puisse voir, &
dont l'ordonnance est la plus nette & la
mieux réglée.

Sans. Park.
disput. de Deo
disput. 1. § 12.

Sansom Parker en parle si avanta-
geusement, que j'ai cru devoir infer-
rer ici son témoignage. *Personne, dit-*
il, n'a fait l'apologie d'Epicure avec
plus d'esprit, plus copieusement, plus
heureusement que Pierre Gassendi, per-
sonnage véritablement grand, sçavant
s'il en fût jamais un dans toutes sortes
de sciences, & qui s'est rendu célèbre
par son profond sçavoir, & encore plus
par son grand sens & sa candeur. (b)

Stamml. hist.
philos. t. 2.
Rap. réflex.
sur la philos.
n. 18.

Stamlei parle aussi de cet ouvrage
avec beaucoup d'éloges : le P. Rapin
n'en parle pas de même, lorsqu'il dit

(a) Le jardin d'Epicure à madame le Bret, in-12.

(b) *Nemo aut acrius, aut uberius, aut quidem fœ-*
licius Epicuri apologiam confecit quam P. Gassendus
vir quidem magnus, omnique si quis alius doctrinâ
eruditus, nec tam eruditione quam aut judicio, aut
candore nobilior.

que Gassendi fait Epicure un homme de bien, parce qu'il l'est lui-même. Quoi qu'il en soit, on me pardonnera si je me suis étendu sur cet ouvrage, j'ai cru ne pouvoir m'en dispenser, parce que c'est un de ses principaux, & un de ceux où il a fait voir plus d'érudition & plus d'esprit, & qui l'a le plus fait connoître.

A peine cet ouvrage commençoit-il à paroître que le prieuré de Roumoules en Provence au diocèse de Riez étant venu à vaquer, le prince de Conti le conféra à Gassendi; mais lui ayant été disputé & enlevé par un autre, il reçut ce revers en vrai philosophe chrétien. J'adore écrivit-il, au comte d'Alais, j'adore la bonté du Seigneur, je ne le prie pas tant de me donner des richesses, que de la droiture: nous aurons toujours assez de bien si nous craignons le Seigneur; je me soumets à sa volonté: dans une fortune médiocre, il m'a donné un esprit qui se contente de peu; je ne le prie pas tant de me conserver la vie, de me donner des richesses, que de me donner un esprit égal: je crois que pour devenir riche, il ne faut point aug-

*Gass. Valest.
pag. 268.*

302 VIE DE GASSENDI,
1647. » menter ses biens, mais retrancher de
» sa cupidité. »

C'est ainsi qu'il prenoit les différens
événemens de la vie avec ces disposi-
tions : il étoit toujours au dessus de la
fortune ; cependant sa santé sembloit
quelquefois se rétablir, & dès le mo-
ment qu'il avoit un ou deux jours d'in-
tervalle, il en donnoit aussitôt avis au
Pag. 267. Comte. Ma toux, lui écrit-il, au com-
mencement d'Avril, n'est plus si forte,

Pag. 268. ma respiration est plus libre, je parle
avec moins de difficulté ; j'espère avec
le secours de Dieu de me rétablir, &
d'être en état de me rendre bientôt au-
près de vous ; je n'attens plus que le
retour de mon cher Luillier pour par-

Pag. 269. tir, dit-il : dans une autre, une petite
fièvre lente m'a pris ces jours passez,
ma toux a un peu augmenté, cepen-
dant voici un jour entier passé sans fié-
vre, & ma fluxion n'a pas augmenté
d'une maniere sensible. Il attribue ce
changement à l'air qui est plus froid
& plus agité des vents ; il avoit tou-
jours espérance que lorsque l'air seroit
plus temperé, il recouvreroit plus ai-
sément sa santé : telle étoit sa situation
à la fin d'Avril : son commerce épisto-

laire avec les sçavans étoit bien diminué, il y avoit même long-tems qu'il n'écrivoit plus qu'au Comte, qu'à Wendelin, qu'à Hevelius, & quelquefois à Sorbier.

Quoique ses incommoditez augmentassent à vûe d'œil, elles ne l'empêcherent pas de faire paroître les leçons qu'il avoit dictées au college royal; il les intitula : *Institutions astronomiques, non seulement selon les hypotheses des anciens, mais encore selon les sistêmes de Copernic & de Ticho-Brahé*. Il les dédia au cardinal Louis Alphonse Duplessis de Richelieu: l'épître est du 15. Juillet. Cet ouvrage contient les premiers principes de l'astronomie, mais exposez avec un ordre & une clarté admirables. La sphère, la théorie des planètes, & les differens systêmes de Ptolomée, de Copernic & de Tycho-Brahé, font la matiere des trois livres qui le composent. Gassendi l'envoya au Comte & le pria de le recevoir, non comme un ouvrage digne d'un aussi grand Prince qu'il lui, mais parce que c'étoit une de ses productions. Les différentes éditions qui en ont été faites prouvent la bonté & le cas que le Public en a fait.

1647.

Peu de jour après, il reçut la nouvelle de la mort de Joseph Gautier, prieur de la Valette, le plus ancien de ses amis : il me semble que j'ai perdu la moitié de moi-même ; plût à Dieu que je pûsse faire connoître un jour à *Gass. Vales.* l'univers, sa sagesse, sa bonté & sa sincere amitié que j'ai éprouvée pendant tant d'années : c'est ainsi qu'il expliquoit ses sentimens au comte d'Alais.

Gass. Wendel. Quelle perte, dit-il à Wendelin ! Quel personnage, grand Dieu ! Il n'est pas nécessaire que je vous parle de la beauté de son esprit, de la solidité de son jugement, de sa grandeur d'ame, de l'innocence & de la candeur de ses mœurs, & de toutes ses excellentes qualitez, vous le connoissez parfaitement.

*Pitt. hist. de
l'égl. d'Aix.*

Gautier étoit né dans un bourg du diocèse d'Aix appelé Rians, le 24. Novembre 1564. Sa mort arriva à Aix le 5. de Décembre 1647. Il étoit âgé de 83. ans : il avoit fait connoître dès sa jeunesse qu'il avoit un genie propre à toutes les sciences ; il s'appliqua à l'astronomie, aux mathématiques, à la médecine, à la théologie, à l'un & à l'autre droit : il prit le bonnet de docteur en théologie & em-

brassa l'état ecclésiastique. Son habileté dans la jurisprudence le rendit célèbre dans le barreau, où il devint le soutien & le protecteur des pauvres & des orphelins. Sa grande connoissance du droit canon auquel il s'appliqua long-tems & avec beaucoup de succès, le fit consulter par les plus habiles docteurs dans les affaires les plus difficiles. Comme l'astronomie & les mathématiques firent le principal objet de ses études, il y fit de plus grands progrès que dans les autres sciences : il fut l'intime ami de Peyresc, d'Ismaël Bouillaud, de Gassendi, de Wendelin, de Morin. Le président Thomassin de Mazaugues conserve à Aix dans sa belle bibliothèque, les observations astronomiques que Gautier avoit faites avec Peyresc : Gautier remplit avec honneur sous plusieurs Archevêques, & même pendant la vacance du siège, la dignité de grand vicaire. Le comte d'Alais, Honoré II. prince de Monaco, le cardinal Antoine Barberin, connurent son mérite & lui donnerent dans toutes les occasions des preuves éclatantes de leur estime.

1648.



LIVRE CINQUIEME.

Cette triste nouvelle ne fit qu'altérer davantage la santé de notre Philosophe. Les médecins craignant que son mal ne fût incurable, lui conseillèrent d'aller prendre l'air natal ; mais il ne pouvoit s'y résoudre, tant à cause des incommoditez du voyage, que des guerres civiles qui agitoient la Provence. Dans le tems qu'il étoit encore incertain du parti qu'il prendroit, la Providence conduisit à Paris Descartes : il étoit venu en France pour mettre ordre à quelques affaires domestiques. L'abbé d'Estrées qui a été ensuite évêque, duc de Laon & cardinal, & qui étoit alors regardé comme le protecteur des gens de lettres, quoiqu'il n'eût encore que 20. ans, ne laissa pas échapper cette occasion de réconcilier ces deux grands hommes : il voyoit avec peine que cette brouillerie formoit une espece de schisme dans la république des lettres ; il donna tous ses

*Baill. vie de
Desc. l. 7.
c. 13.*

*Sorb. de vit.
& morib.
Gassen.*

soins à cette réconciliation ; il ne lui fut pas difficile de réussir ; il s'agissoit de réunir deux philosophes qui s'estimoient mutuellement. L'abbé de Maroles en qualité d'ami commun leur porta la parole, & les invita au nom de l'abbé d'Estrées à un repas ; plusieurs sçavans furent aussi invitez pour être les témoins de cette réconciliation, entr'autres le fameux docteur de Lau-noy, les abbés de Maroles & de Marivaux, de Roberval, les PP. Marin, Merfenne & Hilarion de Coste Minimes. Gassendi fut le seul qui ne put s'y trouver à cause d'une nouvelle incommodité, dont il fut attaqué pendant la nuit ; mais après le repas l'abbé d'Estrées mena toute la compagnie chez Gassendi : ce fut là que ces deux grands hommes s'embrassèrent. Dès le moment que sa santé lui permit de sortir, Gassendi fut rendre sa visite à Descartes, ils s'accusèrent mutuellement de trop de credulité de part & d'autre : ils convinrent de bonne foi du caractère de l'esprit philosophique qui traite quelquefois avec trop d'indifférence ce qui s'appelle éclaircissement nécessaire sur des sujets de méconten-

1648.

tement. Descartes retourna encore chez Gassendi avant son départ pour la Hollande, ils renouèrent très-sincèrement leur amitié, elle ne souffrit plus la moindre altération.

Le P. Merfenne ne survêcut pas long-tems à leur réconciliation, étant mort le 1. Septembre : Gassendi oubliant ses propres incommoditez pour aller à son secours. Le mal de ce Religieux étoit un abcez au côté droit, Gassendi & les médecins le prirent pour une fausse pleuresie : on lui ouvrit le côté, il expira au milieu des douleurs âgé de 60. ans moins huit jours. On l'ouvrit après sa mort comme il l'avoit ordonné, & l'on trouva l'abcez deux doigts au dessus de l'endroit où on lui avoit percé le côté ; desorte que si on eût fait l'incision vis-à-vis du mal, il auroit vraisemblablement échappé. Gassendi qui s'étoit trouvé à l'une & à l'autre de ces opérations, le manda au comte d'Alais. Ce Pere passoit pour l'homme de son tems qui avoit le meilleur cœur, le plus droit & le plus simple. Il étoit né dans le Maine au bourg d'Oise : ses ouvrages lui ont acquis un grand nom dans la république des let-

*Hil. de Coste
vie du P.
Merf.*

*Baill. vie de
Desc. l. 15.
c. 15.*

*Gass. Vales.
p. 291.*

*Hil. de Coste
ut sup.*

tres, & donné rang parmi les illustres du dix-septième siècle.

1648.

Cependant le comte d'Alais informé du triste état de la santé de Gassendi qui lui ouvroit son cœur comme au meilleur de ses amis, tâchoit de dissiper ses craintes & ses allarmes : il souffroit avec impatience son éloignement, & ne souhaitoit rien tant que de l'avoir auprès de lui : ce qui le porta à lui écrire le 22. Septembre. » Vous trouverez ici tout le repos & toute la tranquillité dont vous avez besoin, vous y trouverez la même liberté qu'autrefois, vous y recouvrirez une santé parfaite, vous y jouirez des caresses de vos amis, vous me ferez vous seul plus cher que tous les miens : assisté de votre génie & de votre conseil, je vaincrai mes ennemis. Votre pays natal vous donnera vos forces ; que vous dirai-je, c'est à votre seule présence que j'attache mon salut & mon unique contentement. »

Vales. Gass.
page 382.

Il n'étoit pas possible que Gassendi résistât à une lettre si obligeante & si pressante ; il ne l'eut pas plutôt reçue, qu'il écrivit au Comte le 2. d'Octobre qu'il n'y avoit plus que l'absence de

Pag. 292.

1648.

Pag. 293.

Champigny & de Luillier qui pûssent le retenir, qu'il ne pouvoit pas se résoudre à partir sans les avoir embrassé, qu'ils arriveroient au premier jour & qu'aussitôt il partiroit : ce qu'il fit ; car il arriva à Lyon le dernier jour du même mois. Le cardinal de Lyon voulut l'engager à passer avec lui quelques jours à la campagne, mais une nouvelle incommodité le retint trois semaines au lit. Il commençoit à recouvrer ses forces, lorsque Neuré qui se trouvoit dans cette ville, tâcha de mettre des obstacles à son départ pour jouir plus long-tems de sa présence : pour mieux réussir dans son dessein, il lui conseilla de ne point s'embarquer sur le Rhône, mais d'attendre la litiere du Comte. Gassendi qui s'apperçut de son dessein, partit la semaine d'après & se rendit à Tarascon à la fin de Novembre : il craignoit de ne pas arriver à Aix avant la fin du mois ; car il vouloit observer une éclipse de lune, ce qu'il craignoit arriva : il se donna cependant bien des soins pour l'observer, mais il ne put pas le faire avec cette exactitude & cette précision qu'il auroit désiré faute d'instrumens. Les PP.
de

de la Doctrine Chrétienne le posterent dans la tour de leur college ; il avoue qu'il n'ose rien assûrer. La litiere du Comte étant arrivée ce jour-là, il se rendit à Aix le deux Décembre chez le comte d'Alais : il s'arrêta dans cette ville le reste de l'année & une partie de la suivante.

Au commencement de Janvier il reçut une lettre latine du fameux Chappelle, son ancien disciple : il étoit alors à Montpellier : sa lettre est pleine d'éloges ; il la finit par des vers latins en forme de priere au Dieu Janus ; car ce poëte ne connoissoit d'autre divinité, que celles de la fable (a). En voici le sens.

*Capell. Gass.
pag. 521.*

O toi, le principe & la fin de l'année & de tous les siècles, pere saint, à qui les poëtes ont donné deux visa-

(a) O tu principium simulque finis
Lapsu continuo fluentis anni,
Ævi, sancte parens, bifronsque Janæ
Cui vates duplicem dedere vultum
Ut posses duplici videre vultu
Et quæ præteritis fuere sæclis,
Et quæ sunt aliis futura in annis;
Dicas, Janæ pater, rogamus omnes,
Dicas te rogat universus orbis,
Viderunt-ne parem patres sepulti?
Viderunt-ne parem futura proles
Gassendo physicæ inclyto patrono
Verarumque patri scientiarum?

O

1649.

„ges pour marquer ton double pou-
„voir sur le passé & sur l'avenir, pere
„Janus nous t'en prions tous, réponds-
„nous, l'univers entier t'en prie ; nos
„peres ont-ils vû, ou nos neveux ver-
„ront-ils un personnage semblable à
„Gassendi, le maître de la physique &
„le pere des véritables sciences. „

Comme Gassendi va se trouver à Aix dans l'événement le plus chagrinant pour le Comte ; qu'il avoue lui-même que peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté avec lui ; il est à propos de dire ici un mot du sujet de ces troubles, & de ses fuites qui se trouvent naturellement liées avec sa vie.)

*Mém. ms.
de Louis De-
corm. Avocat
Général.*

Les brouilleries qui divisoient le comte d'Alais avec le parlement de Provence, commencerent par l'enregistrement que ce Comte voulut faire faire au Parlement d'un édit daté du mois de Janvier 1641. portant érection & création d'une Chambre des requêtes, composée de deux présidens & de quatorze conseillers. Le Comte témoigna beaucoup de zele pour l'enregistrement de cet édit. Cette Chambre des requêtes ne subsista pas ; elle fut cassée, mais le Parlement fut érigé en semestres ; &

pour l'exécution de ce nouvel établissement, la cour envoya à Aix trois intendants, de Seve, de Here, & de Breteuil, & deux huissiers de la chaîne. Après bien des conférences tenues entre le comte d'Alais & les trois intendants, où se trouverent le comte de Carces, lieutenant général de la province, & Mesgrigni premier président, & qui n'aboutirent à rien, Michel Mazarin archevêque d'Aix, cardinal de sainte Cecile & frere de Jules Mazarin, cardinal ministre, arriva à Aix : les principaux officiers du Parlement furent le visiter ; il leur conseilla d'obéir, & de céder au tems, mais de faire bien du bruit lorsqu'il seroit parti pour Paris. Ces messieurs suivirent son conseil, & le lendemain les deux huissiers de la chaîne s'étant présentés au Parlement pour notifier l'interdiction de tous ses membres, ils sommerent les anciens officiers de faire place à ceux de la Chambre des requêtes érigez en présidens & conseillers du Parlement semestre : ce qui fut fait sans opposition.

Le Jeudi gras on vit paroître en masque dans les rues une trentaine d'anciens officiers du Parlement dans l'in-

1642.

tention de faire soulever la ville d'Aix ; mais cette tentative ne réussit pas , & trois d'entre eux furent exilés à Sisteron , à Antibes & à Entrevaux : ce qui ne fit qu'aigrir davantage les esprits ; car pour empêcher que les offices du Parlement semestre , qui restoient à remplir ne le fussent , les anciens officiers se porterent à des violences très-considérables , qui obligerent le comte d'Alais à faire signifier encore onze lettres de cachet à autant de vieux officiers du Parlement & entr'autres à Louis Decormis de Beaurecueil avocat général , que j'ai dit être l'intime ami du Comte ; mais qui depuis le commencement des brouilleries , avoit embrassé vivement le parti de son corps , dont il étoit comme l'ame : ils furent envoyez en différentes provinces ; mais par le crédit du cardinal de sainte Cécile , ils eurent tous permission de revenir dans le comtat Venaissin.

Après le premier semestre passé , le Comte ne voulant pas permettre aux anciens officiers d'entrer au palais , le Roy envoya à Aix l'abbé le Feron avec des ordres exprès pour faire rentrer dans la ville les exilés , & rétablir l'an-

rien Parlement dans l'exercice de ses fonctions : cet abbé fut à leur rencontre à la tête de trois cens hommes jusques à la Durance : ils furent reçus à Aix par la noblesse & par le peuple en triomphe ; on alluma des feux de joie, on fit couler des fontaines de vin, on illumina les maisons. L'abbé le Féron reçut ensuite de nouveaux ordres pour remettre en place les vieux officiers de gré ou de force ; mais le Comte s'y opposa, & son opposition ne servit qu'à mettre le Roy du côté du Parlement : on tenta en vain toutes les voyes d'accommodement.

Les choses en étoient là lorsque le comte d'Alais sous prétexte d'un ballet, attira à Aix le duc de Richelieu général des galeres, & grand nombre de capitaines & d'officiers de la marine. Les habitans qui étoient déjà indisposés contre le Comte qui leur avoit ôté la liberté des élections consulaires, ne virent pas d'un œil indifférent tant de gens de guerre. Gassendi arriva dans ces circonstances, & fut descendre chez le Comte. On peut bien s'imaginer que toutes ces brouilleries ne servoient pas à lui redonner la santé,

1649.

qu'il venoit chercher en Provence ; il aimoit trop le Comte & sa patrie, & il avoit trop d'amis parmi les anciens officiers du Parlement, pour ne pas faire son possible, autant que sa santé pouvoit le lui permettre, pour tâcher à rétablir la paix entre le Parlement & le Gouverneur.

Les affaires se brouilloient cependant tous les jours de plus en plus, & François de Grignan archevêque d'Arles, qui faisoit la fonction de pacificateur entre les deux partis, assisté du comte de Carces, de Seguiran premier président de la chambre des comptes étant venu à bout de conclure une paix, eurent le chagrin de la voir rompre le jour d'après. Ce jour-là on faisoit hors la ville une procession solennelle dans laquelle le Parlement assistoit ; elle commençoit déjà à défiler hors de la ville, lorsque tout à coup un payfan se prit à crier, que les ennemis s'étoient emparés de la tour de la grande Horloge. A ces cris tous ceux qui étoient sortis rebroussèrent chemin, & se rendirent en desordre dans l'église métropolitaine de S. Sauveur, qui est dans le voisinage, & d'où ils

étoient partis : les chanoines & les consuls se réfugièrent dans la sacristie pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire : cette retraite sauva la vie aux consuls.

Les vieux officiers attentifs à ce qui se passoit, profiterent d'une occasion si favorable ; accompagnez du comte de Carces ils se rendirent tous armés sur le champ à l'hôtel de ville, pour en chasser ceux qui s'étoient emparez de la tour, & en vinrent facilement à bout.

Cependant le Comte étoit à la place des Prêcheurs, vis à vis le palais, où il rangeoit en bataille vingt-quatre compagnies d'infanterie ou de cavalerie, dont il donna le commandement au général des galeres ; il posta dans toutes les avenues du palais des gens de confiance pour le garder, surtout du côté de l'église de la Madeleine où est situé l'appartement du Gouverneur.

Dans le tems que les partisans du Semestre tendoient les chaînes, qu'ils baricadoient les rues voisines de l'appartement du Comte, les Parlementaires, Decormis à leur tête, le pistolet à la main, chasserent non seulement les soldats postez aux environs, mais en-

1649.

core les vingt-quatre compagnies qui étoient à la place des Prêcheurs. Ce magistrat aussi brave que sçavant avoit servi autrefois avec distinction sous le prince Maurice de Nassau, & portoit avec lui la terreur & l'épouvante. Les officiers du sémestre furent si effrayez, que plusieurs furent se cacher dans des tombeaux. Les officiers du Parlement se dispoisoient à attaquer l'appartement du Comte lorsqu'il se rendit prisonnier avec le général des galeres: on convint que les troupes sortiroient ce jour-là de la ville, ce qui fut exécuté sur le champ: elles furent coucher à Aiguilles village à une lieue d'Aix; que pour l'assurance du Comte & du général des galeres, le président Henri-Forbin-Meynier baron d'Oppede, qui fut peu de tems après premier président, & Gaspar Venel conseiller au Parlement, demeureroient dans le palais.

Ensuite les vieux officiers qui s'étoient rendus à l'hôtel de ville revêtus de leur robe rouge, prirent le chemin du palais à la lueur des flambeaux & des illuminations de toutes les maisons; quoique la distance du

palais à l'hôtel de ville ne soit pas grande, ils furent trois heures en marche à cause de l'affluence du peuple. Decormis qui avoit été toute cette journée dans une agitation continuelle, arrivé au palais, fit un discours fort éloquent qui surprit d'autant plus qu'il n'avoit pas eu le tems de le méditer, aussi fut-il fort applaudi : il fit voir que les vieux officiers du Parlement étoient les véritables lumieres, que ceux du semestre n'avoient été que de faux brillants qui avoient disparu en même tems qu'on avoit dissipé la vapeur qui leur avoit donné la naissance : ce discours fini & celui de J. B. Forbin de la Roque qui présidoit, les conseillers presens prêterent serment de fidélité.

On boucha ensuite toutes les issues du palais à chaux & à sable, & les chaînes furent tendues : ce fut un vrai bonheur pour Gassendi de ne s'être pas trouvé chez le Comte lorsqu'il fut arrêté. Le lendemain le Parlement s'assembla de nouveau, & les conseillers qui n'avoient point paru la veille s'y trouverent, & prêterent le serment ; l'archevêque d'Arles & le comte de Carces y furent présents, & admi-

1649.

rerent comme tous les autres la harangue de Decormis qui parla encore une heure avec beaucoup de dignité : sur ses réquisitions le président de la Roque, après avoir pris les avis, prononça trois arrêts. Le premier *cassa le semestre*; le second *destitua les consuls*; le troisième *remit en place ceux qui l'étoient l'année précédente*, & fit *abattre les barricades*.

A cette nouvelle le roi fit écrire au cardinal Bichi, évêque de Carpentras, de se rendre promptement à Aix; les conférences continuerent jusques au 27. de Mars, que le Roy supprima le semestre, donna une amnistie générale pour le passé, licencia les troupes. L'attache & les contributions furent données aux Consuls procureurs du pais, aussi-bien que la liberté des élections consulaires à toute la province. Le comte d'Alais & le Général des galeres furent mis en liberté. Le même jour le Comte & le Général se rendirent à Marseille : les Marseillois les reçurent en triomphe, & parurent si animez contre la ville d'Aix, qu'ils menaçoient d'aller l'assiéger, lorsque la peste déconcerta leurs projets. Le Comte se re-

ura à Toulon, où la noblesse & les députez de toutes les villes furent le visiter. 1649.

Gassendi qui étoit demeuré à Aix, lui écrivit le premier d'Avril une lettre, où après lui avoir dit, qu'il ne comptoit pas encore s'en retourner à Digne, parce qu'il travailloit à un petit ouvrage qu'il ne pouvoit pas finir dans sa patrie, il ajoûte : *Vivez toujours semblable à vous-même, avec cette égalité, cette tranquillité qui vous rend supérieur à tous les accidens de la vie.* Le Comte lui répondit le 6. du même mois : *pour ce qui me regarde, je suis & je serai toujours le même, prêt à me réconcilier à mes ennemis, fidèle à mes amis, & très-cher à mon Gassendi.* Tels étoient les véritables sentimens du Comte : c'étoit un Prince pacifique; mais ceux qui étoient auprès de lui ne l'étoient pas : aussi, bien loin que la paix fût bien affermie en Provence, les deux partis étoient au contraire plus aigris que jamais, & les hostilitéz continuoient de part & d'autre.

Au commencement de Juin, Gassendi partit pour Digne; il y fut reçu

Gass. Vales.
pag. 293.

Vales. Gass.
pag. 483.

Sorb. in. vit.

Gass.

1649.

avec toute la joie, & tous les honneurs possibles; ce qu'il attribue aux bontez que le Comte avoit pour lui. Il étoit si aimé, que son arrivée dans cette ville étoit toujours un vrai jour de fête: on fermoit les boutiques, & ses compatriotes alloient au devant de lui avec de grandes démonstrations de joie. Il s'en falloit bien que ni l'évêque de Digne, ni le Gouverneur de la province, fussent reçus si honorablement. Sorbier dit en avoir été le témoin lui-même.

Pag. 295.

Sa santé étoit si chancelante, qu'il n'étoit pas plutôt guéri d'une incommodité, qu'il retomboit dans une autre: il ne fut pas inutile à sa patrie dans ce tems de trouble & de confusion; il lui rendit des services essentiels. On ne pouvoit avoir auprès du Comte une meilleure recommandation que la sienne.

Gass. Segui.
pag. 295.

Cependant Barancy qui avoit pris soin de l'édition de l'apologie d'Epicure, faisoit imprimer la philosophie du même. Gassendi ne fut pas plutôt averti que cet ouvrage alloit paroître, qu'il écrivit au chancelier Seguier, que Chapelain lui remettroit la philosophie d'Epicure, & l'ample commen-

taire qu'il y avoit joint ; qu'il avoit eu envie de le lui dédier , mais que l'unique raison qui l'en avoit empêché , c'étoit qu'il n'estimoit pas assez cet ouvrage pour mettre à la tête un nom aussi respectable que le sien. Nous apprenons encore de cette lettre , que ce chancelier aimoit beaucoup Gassendi , qu'il l'avoit pressé de prendre un logement dans son hôtel , qu'il lui avoit donné dans toutes les occasions un grand accès auprès de sa personne ; qu'il ne lui avoit jamais refusé aucune grace , tant pour lui que pour ses amis ; qu'il avoit envoyé très-souvent chez lui pour s'informer des nouvelles de sa santé , & lui offrir ses services ; qu'il vouloit sçavoir à quels ouvrages il travailloit ; qu'il lui témoignoit une grande confiance ; qu'il le prenoit souvent pour compagnon de ses promenades ; enfin que ce Magistrat agissoit avec lui comme avec un de ses meilleurs amis : il fut obligé d'interrompre cette lettre , parce qu'il fut attaqué de la fièvre ; de sorte qu'il ne put l'achever que quelques jours après ; il la finit en le priant de vouloir bien accepter ce présent , & lui dit qu'il auroit été très-mortifié que cet

1649.

ouvrage fût venu jusqu'à lui, sans qu'il l'eût accompagné des marques de son très-humble respect, & de son parfait dévouement pour sa personne.

Cet ouvrage parut à Lyon en latin cette année en trois volumes in-folio sous ce titre : *Remarques critiques sur le dixième livre de Diogene Laerce qui traite de la vie, des mœurs & des écrits d'Epicure*. Gassendi dédia cet ouvrage à François Barancy qu'il qualifie d'Avocat. On trouve à la tête deux lettres qu'il lui avoit écrites, l'une du 3. Août 1646. la seconde du trois Mars 1647. Cette dédicace fit beaucoup d'honneur à Barancy.

Gass. epist.
Haf. franç.
Baran.

Gassendi fut fâché qu'il l'eût mise sous presse à son insçu, parce que s'il en avoit été averti, il eût retranché plusieurs répétitions, surtout par rapport au grec, entr'autres tout ce qui sentoit la critique; afin que rien ne pût arrêter le lecteur, & auroit renvoyé toutes ces notes critiques parmi les notes philologiques qu'il préparoit, & qu'on trouve au troisième volume in-folio de ses œuvres. Il y a une grande différence entre l'édition de Lyon de 1649. dont je parle, & celle de 1658. les no-

res n'y sont pas aussi étendues dans celle-ci, & sont purement grammaticales pour la correction du texte; au lieu que dans celle-là, les observations ou commentaires contiennent, outre les mêmes notes, des explications plus étendues sur la philosophie. Gassendi avant sa mort s'entretenant avec Montmor de ses ouvrages, retrancha & ajoûta tout ce qu'il trouva à propos: comme depuis l'impression de cet ouvrage, il travailla long-tems à sa philosophie, il y inséra tout ce qu'il avoit retranché de ses animadversions; de sorte qu'il n'étoit plus nécessaire de réimprimer ce qui étoit déjà dans sa philosophie qui est à la tête de cette édition posthume.

Ces observations sont une suite de la vie & de l'apologie d'Epicure: après avoir fait connoître ce philosophe par lui-même, il voulut expliquer ses sentimens & sa doctrine, après en avoir rejeté toutes ses impietez. Avant que d'entrer dans sa philosophie, on trouve quelques additions à son apologie. Cette philosophie est divisée en trois parties, la première qu'il appelle canonique, tient la place de la logique,

*Animad.
l. 10. Diog.
Laert.*

1649.

la seconde est la physique, la troisième la morale : après l'épître dédicatoire suit le dixième livre de Diogene Laërce en grec avec la traduction latine de Gassendi ; il déclare qu'il l'a revu sur les manuscrits les plus anciens dont deux qui sont dans la bibliothèque du Roy, lui ont été communiqués par Nicolas Rigault, & par Pierre & Jacques Dupuy. Il a aussi profité des remarques de Charles-Annibal Fabrot, sçavant jurisconsulte d'Aix, d'Erycius Puteanus, & de celles d'Aldobrandin que Luc Holstenius lui avoit envoyées.

Menag. observ. in Diog. Laert.

Dans les lett. Stamml. hist.

Philosophia Fears. Diog. Laert. l. 10.

Em. Casaubon not. in Diog. Laert. t. 5. p. 580.

On a porté divers jugemens de cette traduction & de ses notes. Menage qui l'avoit, à ce qu'il dit, engagé à cet ouvrage, en faisoit beaucoup de cas ; il ne le cite jamais sans faire son éloge, aussi-bien que Sorbier. Stamlei le cite souvent, Jean Pearson donne de grandes louanges à son travail, quoiqu'il n'approuve pas qu'il ait choisi Epicure pour l'objet de ses études ; mais Emeric Casaubon fils d'Isaac, n'en parle pas favorablement, & critique en deux endroits ses notes. Meibomius fait encore pis ; il le redresse souvent & sans aucun ménagement, qualifiant sa tra-

duction d'absurdité & d'ineptie ; & quoiqu'il le loue beaucoup du côté de son sçavoir & dans la philosophie & dans les autres sciences , & qu'en particulier il trouve son commentaire digne d'être lû de tout le monde, il soutient qu'il n'étoit pas assez versé dans les connoissances que doit avoir celui qui entreprend de traduire des auteurs grecs, & qu'enfin il étoit philosophe & non pas grammairien. Il blâme ailleurs la licence qu'il a prise de changer , d'ajôûter & de retrancher ce qu'il a jugé à propos dans sa version. Sorbier convient de cette liberté : il faudroit être plus habile que je ne suis, pour décider qui de ces auteurs a raison.

*Meyb. p. 633.**Lett. p. 318.*

Gassendi a rassemblé la philosophie d'Epicure , de Diogene Laërce , de Cicéron , de Seneque & de plusieurs autres ; il a lié tous ces fragmens ensemble , & en a fait un corps d'ouvrages ; il ajôûte qu'il n'a pas fait difficulté après Seneque, de faire passer sous le nom d'Epicure ce que Metrodore, Hermachus, Colote & plusieurs autres Epicuriens ont écrit ; qu'il attribue aussi les sentimens de Lucrece à Epicure , parce que Lanctance dit : *Epicuri sunt*

*Gass. Francis.
Baran.*

1649. *omnia quæ delirat Lucretius.* Tout ce qui est en grec est d'Epicure; il n'a pas eu la même attention pour les écrits des autres Epicuriens.

On trouve à la fin de l'ouvrage des appendices, entr'autres l'idée ou l'assemblage de la philosophie d'Epicure, qu'on trouve aussi à la tête des trois volumes in-folio, & qui fut encore imprimée in-4°. à Amsterdam. Sorbier avoit traduit en françois cet ouvrage, & sa traduction auroit été imprimée dès l'an 1652. si Sorbier à qui Augustin Courbé en envoya quelques feuilles à Orange, n'eût pas écrit à Valentin Conrart d'en arrêter l'impression pour complaire à Gassendi, qui pour des raisons particulières ne souhaitoit pas la publication de cet ouvrage. Suivent son observation de l'éclipse de la lune faite à Tarascon, plusieurs remarques sur la terre habitable, une évaluation des festerces. Ce dernier ouvrage a paru dans la suite avec des augmentations très-considérables, de la nourriture des animaux & des veines lactées, du poux & de la respiration des mêmes animaux, & de la circulation du sang.

Grav. vie
de Sorb.

Lett. de Sorb.
pag. 233, &
315.

Les divisions & les hostilitéz continuant en Provence, on ne trouva pas à la Cour de meilleur expedient pour rappeler la paix, que de faire dresser par S. M. des articles qui seroient observez par les deux parties. S. Aignan, maréchal de bataille en fut le porteur : ils furent dressez à Compiègne & datez du 8. du mois d'Août; l'un & l'autre parti s'y soumit, & aussitôt le Comte qui étoit dans une maison de campagne du territoire d'Aix appelée Beauvoisin, fut visité par les différentes cours & les principaux de la ville qui furent lui demander pardon de tout ce qui s'étoit passé, & lui promettre de réparer par leurs soumissions & leurs dévouement, leurs fautes passées. Il partit peu de tems après pour Toulon, où il reçut de nouveau les députez du Parlement, & ceux de la Chambre des Comptes, qui lui dirent qu'ils avoient été à Beauvoisin par ordre du Roy, mais qu'ils venoient de leur pur mouvement lui réiterer les mêmes protestations & lui demander son amitié : ils furent très-bien reçus, & le Comte leur rendit la visite. Instruit des désordres que ses troupes faisoient en Provence, il donna aussi-tôt

*Bouche hist.
de Prov t. 2.
pag. 252.*

330 VIE DE GASSENDI,
1649. des ordres pour les faire sortir ; ainsi
les troubles parurent apaisés : mais
ils eurent encore d'autres suites. Le

Valesf. Gass. Comte en donna avis le 26. du même
pag. 383. mois à Gassendi : *Le grand Dieu vient*
de donner la paix par sa puissance : le
doigt de Dieu est ici, & celui qui donne
le pouvoir de faire la guerre a ôté le
vouloir. Je suis très fâché que votre
santé ne se rétablisse pas ; car je sou-
haite jouir de la présence d'un ami
de toutes les heures.

La mauvaise santé de Gassendi l'arrêta
presque toute l'année à Digne : cepen-
dant les troupes du Comte qui n'étoient
pas sorties de Provence, firent bien du
dégât à Digne & aux environs, & no-
Gass. Valesf. tre Philosophe se donna bien des soins
p. 297. 298. pour prévenir leurs ravages. Toutes
299. les lettres qu'il écrivit au Comte, car
il n'en écrivoit pas d'autres, ne sont
remplies que de demandes qu'il lui fait,
tantôt pour la ville de Digne, tantôt
pour celle de Valençole, tantôt pour
Chanterrier, tantôt pour de simples
particuliers, ou des remerciemens qu'il
lui fait des faveurs & des graces qu'il
lui accordoit, & des attentions qu'il
faisoit à ses recommandations.

1649.

A la fin d'Octobre, arriva à Toulon Louis de Lorraine duc de Joyeuse, grand-chambellan de France, fils de Charles de Lorraine, duc de Guise, autrefois gouverneur de Provence : il venoit épouser Anne-Marie de Valois, fille unique du comte d'Alais. Ce mariage se fit au commencement de Novembre, toute la noblesse de Provence y assista, tant en considération du Comte que de la maison de Guise. Le Comte avoit invité Gassendi à cette fête : il se disposoit à y aller ; mais la maladie de sa sœur l'arrêta d'abord : il fut ensuite attaqué lui-même de nouveau, il attendit la litiere du Comte ; desorte qu'il ne put arriver à Toulon qu'à la fin du même mois.

*Bouche hist.
de Provence t.
2. pag. 962.*

Cependant malgré toutes ses attentions, sa réponse à J. B. Morin devint publique cette année : Neuré la fit imprimer, il mit à la tête une longue préface fort vive contre Morin, & l'adressa à François Barancy : il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. En 1646. Morin fit un voyage en Provence : arrivé à Aix, il fut rendre visite au prieur de la Valette son ancien ami & son protecteur : il rendit aussi

*Nav. epiist.
prés. apol.
Gassen.*

332 VIE DE GASSENDI,
1649. visite à Neuré, & se glorifia devant
eux, en vrai fanfaron, des grands avan-
tages qu'il prétendoit avoir sur Gas-
sendi. Il ajouta même qu'il l'avoit forcé
par ses raisons à garder le silence : il n'é-
pargna pas aussi Ismaël Bouillaud, le
premier astronome de son tems, & l'in-
time ami du prieur de la Vallette &
de Neuré.

Id. idid.

L'indiscrétion de Morin ne leur fit
pas oublier qu'ils étoient chez eux ; ils
ne manquerent à aucun des devoirs de
la politesse & de la bienfiance ; mais
quand il se fut retiré, faisant réflexion
au tort que pareils discours pouvoient
faire à Gassendi, ils résolurent de
faire imprimer sa réponse. Le prieur
de la Vallette remit à Neuré l'origi-
nal que Gassendi lui avoit adressé :
Neuré l'envoya aussi-tôt à Lyon à Ba-
rancy, & le pria de prendre soin de
cette impression. Morin instruit que
cette réponse étoit sous presse en donna
aussi-tôt avis à Gassendi. Notre Philo-
sophe lui promit d'en écrire vivement
à Barancy ; il s'acquitta de sa parole,
& lui défendit expressément de faire
paroître cette réponse ; aussi n'enten-
dit-on plus parler de cette piece pen-
dant plus de deux ans.

1649.

Id. ib. d.

Gassendi avant que de retourner en Provence alla prendre congé de Morin, ils renouvelèrent leur protestation d'amitié : arrivé à Lyon Neuré & Barancy lui firent un secret de cette impression, craignant avec raison qu'il ne les obligéât à la supprimer absolument, & Gassendi qui fut presque toujours malade dans cette ville oublia de leur en parler ; mais sa surprise fut extrême six mois après, lorsque Neuré & Barancy lui en envoyèrent des exemplaires, & lui apprirent en avoir fait présent à leurs amis de Paris & d'ailleurs. L'ouvrage étoit imprimé depuis plus de deux ans ; car l'épître de Neuré à Barancy qui est à la tête, est écrite d'Aix, & datée du 8. Novemb. 1646. Dans un avis le Libraire déclare : que l'impression s'est faite à l'insçu de M. Gassendi ; que ce qui a porté ses amis à mettre cette Apologie sous presse, c'est qu'ils n'ont pas voulu que l'ouvrage de ce grand homme restât dans l'oubli. Je n'ai osé leur refuser cette satisfaction ; je l'ai imprimé à loisir ; j'en ai tiré peu d'exemplaires ; je les ai gardé très-long-tems chez moi ; ce n'est même que malgré moi que

*Epist. préf.**Apol.**Avis au Lecteur.*

* Ce n'est que
la troisième &
non pas la qua-
trième.

» je souffre qu'il paroisse au jour, parce
» que j'appréhende que M. Gassendi
» n'en soit fâché; mais c'est l'affaire de
» ceux qui me forcent à le publier,
» qu'ils en portent eux seuls la peine. »
Il est intitulé : *Apologie de Pierre Gas-
sendi contre le livre de J. B. Morin qui
a pour titre : Les autels de la terre rom-
pus, ou* IV. * *lettre sur la communi-
cation du mouvement, au vénérable Jo-
seph Gautier prieur de la Vallette, le
plus ancien de mes amis. Lyon, Barbier
1649. in-4°.*

Gass. lett.
franç. à J. B.
Morin.

Il n'est pas possible d'exprimer jus-
ques à quel point Gassendi en fut fâ-
ché. La première chose qu'il fit, fut
d'écrire à Neuré & à Barancy pour se
plaindre de leur conduite; ensuite il
écrivit à Morin pour lui témoigner le
chagrin qu'il avoit de cette publica-
tion: il envoya sa lettre à Luillier pour
la lui remettre; elle est écrite de Mar-
seille, & datée du 11. de May. » Quand
» on n'auroit donné, lui dit-il, un
» coup de poignard, je n'en aurois
» pas ressenti une douleur plus vive:
» Dieu sçait les reproches que j'en ai
» faits à ces Messieurs, & le mécon-
» tentement que je leur ai témoigné:
il

il n'est point d'excuse qu'il ne lui
fassé ; il lui jure, à foy d'homme d'hon-
neur, que la chose a été faite & te-
nue avec tant de secret, qu'il n'en a
rien appris jusques après sa publica-
tion. Je voudrois, ajoute-t-il, que
vous puissiez lire dans mon cœur ;
parce qu'encore qu'il vous demeurât
quelque déplaisir à l'égard de la chose,
il ne vous demeureroit néanmoins
aucun scrupule à l'égard de ma vo-
lonté qui demeure toujours très-con-
stante à vous estimer, honorer, ai-
mer & servir. Plût à Dieu qu'en tout
ceci il se pût trouver quelque expé-
dient pour vous satisfaire, parce que
je le ferois de très-bon cœur, & je
ne me contenterois point de defa-
vouer simplement, comme je suis
prêt de le faire, & en particulier & en
public, le procedé de ces Messieurs ;
pour avoir publié l'Apologie au pré-
judice des prieres ; & si je l'ose dire,
des défenses très-expresles que je
leur en avois faites, & de la parole
qu'ils m'avoient donnée ; en un mot
il n'y a rien que je ne voulusse avoir
fait ou donné pour empêcher, s'il se
pouvoit, que la chose fût arrivée, &

1649.

» pour vous donner toute sorte de sa-
 » tisfaction, comme à une personne à
 » qui je souhaite toute sorte de con-
 » tentement & de bonne fortune. Je
 » m'estime malheureux, parce que la
 » piece que ces Messieurs ont publié
 » contre mon intention est de moi, &
 » très-malheureux si vous n'êtes point
 » disposé à croire qu'il n'y a point eu
 » du tout de mon fait en leur procedé.
 Une lettre si honnête auroit dû étouf-
 fer tous les ressentimens de Morin con-
 tre notre Philosophe : au moins c'est
 l'effet qu'elle auroit produit dans l'es-
 prit de tout autre ; mais il étoit si plein
 de lui-même & de son mérite, & d'un
 caractère si fougueux, que cette lettre
 fit sur lui un effet tout contraire : il
 voulut même se persuader que Gassendi
 n'étoit rien moins que sincere. Il écri-
 vit le 23. Juin une longue lettre à An-
 toine Gautier conseiller au Parlement
 de Provence, & neveu du prieur de
 la Vallette, pour se plaindre à lui de
 la conduite de son oncle : c'est dans
 cette lettre, qu'il rendit publique, qu'il
 s'efforce de noircir la réputation de
 Gassendi ; car après avoir inséré sa let-
 tre toute entiere, il introduit un de

*Lett. de Mo-
 rin à Antoine
 Gautier.*

ses amis à qui il fait dire, qu'il est bien difficile de croire, que M. Gassendi n'ait pas consenti à la publication de son ouvrage, parce qu'il avoit passé & séjourné à Lyon en allant en Provence; qu'il n'étoit pas croiable qu'il n'eût pas vû Neuré, Barancy & son Imprimeur, & qu'ils ne lui eussent pas parlé de cette impression; que l'avis de l'Imprimeur n'étoit qu'une ruse inventée pour couvrir son jeu, & que son horoscope devoit apprendre à se défier de lui.

Cette lettre fut regardée par les amis de Gassendi comme une déclaration de guerre: un ami de Gautier nommé la Roche répondit pour lui le 6. Juillet; il adressa sa réponse à J. B. Morin qu'il qualifie professeur en astrologie pour se moquer de lui: il lui dit que Gautier n'a pû répondre lui-même à cause du déplorable état auquel se trouvoit la ville d'Aix, & qu'en qualité de serviteur & d'ami de ce Conseiller il a bien voulu se charger de lui faire des excuses. On découvrit dans la suite que cet ami prétendu étoit un personnage supposé; que c'étoit Neuré ou Barancy qui s'étoient masqués sous le

*Lett. de la
Roche à J. B.
Morin.*

1649.

nom de la Roche, aussi Morin les en accuse-t-il.

Lett. de Morin à la Roche.

Cependant les amis de Morin n'ou-
 bloient rien pour l'empêcher de ré-
 pondre; mais il ne voulut pas les écou-
 ter. Dans la réponse qu'il fit au pré-
 tendu la Roche, il continua à maltrai-
 ter Gassendi; il parle *de ses productions*
comme d'un habit de friperie rapiecé
de quantité de vieilles & différentes opi-
nions, sans rien résoudre à la Pyrro-
nienne, &c. Il affecta de lui envoyer
 par la poste de gros paquets remplis
 de ses injurieux écrits, dans lesquels
 il disoit avec ostentation qu'il s'abste-
 noit de répondre à son Apologie,
 parce qu'il lui avoit donné parole d'en
 user ainsi; il répétoit ces paroles si sou-
 vent qu'on pouvoit les regarder comme
 des menaces.

*Lett. franç.
 de Gassen. à
 J. B. Morin.*

Gassendi, quelque patient qu'il fût,
 en fut vivement offensé, & pour lui
 faire sentir qu'il ne lui avoit aucune
 obligation de son silence, il lui écrivit
 de Digne au mois de Septembre une
 très-longue lettre, qui est l'unique de
 toutes celles qu'il a écrites en françois
 qu'il ait fait imprimer: il lui déclare
 qu'il lui rend sa parole, qu'il lui donne

permission d'écrire, qu'il le défie de le faire même solidement; il répond à tous ses reproches d'une manière à contenter les personnes sensées. Cette lettre est écrite avec tant de modération & de solidité, qu'on ne peut qu'être vivement choqué contre Morin quand on la lit; s'il lui échape quelque chose, on voit que c'est malgré lui-même & contre son intention & son temperament. Cette lettre mit Morin hors de lui-même; il lui répondit le 17. Octobre: ce qu'il y a de singulier, c'est que ce bon homme est surpris que Gassendi puisse se fâcher de ce qu'il avoit écrit dans ses précédentes lettres, & qu'il croyoit au contraire devoir attendre de sa part des politesses & des complimens: c'est dans cette lettre qu'il accable Gassendi d'injures & d'outrages, qu'il lui reproche sa mauvaise foy, son peu d'honneur, son ignorance même. Je ne trouve nulle-part que Gassendi ait pensé à lui répliquer.

*Répon. de
Mor. à Gass.*

Mais Neuré & Barancy ne furent pas si patiens: Neuré écrivit le 25. Septembre à Luillier qu'il appelle Conseiller au Parlement de Metz. C'est dans

*Lettre de
Neuré à Luill.*

1649.

cette lettre qu'il dit, qu'il avoit bien prévu. que Morin continuant ses anciens procédés, lasseroit enfin la patience de M. Gassendi, & qu'il l'obligeroit à une défense qui feroit connoître combien peu cet astrologue méritoit les égards qu'il avoit pour lui, & les éloges que sa politesse lui avoit prodiguez; & comme tout son dessein étoit de faire passer Morin pour un visionnaire, il rapporte ses visions sur l'arrivée de l'Antechrist, il entre dans le détail de ses charlataneries, & le pousse sans aucun ménagement. Après Neuré, Barancy se mit sur les rangs, & lui écrivit aussi une lettre le 26. d'Octobre; elle est écrite sans aigreur; c'est une raillerie continuelle: elle piqua encore plus Morin que celle de Neuré. Morin semblable à Ismaël se battoit contre tous, il faisoit face partout; il ne laissa aucun écrit sans réponse: on est fatigué de lire tant de redites, & de trouver éternellement dans ses réponses des tas d'injures au lieu de raisons.

Lett. de Barancy à Morin.

1650.

Cette guerre littéraire ne finit pas avec l'année 1649. elle recommença même plus vivement à cause des nouvelles insultes que fit Morin à Gassendi;

car il n'étoit pas assez sage pour garder le silence ; mais il étoit assez plein de lui-même , pour s'imaginer qu'il avoit écrasé tous ses ennemis , & qu'il pouvoit impunément leur insulter. Dans cette fole persuasion il prit de nouveau la plume , & composa une dissertation qu'il intitula : *Des atomes & du vuide* : elle étoit contre la philosophie d'Epicure que Gassendi venoit de mettre au jour ; il l'adressa à Henri de Bourbon évêque de Metz ; il accuse Gassendi d'avoir avancé des faussetés contre Dieu , contre l'Eglise & contre la nature. Quoique les faits que je m'en vais raconter se soient passés les années postérieures , je les infererai ici pour ne pas couper le fil du démêlé. Bernier qui avoit gardé jusqu'alors le silence se mit sur les rangs , & fit paroître l'année 1651. un écrit latin qu'il intitula : *Anatomie du ridicule rat , ou impertinente dissertation de J. B. Morin astrologue , contre l'exposition qu'a*

*Bern. anat.
ridic. muris o
&c.*

donnée Pierre Gassendi de la philosophie d'Epicure , par François Bernier. C'est dans cet ouvrage qu'après avoir réfuté solidement tout ce que Morin avance contre Gassendi , il le tourne en ridi-

cule, sur la fausse prédiction qu'il avoit faite de Gassendi, dont je me suis abstenu de parler jusqu'à présent.

Gassendi avoit donné autrefois le point précis de sa Nativité à son ami Jacques Valois, dans le tems que celui-ci étoit encore infatué de l'astrologie : Valois dressa avec soin l'horoscope de Gassendi sur le calcul des tables Rodolphines & sur les triangles sphériques, avec toutes les figures des planètes : Morin avoit eu communication de cette piece qu'il estimoit infiniment, & dont il se servit dans sa lettre à Antoine Gautier, pour prouver qu'il y avoit beaucoup de maligne influence dans l'esprit de Gassendi; qu'il étoit porté à la dissimulation; qu'il étoit facile à s'irriter, & prompt à se laisser emporter à la chaleur de son temperament. La Roche instruit par le sçavant Gautier, qu'il n'y a aucune figure natale sur laquelle il ne soit aisé, en suivant même les regles de l'art, de dire tout le bien ou tout le mal qu'on veut, lui répondit, « Si vous n'aviez
« pas été indisposé contre M. Gassendi,
« vous n'auriez trouvé que miracles
« en lui, qu'aspects favorables dans

*Morin à
Gaut. ut sup.*

*La Roche à
Morin ut sup.*

les astres ; mais parce que vous prétendez qu'il vous a choqué, vous dites tout le contraire : vous ne parlez que des choses passées ou de celles que vous supposez être arrivées ; est-ce tout ce que vous sçavez faire ? Prédisez-nous quelque chose de ce qui doit lui arriver. »

Morin accepta le défi, & fit un tour de son métier ; puisque vous me présentez, lui réplique-t-il, je veux avoir en ceci plus d'égard à la conservation de la vie de M. Gassendi, qu'à mon honneur. Je dis donc, que s'il n'est pas attentif à sa santé, il court hazard de mourir de maladie l'an 1650. & le plus fort de la maladie ou du péril, doit tomber sur la fin de Juillet ou au commencement d'Août ; lequel tems à grand peine passera-t-il, sans éprouver périlleusement en sa personne, les malignes influences de Saturne & de Mars ; & qu'il fasse profit de cet avis & m'en sçache gré : je n'en dis pas davantage, lui souhaitant une plus longue vie. » Morin repete la même prédiction dans sa réponse à Gassendi : » Vous me devez, lui dit-il, remercier de cet avis & y bien

Morin à la Roche.

*Rép. à Gass.
ut sup.*

1650.

344 VIÈ DE GASSENDI,

„ prendre garde , comme je suis sûr
„ que vous ferez. Quoique vous vous
„ mocquiez encore publiquement de
„ l'influence des astres & vous ne veuil-
„ liez pas vous en rétracter , peut-être
„ qu'en prenant bien garde à vous ,
„ vous pourrez éviter ce malheur ;
„ pourvû que la nature & les forces ne
„ vous manquent pas : car quand je
„ vous dis que vous courez hazard de
„ mourir l'an 1650. ce n'est pas à dire
„ que vous mourrez certainement , ou
„ que ce sera la dernière de vos années ,
„ comme l'entendent sottement les
„ ignorans des termes de l'astrologie ,
„ mais cela signifie seulement qu'il y
„ a grand péril à éviter , & peut-être
„ que ma prédiction & les soins que
„ vous apporterez , vous sauveront la
„ vie. *Nam potest qui sciens est multos*
„ *stellarum effectus evertere* : quand on
„ est instruit , on peut éviter l'influence
„ des astres. „

Morin n'ignoroit pas que Gassendi étoit parti de Paris dans un très-pitoyable état ; qu'il étoit condamné par les Médecins ; que depuis qu'il étoit en Provence , sa santé ne se rétablissoit pas ; il croioit sa prédiction sûre : en

tout cas il y mettoit tant de clauses, que si le contraire arrivoit, il lui seroit facile de trouver des échapatoires. Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que Gassendi ne se trouva jamais mieux que l'année 1650. Il reprit tellement ses forces, que dès le 5. Février, il grimpa la plus haute montagne de Toulon avec Neuré, Blondel, Bernier, Chappelle, la Poterie son secrétaire, pour faire les experiences du vuide avec le vif argent : sa bonne santé continua toute l'année & la suivante. Bernier trouvant Morin en défaut, ne l'épargna pas, & le poussa à bout : rien n'est si divertissant que les échapatoires de cet astrologue dans cette occasion; il répond comme les faux prophètes, qu'il n'avoit pas dit positivement que Gassendi mourroit cette année-là, mais qu'il l'avoit seulement averti d'un péril mortel qui pouvoit être évité par de sages précautions, par une diete réguliere, par des exercices moderez ; qu'apparemment la peur de la prédiction l'avoit obligé de prier Dieu plus ardemment de lui conserver sa santé, & que ses prieres ayant été exaucées, avoient démenti l'astrologie, qui, sans cela, n'auroit pas été trom-

*Abregé de
la vie des sça-
vans ast. Mor.*

1650.

peuse ; qu'enfin l'influence des astres n'agit pas nécessairement, & que l'homme sage en peut détourner l'effet. Bernier lui fit des insultes & des huées capables de faire fremir les plus intrepides devins ; il ne lui laissa pas même ce foible retranchement, il revint à la charge & soutint dans un autre ouvrage latin qui a pour titre : *Etincelle du ridicule* rat, qu'il dédia à Chapellet ; que c'est une effronterie punissable par les magistrats, de publier qu'un tel ou un tel mourroit une telle année, & qu'il y a mille gens qu'une semblable menace est capable de faire mourir ; que de tels prophètes s'engagent nécessairement à souhaiter la mort des personnes sur la destinée desquelles ils ont osé prononcer. Il ne s'arrêta pas là, il publia de plaisans contes de lui ; il n'oublia pas son avarice, Morin ne se déconcerta pas ; il répondit à tous les chets d'accusation : il soutint à l'égard de celui-ci, qu'il n'étoit pas avare, qu'il ne l'avoit jamais été, que son étoile portoit même qu'il étoit aussi liberal que Gassendi étoit épargnant.

Favilla ridiculi muris.

Id. ibid.

Bernier donna à cette réponse tout le plaisant & tout le ridicule que mé-

ritoit ce tour d'imagination : il fit remarquer que cet astrologue tomboit par-là dans une contradiction manifeste ; & qu'ayant soutenu dans ses défaites ordinaires, & lorsque l'événement avoit fait voir la fausseté de ses prédictions, que les astres n'agissent pas nécessairement, & que l'homme en peut détourner l'effet. On ne pouvoit plus sçavoir s'il n'avoit point détourné nécessairement l'effet de l'étoile qui l'inclinoit naturellement à la liberalité, qu'il y avoit même bien de l'apparence qu'il l'avoit détourné par sa conduite, & par conséquent qu'il étoit bien misérable de détourner contre lui des secours si naturels & si à portée, & avec lesquels il lui étoit si aisé d'être vertueux : enfin il le joua de tant de manieres, que Morin vomit un torrent d'injures contre ses adversaires dans un livre qu'il mit au jour en 1654. sous le titre: *Lettre de Vincent Panurge sur les trois imposteurs écrite à J. B. Morin, docteur en médecine.* Ces trois imposteurs sont Gassendi, Bernier & Neuré: ce fut là le dernier acte d'hostilité, il avoit grand tort d'attaquer Gassendi, car il ne pensoit pas à lui, & nous

1650.

n'avons rien de lui dans cette dispute, que les deux lettres françoises qu'il écrivit à Morin l'an 1649. ainsi finit cette guerre, Gassendi en fut le sujet : ses amis la soutinrent avec chaleur, & repoussèrent Morin de tous ses retranchemens, & lui apprirent qu'un homme qui a de mauvais procédez ne mérite aucun égard.

*Baill. vie de
Desc. t. 2. p.
423.*

Dans le tems qu'il étoit occupé à Toulon à ses observations astronomiques & physiques, René Descartes mourut à Stokolm le 2. Fevrier 1650 âgé de 53. ans ; il avoit été appelé dans cette ville par la reine Christine qui vouloit apprendre sa philosophie ; il y étoit arrivé depuis le commencement d'Octobre 1649. C'a été le plus grand philosophe que la France ait produit ; s'il n'a pas connu toutes les merveilles de la nature, il a mis ceux qui sont venus après lui sur les voyes de les connoître autant que l'homme en peut être capable. Sa réconciliation avec Gassendi avoit été très-sincere de part & d'autre, & lorsque Sorbier s'avise de dire le contraire, c'est qu'il prétend que sa réponse aux Instances de Gassendi n'a paru qu'après sa réconciliation : ce qui est faux.

*Sorb. in vit.
Gassen.*

Ces deux grands hommes, dit Perrault, étoient d'un caractère bien différent. Descartes n'étoit jamais plus aise que quand il avançoit des propositions contraires aux opinions reçues: Gassendi se faisoit plaisir de conformer les siennes, autant qu'il le pouvoit, à celles qu'il avoit trouvé établies. L'un se distinguoit par la profondeur de ses méditations, l'autre par l'étendue de sa littérature. L'un vouloit que tous ceux qui l'avoient devancé n'eussent presque rien connu dans les choses de la nature; l'autre tâchoit à faire voir par de favorables interprétations, que les anciens avoient pensé les mêmes choses qu'on regardoit comme nouvelles. L'un sembloit être entraîné par ses propres lumières, l'autre paroissoit toujours en être le maître: en un mot l'on eût dit, que l'un avoit des connoissances plus grandes que son ame, & que l'autre avoit l'ame plus grande que ses connoissances. L'on ne peut disputer que Gassendi n'ait mérité d'être mis en parallele avec lui; qu'il n'ait été l'un des plus sages, des plus moderez & des plus raisonnables de ses adversaires.

*Perrault hom.
illust. art Des.*

Id. art. Gass.

1650.

*Bouche hist.
de Prov. t. 2.
pag. 254.*

Cependant les affaires se brouil-
loient de nouveau en Provence : dans
une émeute à Marseille le capitaine
aux gardes du comte d'Alais fut tué,
& le mois d'Août d'après, lui & le
comte de Carces reçurent ordre de se
rendre à la cour : le comte de Carces
partit sur le champ : le comte d'Alais
prétextait des excuses ; mais on ne vou-
lut pas y avoir égard ; il fallut partir,
& le marquis d'Aiguebonne lieutenant
général fut nommé commandant de
Provence.

Gassendi étoit toujours à Toulon
occupé à faire mettre en ordre le ca-
binet du comte d'Alais, que j'appel-
lerai désormais le duc d'Angoulême ;
c'est le nom qu'il prit à la mort de
son pere. Toutes les lettres que lui
écrivait Gassendi ne parlent que de l'en-
vie qu'il a de le voir de retour ; il se
flatte toujours qu'il retournera triom-
phant dans son gouvernement ; il le
félicite des moindres événemens favo-
rables. Dès le mois de Mars la nou-
velle étant arrivée en Provence que les
princes avoient obtenu leur liberté ;
la ville de Toulon qui étoit très-affec-
tionnée au duc d'Angoulême, regar-

*Gass. epist.
pag. 303.*

dant cette délivrance comme une nouvelle qui lui étoit favorable, parce qu'il étoit cousin des princes, fit des réjouissances publiques dont Gassendi lui envoya la relation : Luillier étoit venu le joindre à Toulon dans l'intention de passer en Italie ; il tomba malade ; Gassendi en parle souvent dans ses lettres. Cependant les affaires du duc d'Angoulême ne prenoient pas un certain train qui dût faire espérer un prompt retour ; car elles varioient sans cesse, tantôt il chantoit victoire, tantôt il perdoit toute espérance ; la cour même agitée ne sçavoit quel parti prendre.

1650.

*Gassen. Val.
pag. 301.*

Luillier se trouvant un peu mieux voulut absolument partir pour l'Italie, & tout ce que put faire Gassendi fut de l'accompagner jusqu'aux isles d'Hyeres, où il s'embarqua : ensuite Gassendi quitta Toulon au milieu du mois d'Avril, s'en alla à Digne, où il reçut une lettre du Duc qui lui apprit que les députés du parlement d'Aix étoient arrivez à la cour pour lui demander un autre Gouverneur que lui ; qu'ils avoient offert le gouvernement de Provence à tous les Princes, & me-

1651.

*Gass. epist.
pag. 302.*

*Comm. de re-
bus celest. p.
469.*

*Val. Gassen.
pag. 386.*

1651.

naçoient de nouvelles guerres si on ne leur accordoit leur demande. « Ils ne voyent pas, ajoûtoit le Duc, que de pareils discours ne serviront qu'à avancer mon retour ; je m'en retournerai en Provence avec la même intrépidité que j'ai témoignée dans la prison : mes ennemis ne me connoissent pas, plus ils s'échauffent, plus je suis froid ; quand ils ne parlent que guerre, je ne pense qu'à la paix. Je

Gass. Valesf.
pag. 308.

ne doute pas, répond Gassendi, que vous ne reveniez armé du même courage & de la même intrépidité qu'on a admirée en vous : vos ennemis ne sont pas si à craindre qu'ils le disent ; je ne puis pas m'imaginer qu'ils tiennent ces discours pour vous épouvanter, ils vous connoissent, leur dessein n'est que de détacher de votre parti ceux qu'ils sçavent y être très-fidèles. » Comme on se flate toujours que les choses réussiront lorsqu'on les fouhaite ardemment ; dans une autre lettre le duc d'Angoulême

pag. 384.

lui marque : que dans moins d'une semaine son affaire sera terminée à son

Gass. Valesf.
pag. 309.

contentement ; Gassendi qui le fouhaitoit autant que lui, lui en témoigne

sa joie. Cependant il s'en falloit bien que son affaire dût si-tôt finir.

1651.

En ce tems-ci arriva la mort de François Barancy, il avoit été attaqué deux fois d'apopléxie, & deux fois les médecins l'avoient retiré des portes de la mort : au sortir d'un repas qu'il avoit fait avec quelques amis, il fut se baigner dans la Saone à cause des grandes chaleurs qu'il faisoit ; mais à peine fut-il dans l'eau qu'il fut attaqué pour la troisième fois : tout ce qu'il put faire fut de rentrer dans son bateau où il expira ; il étoit âgé d'environ cinquante-six ans : outre sa lettre à Morin, il a fait imprimer une relation de la mort de Cinq-Marc & de Thou. Les Princes s'étant retirez de la cour, quelques personnes se déclarerent pour eux en Provence, & les troubles recommencerent à Marseille. Tous ces événemens n'accommoderent pas les affaires du duc d'Angoulême : Gassendi attentif à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir l'instruisoit de tout ce qui se passoit en Provence.

*Chor. in vit.
Petri Boess.*

*Bouche hist.
de Prov. t. 2.
pag. 972.*

Luillier étoit toujours incommodé, & Gassendi craignoit infiniment pour lui : avant son départ il étoit menacé de

1652.

Gass. Vales.
pag. 314.

ptisie ; les lettres qu'il recevoit de lui & de ses compagnons de voyage ne lui promettoient rien de favorable, & quoiqu'il dût s'attendre à recevoir à tous moimens la nouvelle de sa mort, quand il l'apprit, il en fut consterné. » Je » ne puis m'empêcher, écrit-il- au Duc, » de regretter un ami qui m'étoit si cher, » vous pouvez juger de ma douleur, » vous qui sçavez combien notre amitié » étoit intime & ancienne. » Sa mort arriva à Pise au commencement de Janvier de l'an 1652.

Gass. Bouil.
pag. 315.

On eût dit alors que Gassendi avoit oublié tous ses amis, non seulement il ne les prévenoit pas comme il avoit accoutumé de le faire, mais même il ne leur répondoit pas. Ismaël Bouillaud lui avoit écrit plusieurs fois inutilement, & ce ne fut qu'au commencement d'Avril que Gassendi rompit le silence pour lui faire part d'une éclipse de lune qu'il avoit observée : il lui marque en même tems qu'il compte retourner bien-tôt à Paris & passer les fêtes de la Pentecôte à Lyon ; il écrit les mêmes choses au duc d'Angoulême, & ajoute que si le Roy y va, il diffèrera son voyage.

Quoique les villes de Toulon, de Sisteron de saint Tropez, & plusieurs autres, de même qu'un grand nombre de gentilshommes, demandassent instamment le retour du Duc, les députez du Parlement & ceux de la Chambre des Comptes, s'y opposoient, alléguant pour toute raison qu'il avoit favorisé l'un des partis qui agitoient la France, & que son retour pourroit entretenir & augmenter la division : au Parlement se joignirent les Consuls d'Aix, procureurs du pays, & les Députez des villes d'Aix, d'Arles, de Marseille ; de sorte que le Roy nomma le 8. d'Avril Louis de Vendôme, duc de Mercœur, au gouvernement de Provence. Le duc d'Angoulême ressentit vivement ce coup ; appelé par les villes & gentilshommes de son parti, & poussé par les Princes, il se mit en chemin pour retourner en Provence & soutenir ses droits. Gassendi fut aussi sensible à ce revers de fortune que lui-même ; il prit alors la résolution de différer son voyage jusqu'à l'autonne, se flâtant d'embrasser encore le Duc en Provence ; mais ce qui contribua davantage à l'arrêter, fut que les che-

1652.

*Bouche hist.
de Prov t. 2.
pag. 977.*

Id. ibid.

*Pag. 316. &
317.*

356 VIE DE GASSENDI,
1652. mins n'étoient pas sûrs à cause des guerres civiles qui désoloient le royaume. Cependant il ne restoit point oisif, & il continuoit à travailler à sa philosophie; car celle qu'il avoit donnée n'étoit pas la sienne, mais celle d'Epicure.

*Gass. Bern.
pag. 317.*

*Perrault hom.
illustres art.
Gassen.*

François Bernier lui apprit alors la belle découverte que Pecquet avoit faite du canal thorachique. Gassendi dans la longue lettre latine qu'il lui écrit & qui est l'unique qui nous reste de celles qu'il lui avoit écrites, lui marque n'avoir pas encore oui parler de cette découverte, & le prie, après avoir pris le bonnet de docteur en médecine, de venir le joindre, & d'apporter l'ouvrage dont Pecquet lui avoit fait présent: il douta long-tems de la vérité du fait, il souhaitoit cependant que l'expérience en pût confirmer la certitude. Après avoir long-tems combattu cette communication du chyle avec les veines lactées, il se rendit enfin quelques années après aux fréquentes dissections que Pecquet fit en sa présence. Il se réjouissoit d'avoir eu cette connoissance avant sa mort, ajoutant qu'il regardoit ces vérités qui se prou-

vent l'une par l'autre, comme les deux poles de la médecine, sur lesquels elle devoit rouler désormais; car il n'estimoit pas les médecins qui n'admettent pour cause de toutes les maladies, que le combat des qualitez & les différentes températures des humeurs.

Cependant le duc d'Angoulême étoit parti de Paris le 22. de Juin escorté de deux cens chevaux que le prince de Condé lui avoit donné pour l'accompagner. Le Roy averti de sa marche le fit suivre par quatre cens : il fut rencontré au lieu de S. Bonnet de Sault en Poitou, arrêté & conduit à l'armée du Roy qui campoit devant Montrond. L'historien de Provence assure qu'il s'étoit laissé prendre volontairement, & qu'il avoit fait avertir le Roy de son départ pour se dégager des importunités des princes & des gentilshommes de Provence qui pressoient son retour; ce qui paroît d'autant plus vrai-semblable qu'il avoit laissé à Orléans l'escorte que le même prince de Condé lui avoit envoyée, & n'avoit pris avec lui que vingt cavaliers; il avoit toujours témoigné une obéis-

*Bouche hist.
de Prov. t. 2.
pag. 980.*

Id. ibid.

1652.

Valef. Gass.
pag. 390.Gass. Valef.
pag. 319.

fance & une fidélité inviolable au Roy, & il avoit coutûme de dire : *Je serai toujours fidèle, quoiqu'on me puisse faire ou aux miens.* Il écrivit de sa prison à Gassendi, qui dans la réponse qu'il lui fit, après l'avoir loué de sa constance & de sa fermeté, lui rappelle l'intrépidité qu'il avoit montrée dans sa prison à Aix, & l'instruit des faux bruits qui couroient sur son compte, entr'autres qu'il avoit été conduit à Pierre-en-Cise.

La réputation de Gassendi étoit alors dans son plus haut période, & malgré les écrits de Morin, son mérite étoit généralement reconnu parmi le monde sçavant : il avoit même pénétré dans le palais des Rois ; car Bourdelot lui écrivit de Stokolm que Christine reine de Suede avoit conçu une parfaite estime pour lui, & qu'il feroit bien de lui écrire : ce que Gassendi fit en latin au mois de Juillet (a). Plein de la plus profonde vénération

(a) Christine reine de Suede étoit fille de Gustave Adolfe roy de Suede, qui fut tué en 1632. à la bataille de Lutzen, & de Marie Eleonor fille de Jean Sigismond electeur de Brandebourg : elle naquit en 1626. & fut reconnue reine en 1632. sous la tutelle de cinq officiers.

pour

pour cette princesse, Gassendi relève ses grandes qualités par les éloges les plus délicats, & finit par ces paroles : Vivez toujours heureuse, ô vous la plus éminente des femmes, continuez à être le modèle que tous voudront suivre, & que peu pourront atteindre. (a)

Gassendi profitant de son loisir, & de sa santé, commença à renouer son commerce épistolaire avec Hevelius ; il le remercie du service qu'il avoit rendu à Bernier pendant son séjour à Dantzic ; il lui apprend que Bernier vient de prendre le bonnet de docteur en médecine à Montpellier avec beaucoup d'applaudissement, & il ajoute qu'il a prié Bouillaud de lui communiquer les observations qu'il lui avoit envoyées sur une éclipse de lune.

Gassendi attendoit avec impatience des nouvelles du duc d'Angoulême, lorsqu'il reçut une de ses lettres datée de Paris, dans laquelle il lui annonçoit sa liberté, & son retour à Paris. C'est dans celle que Gassendi lui fit en ré-

Valesf. Gass.
p. 390. *Gass.*
Valesf. p. 321.

(a) Vive igitur semper felix, ô ut eminentissima sic gloriosissima feminarum, ac perge exemplum fieri quod omnes suscipiant, pauci assequantur. *Gass. Chr. Saccorum Reg. pag. 317.*

1652.

ponse, qu'il parle de la philosophie chrétienne de ce prince qui le mettoit au dessus des événemens, que rien ne pouvoit le troubler, ni l'abbattre dans l'adversité, comme rien ne pouvoit l'élever & l'enorgueillir dans la prospérité : il ajoute que quoiqu'il soit vivement pressé par ses amis de Paris de partir avant l'hiver, il a résolu cependant d'attendre le printems.

*Lett. de Gass.
à Honoré Bou-
che à la tête de
son histoire.*

Honoré Bouche, prêtre d'Aix, qui travailloit à l'histoire de Provence, le consulta au mois d'Août sur plusieurs difficultez ; il ne lui répondit que le 18. Septembre ; il s'excuse d'abord auprès de son ami du long silence qu'il a gardé avec lui ; le félicite du bel ouvrage qu'il a entrepris, & lui souhaite une longue vie & une santé parfaite pour l'achever heureusement : il lui apprend que la latitude de la ville de Digne est de quarante-quatre degrés six minutes. Pour ce qui regarde la différence de la longitude de cette ville & de celle de Paris, il croit qu'il la saura plus sûrement lorsqu'il aura eu avis des observations qu'on aura faites à Paris de l'éclypse arrivée le 17. de ce mois ; il lui dit que la latitude

d'Arles est de quarante-trois degrez trente-huit minutes ; il ajoute que sans les troubles du royaume il se feroit déjà rendu à Paris, où parmi plusieurs opuscules il auroit fait imprimer *une notice de l'église de Digne*, & offre de lui envoyer son manuscrit s'il en a absolument besoin. Comme Bouche lui avoit demandé s'il avoit trouvé beaucoup d'additions de M. de Peyresc dans Gruter, il répond qu'il n'y en a pas beaucoup, & lui promet de les lui communiquer. Il renvoye Bouche à sa physique & aux pages 237. & 241. de la vie M. de Peyresc, où il trouvera son sentiment sur la formation des pierres de la Crau (a). Comme il vouloit aussi sçavoir ce qu'il pensoit sur la fosse que C. Marius avoit fait faire auprès du Rhône, & qui porte encore son nom ; dans un voyage, lui dit-il, que je fis autrefois avec M. Bochart de Champigni, intendant de Provence, depuis Arles jusqu'à la tour de Bouc, je ju-

(a) On appelle Crau ce te grande plaine qui est entre les villes de Sallon & d'Arles, laquelle est remplie d'une quantité étonnante de pierres lices & polies ; les anciens l'appelloient le Champ d'Hercule. *Campus Herculis* : & prétendoient que c'étoit le lieu où Hercule s'étoit battu avec les géants Albion & Bergion. *Pompon. Meta.*

geai que l'Itineraire d'Antonin sembloit justifier, que cette fosse étoit non ce qu'on appelle le petit Rhône qui est du côté du Languedoc, mais un canal qui va d'Arles à Marseille, sans courir le danger de passer par les *Tignes*: & ce qu'on appelle aujourd'hui *Fos*, semble être quelque reste de cet ancien bâtiment qui avoit été fait le long du canal, & qui est représenté à la vieille mode dans cet Itineraire. Enfin Bouche souhaitant de sçavoir quel étoit le sentiment de Peyresc sur l'*Enarginum* de Ptolomée, il lui dit, que ce sçavant homme ne lui en avoit jamais parlé; que Joseph Gautier croyoit que c'étoit le lieu qu'on appelle aujourd'hui le *Vernegue*: mais que pour lui il croyoit au contraire que c'étoit le village d'*Orgon*; que Peyresc croyoit que l'*Æthenopolis* étoit le village de la Napoule au diocèse de Frejus. On voit que Gassendi n'ignoroit pas l'histoire de sa province, & que son érudition s'étendoit sur tout ce qui pouvoit exciter la curiosité d'un sçavant.

La réponse que lui fit la reine de Suede lui est trop glorieuse pour ne pas la rapporter ici toute entiere. Les louan-

ges qu'elle lui donne sont d'autant plus remarquables, qu'elle avoit elle-même beaucoup de mérite, desorte qu'elle n'avoit pas besoin des yeux d'autrui pour juger de celui de notre philosophe : elle sçavoit & les langues & les sciences, & surtout la philosophie qu'elle avoit apprise de Descartes : elle lui écrivit de Stokolm le 25. Septembre 1652. la lettre qui suit.

Vous êtes si généralement honoré & estimé de tout ce qui se trouve de personnes raisonnables dans le monde ; & on parle de vous avec tant de vénération, que l'on ne peut sans se faire tort vous estimer médiocrement. Ne vous étonnez donc pas s'il se trouve au bout du monde une personne qui se voit intéressée à vous estimer infiniment, & ne trouvez pas étrange qu'elle ait suborné vos propres amis pour vous faire connoître qu'elle ne s'éloigne pas des sentimens de tout le genre humain, lorsqu'il est question de donner à votre mérite une estime non commune. Je reste infiniment obligé à celui qui vous a fait connoître une partie des sentimens d'estime que j'ai pour vous

Christ. à Gas.
P. 335.

1652.

» & je le suis d'autant plus, puisque
» ce bon office est un surcroît des au-
» tres services qu'il m'a rendu, & en-
» core que je confesse lui devoir le ré-
» tablissement de ma santé & de ma
» vie, & qu'il semble qu'après cela il
» ne se puisse rien ajoûter à ce que je
» lui dois ; néanmoins je confesse que
» l'obligation de m'avoir procuré des
» assurances de votre estime, égale tous
» les autres dont je lui suis redevable ;
» aussi est-il vrai qu'il est lui seul digne
» de m'avoir procuré ce bien, mais je
» vous prie de me donner la satisfac-
» tion de la durée de notre commerce ;
» & puisqu'il ne m'est pas permis d'es-
» perer le bien de pouvoir en présence
» vous présenter mon estime & bien-
» veillance, permettez néanmoins que
» mes lettres vous assûrent des senti-
» mens avantageux que je conserverai
» toute ma vie pour vous, & que les
» vôtres me puissent donner les con-
» firmations de votre bonne volonté.
» Souffrez que mes lettres interrompent
» quelquefois vos méditations & votre
» loisir ; je vous consulterai comme
» l'oracle de la vérité pour m'éclair-
» cir de mes doutes, & si vous voulez

prendre la peine d'instruire mon ignorance, vous ne ferez autre chose, si non d'augmenter le nombre de ceux qui sçavent vous estimer dignement. Je vous prie de croire que j'observerai vos préceptes aussi religieusement, comme on est obligé d'observer les dogmes des plus célèbres législateurs: jugez après cela combien je vous serai redevable des lumieres que me donneront vos belles connoissances, & croyez que je ne ferai jamais ingratitude envers vous, & que je veux cultiver avec soin l'estime & la bienveillance d'un si grand homme que vous êtes. *Signé* CHRISTINE.

Cette lettre fut suivie d'une de Bourdelot son premier médecin; il lui avoit déjà écrit pour lui apprendre le cas que la Reine avoit fait de sa lettre: vous le connoîtrez beaucoup mieux par celle qu'elle vous écrit: elle fera bien aise d'en avoir de tems en tems; les préceptes moraux venans de votre part seront très-bien reçus; & si vous y mêlez de la doctrine, de l'érudition, des observations de physique, elle en fera bien satisfaite; nous nous efforcerons de notre côté d'y répondre:

Q iiiij

1652.

Messieurs Bochart, Naudé, du Fresne, Meybomius & moi, nous étudions fort, & nous tâchons de plaire par nos études à cette Reine qui est l'honneur de l'univers ; jamais rien n'a été si éclairé & si judicieux. Cette lettre est datée de Stokolm du 17. Octobre.

Id. ibid.

Deux jours après Naudé lui écrivit aussi pour lui témoigner la joie qu'il avoit de sa correspondance avec la Reine, dont il lui fait un bel éloge. „ Son esprit est tout à fait extraordi-
„ naire, lui dit-il, elle a tout vû, elle
„ a tout lû, elle sçait tout, & en donne
„ des preuves solides dans les occa-
„ sions, & avec tant de facilité & de
„ force de raisonnement, que je suis
„ d'autant plus surpris que je n'en avois
„ pas conçu la moitié de ce que je vois
„ présentement. Ne croyez pas qu'elle
„ soit seulement sçavante en ce qui dé-
„ pend des livres ; car elle l'est parti-
„ culièrement en peinture, en sculpture,
„ en médailles, en antiques & en toute
„ chose belle & curieuse. „

Au commencement de Décembre, Gassendi écrivit une seconde lettre à cette Reine ; c'est une piece bien travaillée, où l'on ne sçait ce qu'on doit

louer le plus ou de l'esprit ou de la modestie de notre Philosophe. Il lui témoigne : qu'il a été couvert de confusion lorsqu'il a vû qu'une si auguste princesse lui donnoit des éloges dont jamais prince n'avoit honoré ni Platon, ni aucun sage. Pour moi qui ne mérite pas d'être comparé à aucun d'eux ; qui connois mon peu de mérite, je prie instamment V. M. si elle me fait jamais l'honneur de m'écrire, de faire attention à ce qu'elle est, & combien je suis peu de chose devant elle. Sur ce qu'elle lui avoit fait connoître, qu'elle voudroit lier avec lui un commerce de lettres. » Vous semblez, lui dit-il, me regarder comme une personne qui mérite cet honneur ; n'est-ce pas le plus grand qui pût jamais m'arriver ? Je suis si surpris de l'estime que vous me témoignez, que mon esprit ne peut s'imaginer que Sa Majesté se souviennne de ce qu'elle est, & de ce que je suis. Vous semblez imiter le grand Pompée, qui visitant le philosophe Possidonius, ne vouloit pas que les li-
cteurs frapassent à sa porte. Ce grand capitaine qui avoit vaincu l'orient &c.

1652.

» l'occident baïssoit ses faisceaux devant
 » ce Philosophe : vous avez vaincu tant
 » de nations ; vous êtes la reine de tant
 » de peuples, & vous ne rougissez pas
 » de vous soumettre aux avis d'un aussi
 » petit homme que moi. » Comme la
 Reine auroit souhaité qu'il l'allât voir
 en Suede ; » il s'excuse sur son âge
 » avancé, sur ses infirmités continuel-
 » les, & sur ce qu'il avoit accoutumé
 » de vivre dans un climat plus temperé
 » que celui de Suede. »

Valef. Gass.
pag. 390. Gass.
Valef. p. 324.

Les Astrologues faisant courir le
 bruit en ce tems-là que le soleil s'é-
 toit écarté de deux degrés de l'éclyp-
 tique, le duc d'Angoulême lui de-
 manda ce qu'il en pensoit. Ce sont, ré-
 pondit-il, des visions : ceux qui répan-
 dent de pareils bruits ne peuvent se
 faire estimer que de l'ignorante popu-
 lace. Le soleil est un astre qui fait tou-
 jours son cours à son ordinaire ; s'il
 souffre quelque altération, elle ne peut
 se connoître en peu de jours, comme
 ils le publioient ; mais même à peine
 pourroit-elle se faire sentir après plu-
 sieurs myriades d'années. Messieurs Ma-
 raldy & de Louville prétendent que la
 déclinaison de l'écliptique est d'une

minute dans quatre-vingts ans, ou 1652.
pour le moins dans cent ans.

Depuis le 18. du même mois Honoré Gautier frere d'Antoine Gautier *Comment. de rebus calēstib. pag. 481.* conseiller au Parlement & neveu du prieur de la Valette observoit à Aix une comète, Sorbier l'observoit à Orange, les Jesuites à Boulogne en Italie, Gassendi la vit à Digne, & le 22. du même mois Ismaël Bouillaud l'observa à Paris: les mêmes Astronomes continuerent leurs observations tous les jours jusques au 5. Février 1653. inclusivement. Gassendi rapporte leurs observations & les siennes dans un long appendice qu'on trouve à la fin de son quatrième volume in-folio; il donne ensuite ses réflexions sur toutes ces observations jour par jour, & insere à la fin une table des différentes situations de cette comète, & une suite de ses mouvemens diurnes.

Il commença l'année 1653. par un remerciement qu'il fit au duc d'Angoulême des bontés qu'il avoit pour Chapelain. » J'ai cru que c'étoit de mon devoir, lui écrit-il, de vous en rendre des actions de graces, parce que je croi avoir reçu moi-même, toutes

Gass. Vales. pag. 325.

1653.

„ les politeſſes que vous lui avez fai-
 „ tes. Chapelain eſt un homme ſçavant,
 „ dont les mœurs ſont très-candides ;
 „ la beauté de ſon eſprit le diſpute à
 „ la maturité de ſon jugement ; il eſt
 „ aimé de tous les gens de bien : c'eſt
 „ le plus officieux de tous les hommes ;
 „ il n'eſt pas poſſible de pouvoir trou-
 „ ver un meilleur ami. J'en dirois da-
 „ vantage ſi je n'étois pas le ſien : j'ajou-
 „ terai ſeulement l'éloge que tout le
 „ monde lui donne d'être l'arbitre de
 „ la poëſie & de l'éloquence. » Gas-
 ſendi ne parloit de Chapelain que com-
 me tout Paris : ſa belle Ode au cardi-
 nal de Richelieu lui avoit fait un hon-
 neur infini, & ſa Pucelle n'avoit pas
 encore paru. Je commence, ajoute Gas-
 ſendi, a guérir du rhume que j'ai ga-
 gné en obſervant la comète : vous voyez
 que c'eſt une mauvaiſe habitude dont
 je ne me corrigerai jamais.

S. Marth.
Gallia Chriſt.

Cette année lui fut très-funeſte par
 la perte qu'il fit de pluſieurs de ſes
 amis : Louis Alfonſe Dupleſſis de Ri-
 chelieu, archevêque de Lyon, abbé de
 S. Victor de Marſeille, grand aumô-
 nier de France & cardinal, mourut à
 Lyon le 23. Mars ; il avoit été nommé

d'abord à l'évêché de Luçon ; mais il refusa cet évêché, & prit l'habit de Chartreux. Armand de Richelieu son frere, cardinal ministre, le tira de sa solitude pour l'élever sur le siège d'Aix, & ensuite sur celui de Lyon : ce prélat étoit un homme sage, plein d'érudition, amateur des gens de bien ; nous avons vû le cas qu'il faisoit de notre Philosophe. Pendant sa dernière maladie il témoigna beaucoup de regret d'avoir quitté sa cellule, & parut vivement pénétré de la crainte des jugemens de Dieu : il tomba dans un espece de découragement ; il gémissoit de n'avoir à présenter à Dieu que de vains titres. Il étoit dans cet état, lorsqu'un serviteur de Dieu qui alloit de Provence à Paris fut le visiter : c'étoit le fameux P. Yvan, prêtre de l'Oratoire, fondateur des Religieuses de la Miséricorde & l'apôtre de Provence : il le regarda comme un ange que Dieu lui envoyoit pour le consoler ; aussi le P. Yvan n'oublia-t-il rien pour tranquilliser son esprit, & ranimer son esperance. Comme le Prélat lui répétoit sans cesse qu'il n'avoit fait aucune bonne œuvre. » Souvenez - vous, Monsei-

Mem. manusc.

1653.

„ gneur, de celle que vous fites à Aix.
 „ On vint vous avertir qu'on ne trou-
 „ voit aucun confesseur pour un pau-
 „ vre malade couvert d'ulceres; l'odeur
 „ qui sortoit de son corps étoit épou-
 „ ventable : vous n'oubliâtes pas que
 „ vous étiez son pasteur ; vous courû-
 „ tes au secours de cette brebis ; vous
 „ entendîtes sa confession ; vous lui ad-
 „ ministrâtes les Sacremens avec une
 „ charité admirable, & vous ne l'a-
 „ bandonnâtes pas jusques à la mort.
 „ Hélas ! mon cher Pere, lui répondit-
 „ il, je ne l'ai pas oublié ; mais ces
 „ malheureux prédicateurs m'en ont
 „ tant loué, qu'ils m'en ont fait per-
 „ dre tout le fruit devant Dieu. ~ Le
 P. Yvan ne se rebutta pas ; il vint à bout
 de calmer son esprit, de sorte qu'il
 mourut tranquillement. On peut juger
 combien Gassendi fut sensible à la mort
 d'un tel ami, & d'un tel protecteur.

*Sob. in vit.
Gassen.*

Le mois de May arrivé, Gassendi
 accompagné de Bernier, prit la route
 de Paris, & fut descendre à l'hôtel
 de Montmor. Henri-Louis Habert de
 Montmor, Maître des Requêtes, l'un
 des quarante de l'Académie Française,
 philosophe, poète latin, & un de ses

anciens & meilleurs amis, l'avoit fait prier très-instamment par Chapelain & par Neuré de prendre un appartement chez lui, il lui en avoit écrit lui-même de la maniere la plus pressante; sa présence fit un vrai plaisir à tous les sçavans, on le regardoit comme un homme résuscité, il n'eut pas plutôt rendu ses visites qu'il écrivit à Wendelin: Me^{ce} voici revenu non de l'Acheron, mais^{ce} des portes de la mort; je suis bien ré-^{ce}tabli d'une longue & dangereuse ma-^{ce}ladie qui m'a détenu plusieurs an-^{ce}nées en Provence. »

*Gass. Wend.
pag. 325.*

Il commençoit à se tranquilliser lorsqu'il apprit la mort de Gabriël Naudé, elle arriva à Abbeville à son retour de Suède, le 29. Juillet; il étoit dans sa cinquante-troisième année, il avoit pris naissance à Paris, il passoit pour le plus grand bibliographe du royaume, comme on peut le voir par le grand nombre de livres qu'il a composés, & le détail des bibliothèques dont il a eu le soin: il étoit sage, réglé dans ses mœurs, l'étude faisoit son unique occupation, il parloit avec beaucoup de liberté, & cette libetté s'étendoit quelquefois sur les matieres de Religion,

*Nicer. vie de
Naudé.*

1653. il en demanda pardon à Dieu dans sa dernière maladie, & mourut dans de grands sentimens de piété.

Gassen. Ne-
vrao p. 544.

Gassendi eut besoin de consolation, car il aimoit beaucoup Naudé; & quand il écrivit à Neuré, à la fin d'Octobre, sa douleur étoit si vive, qu'on auroit dit qu'il venoit de recevoir la triste nouvelle de sa mort: c'est dans cette lettre qu'il remercie Neuré de ce qu'il veut bien la partager avec lui: nous y apprenons que vingt-deux ans auparavant Naudé, la Mothe-le-Vayer, Elie Diodati, Neuré, & notre Philosophe, avoient été plusieurs fois à la campagne ensemble, & que Naudé avoit inferé plusieurs de leurs conversations dans le livre qu'il a fait imprimer sous ce titre, *Idée de l'étude militaire* (a); c'est un gros volume in-4°. imprimé à Rome l'an 1637. Dans cet ouvrage Naudé parcourt toutes les connoissances qui peuvent être utiles à un homme de guerre: c'est ainsi que Gassendi scavoit rendre nécessaires ses divertissemens mêmes, c'étoit ce qu'on appelloit ses parties de débauche, & dont nous aurons occasion de parler plus bas. On

(a.) Syntagma de militari studio in-4. Romæ 1637.

ne trouve d'abord qu'un fragment de la lettre de Gassendi à Neuré, mais on l'a insérée toute entière à la fin du sixième volume in-folio de ses œuvres : Neuré fut ensuite chargé de l'éducation des princes de Longueville.

Il arriva dans ce tems-là que Sorbierre rendit visite à Joseph-Marie Suarez, évêque de Vaison : ce Prélat qui joignoit à une grande érudition une grande piété, vint à bout de lui faire abjurer le calvinisme ; ils écrivirent aussi-tôt tous les deux à Gassendi, l'un pour lui donner la nouvelle de sa conversion, & l'autre pour le faire ressouvenir de leur ancienne connoissance, & lui demander la continuation de son amitié. Gassendi se réjouit avec Sorbierre de son heureux retour à l'Eglise, & félicite le sçavant Prélat de l'avoir procuré ; sa lettre est pleine de politesse.

Le Cardinal de Lyon & Naudé ne furent pas les seuls amis qu'il perdit cette année ; il sembloit que Dieu vouloit le détacher peu à peu de ce monde en le privant de ses meilleurs amis, & rompant ainsi les chaînes qui l'attachoient à la terre ; & s'il avoit ressenti vivement la perte des deux premiers,

*Sorb. Gass.
pag. 528.
Suar. Gass.
Ibid.*

*Gass. Sorb.
328.
Gass. Suar.
pag. 329.*

1653.

Id. ibid.

376 VIE DE GASSENDI,

il fut encore bien plus sensible à celle du duc d'Angoulême, ce fut un coup de foudre pour lui, il en reçut des complimens de ses amis, & sur-tout de Sorbier : Cet excellent Prince, écrivit-il à celui-ci, étoit un des meilleurs & des plus sages des mortels, le monde n'étoit pas digne de le posséder; pendant tout sa vie il avoit donné des preuves continuelles de sa foy, de sa candeur, de sa droiture & de sa probité : il ajoûte que pensant à lui il a dit plusieurs fois en lui-même ces paroles : *Quo nihil majus, meliusve terris fata donavere, bonique divi nec dabunt, quamvis redeant in aurum tempora priscum* : aussi le propose-t-on comme le vrai modèle des bons gouverneurs ; car nous avons un ouvrage intitulé : *Discours des bons gouverneurs, ou Tableau du gouvernement de Louis Emmanuel de Valois, comte d'Alais, colonel général de la cavalerie françoise, par François d'Andrea sieur de Nibles, gentilhomme Provençal, in-8°. Paris*

Bouch. hist. de Prov. t. 2. pag. 986.

1645. L'historien de Provence nous apprend quelques circonstances de sa mort. Ce duc ayant appris la mort du P. Yvan, arrivée à Paris le 8. d'Octo-

bre, se fit porter le mois de Novembre suivant au monastere des religieuses de la Miséricorde, pour y voir la sœur Madelaine de la S. Trinité, supérieure de la maison, native d'Aix, religieuse d'une éminente pieté, pour la consoler de la mort de son pieux fondateur. Après avoir rendu au Duc de très-humbles actions de graces pour les bons offices que le P. Yvan & elle avoient reçu de lui, elle lui dit que ce serviteur de Dieu avant que de mourir l'avoit assuré que sa mort approchoit, & que le duc d'Angoulême ne lui survivroit pas long-tems, & qu'il l'avoit chargé de l'avertir la premiere fois qu'elle le verroit de penser sérieusement à son salut. Elle lui demanda pardon du discours qu'elle lui tenoit: le Duc au lieu de s'en offenser la remercia, & de retour à son hôtel, il se trouva mal le soir même, & dit qu'il mourroit; il disposa à l'heure même de ses affaires temporelles & spirituelles. Sa maladie ne dura que quatre jours, après lesquels il mourut le 14. Novembre. Le P. Philippe Gourreau, chanoine Régulier de S. Victor, curé de Villiers-le-Bel prononça son orai-

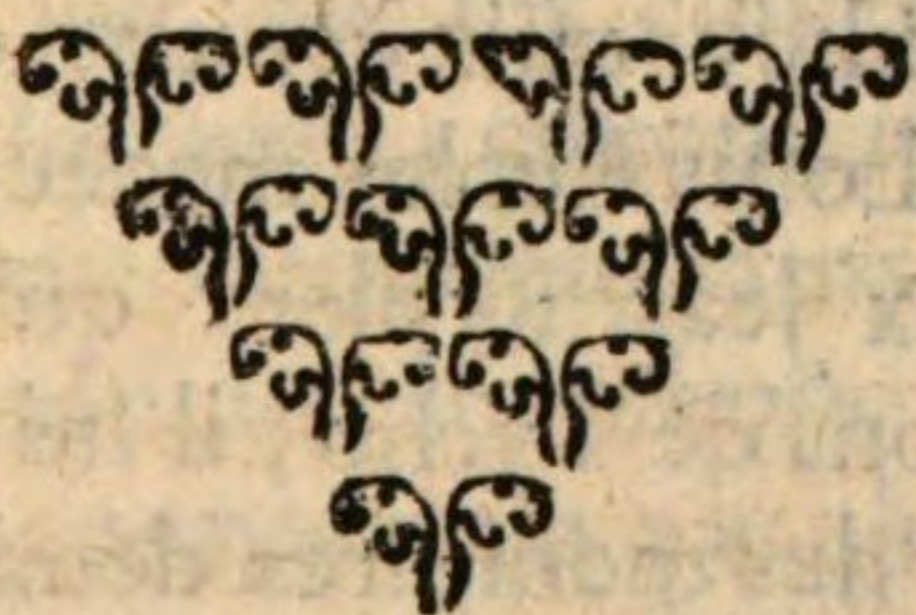
son funébre qui fut imprimée à Paris. Un aussi bon cœur que Gassendi, ne pouvoit pas se consoler facilement d'une telle perte, & quelque mérite qu'eussent les amis nouveaux, qu'il se faisoit tous les jours, ils ne lui rendoient pas les anciens; il avoit besoin de toute sa philosophie pour n'en être pas abbatu.

Cass. Gass.
p²g. 527.

Dès le mois d'Octobre précédent, Jean Dominique Cassini dont le sçavoir commençoit à faire du bruit dans la république des lettres, étoit parti de Perinaldo, village du comté de Nice sa patrie, pour aller visiter Gassendi à Digne; mais ayant sçu à Entrevaux qu'il étoit à Paris, il lui écrivit une lettre dans laquelle il lui fait sçavoir qu'il étoit venu à bout de résoudre un problème fondamental pour toute l'astronomie, déjà tenté plusieurs fois sans succès par les plus habiles mathématiciens, & jugé impossible par les fameux Kepler & Bouillaud. Le voici: *Deux intervalles entre le lieu vrai & le lieu moyen d'une planète, étant donnez, il falloit déterminer son apogée & son excentricité*: Cassini en étoit venu à bout, & avoit surpris les sçavans.

Comme la solution de son problème commençoit à lui ouvrir une route à une astronomie nouvelle & plus exacte, il avoit besoin d'un plus grand nombre d'observations qu'il n'avoit encore eu le tems d'en faire ; car à peine avoit-il alors ving-six ans. Sa lettre est écrite de Perinaldo & datée du 21. Octobre : Gassendi lui répondit le 17. Janvier, & lui envoya les observations qu'il avoit faites sur les trois supérieures planètes ; il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à un homme si zélé pour l'avancement des sciences, & si favorable à la gloire d'autrui.

Gass. Cass.
pagi 323.



1654.



LIVRE SIXIEME.

*Gass. in præ-
fat. viiæ Tycho.
Brah. p. 365.*

UN jour Montmor, conversant avec Gassendi, lui demanda des nouvelles de la vie de Tycho-Brahé à laquelle il travailloit avant son départ pour la Provence : il lui répondit, que Laurent Eycstadius médecin de Dantzic, auteur des Ephémérides, & Olaus Wormius médecin Danois lui avoient envoyé autre fois bien des mémoires pour cette vie ; qu'il s'étoit ensuite adressé à Hevelius pour avoir communication des observations de Tycho-Brahé, qui étoient entre les mains de Louis Kepler médecin, & fils du fameux Jean Kepler ; qu'outre les observations de Tycho, il lui avoit fait demander des mémoires détaillés pour la vie de Kepler son pere, qu'il se proposoit de publier séparément, ou de l'insérer dans celle de Tycho ; que depuis six ans Hevelius lui avoit répondu que Louis Kepler avoit promis de lui envoyer tout ce qu'il demandoit ; mais

qu'il ne lui avoit pas tenu parole ; que depuis un an il avoit écrit de nouveau à Hevelius, & qu'il n'avoit point reçu de réponse ; que c'étoit-là l'unique raison qui l'empêchoit de mettre la dernière main à cette vie.

Montmor le pria alors de ne plus différer à faire ce beau présent au Public, & pour l'y engager il lui remontra que Tycho-Brahé étoit mort depuis plus de cinquante ans ; que personne ne s'étoit mis en peine de nous donner sa vie ; que peut-être personne n'y pensoit ; que s'il ne le faisoit pas lui-même, sa mémoire s'effaceroit bientôt de celles des hommes ; qu'il ne pouvoit que faire un vrai plaisir à tous les sçavans, en leur apprenant ce qu'il sçavoit, soit par ses contemporains, soit par ses amis, circonstances qu'on chercheroit vainement dans les livres ; que quand il seroit vrai que quelqu'un pensât à donner cette vie, le public ne lui auroit pas moins d'obligation d'avoir commencé sans avoir tous les mémoires qu'il eût pû souhaiter ; qu'il n'arrivoit que trop souvent, que lorsque plusieurs personnes travailloient sur le même sujet, le Public se trouvoit privé de leurs ouvrages.

1654.

Gassendi entra dans les raisons de Montmor, & lui promit de donner bientôt son ouvrage. A l'occasion des observations de Tycho-Brahé, Montmor lui demanda quels avoient été dans les siècles passés les progrès dans l'astronomie : il lui donna sur le champ la satisfaction qu'il souhaitoit : charmé de ce qu'il venoit d'entendre, il exigea de lui qu'il mettroit par écrit tout ce qu'il venoit de lui dire. Gassendi le lui promit, & lui tint parole dans la préface qu'il mit à la tête de la vie de Tycho-Brahé : c'est dans cette préface qu'on trouve une histoire très-curieuse de l'astronomie jusqu'à la mort de Tycho-Brahé : Gassendi entre dans un détail curieux & intéressant de tout ce qu'on doit aux fameux astronomes qui ont été parmi les Babyloniens, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, les Marseillois, les Arabes, les Allemands, &c. On doit regarder cette préface comme une très-sçavante dissertation digne d'accompagner un ouvrage aussi exquis, & aussi recherché que la vie de ce grand astronome : s'il avoit eu communication de toutes ses observations, il se feroit beaucoup

coup plus étendu qu'il n'a fait, & au lieu de donner sa vie par annales, il l'eût donnée jour par jour.

Il travailloit à cette préface lorsqu'il reçut une lettre d'Olaüs Wormius, qui lui mandoit de ne plus compter sur les promesses de Louis Kepler ; qu'il n'avoit pas oui dire que ce médecin travaillât à la vie de Tycho-Brahé, qu'en tout cas il ne le croyoit pas aussi-bien instruit que lui ; que s'il s'avisoit de l'écrire après le sçavant Gassendi, il se feroit moquer de lui, de la même manière que l'on se moqueroit de celui qui s'aviseroit de composer une seconde Iliade après Homere. Il lui apprend quelques circonstances de la vie d'un bouffon que Tycho-Brahé avoit auprès de lui, appelé Leppe, & lui envoie plusieurs pieces dont nous parlerons. Après avoir reçu cette lettre, Gassendi mit sa vie sous presse avec la belle préface dont je viens de parler : cette vie est divisée en six livres comme celle de Peyresc : elle est dédiée à Montmor. Ceux qui n'ont pas quelque connoissance de l'astronomie, auront bien de la peine à comprendre ce que je dis ; j'en suis fâché,

*Worm. Gass.**pag. 526.*

1654.

» dit le sçavant auteur ; mais je ne crois
 » pas que pour m'abbaïsser à leur intel-
 » ligence, je doive négliger les amateurs
 » de cette science, pour qui cet ouvrage
 » est particulièrement entrepris. »

*In vit. Tych.
 Brah.*

Tycho-Brahé chevalier d'une des principales maisons du Dannemarck, naquit à Knudstorp au mois de Décembre 1546. & mourut à Prague en Bohême l'an 1601. Une éclipse de lune prédite dans les éphémérides, lui donna de l'estime pour l'astronomie, & dès l'âge de treize ans il apprit la théorie des planètes. Son goût pour l'astronomie fut si grand, qu'il l'apprit de lui-même auslibien que les mathématiques. A l'âge de dix-sept ans il observa une nouvelle étoile dans la constellation de Cassiopée, qui y parut pendant plus de seize mois : il parvint alors à la connoissance du vrai lieu des étoiles fixes, excité par l'exhortation que Copernic avoit faite à Georges Joachim son disciple, par le besoin qu'il avoit de le sçavoir, & pour bien parler de cette étoile : il connut ensuite presque toutes les erreurs des astronomes qui l'avoient précédé. Son système du monde est à peu près semblable à celui

de Copernic. Il commença à bien établir la hauteur du pôle d'Uranibourg par le moien des étoiles qui sont autour : de là tirant la hauteur de l'équateur, il trouva l'apogée du soleil, son excentricité & le point véritable de l'équinoxe du printems, s'étant servi de Venus au lieu de la lune beaucoup plus fautive, & qui seule avoit conduit ses prédécesseurs dans leurs observations : il ajoûta deux cens étoiles fixes au catalogue des anciens ; ce qui le fit appeller le nouvel Hyparque : il inventa grand nombre d'instrumens très-utiles pour bien observer ; & le degré qui ne se divisoit qu'en six ou en douze parties, fut divisé par lui en soixante, qu'il appella minutes, lesquelles il divisa ensuite en plusieurs autres parties qu'il appella secondes. On se sert encore aujourd'hui de ces divisions. Jean Kepler fut son principal disciple.

Gassendi termine la vie de Tycho-Brahé par l'éloge de Frederic III. roi de Dannemarck, qui regnoit alors : il dit que ce grand Prince mérite d'autant plus d'être loué, qu'il achevera heureusement ce que Tycho n'avoit pu faire ; il relève ses vertus, son amour

pour les lettres, pour les sciences & surtout pour l'astronomie, & nous apprend qu'à son exemple, toute sa cour se distingue, par la pratique des vertus & par l'amour des sciences.

Suivent l'oraison funébre de Tycho-Brahé par Jean Jessenius, plusieurs éloges de ce grand homme en vers latins, dont l'un est de Jean Kepler. La description de l'élixir de Tycho pour la guérison de la peste & des maladies épidémiques, adressé à l'empereur Rodolphe II. & une préface au même sur les étoiles fixes : la plupart de ces pièces lui avoient été communiquées par Wormius.

*In vit. Nicol.
Copern.*

Ensuite il composa la vie de Nicolas Copernic à la prière de Chapelain, auquel il la dédia : il la donne comme un appendice à celle de Tycho-Brahé. Il nous apprend que Nicolas Copernic étoit né à Torn en Prusse l'an 1473. qu'il prit le bonnet de docteur en médecine à l'âge de 23. ans; que la réputation du fameux astronome Montreal lui fit naître l'envie de s'attacher à l'astronomie; qu'il s'y appliqua avec soin, & que dans un voyage qu'il fit en Italie, il contracta une étroite amitié avec Marie de Ferrare, fameux profes-

seur d'astronomie à Boulogne; qu'à son retour en Prusse, Luc Watzelrodus évêque de Warmie son oncle, lui donna un canonicat dans son église; que l'astronomie fit sa plus grande occupation; qu'il composa des tables plus correctes que les Alfonsines, mais qui ne l'étoient pas encore assez; qu'avant sa mort il ordonna à Georges Joachim son disciple, de travailler à les corriger, particulièrement l'article des étoiles fixes, & surtout celles du zodiaque, sans quoi rien ne peut être fixe dans l'astronomie; qu'il imagina un système du monde fort différent de celui qui étoit alors universellement reçu, qui consistoit à faire tourner la terre autour du soleil; qu'on lui fit des objections auxquelles il ne put pas satisfaire, mais qu'il assûra que le tems découvriroit la vérité de son système: c'est aussi ce qui est arrivé lorsque les lunettes d'approche ont été inventées quelques années après sa mort qui arriva en Bohême le 24. May 1543. trois ans avant la naissance de Tycho-Brahé.

Gassendi se dispoisoit à faire paroître ces deux vies, lors qu'il reçut une visite de Chapelain & de Ménage: la conversation étant tombée sur l'état de l'astro-

*In pref. vit.
Georg. Puerb.
& Joan. Regimo.*

1654.

nomie avant Tycho-Brahé, Chapelain s'avisa d'accuser Georges Puerbachius d'être l'auteur de la confusion des épycles & des excentriques; ce que Ménage n'entendant point, Gassendi le mit au fait en lui expliquant fort au long avec cette clarté & cette netteté qui lui étoient ordinaires, quelles étoient les connoissances qu'on avoit eû du ciel avant Puerbachius.

« C'étoit, dit Gassendi, une ancienne
 « opinion qu'il n'en étoit pas des astres
 « & particulièrement des planètes, ainsi
 « que des oiseaux & des poissons qui
 « volent librement dans les airs, ou qui
 « nagent librement dans la mer; mais
 « que les astres & les planètes étoient
 « attachées à des sphères solides qui
 « entouroient la terre, & qui, comme
 « des roues, les faisoient mouvoir tout
 « au tour; & quoi qu'Eudoxe, Cal-
 « liope, Aristote, pour expliquer les di-
 « verses mouvemens des planètes, assi-
 « gnassent plusieurs sphères à chaque
 « mouvement, ils vouloient cependant
 « que les sphères fussent concentriques
 « à la terre, & ils pensoient que cha-
 « que planète étoit toujours portée à
 « une égale distance de la terre; mais

depuis qu'Hyparque & Ptolomée eurent découvert que les planètes parcouroient la terre, & qu'elles étoient tantôt plus haut, tantôt plus bas, on s'imagina que cela ne pouvoit arriver sans quelque fracture des sphères solides, s'il y en avoit. Les astronomes se contentant d'imaginer ou de supposer des cercles, sur lesquels ils peignoient les planètes, les Physiciens & surtout les Peripateticiens n'étant pas satisfaits, parce qu'Aristote enseigne que ces sphères sont solides, ils eurent fort à cœur de découvrir de quelle maniere pouvoit se faire cette élévation & cet abbaissement des planètes, en supposant les sphères solides. On essaia de le deviner, & personne n'y réussit mieux que Puerbachius : il s'avisa d'attribuer à chaque planète une sphère concentrique, & d'une épaisseur assez considérable pour pouvoir en le creusant introduire par sa superficie concave & convexe des orbites excentriques & épicycles, desorte que les planètes qui y étoient attachées par les moïens de ces canaux paroïssent tantôt plus, tantôt moins élevées au dessus de la terre. »

1654.

» Cette hypothèse qui étoit très in-
» génieuse fut reçue avec applaudisse-
» ment par les astronomes & les Phy-
» siciens ; aussi le livre que Puerbachius
» publia sous le nom de *Théorie* eut
» un très-grand succès : on le réim-
» prima avec des commentaires. Sa dé-
» couverte fut très-approuvée de Co-
» pernic & de Tycho-Brahé : celui-ci
» fit pour les comètes, ce que Puer-
» bachius avoit fait pour les planètes :
» ainsi bien loin que cet astronome ait
» du être blâmé, il mérite au contraire
» nos louanges, d'autant plus qu'il vi-
» voit au milieu de la Barbarie. On lui
» a encore l'obligation d'avoir formé
» Jean Muller qui porta cette science
» dans l'Allemagne ; aussi peut-on
» avancer sans exagération, que si Puer-
» bachius n'avoit pas vécu, nous n'au-
» rions eû ni Copernic ni Tycho-
» Brahé. » Chapelain & Menage furent
si surpris de ce qu'ils venoient d'en-
tendre, qu'ils prièrent Gassendi d'é-
crire encore les vies de ces deux astro-
nomes, parce que ces quatre vies
comprendroient l'histoire complete du
renouvellement de l'astronomie jus-
qu'à Tycho-Brahé inclusivement ; qu'à

la vérité l'ordre des tems paroîtroit bouleversé; mais qu'il pourroit dans une seconde édition suivre l'ordre chronologique. Gassendi qui étoit la complaisance même, & qui ne sçavoit rien refuser à ses amis, leur promit d'y mettre la main sans délai: il dédia encore ces deux vies à Chapelain.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de ces deux vies; je me contenterai de remarquer que Georges Puerbach ou Puerbachius prit naissance aux confins de l'Autriche & de la Baviere le 30. de May de l'an 1423. & qu'il mourut le 8. d'Avril 1461. que Jean Muller son disciple, connu sous le nom de Montreal ou Regiomontanus, naquit le 6. Juin 1436. dans un village de Franconie, & qu'il mourut le 26. Juillet 1476. Ces deux astronomes remarquerent une bonne partie des défauts des tables Alfonsines, ainsi nommées, parce qu'Alfonse roy de Castille les avoit fait faire l'an 1260. Ces deux vies furent imprimées in-4°. cette année à la suite de celles de Tycho-Brahé & de Copernic. Aussi-tôt Gassendi en envoya quatre exemplaires à Olaius Wormius; mais celui-ci étoit mort de

392 VIE DE GASSENDI,
la peste : Réelz grand-maître de Dan-
nemarck, & parent de Tycho-Brahé
prit soin du présent, & écrivit à Gas-
sendi la lettre qui suit.

» C'est un bonheur, Monsieur, à
» ma patrie d'être obligé à un étranger
» aussi célèbre comme vous, de l'hon-
» neur qu'avec le dit livre vous lui
» faites, & à moi particulièrement y
» étant interressé par la proximité du
» sang. Les exemplaires ont été distri-
» bués selon le contenu de votre let-
» tre, & le Roy mon maître a eu fort
» agréable celui que je lui ai offert de
» votre part : mais devant finir ma let-
» tre j'ai cru devoir à votre curiosité
» cet avis, à sçavoir, que sa Majesté mon
» roy a parmi d'autres & rares manus-
» crits l'Autographe des observations
» dudit Tycho-Brahé, lesquelles seront
» imprimées ici ; à quoi je n'ajouterais
» plus rien que l'assurance de l'estime
» que je fais de votre mérite, & le dé-
» sir que j'ai de vous témoigner que
» je suis véritablement, Monsieur, vo-
» tre très-humble & très-affectionné
» serviteur REELZ.

Meyb. Gass.
pag. 339.

Meybomius écrivit aussi en même
tems à Gassendi que sa sçavante hi-

stoire avoit fait un grand plaisir au Roy, au Chancelier, au grand Maître, & à tous ceux qui pouvoient juger d'un si excellent ouvrage; qu'ils le regardoient comme ce qui faisoit le plus d'honneur à leur pays, surtout venant d'un étranger & d'un sçavant de sa réputation. En effet il n'y avoit qu'un homme tel que Gassendi qui fût capable de bien traiter des ouvrages de cette nature.

Gassendi dans la distribution de ses présens, n'oublia pas son ami Hevelius; il avoit été long-tems sans recevoir de ses nouvelles: ce sçavant astronome lui témoigne d'abord la joye qu'il a du rétablissement de sa santé, & lui rend mille actions de graces du beau présent qu'il lui fait. » Nous ce nous félicitons, ajoute-t-il, de ce que ces grands hommes ont eu pour historien un aussi grand homme que vous, ce nous souhaitons aussi qu'un jour ce quelque grand homme fasse votre histoire. » Toutes ces différentes lettres sont datées de l'année suivante, & j'en ai anticipé le récit.

Gassendi donna cette année plusieurs ouvrages au Public sur différen-

*In præfat.
Calend. Rom.*

1654.

tes matieres ; car son érudition n'étoit pas bornée à un seul genre de littérature. D'abord il fit paroître son traité *du Calendrier Romain*, qu'il dédia à Claude Auvry, grand trésorier de la sainte Chapelle, & vicaire général du cardinal Antoine Barberin, grand aumônier de France : il ne le composa que pour suppléer aux leçons que la faiblesse de sa poitrine ne lui permettoit pas de faire ; car quoi qu'il eût contre toute esperance rétabli sa santé dans sa patrie, la moindre contention de voix le rendoit malade ; de sorte que de l'avis de Jean Riolan & de René Moreau, les plus célèbres médecins de son tems, il fut obligé de discontinuer ses leçons au Palais Royal.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : il y parle de l'institution du Calendrier sous Romulus, de sa correction sous Jules Cesar, & comment cette correction fut adoptée par l'Eglise. Il donne des regles pour dresser des tables pour trouver les nouvelles lunes de chaque mois des années qui ont précédé la réformation que fit Grégoire XIII. Il nous donne le motif & l'histoire de cette réformation,

nous explique de quelle maniere elle regle les équinoxes à leur véritable terme, & comme on peut réduire l'année lunaire à la solaire par le moyen des épactes substituées au nombre d'or. L'ouvrage finit par une méthode servant à construire des tables perpetuelles pour trouver les fêtes mobiles ; il est suivi d'un corollaire sur le Martyrologe Romain, où il fixe les leçons du calendrier par la table des épactes. Cet ouvrage est écrit avec tant d'ordre & de précision, qu'il a mérité une approbation générale. Bayle parlant du calendrier de M. Blondel, ne croit pas pouvoir mieux le louer, qu'en disant qu'il mérite la premiere place après celui de Gaslendi.

Il donna en même tems une *notice de l'église de Digne* qu'il avoit composée pendant son séjour dans cette ville, pour faire plaisir à ses compatriotes. Quoique Digne soit peu de chose, dit-il dans son épître au Public & au Clergé de cette ville, puisque j'ai entrepris d'en donner l'histoire, je m'appliquerai à embellir mon sujet. Les autres se glorifient de leur Mécène ; j'imiterai Ulysse, qui préféroit à l'im-

Notitia ecclesiast. Dignensis. in pref.

1654.

» mortalité son Ithaque, quoique située
 » au milieu des plus affreux rochers,
 » parce que c'étoit sa patrie : quoique
 » la mienne n'ait rien d'éclatant, elle
 » ne doit pas m'être moins chère; je
 » lui dois ma naissance, & je ne dois
 » pas moins m'étudier à faire en sorte
 » qu'elle m'honore, que travailler aussi
 » de mon mieux pour l'honorer. »

Il remarque que Digne n'a pas été inconnue dans l'antiquité, puisque Plin & Ptolomée en ont parlé comme d'une ville considérable & la capitale d'un pays; qu'elle est devenue dans la suite la première ville de la Province Ecclesiastique après sa métropole. Il divise son histoire en vingt-cinq chapitres, sa situation, sa description, l'étendue de son territoire, ses différens magistrats, ses thermes, ses bains, la bonté de son climat, les ravages que la peste y fit en 1629. font la matière de plusieurs chapitres : ses premiers évêques ont vécu selon lui sous l'empire de Constantin le Grand; il réfute ceux qui ont cru que Nicaise, qui assista au concile de Nicé, étoit évêque de Digne : il relève la sainteté de quelques-uns, entr'autres de S. Domnin & de ses successeurs Vincens & Nectaire, & l'émi-

nente piété de Renaud de Porcellet, de Guillaume de Sabran & d'Elzear de Villeneuve; il donne un abrégé de leur vie plus ou moins long, selon les matériaux qu'il en avoit ramassé. Le dernier de ces Evêques, est Toussaint de Forbin-Janson qui occupoit ce siège depuis 1653. & qui est mort en 1713. évêque & comte de Beauvais, grand aumônier de France & cardinal. Il termine son histoire par le catalogue des prévôts ou doyens de la cathédrale qu'il commence à l'an 1184. suivent en forme d'appendice quarante canons d'un concile tenu à Avignon dans l'église de S. Ruf l'an 1326. les archevêques d'Arles, d'Aix, d'Ambrun & d'Avignon y assisterent avec leurs suffragans: il avoit trouvé ces actes parmi les statuts de son église, & il est le premier qui les ait donnés au Public. Bouché appelle Gassendi un homme incomparable en curiosités naturelles: l'ancienne & la nouvelle Gaule chrétienne en parlent aussi de même.

Gassendi fut ensuite se délasser au Menil, maison de Montmor, où il observa une éclipse de soleil: instruit que Dupiquet, secrétaire de la reine de

1654. Suede & du Fresne, se préparoient à aller la joindre à Anvers, il crut ne pouvoir se dispenser de lui écrire pour la complimenter sur l'abdication à la

Gass. Christ.
pag. 330.

couronne qu'elle avoit faite (a). » Je
» ne scaurois trop admirer, lui écrit-
» il, qu'un dessein si héroïque ait pû
» venir dans l'esprit d'une Princesse en-
» core jeune, & à qui tout prospere;
» mais il falloit que celle qui est infini-
» ment au-dessus de son sexe, de son
» âge & de sa condition entreprît quel-
» que chose qui fût au-dessus de l'at-
» tente de l'univers; il falloit qu'elle
» méprisât les sceptres, les couronnes
» & les royaumes, les plus grands ob-
» jets de l'ambition des hommes; pour
» les obtenir ils emploient la force, la
» violence; ils mettent tout en usage,
» les moiens les plus indignes, comme
» les plus injustes; ils violent même
» les droits les plus sacrés & les plus
» inviolables de la nature & de la re-
» ligion; il remarque que peu de prin-

(a) En 1654. elle abdiqua en faveur de Charles Gustave, comte Palatin, son cousin germain: elle fit profession de la Religion Catholique en 1655. elle alla à Rome en 1656. revint en France la même année, & retourna à Rome en 1658. où elle établit sa résidence, & mourut le 19. Avril 1689.

ces ont eu le courage de faire un si grand sacrifice ; que plus ces exemples sont rares , plus est admirable celui qu'elle vient de donner. »

Dupiquet remit cette lettre à la Reine qui la reçut avec une joie extraordinaire, & parla avec tant d'estime de notre Philosophe, qu'il seroit mal-aisé d'en parler plus dignement : ce sont les propres termes de Dupiquet. L'Archiduc qui arriva dans ce moment fut cause qu'elle ne répondit pas sur le champ ; mais elle lui fit écrire qu'elle lui feroit réponse par le premier courrier. Apparemment que des affaires ne lui permirent pas d'effectuer sa promesse : sa réponse est datée du mois de Janvier 1654. cette date est sûrement fausse, & l'on doit lire 1655. c'est ce qui m'a fait différer d'en parler jusqu'à présent. Cette lettre étant la réponse de celle que Gassendi lui avoit écrite le 25. Août 1654. il n'est pas possible que cette Reine lui réponde huit mois auparavant sa date : de plus son abdication ne se fit qu'au mois de May 1654. Gassendi n'a donc pû lui écrire le mois de Janvier de cette même année, pour la féliciter d'une abdication

1654.

*Dupiquet à
Gass. p. 330.*

400 VIE DE GASSENDI,
1655. qu'elle n'avoit pas encore faite. La
Reine lui écrit en ces termes.

» Dupiquet vous dira combien j'esti-
» me le témoignage de votre esprit :
» vous m'avez obligé infiniment en me
» témoignant, que nonobstant le chan-
» gement que j'ai fait de ma condition,
» vous estimez encore ma personne :
» votre estime me justifiera contre ceux
» qui blâment mon action, & votre ap-
» probation me suffira pour me confir-
» mer dans l'opinion que j'ai d'avoir
» bienfait. Conservez-moi votre ami-
» tié, & soiez certain que dans l'indif-
» férence que j'ai pour la plûpart des
» choses, je ne puis m'empêcher de
» m'intéresser fort pour les sentimens
» que vous avez de moi, & je puis
» vous dire avec vérité que votre amitié
» & estime sont du nombre des choses
» dont je me passerois avec peine
» CHRISTINE. A Bruxelles le
» Janvier 1655. »

Gass. Christ.
pag. 332.

Gassendi eut l'honneur de lui ré-
pondre le mois de Février; il la prie
d'être bien persuadée que ce n'est ni sa
pourpre, ni son diadème qu'il admi-
roit en elle, mais ses genereuses incli-
tions & ses vertus vraiment roiales. Il

finir par ces paroles : » Continuez , la « plus sage des Reines , à faire des « actions dignes de cette majesté , & « de ces heroïques vertus qu'on admire « en vous , afin que vous passiez heu- « reusement cette vie , & que vous » laissiez à la postérité cette grande idée « qu'on a conçue de vous. »

La Reine chargea Dupiquet de lui répondre ; il lui marqua que cette auguste Princesse avoit reçu avec joie sa lettre ; qu'elle lui avoit commandé de l'assûrer de son amitié , & qu'il n'y avoit personne au monde qu'elle estimât tant que lui. Ce sont , ajoute-t-il , les propres termes qu'elle m'a prescrit de vous écrire : ainsi finit le commerce épistolaire de Gassendi avec cette grande Princesse.

*Dupiquet à
Gass. p. 336.*

Cependant Gassendi écrivit le 26. Février à Pierre Gassendi son neveu d'alliance & son filleul ; c'est l'unique lettre qui soit parvenue jusqu'à nous de toutes celles qu'il a écrites à sa famille ; elle est en françois , & elle a été imprimée long-tems après séparément. Ce Pierre Gassendi étoit Avocat , & avoit épousé la niece de notre Philosophe : Gassendi lui témoigne d'abord

*Lett. franç.
de Gassend. à
Pierre Gassen.
son nev. d'al-
liance.*

la joie qu'il a d'apprendre l'heureux succès de sa première action publique: je suis aise, lui dit-il, que vous aiez de la satisfaction de l'avoir toute faite de vous-même, & que vous aiez fait un petit essai de vos forces; c'est le moyen de devenir bientôt maître que de faire les choses par soi-même; & le moyen de former bien-tôt son jugement, c'est de ne s'attendre point à celui des autres: il faut bien consulter les sages, mais il faut premièrement se consulter soi-même, pour éprouver si l'on ne seroit pas assez heureux de se rencontrer dans leur sentiment. Il lui donne ensuite des avis très-sensés: il lui recommande la clarté & la netteté dans ses discours, afin que ceux qui l'écoutent n'aient point de peine à le suivre, & comprennent facilement ce qu'il a voulu dire. Il importe de proposer toujours si clairement le fait, qu'en formant ensuite le nœud de la difficulté, & déclarant le parti que vous prendrez, on ait l'esprit disposé à comprendre la valeur de vos preuves & la solidité de vos réponses. Il lui recommande particulièrement de ne se charger de la défense d'aucune cause

qu'il ne la juge bonne, ou à tout le moins tellement problématique, qu'elle paroisse même plus vraisemblable que l'opposée; car Dieu vous ayant destiné à être un des organes de la Justice, vous êtes obligé à ne procurer rien que de juste; si vous faisiez autrement, vous seriez tenu à restitution. Quand une partie s'adressera à vous, il faudra bien examiner sa cause; & lorsque vous trouverez qu'elle ne vaudra rien, il faudra conseiller constamment à la partie de s'accommoder, & de quelque manière que la chose tourne, ne lui point servir d'instrument à faire une injustice; il vaut mieux que vous aiez moins de cause & qu'elles soient bonnes, & telles que vous puissiez les soutenir avec satisfaction, que si vous en aviez beaucoup & que vous les soutinssiez avec regret. Quand vous vous serez fait la réputation d'homme de bien, tous les gens de bien auront recours à vous, & vous employeront: les Juges même étant une fois prévenus de votre probité, déféreront beaucoup à vos sentimens, & feront scrupule de vous condamner, persuadez que vous ne

1655.

soutenez que des causes justes. C'est pour cela que Quintilien définit l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus* : étant très-vrai qu'on ne sçauroit refuser de se laisser persuader par un homme qu'on croit homme de bien. Il lui conseille de lire Quintilien, parce qu'outre la beauté de son stile, il ne lui inspirera qu'érudition & probité : il l'exhorte surtout à ne refuser jamais aucune cause des pauvres & des personnes opprimées & destituées de secours & d'amis, au contraire de les rechercher, de les cherir même, & de faire gloire d'être leur protecteur ; ce fera toujours pour vous une belle récompense que la réputation que vous aurez d'être charitable, d'avoir des entrailles, outre celle que vous devez attendre du Seigneur. Enfin il lui recommande de ne défendre jamais aucune cause par manière d'acquit, mais au contraire d'apporter tous les soins possibles pour la défendre. Je me suis beaucoup étendu sur cette lettre, parce qu'elle renferme des avis très-sages & très-chrétiens, & qu'elle n'est presque pas connue. Ce Pierre Gassendi fut ensuite Avocat du Roy à Digne,

Les lettres qu'il reçut cette année 1655. ne renferment pas des faits assez considérables pour s'y arrêter. Wallis docteur & professeur de géométrie à Oxford lui envoya d'Angleterre des observations qu'il avoit faites sur une éclipse le 23. du mois de May : Gassendi le remercia & lui fit présent des observations qu'il avoit faites lui-même sur la même éclipse : Gui Patin lui demanda ce que c'étoit que la figure qui donna la mort à Socrate. Meybonius lui envoya son dialogue des proportions, & lui demanda son sentiment. Enfin Jean Albert Portner lui écrivit de Ratibonne une lettre où il lui parle comme au premier homme de son siècle : nous n'avons pas les réponses à ses lettres.

Wall. Gass.

pag. 450.

Gass. Wall.

pag. 332.

Patin Gass.

pag. 537.

Meyborn. Gass.

send. p. 539.

Alb. Portn.

pag. 538.

Maned. ad

Theor. music.

Je ne sçaurois placer ni plus tôt, ni plus tard qu'à cette année son traité de la musique, qu'il dédia à M. d'Etrées évêque & duc de Laon qui a été dans la suite cardinal. Une preuve qu'il ne l'a pas publié plutôt, c'est que ce prélat ne fut sacré évêque de Laon qu'au commencement de cette année 1655. & si Gassendi le lui avoit dédié avant son sacre, il se seroit servi du terme

1655.

d'évêque nommé. On ne sçauroit aussi le placer plus tard, parce que cette année fut celle de la mort de notre Philosophe. Il avoit composé ce traité long-tems auparavant pour en faire un présent à un musicien d'Aix de ses amis, nommé Barbesieux, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans une de ses lettres françoises manuscrites, écrite à Peyresc ; & M. d'Etrées lui ayant demandé un jour s'il n'avoit rien composé sur la musique qui fait partie des mathématiques, il lui parla de ce traité, & ce Prélat l'engagea à le mettre au jour ; ce qu'il ne put lui refuser. Ce Prélat l'aimoit véritablement ; il faisoit un cas particulier de toutes ses productions qu'il lisoit avec soin, & dont il faisoit connoître le mérite aux autres. Gassendi dans son épître relève son sçavoir & son amour pour les lettres ; il exalte la douceur de ses mœurs, sa gravité, sa politesse & cette aimable affabilité qui lui attiroit les cœurs de tout le monde. Ce petit traité est divisé en cinq chapitres. Il définit la musique l'art de chanter, & de varier sa voix selon les différentes inflexions : il parle de divers genres de musique,
des

des tons , des modulations , des consonances & des proportions qu'elles ont ensemble. Quoique ce traité soit fort court , il est cependant très-estimé , & écrit avec cette précision & cette méthode qu'on admire dans tout ce qui est sorti de sa plume.

Son ouvrage sur les sesterces avoit paru , comme j'ai dit ailleurs , avec ses appendices sur le dixième livre de Diogene Laërce ; mais il en donna dans la suite une seconde édition avec des additions , qu'il dédia à François Bochart de Champigny , intendant de Lyon. Comme je n'ai pû découvrir en quel tems il le publia , j'ai cru devoir en faire mention ici : dans l'épître il lui dit qu'il n'auroit jamais pensé à lui dédier un si petit ouvrage. Ce traité est très-utile pour la connoissance des monoyes. Gassendi y fixe l'once d'argent à 64. sols Tournois suivant l'édit de l'an 1636. il évalue les sesterces à leur juste prix. Cet ouvrage , dit le P. Labbe , est court ; mais très-exact.

Abac. sester.

Labbe. bibl.

Numm.

Cette même année une éclipse de soleil ayant jetté l'épouvante dans l'esprit des Parisiens , qui crurent qu'elle leur annonçoit quelque grand mal-

1655.

Sorb. in vit.

heur, Gassendi pour les rassûrer prit aussitôt la plume, & composa à cette occasion une longue lettre françoise qu'il adressa à Claude Auvry, évêque de Coutances : je n'ai pû sçavoir si elle a été imprimée.

Il étoit d'une academie ou assemblée qui se tenoit tous les Samedis sur les mathématiques avec Bouillaud, Pascal, Roberval, Desargues, Carcavi & plusieurs autres celebres mathématiciens.

Id. ut sup.

Dès la fin de 1654. Gassendi retomba malade & sa santé empirait de plus en plus, enforte qu'il fut obligé de se priver de ses longs & fréquens entretiens avec ses amis, de toute étude particulière, même de ses promenades. On lui avoit défendu de faire le carême, mais ayant suivi l'ordonnance des médecins, il s'en trouva fort mal, & le 22. Fevrier au soir il fut attaqué d'une colique furieuse qui fut suivie d'un flux de ventre, & d'un vomissement, qui l'agitèrent cruellement toute la nuit. Gui Patin courut à son secours le 23. de grand matin, & le trouva extrêmement agité. Le *Colera morbus* persévérant avec une grande fièvre, il le fit saigner à l'instant, & après quelques autres

*Sorb. nouvel
édit. lett. 90.
2. 5.*

remedes, son mal s'en alla ; mais au commencement de l'automne son mal étant revenu, les médecins les plus célèbres qui étoient tous ses amis, furent à son secours : ils avoient trop d'intérêt à sa guérison, pour ne pas mettre en usage tout leur sçavoir ; mais la violence du mal rendit inutiles tous leurs soins & tous leurs remedes ; & Gassendi comprit par une triste expérience, que la multiplicité des médecins est le plus souvent très-nuisible aux malades. Ces médecins n'épargnant pas son sang, il étoit déjà extrêmement affoibli de neuf saignées, lorsqu'il leur proposa en forme de doute, s'il ne seroit pas plus à propos de ne le plus saigner, puisque les forces lui manquoient. Le plus vieux des médecins lui prit alors le pouls & opina qu'il ne falloit plus réiterer la saignée, un autre fut du même avis ; mais un troisième se promenant à grands pas dans la chambre, embrassa l'opinion contraire, & entraîna les autres dans son sentiment & le fit saigner de nouveau : Gassendi qui n'esperoit plus pouvoir guerir, s'abandonnant alors à la Providence, ne dit mot. Ce ne fut pas là

1655.

cependant la dernière saignée, celle-ci fut suivie de quatre autres. La Poterie son secrétaire ayant voulu lui en épargner une, son officieux mensonge fut découvert, il en fut vivement réprimendé & le malade n'en fut saigné que plus copieusement. Cependant Sorbier remarque qu'il n'oseroit blâmer ces médecins, qu'ils avoient la meilleure intention du monde, qu'ils s'intéressoient tout-à-fait à sa santé, & qu'un prince n'auroit pas été traité mieux que lui. Quoi qu'il en soit, le fameux Pierre Borel dit dans un de ses ouvrages : *Je pourrois compter ici parmi ceux qui ont été les victimes des trop fréquentes saignées ce grand homme dont la perte fut pleurée par toute l'Europe, & même dans le monde entier, & rapporter les paroles qu'il dit avant que d'expirer. Il avoua qu'il mourroit dans la vigueur de ses ans, pour avoir été trop docile aux médecins (a).*

Enfin extrêmement épuisé par tant

(a) Possem hic viri semper lugendi mortem dolorosam toti Europæ imo mundo rescensere, nimio illo remedio sanguineo, & verba ab ejus ore deprompta referre quibus ante obitum factus est se nimio obsequio periisse & cum heroe suo ad inferos cum viridi adhuc & stante senectâ descendisse.

de saignées, donnant son bras pour la dernière fois au Chirurgien, il se tourna vers son secrétaire & lui dit d'une voix mourante, *Il vaut mieux s'endormir paisiblement dans le Seigneur, que de perdre la vie avec de plus vifs sentimens.* Il fit alors appeller son Confesseur, & reçut le Viatique pour la troisième fois dans cette maladie: il reçut aussi l'Extrême-Onction avec un grand recueillement, & avec tant de présence d'esprit, que le Prêtre s'étant mépris en réitérant les prières des onctions, il le redressa. Je m'approchai après, dit Gui Patin, de son lit, je lui dis qu'il n'échapperoit pas, & qu'il donnât ordre à ses affaires: il leva gayement la tête, & me dit à l'oreille ce vers:

*Omnia praecepi atque animo mecum
ante peregi.*

Je l'ai laissé, continue Patin, entre les mains de deux Prêtres: *Sic moriuntur magni homines, sic itur ad astra.* C'est un pays où lui qui est grand astronome, en apprendra plus dans un quart d'heure qu'il n'a fait depuis qu'il est au monde.

Au commencement de sa maladie,

Sij

il récitoit des vers latins pour charmer en quelque maniere son mal ; mais du moment qu'il se vit sans remede, il dit adieu à toute la littérature profane, & on ne le vit plus occupé qu'à s'entretenir de choses saintes, & à réciter divers endroits des pseaumes ; mais d'une voix si basse qu'on ne pouvoit presque plus l'entendre ; il portoit de tems en tems sa main sur son cœur ; & comme il sentit enfin que les forces défailloient, il y appliqua la main de son secrétaire, en lui disant ces mots, qui furent les derniers qu'il prononça : *Voilà ce que c'est que la vie de l'homme :* peu après il expira. Sa mort arriva le 24. d'Octobre à quatre heures après midi de l'an 1655. il étoit âgé de 63. ans & neuf mois. Bernier & la Poterie ne l'abandonnerent pas pendant toute sa maladie.

*Réflex. sur
les grands
hommes morts
en plaisant,
Pag. 117.*

Un moderne a avancé hardiment qu'à l'heure de la mort un des amis de Gassendi l'étant allé voir, lui demanda ce qu'il pensoit alors ; que Gassendi après s'être bien assuré que personne ne pouvoit l'entendre, lui répondit : *Je ne sçai qui m'a mis au monde, j'ignore quelle est ma destinée, & pourquoi l'on m'en*

tire. Ce qui donne lieu à cet auteur de faire cette réflexion. *On peut compter sur une ignorance soutenue de l'étude de quarante années ; elle a moins de brillant que la science présomptueuse , mais elle a plus de solidité.* L'impiété que ce moderne attribue à Gassendi est trop grossière pour être tombée dans l'esprit d'un homme aussi sage que lui. Du moins l'auteur qui avance ce fait plus de soixante ans après la mort de notre Philosophe , auroit dû citer ses garants , ou rapporter quelque témoignage recevable : il ne dit point le nom de l'ami , à qui il prétend que Gassendi fit cette réponse , & il est le seul qui en ait fait mention ; ce qui ne rend pas seulement son récit très-suspect , mais en prouve même évidemment la fausseté.

Je n'ignore pas qu'on a imputé à Gassendi de n'avoir point de religion , & on s'est fondé en cela sur ce que plusieurs de ses amis étoient soupçonnés de n'en avoir point , tels que la Mothe-le-Vayer, Naudé , Gui Patin , Chappelle , &c. 2^o. Sur ce qu'ils faisoient ensemble des parties de débauches à Gentilli chez Naudé. 3^o. Sur ce que

1655.

quelques-uns d'entre eux avoient avancé des impiétés ou des principes pernicioeux dans leurs écrits, comme a fait Thomas Hobbes, & que Gassendi avoit approuvez. 4°. Sur ce que Morin l'accusoit d'être dans les sentimens d'Epicure qui sont contraires à la religion, enforte que lorsqu'on objectoit à Morin que Gassendi étoit un bon prêtre; qu'il vivoit exemplairement; qu'il ne s'étoit pas contenté de réfuter par écrit les opinions d'Epicure, & qu'il le faisoit tous les jours de vive voix. Morin répliquoit, *sçavez vous pourquoi il dissimule, c'est par crainte du feu: metu atomorum ignis.* 5°. Enfin sur une nouvelle venue de Naples qu'on y avoit découvert des gens que la lecture des ouvrages de Gassendi avoit jettés dans l'erreur d'Epicure de la mortalité de l'ame. M. Arnauld remarque que le livre des Instances de Gassendi contre les méditations métaphysiques de Descartes, étoit très-capable d'inspirer cette erreur pernicioeuse à des jeunes gens qui ne seroient pas fermes dans la foi, parce qu'il y avoit employé tout ce qu'il avoit d'esprit à montrer qu'en s'arrêtant à la raison, il n'y a

Arnauld
difficultez à
M. Steyaert
9. part. t. 5.
pag. 100. &
lett. de M.
Arnauld.

point de preuves solides qui nous empêchent de croire que notre ame n'est distinguée de notre corps, que comme un corps subtil l'est d'un corps grossier : tels sont les principaux fondemens de l'athéisme ou du peu de religion reproché à notre Philosophe ; mais rien n'est plus facile que d'en démontrer le peu de solidité.

Il est vrai que les meilleurs amis de Gassendi passaient pour des esprits forts, qu'ils alloient quelquefois à Gentilly chez Naudé faire des parties que Gui Patin appelle des parties de débauche ; mais il semble nous insinuer lui-même que ce nom étoit impropre, en ajoutant que Gassendi étoit si délicat, qu'il n'osoit pas même boire du vin : mais supposons que ce qui augmentoit la joie de ces parties, étoit la conversation de ces beaux esprits ; pourquoi cette conversation auroit-elle été plutôt contre la religion, que sur des matieres de littérature, de science & d'érudition ? Si Gassendi avoit été si gâté sur l'article de la religion qu'on le prétend, sa conduite, ses discours, & ses écrits l'auroient trahi. Gassendi convient à la vérité de ces

1655.

parties dans une lettre à Neuré, dont j'ai rapporté l'extrait en son lieu, & où il nous apprend que Naudé avoit profité de leurs conférences, qu'il en avoit même fait imprimer plusieurs : or ces conférences ne rouloient que sur les devoirs de gens de guerre & non pas sur la religion.

Si Gassendi étoit intime ami de la Mothe-le-Vayer, de Patin, de Naudé, de Chapelle, il l'étoit aussi de Peyresc, de Gautier, du comte d'Alais, du pere Mersenne, & d'un grand nombre d'autres qui étoient encore plus estimables par leur piété que par leur sçavoir.

Il approuva à la vérité le livre d'Hobbes ; mais le P. Mersenne, qui étoit certainement un homme de bien, ne l'a-t-il pas approuvé : ils étoient tous les deux amis d'Hobbes ; peut-être que l'amitié qu'ils avoient pour lui, ne leur permit pas d'examiner attentivement son ouvrage. J'avoue qu'il auroit mieux fait de ne le pas approuver, s'il est vrai que les principes d'Hobbes soient les mêmes que ceux de Milord Herbert ; il les avoit déjà réfutez ; & s'il a approuvé ceux d'Hobbes, il ne faut l'attribuer qu'à sa complaisance ; car il ne

ſçavoit rien refuſer à ſes amis ; mais il ne ſ'enſuit pas que pour approuver ſon ouvrage, il ait adopté ſes maximes.

Quant aux reproches de Morin, je ne crois pas qu'ils doivent faire la moindre impreſſion ; les accusations d'un ennemi déclaré ſont toujours ſuſpectes ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que Morin n'alléguoit d'autres preuves de la prétendue irréligion de Gaſſendi, que ſa prévention, & qu'il lui faiſoit un crime des penſées impies qu'il lui prêtoit. On a vû comment il a rejeté & combattu les opinions d'Epicure contraires à la foi, avec quelle force il a ſoutenu les opinions oppoſées, & c'eſt ici le commencement de la répoſe que je fais à M. Arnauld ; comme c'eſt l'autorité la plus reſpectable qu'on apporte contre Gaſſendi, il eſt à propos de lui répondre plus au long. 1^o. Les libertins de Naples, que la lecture des ouvrages de Gaſſendi avoit jettez dans l'erreur, étoient ſans doute des gens gâtez & corrompus qui n'entendoient pas ſes écrits, & qui étoient bien aiſés de ſ'autoriſer du témoignage d'un ſi grand homme, donnant à croire qu'il penſoit comme eux. 2^o. Les écrits

1655.

de Gassendi n'ont jamais été condamnés, ni par le Pape, ni par l'Inquisition, ni par les Evêques, ni par la Sorbonne; s'ils étoient aussi dangereux qu'on le prétend, les auroit-on laissés sans flétrissure? 3°. Gassendi écrivant contre Descartes, proteste qu'il pense comme lui sur l'immortalité de l'ame, & qu'il n'attaque que les preuves que Descartes apporte pour la prouver comme n'étant pas suffisantes. 4°. Ce qui justifie pleinement Gassendi, c'est que dans sa philosophie, ouvrage plus moderne que ses Instances, il a prouvé de la manière la plus claire & la plus précise, l'immortalité de l'ame. 5°. Dans l'endroit cité par M. Arnauld, il parloit en philosophe & faisoit abstraction des vérités de la Religion qu'il a toujours respectées.

*Sorb. in vit.
Gassendi.*

On n'a qu'à se souvenir de l'attention de Gassendi à s'acquiescer pendant sa vie de tous les devoirs de Chrétien & de Prêtre, & à faire sa profession de foi lorsqu'il avoit à traiter des matières qui pouvoient intéresser la Religion : il ne sortit jamais de sa bouche de parole qui ne marquât la vénération qu'il avoit pour tous les

dogmes de l'Eglise; il croioit qu'on ne devoit jamais en parler que sérieusement & avec respect; aussi a-t-il eu un soin extrême de n'avancer jamais rien dans ses écrits de contraire à l'Ecriture, aux Peres, aux Conciles & à l'autorité de l'Eglise: il ne pouvoit retenir son indignation, lorsqu'il voioit des Chrétiens qui abusant de leur esprit, vouloient soumettre à leur foible raisonnement les articles de notre créance: dans les prédications fréquentes qu'il faisoit à Digne, il fondoit en larmes lorsqu'il parloit de ceux qui déchiroient la robe de J. C. qu'on se souvienne que son attachement aux loix de l'Eglise, contribua à sa mort. Patin qui ne fut jamais suspect aux esprits forts, convient qu'il tomba malade pour avoir voulu obstinément faire le carême: il dit ailleurs qu'il l'avoit laissé avec deux Prêtres; dans moins de deux mois, il reçut trois fois le Viatique; il se confessa & donna toutes les preuves qu'on pouvoit exiger d'un Chrétien & d'un Prêtre: aussi Montmor loue-t-il la piété qu'il fit paroître pendant sa maladie: il relève aussi le mépris qu'il témoigna de la réputation & des louanges qu'il

1655.

pouvoit justement attendre de ses beaux ouvrages : est-il quelqu'un qui soit à l'abry des calomnies & des impostures, & doit-on être surpris que des impies veuillent autoriser leur impiété par l'exemple d'un si grand homme. Je pourrois citer ici grand nombre d'hommes illustres que les Athées & les Déistes ont calomnié de même ; je me contenterai de l'exemple de Descartes : ne s'est-il pas trouvé un Hollandois qui a voulu le faire passer pour un homme sans religion, lui qui menoit la vie la plus chrétienne & la plus édifiante.

Reprenons notre sujet. Deux jours après son décez, Montmor le fit enterrer dans la Paroisse de S. Nicolas des Champs, à la chappelle de S. Joseph dans le tombeau de sa famille, auprès de Guillaume Budée, Maître des Requêtes, son grand oncle, & le plus sçavant homme de son siècle : il lui fit dresser un mausolée au haut duquel il fit placer son buste & graver sur le marbre l'épitaphe qui suit.

PETRUS GASSENDUS
DINIENSIS CIVIS PRÆSB. EJUSD.
ECCLES. PRÆPOSITUS.

SACRÆ THEOLOGIAE DOCTOR
IN ACADEMIA PARISIENSI
REGIUS MATHEMATICES

1655.

PROFESSOR,

HIC REQUIESCIT IN PACE,
QUINATUS EST ANNO CHRISTI
CIO IO XCII

DIE IX. KALEND. FEBRUARII:
OBIIT AN. CIO IOCLV, DIE IX. KAL.
NOVEMB.

DEPOSITUS EST VII. KAL.
HENRICUS LUD. HABERTUS DE
MONTMOR

LIBELL. SUPL. MAGISTER
VIRO, PIO, SAPIENTI, DOCTO,
AMICO SUO ET HOSPITI
POSUIT.

Ses obsèques furent honorées d'un grand concours de monde, & de la présence de beaucoup d'honnêtes gens, entr'autres de plusieurs sçavans: Sorbier dit que tous les sçavans de l'univers le pleurerent, & qu'ils répandirent des fleurs sur son tombeau; que Montmor reçut de toutes parts des vers & de la prose à sa louange: ceux qui se distinguèrent le plus, furent Balthazar de Vias, Marseillois, Char-

422 VIE DE GASSENDI,
les Duperier, Quillet, Adrien Valois,
Sorbiere, & Jean Albert Portner de
Ratisbonne.

Nicolas Taxil, qui succéda à Gassendi
dans la prévôté de Digne, prononça
dans l'église cathédrale de cette ville
son oraison funébre qu'il fit imprimer
à Lyon l'année d'après sous ce titre :
*Oraison funébre du philosophe chrétien,
Pierre Gassendi.* Toute la ville y assista ;
on n'entendit que cris & que Gémil-
semens , de sorte que les plus vieux
avouoient qu'ils n'avoient jamais vû
une consternation si générale.

T. 1. pag.
296.

Perr. t. 1.

Lor. l. 6.

Let. 43.

Marol. mém.

pag. 11.

Laurenzo Crasso l'a placé dans ses
éloges ; Perault dans ses hommes illu-
stres, & Loret dans sa Muse historique.

L'abbé de Marolles le loue en plus
d'un endroit de ses œuvres : il lui
„ donne un esprit agréable & doux ,
„ une conversation aisée qui rendoit
„ claires les choses les plus obscures. Il
„ dit, que sa science est si profonde, sa
„ douceur si charmante, que cet excel-
„ lent homme avoit trouvé l'art de
„ joindre l'humilité chrétienne avec la
„ hauteur de la philosophie.

Epist. Ism.

Bouill. Part.

„ Ismaël Bouillaud écrit à Portner
„ que Gassendi étoit un des plus sça-

vans hommes du royaume : il relève^{ce}
 surtout sa douceur & sa politesse, &^{ce}
 se félicite d'avoir été son intime ami^{ce}
 depuis quinze ans, sans que la diver-^{ce}
 sité des sentimens ait pû alterer tant^{ce}
 soit peu son amitié.^{ce}

Bouche soutient que ç'a été un des^{ce}
 illustres & grands hommes que les^{ce}
 siècles passés aient jamais vû en la^{ce}
 connoissance des belles lettres, &^{ce}
 surtout de celles qui regardent l'astro-^{ce}
 nomie & les choses naturelles, com-^{ce}
 me il paroît par une infinité de vo-^{ce}
 lumes qu'il a composez ; mais quoi-^{ce}
 que tout le monde l'ait admiré pour^{ce}
 la rareté de sa doctrine, ses plus fami-^{ce}
 liers amis rendent témoignage qu'il^{ce}
 étoit encore plus admirable pour sa^{ce}
 moralité & pour la douceur de son^{ce}
 parler & de sa conversation ; & comme^{ce}
 il avoit toujours vécu en philosophe,^{ce}
 il voulut mourir dans l'état de la^{ce}
 même condition. Bravant la mort,^{ce}
 après s'être muni de tous les sacre-^{ce}
 mens de l'Eglise, avec plus d'assû-^{ce}
 rance & de constance que n'ont ja-^{ce}
 mais fait Socrate & Seneque. »

Enfin le docteur Launoy annon-^{ce}
 çant sa mort à Jean Albert-Portner,

*Bouche hist.
 de Prov. t. 2.
 l. 2. pag. 221.*

*Epist. Launoy
 ad J. Alb.
 Portner.*

» lui dit : Les belles lettres, les beaux
» arts & surtout la philosophie reçoivent une si grande playe, que la cicatrice en paroîtra long-tems : il faudra
» pour le moins deux siècles pour réparer ce dommage. Je regarde toujours
» Gassendi, & je pense sans cesse à lui : faites-en de même : n'oubliez jamais
» celui qui s'est attiré l'éloge de tout le monde par la beauté & la délicatesse de son esprit, par son grand sens, par une étude incroyable, par
» un travail assidu & continuel, par une méthode singulière pour la découverte de la vérité, par la profondeur & la variété de ses connoissances, par la finesse & la beauté de ses écrits, par sa bonté, par sa pitié, sa gravité & l'intégrité de ses mœurs.
» On admiroit en lui la simplicité de nos peres, une intelligence & une facilité merveilleuse pour pénétrer & & comprendre les sciences, les plus difficiles & les plus abstraites. Sa politesse égaloit sa candeur, rien de plus aimable & de plus instructif que sa conversation. Il a plutôt dépouillé sa mortalité, qu'il n'a perdu la vie : il sera continuellement vivant dans

les observations des Mathématiciens, & dans les écrits & les disputes des Philosophes, & dans la bouche de tous les sçavans. Les livres qu'il a composé sont autant de miroirs de sa vie, & sa mémoire durera autant que le monde. »

Si nous passons au détail de la conduite de ce grand homme dont nous n'avons pas encore parlé, il ne nous paroîtra pas moins admirable. Il se levoit à trois heures du matin, quelquefois à deux, jamais plus tard qu'à quatre, & étudioit jusqu'à onze à moins que quelqu'un ne le vînt détourner; ce qui arrivoit assez souvent à Paris; car comme il étoit fort complaisant chacun pouvoit l'aborder sans peine, particulièrement les gens de lettres, & entre ces derniers ceux qui avoient quelques difficultés de philosophie à lui proposer. Sur les trois heures après midi il se remettoit à l'étude jusqu'à huit, il soupoit alors assez légèrement, & se couchoit entre neuf & dix : de forte, dit Bernier, qu'à considérer cette longue suite d'étude continue, l'on peut avancer hardiment qu'il n'y a jamais eu de philosophe qui ait tant étu-

*Bern. préf.
de l'abbr. de
la philoso. de
Gassend.*

*Perr. homin.
illust. art.
Gassend.*

Bern. ut sup.

dié que lui. Jamais personne n'a vécu d'une manière plus égale & plus uniforme : il disoit la messe tous les Dimanches & toutes les Fêtes ; c'étoit ordinairement dans l'église des Minimes de la place royale , où l'attiroit le P. Merfenne. Là après la célébration des saints Myfteres, ils s'entretenoient ensemble , & avec plusieurs autres de diverses matieres de philosophie , de mathématiques & d'astronomie. Son érudition étoit prodigieuse ; il n'y avoit livre de science & même de littérature qu'il n'eût lû , & d'ont il n'eût retenu les beaux endroits , qu'il a sçu agréablement répandre dans tous ses ouvrages. La quantité prodigieuse de vers grecs , latins & françois qu'il avoit choisis dans tous les poëtes , & qu'il avoit appris par cœur , est prodigieuse : des latins seuls sans compter Lucrece tout entier , il en sçavoit six mille , dont il en récitoit tous les jours six cent en se promenant , afin de se délasser l'esprit : il en est de la mémoire disoit-il , comme de toutes les habitudes ; voulez-vous la fortifier ou empêcher qu'elle ne s'affoiblisse , comme il arrive ordinairement à mesure qu'on

vieillit, exercez-la sans cesse & de bonne heure ; les beaux vers qu'on apprend par cœur, & qu'on récite souvent, entretiennent l'esprit dans une certaine élévation qui inspire de grands sentimens.

Rien n'est plus noble & plus élevé que la maniere d'écrire : on y trouve ce beau naturel qui mérite seul notre estime. Qu'il philosophe, qu'il parle astronomie, dit un Espagnol, rien n'est plus agréable à lire ; on admire l'excellence de son jugement, la profondeur de son érudition ; sa maniere d'écrire est nette, agréable & précise : cet Espagnol avance que la phrase n'est pas toujours latine ; mais la plus commune opinion est que son stile est pur & élégant, & nourri des bons auteurs du siècle d'Auguste.

Bern. ut sup.

*Greg. Mainf.
in præf. epist.
pag. 17.*

Les matieres en passant par ses mains prennent de nouvelles beautés, il les manie en maître, & les opinions des anciens se trouvent dans ses ouvrages, plus lumineuses & plus intelligibles que dans les anciens mêmes : il n'est rien de beau dans Démocrite, dans Epicure, dans Platon, dans Aristote, dans Plutarque, dans Pline, dans Seneque, dans Cicéron qu'on ne

Bern. ut sup.

428 VIE DE GASSENDI,
trouve dans ses écrits ; il est seul une
bibliothèque vivante ; c'est le Plutar-
que & le Laërce latin, le trésor géné-
ral de la philosophie, un vrai torrent
d'éloquence, le Cicéron des Philoso-
phes modernes. Bayle assure qu'il étoit
le plus excellent philosophe qui fût
parmi les humanistes, & le plus excel-
lent humaniste qui fût parmi les phi-
losophes : enfin il est appelé le phénix
des philosophes en France, & un nou-
veau Tycho-Brahé en astronomie ; mais
ce qui étoit encore plus estimable en
lui, étoit cette modestie qu'on ne pou-
voit se lasser d'admirer. » J'eus la cu-
riosité, dit saint Evremont, de voir
» Gassendi : après de longs entretiens,
» où il me fit voir tout ce que peut
» inspirer la raison, il se plaignit que
» la nature eût donné tant d'étendue à
» la curiosité, & des bornes si étroites
» à la connoissance ; qu'il ne le disoit
» point pour mortifier la présomption
» des autres, ou par une fausse humi-
» lité qui sent tout à fait l'hypocrisie ;
» que peut-être il n'ignoroit pas ce
» qu'on pouvoit penser sur bien des
» choses ; mais de bien connoître les
» moindres, qu'il n'osoit s'en assurer.

— S. Evrem.
jug. sur les
scienc. t. 1.

Un caractere auffi aimable & auffi modeste lui fait regarder Gassendi comme le plus éclairé & le moins présomptueux des philosophes.

Il s'énonçoit d'une maniere agréable, il avoit un esprit délié, des repar-
ties fines ; cependant il gardoit le silence, n'affectant jamais de se faire louer par la subtilité de son esprit, ou par la beauté de ses discours, n'ignorant pas combien il est difficile de parler à propos ; auffi ne le voyoit-on jamais s'empresse de dire son avis avant qu'il eût connu ce que pensoient ceux qui l'écoutoient, de peur de parler en vain.

*Sorb. in vit.
Gassend.*

A l'arrivée des gens de lettres il se contentoit de leur donner des marques de bienveillance ; il ne se répandoit pas en paroles, ne voulant pas surprendre leur estime, & comptant pour un grand profit d'être un juge équitable de l'érudition & de la philosophie. Toute son étude ne tendoit qu'à devenir plus sçavant & meilleur ; auffi avoit-il mis sur ses livres ces paroles :
Sapere aude.

Lorsqu'on le prioit de dire son sentiment sur quelque question, il avoit

soin de parler des bornes de notre esprit : il exagéroit son ignorance, quelquefois il se hazardoit de dire ce qu'il pensoit, mais c'étoit toujours avec tant de défiance, qu'il croioit ne pouvoir jamais contenter les plus habiles ; lorsqu'il disoit son avis, il avoit soin d'avancer des propositions plus universelles pour indiquer la route qu'il suivoit, ou les principes qu'il posoit ; si quelqu'un hézitoit dans un chemin si peu battu, il lui présentoit la main.

Il se plaignoit souvent qu'on ne pouvoit pas faire de grands progres dans la recherche des choses naturelles, quelquefois il donnoit occasion à de longs discours ; il ne paroissoit jamais ému, pas même lorsque de jeunes gens lui imposoient, silence & qu'ils s'avissoient d'instruire celui qui devoit être leur maître : quelquefois gardant le silence, il admiroit la démangeaison de parler de plusieurs, leurs mœurs inconsidérées & leur témérité, d'où il arrive que plusieurs ont pris ce penchant au silence pour une preuve d'un esprit tardif.

Il badinoit agréablement, il y avoit du plaisir de l'entendre, surtout sur le
sujet

sujet des médecins ; mais comme il étoit l'homme le plus réservé , il ne s'égayoit sur leur compte , que lorsqu'il étoit avec des amis intimes dont il étoit sûr , parce qu'il ne vouloit donner sujet de plainte à personne.

Il vécut sans ambition , & quoique sa fortune fût médiocre , il n'envia jamais les richesses & les commoditez des autres : content de son sort , il étoit toujours infiniment plus heureux que tous ceux qui avoient abondamment tout ce qu'ils pouvoient souhaiter ; & quoiqu'il fût très-aimé des plus grands seigneurs , il n'en fut jamais plus à son aise. Cependant quelque médiocre que fût sa fortune , il ne laissoit jamais échaper aucune occasion de faire du bien.

Bern. ut sup.

On ne vit jamais un homme plus sobre dans le boire & dans le manger ; il s'étoit lui-même condamné à ne boire que de l'eau , il mangeoit rarement de la viande , plus souvent des herbes ; de sorte que sa vie étoit plus austere que celle des Anachorètes : mais ce qui étoit encore plus admirable , étoit cette égalité d'ame qui le mettoit au dessus de tous les événemens de la

*Id. ibid.
Sorb. ut sup.*

vie, & qui constitue le vrai sage. Rien n'étoit capable de l'émouvoir, jamais il ne se mit en colere, il sembloit être préparé à tout, soit bon, soit mauvais; on le trouvoit toujours doux, poli, complaisant, ennemi des brouilleries, des divisions, des querelles, ami sincere & constant : un homme d'un si aimable caractere, ne pouvoit que se faire aimer; aussi n'y a-t-il gueres de sçavans qui l'aient été autant que lui.

Nicolas Taxil met au nombre de ses amis, deux papes, deux souverains, apparemment la reine Christine de Suede & Frederic II. roi de Danemarck, deux princes du sang, les princes de Condé & de Conti, deux autres princes dont j'ignore le nom; un chancelier, Seguier; plusieurs cardinaux, François & Antoine Barberin, Louis Alphonse Dupleffis de Richelieu, Bagny & de Retz; plusieurs archevêques, Montchal de Toulouse, Grignan d'Arles, d'Aubusson d'Ambrun; & plusieurs évêques, Godeau de Vence, Joseph-Marie Suarez de Vaifon, Antoine Arbaud de Barguemont de Sisteron, &c.

Serb. ut sup. On ne doit pas oublier Mademoi-

selle : cette princesse qui connoissoit tout son mérite, lui avoit fait faire quelquefois des complimens par le comte de Frontenac, & la duchesse d'Aiguillon, niece des cardinaux de Richelieu, avoit offert à notre Philosophe plusieurs fois sa belle maison de Ruel pour aller s'y récréer, & pour rendre illustre, disoit-elle, cette maison par ses études philosophiques. Cette illustre Duchesse instruite du triste état où le mal l'avoit réduit, non seulement témoigna beaucoup de regret du malheur qui arrivoit à la philosophie, mais encore envoya à Gassendi son médecin pour avoir soin de lui, avec ordre de prendre dans son hôtel tout ce qu'il croiroit nécessaire pour la guérison d'un malade de cette conséquence.

Outre tous les grands hommes dont nous avons parlé dans cette vie avec qui il étoit étroitement uni, je ne dois pas taire le sçavant Jérôme Bignon, le P. Petau, Grotius, de sainte Marthe, Dupui, Valois, le P. Jean Morin, Nicolas Rigault, Philibert de la Mare, de Thou, de Mesme, Molé, Boissat, Boissieu, Pierre Fermat, Valentin Conrat, Jacques-Augustin le Taneur, Charles

434 V I E D E G A S S E N D I,
Quillet, Balthazar de Vias, Charles
Duperier, Marin de la Chambre, Char-
les Spon, Pierre Petit, Jacques Men-
tel, Jean Pecquet, & une infinité d'au-
tres dont la liste seroit trop nombreuse;
qu'il suffise de remarquer qu'il n'y avoit
aucun sçavant, ni dans le royaume, ni
dans les pays étrangers qui ne voulût
le connoître, & qui ne se fît un vrai
honneur de se dire son ami.

Le 26. Septembre 1655. il avoit fait
son testament, & choisi pour légatrice
universelle sa niece, fille unique de sa
sœur, & femme de Pierre Gassendi
dont nous avons déjà parlé. Cet héri-
tage monta environ à quarante mille
francs; il fonda une messe à Paris &
une autre à Digne pour le repos de son
ame: il fit dans son testament une ho-
norable mention de Jean Chapelain,
d'Abraham Duprat, de François Ber-
nier, de Thomas Martel, & d'Antoine
la Poterie, & choisit pour exécuteur
testamentaire Montmor, auquel il fit
présent de tous ses ouvrages qui n'a-
voient pas encore vû le jour, le lais-
sant le maître de publier ceux qu'il en
jugeroit dignes; mais ce sçavant Ma-
gistrat faisant attention qu'il lui faisoit

présent d'un bien qui appartenoit à plus juste titre à tous les gens de lettres, par le conseil d'Henri Borné fameux Avocat de Paris, ramassa tous les ouvrages de notre Philosophe; & ayant communiqué son dessein à Claude Hardy, conseiller au Parlement de Paris, à François Henri noble Lyonnois, & à Jean Chapelain, sçavans personnages & amis de Gassendi, il fut résolu qu'on mettroit en ordre tous les ouvrages, tant ceux qui avoient déjà été imprimez, que ceux qui ne l'avoient pas été, avec les additions, les changemens & les corrections qu'il y avoit faits. On n'en oubliâ aucun, parce que tous parurent dignes de l'impression; & sur l'avis que François Bochart de Champigni, intendant de Lyon, donna à Montmor, que Laurens Annisson & J. B. Devenet fameux libraires, se chargeroient volontiers de cette impression, Montmor pria cet Intendant de finir cette affaire à certaines conditions pour l'avantage des lettres. Antoine de la Poterie, secrétaire de Gassendi que Montmor avoit gardé chez lui, fut envoyé avec les manuscrits à Lyon, pour

*Mont. ad
lector.*

veiller à cette édition, parce qu'il étoit plus au fait de ses écrits que tout autre; François Henri se chargea des autres soins; l'impression dura deux ans comme on en étoit convenu.

Sorb. ut sup. Mathurin de Neuré avoit promis d'écrire la vie de notre Philosophe, & Montmor lui avoit remis les mémoires qu'il avoit reçus de toutes parts; mais sa santé & des affaires pressantes ne lui permirent pas d'effectuer sa promesse. On seroit bien embarrassé aujourd'hui de déterrer ces mémoires: Sorbier suppléa en quelque manière à ce défaut par un éloge qu'il adressa à Montmor, & qui est à la tête de l'édition de Lyon.

L'ouvrage est divisé en six volumes in-folio, & parut l'an 1658. à Lyon avec le privilege que Gassendi en avoit obtenu lui-même un an avant sa mort: son portrait est à la tête, gravé par le célèbre Nanteuil avec ces beaux vers latins de Montmor:

*Hic est ille, dedit cui natura videndam,
Et sophia aeternas cui reservavit opes.
Invida non totum rapuistis sidera vultum
Nantolius, mentem pagina docta refert.*

Ses écrits ne sont pas rangés selon l'ordre chronologique ; mais par matieres. De tout ce grand nombre d'ouvrages, ceux qui paroissent ici pour la premiere fois, sont sa philosophie, qui contient les deux premiers volumes, ses commentaires des choses célestes, qui sont dans le cinquième, & ses lettres, qui composent le sixième. Comme j'ai rendu compte de tous les ouvrages de mon Auteur à l'exception de sa philosophie qui est un ouvrage posthume, il est à propos d'en donner ici une notice.

Il fait d'abord l'histoire de toutes les sectes des philosophes ; il en avoit autrefois envoyé au comte d'Alais un long extrait : Bayle estimoit infiniment ce morceau, & le regardoit comme partant de main de maître. De-là il passe à la logique & porte son jugement sur toutes celles qui avoient paru jusqu'à son tems, telles que celles de Zenon, d'Euclydes, d'Aristote, des Stoïciens, des Epicuriens, de Raymond Lulle, de Ramus, de Bacon & de Descartes : ennemi des chicanes de l'école, il traite toutes les parties de la philosophie d'une maniere bien differente de celle des scholastiques. On n'y trouve ni sécheresse, ni

Gass. phil.

barbarie ; les matieres y sont maniées noblement , avec autant de solidité que d'érudition , avec autant de clarté que d'élégance. Dans sa physique il emprunte de Leucippe , de Democrite & d'Epicure , les atomes & le vuide : les atomes se meuvent dans le vuide , comme les principes de tous les êtres corporels ; mais il est bien éloigné du sentiment d'Epicure sur la nature de notre ame , que ce philosophe faisoit corporelle , & encore plus de l'idée que ce Payen s'étoit formée de la Divinité dont il rejettoit les attributs les plus augustes , en niant sa providence , sa miséricorde & sa justice. Gassendi rejette aussi l'éternité des mêmes atomes ; mais à cela près , il retient leur hypothèse , il s'en fait un système qui mérite d'autant plus de considération , qu'il ne va pas chercher les principes des corps , ni leurs forces d'agir parmi les nombres , les rapports , les harmonies , les idées , les qualitez , les formes élémentaires , & autres choses de ce genre ; mais en sondant & pénétrant ces petits corps , en examinant leur mécanique , leur mouvement , leur figure , leur grandeur & leur petitesse :

Thom. Burn.
archæo log.
philos. l. 2.
c. 12.

il explique leurs effets par une méthode beaucoup plus assurée que les autres.

Il imagine un lieu infiniment étendu pour recevoir ce que Dieu a voulu produire; & traitant la question du commencement & de la fin du monde, il tient que selon la raison même, il est impossible que le monde n'ait commencé & qu'il ne finisse. Passant ensuite au premier principe de la physique qui est l'essence de la matiere, il prétend qu'elle consiste dans la solidité qui la rend impénétrable; de sorte que cette étendue n'est qu'un mode.

Id. ibid.

Bernier répondant à une critique, lui dit qu'il auroit pû sans blesser sa conscience, permettre aux Gassendistes de philosopher à leur maniere, & de dire non pas dogmatiquement & décisivement, qu'à considérer les loix ordinaires de la nature, l'essence de la matiere semble consister dans la solidité, ou l'impénétrabilité d'où s'en suit l'étendue; car cette maniere est toute à fait modeste, elle ne décide rien positivement & absolument: c'est une déférence que Gassendi a pour la théologie, il s'en tient précisément aux bornes de la philosophie, d'où Bernier

Recueil de quelques piéces curieuses concernant la philos. Eclairciss. sur la let. de M. de la Ville, p. 45.

prend occasion de dire que Gassendi est & philosophe & théologien ; que ce grand homme agit partout avec tant de prudence , de précaution & de circonspection à l'égard des saintes Ecritures , des saints Peres , des Conciles , qu'il ose dire que son système de philosophie , est du moins autant soutenable dans la Religion & autant bien accommodé à la théologie , qu'à aucun autre.

Selon lui , les atomes sont des corps imperceptibles , simples , durs , solides , compacts , qui ne peuvent être ni divisés , ni coupez , ni aucunement endomagez : ces corps sont douez d'une certaine faculté , force & vigueur , par laquelle ils se peuvent d'eux-mêmes exciter & mouvoir naturellement ; ils ne changent jamais de route , s'ils n'en trouvent d'autres qui étant très-durs , les déterminent vers un autre endroit ; & étant détournés & obligés de réfléchir çà & là , ils continuent dans cette nouvelle route , jusqu'à ce qu'il se rencontre de nouveau quelques obstacles ; ainsi ils ne sont jamais en repos.

Ce mouvement continuel est pro-

duit par le mouvement continuel des choses, qui ne peut provenir que d'un changement continuel des atomes dont ces choses sont formées, & du choc continuel des atomes qui leur viennent des autres corps voisins. Pour mieux faire comprendre cette agitation continuelle, il compare les atomes aux petits corps qu'on apperçoit dans un rayon du soleil qui passe par une fenêtre; car on les voit dans un trouble & dans une agitation continuelle, se mouvoir deçà & delà, haut & bas, s'entrechoquer, changer de route, & se réfléchir de cent façons différentes. Les mouvemens que nous appercevons dans ces petits corps, nous sont comme des signes des mouvemens obscurs & clandestins des premiers principes, & nous font conjecturer qu'ils sont la source & l'origine de tous les mouvemens que nous voyons dans les corps sensibles. L'atome considéré dans l'espace vuide, où il ne se rencontre rien qui réfléchisse ou le détourne, est tellement rapide, qu'il parcourt quelque espace imaginable: c'est ainsi qu'il rend raison de cette rapidité inimaginable avec laquelle les images

ou espèces visibles & la lumière du soleil & des étoiles, parcourent les espaces d'une si prodigieuse étendue, & dans un tems imperceptible; car quoique le tems de la lumière soit successif, il est néanmoins tellement rapide, que pour une distance de trois mille lieues, telle qu'est à peu près la grandeur du diamètre de la terre, n'a pas besoin d'une seconde de tems.

Il soutient que les atomes sont tous d'une égale vitesse, parce qu'ils sont vuides dans l'immensité d'un espace vuide, & qu'il est constant que le vuide cede également à tout, & laisse tout passer avec une égale liberté: que s'il sont pris, joints & embarrassés les uns aux autres au-dedans des composés, ils se meuvent encore alors d'une égale vitesse, parce qu'ils sont tous durs, & par conséquent très-propres à se réfléchir les uns & les autres, & que dans l'immensité de l'espace, il n'y a ni bas, ni centre où ils puissent s'arrêter.

Il y a entre les parties des corps de petits vuides insensibles dans l'eau & dans l'air; ce qu'il prouve par l'exemple d'un monceau de bled: la main qu'on met dans ce monceau occupe un

certain espace sensible , en la retirant cet espace ne peut pas demeurer vuide des grains qui étant pésants & fluides se portent de nécessité à le remplir ; cependant il y a certains petits vuides interceptés entre ces grains , parce qu'ils ne se touchent pas mutuellement, & selon toutes leurs superficies : de même lorsqu'un corps est entré dans l'eau ou dans l'air , & qu'il y occupe quelque espace sensible , cet espace , le corps se retirant , ne peut pas véritablement demeurer vuide à cause de la fluidité des parties de l'eau ou de l'air qui le fait incontinent retomber. Or qu'il y ait dans le monde de ces petits vuides répandus entre les corps , c'est ce qu'on ne sçauroit nier ; car s'il y a du mouvement il y a du vuide : or il y a du mouvement , donc il y a du vuide. S'il n'y avoit point de vuide , rien ne pourroit se mouvoir ; toutes les fois qu'une chose seroit sur le point de se mouvoir , il se rencontreroit toujours des corps qui feroient obstacle , & qui se résisteroient ; de forte que n'y ayant rien qui se dût mouvoir , il n'y auroit rien qui le pût. Aussi ce n'est qu'en concevant qu'il y a de petits vuides

444 V I E D E G A S S E N D I,
des répandus dans l'eau & dans l'air,
qu'on peut concevoir comment le pois-
son nage, & l'oiseau vole, comment
les corpuscules d'eau peuvent céder en
s'arrangeant & en se retirant dans les
petits espaces voisins, qui étant vuides
ne font aucune résistance, & ainsi don-
nent moien au mobile de continuer
son mouvement.

Comme c'est le mouvement qui opere
la génération de tous les corps, il
donne la définition de ce mouvement,
en établit les espèces, explique toutes
les qualités de la matiere, sa densité,
sa rareté, son opacité, sa transparence,
sa pésanteur & sa légereté.

*Bayle dict.
hist. & critiq.
art, Leucippe.*

Gassendi a été regardé comme le
grand mobile & le restaurateur du si-
stème du vuide : il l'a prétendu avoir
prouvé démonstrativement : Galilée &
& son successeur Torricelli n'ont point
eu d'autre sentiment que le sien sur
cette matiere. Ce sistème a été fort com-
battu par Descartes qui se déclara pour
le plein ; car non-seulement il soutint
qu'il n'y a point de vuide, mais aussi
qu'il étoit absolument impossible. Les
raisons de Descartes ont paru très-for-
tes à bien des gens ; ils ont cru qu'a-

vec la matiere subtile on accordoit aisément le mouvement avec la plénitude , & ils ont trouvé du paralogisme dans les démonstrations de Gassendi. Le regne du plein sembloit plus affermi que jamais lorsqu'on a vû avec surprise quelques grands mathématiciens embrasser le sentiment de Gassendi : Huyghens s'est déclaré pour le vuide ; Newton a pris le même parti , & a combattu fortement sur ce point l'opinion de Descartes , comme une chose incompatible avec le mouvement, la légereté & quelqu'autres phénomènes. Fatio est de l'avis de Newton , & dit que l'existence du vuide n'est pas un problème ; mais un fait certain & mathématiquement démontré, & ajoute que l'espace vuide est incomparablement plus grand que l'espace plein. Je ne fais que rapporter historiquement ce que dit Bayle ; je n'ai garde de vouloir prononcer entre ces deux grands hommes.

J'ai remarqué que Gassendi avoit combattu vivement les astrologues : on ne sera pas fâché de trouver ici sur quoi il se fondoit, en ayant traité au long dans sa physique. Il convient que les

Gass. phys.

Astrologues ont quelque espece de raison de dire que les astres ne sont pas des especes de signes, mais qu'ils sont les causes physiques de plusieurs effets, comme le soleil est la cause de la lumiere, de la chaleur; mais que les consequences qu'ils en tirent ne sont fondées ni sur l'expérience, ni sur la raison.

Gassendi entre ensuite dans un plus grand détail de leurs principes, & après avoir étalé toutes leurs visions, il finit par des réflexions très-sensées: il remarque qu'il suffit d'avoir fait le dénombrement de leurs principes pour en connoître l'incertitude & la vanité; que ce sont de pures fictions qui dépendent du caprice & de la fantaisie, & qui ont été inventées par hazard & sans raison, ou par quelque occasion vaine ou ridicule.

Les astrologues veulent que tout ce qui doit arriver dans la vie dépende de ce moment précis auquel l'enfant vient au monde, & qu'en quelque endroit que soient alors les astres & principalement les sept planètes, elles agissent tellement sur cet enfant par les rayons, qu'ils assemblent ou dirigent

conjointement sur lui, qu'ils lui inspirent une nécessité de vivre un certain espace de tems déterminé, & ni plus ni moins, de mourir d'un tel genre de mort & non d'un autre, de se marier dans un certain tems, comme si un homme de bon sens pouvoit considérer ces sept planètes & se persuader ou comprendre qu'elles puissent faire une impression si diverse, si particuliere & si certaine.

Si les cieux ou les astres n'étoient occupez qu'à former la destinée d'un seul enfant, cela pourroit sembler moins admirable & moins incroiable; mais puisque dans ce même moment, il en naît un nombre infini d'autres par toutes la terre, est-il possible de concevoir que ces mêmes planètes qui ne peuvent envoyer que sept sortes de rayons, agissent pourtant de telle maniere sur ces enfans, qu'ils prescrivent tout ce qui doit leur arriver, avec la même distinction, précision & certitude; d'autant plus que ces événemens sont innombrables & d'une inconcevable diversité.

Les astrologues veulent surtout qu'on ait une certitude parfaite du tems au-

quel l'enfant vient au monde, afin qu'ayant connu précisément quel est le point de l'écliptique qui monte alors sur l'orison, l'on dresse la figure; & que selon que les planètes sont en telle ou telle maison, on détermine les événemens & la destinée des enfans, & ce n'est pas sans raison qu'ils demandent une connoissance parfaite: il est évident que si on l'ignore seulement d'une demie heure, l'on pourra se tromper de sept ou huit années dans le jugement qu'on en fera.

Or il semble incroyable que lorsque deux jumeaux naissent immédiatement l'un après l'autre, & dans deux momens qui sont comme contigus, la position du ciel soit changée d'une telle maniere, qu'il s'imprime dans l'un de ces enfans une destinée tout-à-fait différente de celle qui s'imprime dans l'autre: il est vrai que le ciel se mût d'une telle rapidité, que sa position se change en très peu de tems; mais où sont les astrologues qui ont jamais pû observer les différentes positions du ciel, & par conséquent la diversité d'effets qui arrivent entre deux momens consécutifs. Gassendi avoue que la plus sûre ma-

niere est d'observer avec l'astrolabe ; mais il défie les astrologues de prouver que de dix mille nativitez dont ils déterminent le tems , il y en ait eû seulement une , durant laquelle l'astrologue ait pû se trouver présent avec l'astrolabe pour prendre le point précis de la naissance : mais où est la sûreté du moment précis , si le ciel se trouve couvert de nuages , qu'on ne puisse voir ni le soleil ni les étoiles ; si l'on ignore le véritable lieu du soleil & des étoiles , comme il est constant qu'il a été ignoré avant ce siècle ; si l'on ne sçait pas au vrai & exactement la hauteur du pole ; si l'on n'est pas assuré de la longitude du lieu , ou de la difference du méridien ; si l'on ne prend pas assez garde aux réfractions , comme personne n'a fait avant Tycho-Brahé ; si l'astrolabe est trop petit , s'il n'est pas assez exact , où si l'on ne s'en sert pas avec toutes les précautions nécessaires , toutes circonstances où il est aisé de faillir.

Ensuite Gassendi répond aux raisons & aux échapatoires des astrologues , il les confond par plusieurs exemples d'horoscopes fausles & trompeuses , telles que celles que Nostradamus fit

450 VIE DE GASSENDI,
de Suffren. Il ajoute celle que Morin donna à Maridat, conseiller au Grand-Conseil; il rapporte même la lettre de ce Magistrat datée du mois de Novembre 1654. où l'on ne trouve pas une seule circonstance de vraie: il n'oublie pas celle que Morin avoit faite sur son compte, d'où il conclut que rien n'est plus vain & plus ridicule que cette prétendue science.

Segres.

L'Auteur du Segresiana observe que Gassendi disoit que l'astrologie judiciaire étoit un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé, qu'il avoit appris l'astronomie en vûe de l'astrologie; mais qu'il y avoit été trompé si souvent, qu'il l'avoit abandonnée pour se donner entièrement à l'astronomie; qu'il avoit combattu l'astrologie dans ses écrits, & avoit tâché d'en détourner ses disciples; que cependant il s'en étoit repenti sur la fin de ses jours, non qu'il eût changé de sentiment sur la fausseté de cette science, mais parce que bien des gens n'étudiant auparavant l'astronomie que pour devenir astrologues, il s'étoit apperçu que plusieurs ne vouloient plus l'apprendre depuis qu'il avoit décrié l'astrologie.

Quoi qu'il en soit, je pense qu'il vaut mieux s'entendre à ce qui se trouve dans ses écrits, qu'au témoignage d'un auteur sans autorité.

Quoique Gassendi n'ait admis les atomes & le vuide que d'après Leucippe, Démocrite & Epicure, il en a usé toutefois avec ces deux philosophes, comme il avoit fait avec Platon & Aristote, & tous les autres, tant anciens que modernes. Il a sçu choisir ce qu'ils avoient de plus beau & de meilleur dans leurs ouvrages, l'accommoder à son système particulier, & s'éloigner toujours de tous les paradoxes outrez, soit qu'ils se trouvent dans les anciens, soit qu'ils ayent été soutenus par les plus habiles des modernes; & lorsque quelques-unes de leurs opinions lui ont paru choquer, ou le bon sens, ou la Religion, ou les bonnes mœurs, non-seulement il les a abandonnées, mais il les a combattues plus fortement & plus judicieusement que qui que ce soit; de sorte qu'à proprement parler, on ne peut pas dire qu'il ait donné la philosophie d'Epicure, de Platon ou d'Aristote, mais la sienne.

Je n'entrerai pas dans un plus grand

452 VIE DE GASSENDI,
détail de ses autres sentimens sur la
physique, je me contenterai d'ajou-
ter que ses autres traitez, surtout ceux
où il parle des cieux, de leur nature,
de leurs propriétez, & de leurs diffe-
rentes parties, de la théorie des pla-
nètes, des astres & des comètes, des
sistêmes de Ptolomée, de Copernic &
de Tycho-Brahé, sont des traitez qu'on
ne sçauroit trop lire. Comme c'étoit
un des premiers astronomes de son
siècle, il a répandu de grandes clartez
sur toutes ces matieres; & si depuis lui,
Cassini & plusieurs autres grands astro-
nomes ont fait de nouvelles décou-
vertes, ses écrits n'y ont pas peu con-
tribué.

*Réflex. sur
les grands
hom. morts en
plaisantant
pag. 117.*

L'Anonyme que nous avons déjà cité,
avoue que Gassendi est le philosophe
du monde qu'il estime le plus, sçavant,
sans rudesse, poli par temperamment,
qui n'a donné sa physique que pour ce
qu'elle est, obscure, douteuse & sou-
vent fausse; qu'il a plus insisté sur la
morale: c'est aussi, ajoute-t-il, la
science qui devroit plus occuper l'hom-
me, *uniquement parce qu'elle décide du
prix & de l'usage des plaisirs.* Il prête
ainsi sa morale à Gassendi, comme il

lui a prêté ailleurs une impiété. Si Gassendi a plus insisté sur la morale que sur les autres parties de la philosophie, ce n'est pas parce qu'elle décide du prix & de l'usage des plaisirs dans cette vie; car les sages, dit Gassendi, ont enfin reconnu que l'origine du mal venoit de ce qu'ignorant ce qui fait la vraie félicité, en quoi elle consiste, & quelle est cette fin dernière que chacun se doit proposer dans toutes ses actions, on se laisse aveuglément aller à ses passions, & l'on abandonne l'honnêteté, la vertu & les bonnes mœurs, sans quoi il est impossible de vivre heureux; c'est pourquoi ces sages se sont attachés à enseigner en quoi elle consiste cette vraie félicité, & à inventer des préceptes utiles à réprimer les passions qui feroient capables de la troubler, & c'est cet amas de préceptes, de réflexions & de raisonnemens, qu'ils ont nommé l'art de la vie, ou l'art de passer heureusement la vie, & généralement la morale, comme étant une doctrine qui regarde les mœurs. Parler ainsi ce n'est pas certainement dire *que la morale décide du prix & de l'usage des plaisirs.* Comme il ne s'agit dans la morale que

Moral Gass.

454 VIE DE GASSENDI,
de la félicité naturelle, & non de celle
que la religion nous promet, après
avoir rapporté les sentimens des phi-
losophes, il s'arrête à celui d'Epicure,
qui faisoit consister la félicité dans l'in-
dolence du corps, & dans la tran-
quillité de l'esprit, soutenant en même
tems que les causes efficientes de cette
félicité, ne sont ni les vins, ni les mets
délicieux, ni les plaisirs sensuels; mais
une raison saine, éclairée, accompa-
gnée de vertus, qui sçait considérer &
examiner murement les causes & les
motifs qui portent à suivre ou à fuir
quelque chose; en quoi il distingue
très-fort Epicure & ses sectateurs de
ceux qui préféreroient les biens pure-
ment corporels, & qui n'ayant pour
objet que la volupté sensible, furent
nommés voluptueux *Voluptuarii philo-*
sophi. Ceux-ci avoient pour chef Ari-
stippe: Gassendi loin de suivre leur do-
ctrine, s'attache à la combattre de tou-
tes ses forces.

Il s'est trouvé des gens qui par mé-
pris ont appelé Gassendi l'historien de
la philosophie, mais un historien scepti-
que. Bernier a pris sa défense: il est
vrai, dit-il, qu'ayant à traiter quelques
questions

Bern. pref.
de l'abb. de la
vie de Gass.

questions importantes, il rapporte les différens sentimens des philosophes, persuadé qu'autrement il n'est pas possible d'apporter un jugement solide : bien loin de mériter du blâme, il mérite nos éloges pour avoir développé sur chaque sujet tout ce que les philosophes anciens & modernes en ont pensé. Il est vrai, ajoûte Bernier, pour ce qui est de la sceptique qu'on trouve partout des *videtur* ; mais les véritables philosophes qui sont bien convaincus de la foiblesse de nos lumieres en usent ainsi. Cette sincerité & cette modestie est infiniment préférable à l'arrogance & à la pétulance de ceux qui décident magistralement de tout, & même de tout ce qu'ils ne comprennent pas.

On l'a aussi accusé d'ignorer quelques parties des mathématiques, comme l'algèbre & quelques secrets de la géométrie ; mais soit qu'il ait véritablement ignoré ce qu'il y a de plus caché dans ces sciences, soit qu'il l'ait négligé, peut-être l'a-t-il fait pour s'appliquer à d'autres sciences qui lui ont paru plus utiles ; enfin quand il seroit vrai qu'il auroit véritablement ignoré quelques parties des mathématiques,

Id. ibid.

456 VIE DE GASSENDI,
un homme ne peut pas tout sçavoir ;
& l'érudition de notre Philosophe a
été d'ailleurs si étendue , qu'on ne peut
que l'admirer.

Sorb. ana.

J'avoue que les volumes de Gassendi
ne sont pas tellement exposez à l'usage
de tout le monde qu'il ne faille y ap-
porter plus de littérature , & plus d'ha-
bitude dans le palais des Muses , dit
Sorbier , qu'en quelques autres où il
ne faut qu'un peu de mathématiques ;
mais cela n'empêche pas que tous ceux
qui ont quelque teinture des bonnes
lettres & quelque amour pour la docte
antiquité , ne puissent profiter de cette
lecture , & se plaire à recevoir par la
main des plus grands hommes les do-
ctrines qui leur sont présentées.

Id. ibid.

On ne peut que s'étonner , que dix
ans après la publication de la philoso-
phie de Gassendi , il se soit trouvé des
gens qui aient appris une autre phi-
losophie ; ce qui fait dire à Sorbier ,
qu'il est étrange que depuis qu'on a
trouvé l'usage du pain , il y ait eu des
hommes qui aient mangé du gland.
*Quæ est autem ista inter homines tanta
dementia , frugibus inventis , ut glande
vescantur.* Il examine ensuite d'où peut

venir cela, & croit que cela vient de sa trop grande littérature, qui a mis de plus grands intervalles qu'il n'en falloit entre ses raisonnemens; ce qui en a dissipé la force, & caché les liaisons; au lieu que les autres philosophes ont suivi leurs pointes: ainsi, continue-t-il, il seroit bon de présenter par morceau & sur des assietes ce que la magnificence de Gassendi servoit en grands bassins, & en pyramides qui se faisoient ombre.

Ce que Sorbier souhaitoit est arrivé. François Bernier, l'un des disciples de notre Philosophe, a donné un abrégé de sa philosophie en François: il l'a enseignée avec applaudissement dans le grand Mogol, & l'a fait imprimer à Lyon en sept volumes in-12. 1674.

On trouvoit dans le seul Gassendi tout le mérite pour faire plusieurs grands hommes: il étoit excellent humaniste, grand astronome, habile mathématicien, judicieux historien, & profond philosophe. Que n'étoit-il pas? une de ces qualités auroit rendu célèbre celui qui l'auroit possédée dans un même degré que lui. Aussi Rolland-des-Maraux lui écrivoit autrefois, qu'il n'étoit

*Roland. Mar.
l. 1. epist. 23.
Pet. Gass.*

458 VIE DE GASSENDI,
inférieur aux plus grands hommes de
l'antiquité, qu'en ce qu'ils avoient vécu
avant lui: *Summis quidem viris tantum
cedere videris, quod te tempore præ-
cesserunt.* Je finirai par l'éloge que qua-
tre de ses principaux disciples lui con-
sacrerent.

EPITAPHE DE MONSIEUR
GASSENDI.

*Non unus é septem sapientibus,
verum*

*Tota sapientum familia.
Philosophi omnes, Politici, Philologi,
Mathematici, Theologi,
Eodem tumulo teguntur.*

*Academia veteris & nova, Lycai, Stoa,
Hortorum,*

*Rudera Vestigia,
é quibus*

*Jam jam reparanda, & multo splendidius
Restauranda*

*Edita doctrinâ sapientum templa serena,
Ubi*

*Veluti totidem Oracula
Sistendi erant redivivi & audiendi
Thales, Anaxagoras, Pythagoras,
Hyppocrates, Democritus,
Socrates, Plato, Aristoteles, Zeno,*

*Epicurus, Lucretius, Cicero,
Seneca, Plutarchus,
Sextus.*

*Et quot quot hujusmodi heroum,
Ad nostra usque tempora extitere.*

*Hic jacent
Cum Musis, Pallade & Apolline
Pudor & justitiæ soror incorrupta fides,
Nudaque veritas.*

*Qua universa
Magnum Petri Gassendi nomen
Complectitur.*

*Tu Viator erudite,
Luge sortem generis humani,
Cui mors invida eripuit
Fidissimum, diligentissimum naturæ
Interpretem,
Virtutis, solida pietatis, bonæ mentis
Cultorem, vindicem, propagatorem
Integerrimum, acerrimum,
felicissimum.*

*Vixit
Sine querela, sorte sua contentus,
Interioris notæ, amicis jucundissimus,
Viris imperio, autoritate, doctrinâ,
Sapientiâ præstantissimis
Acceptissimus, charissimus,
Non apud externos solum,
Sed & in patriâ suâ,*

460 VIE DE GASSENDI,

Amorem venerationem

Meritus, consequutus.

Annos LXIII. mens. IX. dies XIII.

Æternum sui desiderium relinquens.

Lutetia Parisiorum

A. D. IX. Kal. Nov. cIoIoCLXV.

Abraham Prateus, Thomas Martellus,

Samuel Sorberius, Franciscus

Bernier,

Amico veteri, præceptori bene merito

Grati animi monumentum

M M.

P P.





CATALOGUE

DES OUVRAGES

DE

PIERRE GASSENDI

& des autres ouvrages qui ont du rapport à lui.

1624. *E*xercitationes paradoxia adversus Aristotelaos, in quibus precipua totius peripatetica doctrina atque dialectica fundamenta excutiuntur, opiniones verò, aut novæ, aut ex veteribus obsoletæ stabiliuntur, Gratianopoli. Verdier in 8°. Amstelodami Lud. Elzevir 1649. Haga-comitis 1656. 1659 in-4°. Lyon 1658. 3. vol. in fol.

1629. *Phænomenon rarum Roma observatum* 20. Martii & ejus causarum explicatio, &c. Amstelod. Henrici Guerardi in-4°.

1630. *Parhelia seu soles IV. spurii qui circa verum apparuerunt Roma die 20. Martii* 1629. & de eisdem epistola ad Henricum Rennerium. Parisiis Vitré 1630. in-4°. Haga-comitis 1656. in-4°. Lyon 1658. 3. vol. in-fol.

1630. *Epistolica exercitatio in qua precipua principia philosophia Roberti Fluddi deteguntur, & ad recentes illius libros adversus patrem Marinum Mersenum scriptos respondetur. Item appendix aliquot observationum cæ-*

462 *Catalogue des Ouvrages*

Iestium, Parisiis Cramoisi in-8^o. dédié au P. Mersenne & dans le troisième volume in-fol. de 1658. dans un ordre différent & sous ce titre : *Examen philosophia Fluddana*.

Fludd répondit par un ouvrage intitulé : *Clavis philosophia Fluddana*, &c.

1631. *Catalogus variorum librorum quos ex Oriente advenit*, & in publica bibliotheca Leydense deposuit Jacobus Golius. Parisiis.

Jean Hallervordius met cet ouvrage parmi ceux de Gassendi, apparemment parce qu'il prit soin de l'édition. *Joan. Hallervord. in bibliothec. curios. Regiom.* 1676.

1632. *Mercurius in sole visus*, & *Venus invisus*, Parisiis an. 1631. pro voto & admonitione Joannis Kepleri. Parisiis in-4^o. Hagacomitis 1656. in-4^o. Lyon, 4^e. volume in-fol.

Cet ouvrage est adressé à Schickard qui répondit : *W. Schickardi pars responsi ad eas epistolas Tubingi* 1632.

Martin Hortensius dédia à Gassendi une dissertation sur le même sujet, sous ce titre.

Martini Hortensii dissertatio de Mercurio in sole viso Lug. Batavorum 1633. in-4^o. Il remplit l'épître dédicatoire de l'éloge de Gassendi.

1633. Lettre françoise manuscrite de Gassendi à Dom Polycarpe de la Riviere-Chartroux, où l'on trouve un catalogue historique, chronologique & critique des Evêques de Digne, conservé dans la bibliothèque de M. Thomassin de Mazaugues, Président au Parlement de Provence.

1634. *Ad librum dom. Eduardi Herberti Angli, de veritate epistola*. Il fut composé cette année, & ne parut qu'après la mort de Gassendi dans l'édition de Lyon de 1658. troisième volume in-fol.

1636. *Proportio Gnomonis ad solstitialem umbram, observata Massilia an. 1636 pro Wendelini voto. Haga-comitis 1656. in-4°. Lyon 1658. iv. vol. in-fol.*

Ce sont trois lettres de Gassendi à Godfrey, Irenée Wendelin; l'on y trouve aussi l'apologie de Pytheas, Marseillois.

1636. Vers latins à la louange de Schickard inserez dans les pages 84. & 86. de ses lettres.

1636. Manuscrit, Mémoire instructif au R. P. Ephrem de Nevers, & au frere Alexandre d'Angoulême, Capucins, allans à Seyde, conservez chez M. de Mazaugues.

1640. Dans le livre, *de quasitis per epistolam à claris viris responsis Fortunii Licetti*, in-4°. tom. 1. pag. 126. Il y a une lettre de Gassendi à Naudé écrite d'Aix le mois de Décembre 1636. sur une observation astronomique, dans le 2. tom. *Utini*, 1646. in-4°. & pag. 112. Une autre du même Gassendi à Licetti, aussi écrite d'Aix le 30. Août 1640. avec la réponse, *de oculi parte, cui prima debetur actio videndi sit-ne crystallinus humor, an tunica retina*. Dans la bibliothèque du cardinal Imperiali, on remarque que ces deux lettres ne sont pas dans le corps de ses œuvres.

1640. *Observatio de septo cordis pervio, Lud. Batavorum* in-8°. Elle se trouve encore dans un traité ou brochure, *severinus pinaus de integritatis & corruptionis virginum notis. Lugduni Batavorum*, 1641. in-4°. ibid. 1639. Ce n'est qu'une page de sa réponse à Fludd.

1641. *Disquisitio metaphysica Gassendi adversus Cartesium. Parisiis, solis. Amstel. Elsevir* 1642. 1654. 1678. in-8°. &c. L'ouvrage a été traduit en françois par M. le

464 *Catalogue des Ouvrages*
duc du Luynes , & par M. Clerfelier ,
sous le titre de cinquièmes objections , Pa-
ris 1642. & 1661. in-4°. Paris , Henri le
Gras, &c.

1641. *De vita Nicolai Claudii Peyreskii se-
natoris Aquisextiensis*. Cramoisy in-4°. Haga-
comitis , Ulacq 1651. in-12. 1655. in-12.
Eadem recusa Quedlimbergi. 1708. in-8°. *Anglice*. Londini 1657. in-8°. Guillaume
Rand. Lyon 1658. in-fol. 5. vol.

1642. *Epistola IV. de apparente magnitu-
dine solis humilis atque sublimis*. Paris. Hac-
queville 1642. Lyon 1658. in-fol. 3. vol.

J'ai remarqué que la premiere n'est que
la troisième , le tout ne parut qu'en 1646.

1642. *De motu impresso à motore translato*.
Il n'imprima d'abord que les deux premieres
lettres à Dupuy. La troisième qu'on qua-
lifie de quatrième mal à propos, ne parut
qu'en 1649. avec une vive préface de Neuré
à François Barancy, contre J. B. Morin,
Lyon 1658. in-fol. Dans le troisième vo-
lume. Les deux premieres ne parurent qu'en
1646.

1643. *Novem stella visa circa Jovem, &
de eisdem judicium, accessit observatio gemi-
nata in singulos dies astus maris instar reci-
procationis perpendiculorum*, 1643. in-4°. *Lyon* 1658. in-fol. tom. 4.

Caramuel composa deux ouvrages con-
tre celui-ci, le premier étoit intitulé : *Anto-
nii de Rheita, novem stella circa Jovem,
sex circa Saturnum, non nulla circa Martem,
cum judicio Petri Gassendi, & Joannis Cara-
muelis Lobkowits, ejusdem judicii censura*. Lo-
vanii, 1643. in-12.

Le second, *Perpendiculorum inconstantia
excogitata ab Alexandro Calignono, exor-
nata à Petro Gassendo, examinata à Joanne*

Caramuel Lobkowitz & falsa reperta. Lovanii, 1643. in-12.

1643. *Ara tulleris fracta, item physica demonstratio quod opinio Copernica de telluris motu sit falsa, & novus conceptus de Oceani fluxu atque refluxu, adversus Gassendi libellum de motu impresso à motore translato.* Parisiis in-4°. C'est ici le premier ouvrage de J. B. Morin contre Gassendi.

1644. *Disquisitio metaphysica seu debitationes & instantia adversus Cartesii metaphysicam.* J. Blaeu in-4°. Lyon in-fol. 1658. avec ses doutes : c'est dans l'édition de Blaeu qu'on a retranché un avis du Libraire qui mérite d'être lû & qui est de Sorbier.

1644. *Vita sancti Dominini primi Dinien-sis episcopi in tres lectiones secundi nocturni distributa.* Dans le second volume des Bollandistes des SS. de Février, au 13. Janvier indiqué page 661. par le P. le Long. num. 2298.

1645. *Oratio in auguralis, Parisiis in-4°. Haga-comitis 1656. in-4°. Lyon in-fol. 1658. cinq vol.*

1645. *Querela ad Gassendum de parum christianis provincialibus in-4°.* Il y en a une seconde édition in-12. à Genève, faite par les soins de M. Thomassin de Mazaugues, conseiller au Parlement de Provence. Cet ouvrage a été composé par Mathurin Neuré.

1646. *De proportionem quâ gravia decidentia accelerantur, epistola III. quibus responderetur ad epistolas Petri Casrai societatis Jesu.* Paris. Hacqueville in-4°. Lyon 1658. in-fol. tom. 3.

Le P. Casré lui avoit adressé un ouvrage intitulé : *Physica demonstratio, qua ratione mensura, modus, ac potentia accelerationis totus in naturali descensu gravium determi-*

nantur adversus nuper excogitatam à Galilao Galilaei Florentino philosopho & mathematico de eodem motu pseudo scientiam. Parisiis 1645. in-4°. C'est cet ouvrage que Gassendi réfute vivement.

1646. *Apologia Petri Gassendi adversus F. B. Morinum ad venerabilem senem Josephum Gualterium priorem Valletta, amicorum antiquissimum, Lug.* Elle ne parut qu'en 1649. in 4°. par les soins de Neuré & de Barancy. Lyon 1658 in-fol. tom. 3.

1647. *De vita & moribus Epicurii lib. VIII. Lug. Barbier. in-4°. Lug. Batavor 1648. editio altera auctior. Haga-comitis Ulacq, 1656. in-4°. Lyon 1658. in-fol. 5. vol.*

1647. *institutio astronomica juxta hypotheses Copernici, Tichonis-Brahe, & Ptolomae accedit oratio in auguralis eisdem typis, in-4°. Londini 1654. in-8°. Haga-comitis, 1656. in-4°. & plusieurs autres éditions. Editæ jam toties, dit Sorbier in vit. Gass.*

1649. *De vita, moribus & placitis Epicurii seu animadversiones in X. librum Diogenis Laertii* Il le dédia à François Barancy, Lug. Barb. in-fol. 3. vol. *Amstelod. 1659. in-4°. Lug. Barbier 1675. 2. vol. in-fol Lug. 1658. in-fol. tom. 3. Lug. 1660.*

1649. *Syntagma philosophia Epicurii cum refutationibus dogmatum quæ contra fidem christianam ab eo asserta sunt, appositis per Petrum Gassendum. Amstelod. Waesberg, 1684. in-4°. Lug. 1659. in-4°. Lyon 1658. in-fol. 3. vol.* Il est imprimé dans l'appendice de l'ouvrage précédent, Sorbier l'avoit traduite en françois sans l'avoir publiée.

1649. Ici commence la dispute de Morin & de Gassendi; quoique celui-ci n'ait écrit que deux lettres, ses amis, Neuré, Barancy & Bernier en ont écrit plusieurs pour

sa défense qui doivent trouver ici leur place.

1649. Première lettre de Gassendi à Morin, écrite de Marseille le 11. May; elle est insérée tout au long dans la lettre suivante.

1649. Lettre de J. B. Morin à Antoine Gautier, conseiller au Parlement de Provence.

1649. Lettre de la Roche ami de Gautier à J. B. Morin, docteur en astrologie: ce la Roche étoit ou Neuré ou Barancy.

1649. Réponse de Morin à la Roche.

1649. Seconde & dernière lettre françoise de Gassendi à J. B. Morin, écrite de Digne au mois de Septembre 1649. Réponse de Morin à Gassendi.

1649. Lettre de Neuré à Luillier, conseiller au Parlement de Metz.

1649. Réponse de Morin à Neuré.

1649. Lettre de Barancy à Morin.

1649. Réponse de Morin à Barancy.

1650. Recueil des lettres des sieurs Morin, Gassendi, Neuré, la Roche & Barancy. Ensuite de l'apologie du sieur Gassendi, touchant la question, *de motu impresso à motore translato*, ou par occasion, il est traité de l'astrologie judiciaire. Paris, Courbe 1650. in-4°.

1650. *Dissertatio de atomis & vacuo contra Gassendi philosophiam Epicuræam* in-4°. & dédié à Henri de Bourbon, évêque de Metz.

1650 *Anatomia ridiculi muris, hoc est dissertatituncula J. B. Morini astrologi adversus expositam Petri Gassendi Epicurii philosophiam auctore, Francisco Bernerio.*

1651. *J. B. Morini doctoris medici & Regii mathematicum professoris deffensio sua dissertationis de atomis & vacuo, adversus Petri Gassendi philosophiam Epicuræam contra Francisci Bernerii Andegavi anatomiam ridiculi muris ad serenissimum principem H. II.*

468 *Catalogue des Ouvrages*

ricum Borbonium, Metensem episcopum.

1652. Lettre françoise de Gassendi à Honoré Bouche, historien de Provence du 25. Septembre, à la tête de l'histoire de Provence.

1653. *Favilla ridiculi muris, hoc est disertaticuncula ridicula deffensa* à J. B. Morino astrologo per Franciscum Bernerium, dicata Capella.

1660. *Joannis Caramuelis ad Gassendum & Petri Gass. resp. de infallibilitate Papa*, avec le traité d'Edmond Richer, de la puissance du Pape.

1653. *Appendix cometa*. Lyon 1658. 5. vol.

1654 *Tychonis-Brabei equitis Dani astronomorum coriphæi, Nicolai Copernici, Georgii Puerbachii & Joannis Regiomontani, astronomorum celebrium vita*. Paris, Dupuy in-4°. Hage-comitis 1656. in-4°. Lyon 1658. in-fol. tom. 5.

1654. *Romanum Calendarium compendiose expositum, accessit corollarium de Romano Martyrologio*. Paris in-4°. Lyon 1658. in-fol. t. 5 & dans le huitième vol. *Thesauri antiquitatum Romanarum*, edit. Trajecti 1698.

1654. *Notitia ecclesiæ Diniensis, accessit concilium Avenionense, anno 1326*. Paris, Dupuy, in-4°. Lyon 1658. in-fol. tom. 5.

1654. *Abacus Sestertiorum*. L'ouvrage est dédié à François Bochart de Champigny, Intendant de Lyon : il avoit déjà paru moins étendu dans les appendices de ses remarques sur le dixième livre de Diogene Laerce. Lyon 1658. in-fol. tom. 4.

1654. *Maneductio ad theoriam musices seu ad partem speculativam musica*. Lyon 1658. in-fol. vol. 4.

1654. *De tribus impostoribus* ad J. B. Morinum. C'est le dernier ouvrage de Morin

contre Gassendi : les trois imposteurs sont , selon lui , Gassendi , Neuré & Bernier.

1654. Lettre françoise de Gassendi à Claude Auvry , évêque de Coutance , sur une éclipse de soleil.

1655. Lettre françoise de Gassendi à Pierre Gassendi son neveu d'alliance , du 26. Février 1655. Elle a été imprimée séparément avec l'épithaphe latine que dresserent à Gassendi Abraham Duprat , Thomas Martel , Samuël Sorbier , & François Bernier.

1658. *Opera omnia Petri Gassendi in sex tomos in-folio distributa*. Lugd. 2. édit. à Florence par les soins d'Auverani 1728. in-fol. 6. vol.

1658. *Syntagma philosophicum , in quo capita principia totius philosophia edisseruntur*. Cette philosophie contient les deux premiers volumes de l'édition in-fol.

1658. *Petr. Gassendi commentarii de rebus caelestibus*. Ce commentaire contient le cinquième volume in-fol.

1658. *Epistola Petri Gassendi , quibus accesserunt clarissimorum quorundam ad ipsum epistola & responsa , in quibus humaniorum , philosophicarum & mathematicarum rerum complura luculenter admodum enucleantur atque explicantur*. Ces lettres composent le sixième volume in-fol.

Manuscrits , lettres françoises écrites à diverses personnes par Pierre Gassendi , conservées dans la bibliothèque de M. Thomassin de Mazaugues , Président au Parlement de Provence , & dans les recueils de Bouillaud.

1658. *De vita & moribus Petri Gassendi auctore Samuele Sorberio*. On trouve cet éloge à la tête de ses six vol. in-fol. il est aussi dans Henningus Witten , il est encore imprimé séparément à Londres.

470 *Catalogue des Ouvrages, &c.*

Oraison funèbre du philosophe chrétien, Pierre Gassendi, Prévôt de l'église de Digne, & professeur de mathématiques au College Royal. Lyon 1656. in-8°. par Nicolas Taxil, Prévôt de l'église de Digne.

Abregé de la philosophie de Pierre Gassendi, divisée en sept tomes in-12. à Lyon 1674. 1678. 1684. par François Bernier.

In morbum Petri Gassendi ad Ægidium Menagium, & Joannem Capellanium carmen, 1655. auctore Carolo Duperier.

Ad nobilissimum clarissimum virum D. Henricum-Lud. Habermontmorium libello suppl. magistrum ruri agentem de gravissimo Petri Gassendi morbo ode.

Elogium Petri Gassendi auct. Abrah. Prat. Thom. Martel, Samuel. Sorbier & Francis. Bernier.

Petri Gassendi theologi & Regii matheseos professoris Epicedium auctore Baltaz. de vias Massiliensi 1656.

In obitu Petri Gassendi lugubre encomium.

Petri Gassendi tumultus auct. Carolo Duperier.

Lessus mortualis illustri viro Petro Gassendo prapósito Diniensi, Regioque matheseos in Acad. Parisiensi professori celeberrimo cantatus A. Joan. Alberto Portnero reipublica Ratisbon. à consiliis. 1656.

In obitu Petri Gassendi auctore Henrico Valesio.

Epigrammes de Portner, de Sorbier, &c. Incription de Montmor sous un portrait de Gassendi gravé par Nanteuil.

Distique de Pierre Gassendi par Jacques Spon.

La crainte de trop grossir cette vie m'a empêché de donner ces éloges.





TABLE

DES MATIERES.

A

- A** Garrat (Antoine) secretaire de Gassendi. Son éloge, 274
- Aristarque, 133
- Asellius (Gaspar) professeur d'astronomie, découvre les veines lactées dans le mesenteraire conductrices du chyle, 32
- Astrologie (judiciaire) Gassendi la combat
11. Sur quoi il se fonde, 446. &c.
- Atomes (ce que c'est) 440
- Azubius (Salomon) habile Rabbín, traduit les tables astronomiques du Rabbín Emmanuel de Tarascon. 126. Gassendi trouve sa traduction infidele. *Ibid.*

B

- Barancy (François) son éloge. 291. Fait imprimer la vie & l'apologie & la philosophie d'Epicure 292. 322. &c. & sa réponse à J. B. Morin 332. Gassendi se plaint de lui 334. Répond à Morin. Sa mort, 353
- Bardi (Jérôme) Italien, Gassendi lui écrit, 183. 237
- Bernegger (Matthieu) traduit des ouvrages de Galilée. 128. Gassendi lui adresse des vers latins, 162
- Bernier (François) docteur en médecine, apprend la philosophie de Gassendi, 90.

- Ecrit contre J. B. Morin , 341. apprend
 à Gassendi les découvertes de Pecquet
 356. 359. Arrive à Paris chez Montmor
 avec Gassendi , 372. Assiste Gassendi dans
 sa dernière maladie , 412. Gassendi se sou-
 vient de lui dans son testament , 434.
 Donne l'abregé de la philosophie de Gas-
 sendi , 458. Fait l'éloge de Gassendi , 459
 Bertius (Pierre) geographe , Gassendi lui
 communique ses observations , 25
 Bornius (Henri) professeur à Utrecht , écrit
 à Gassendi , 264. 269. 271. 288
 Bouche (Honoré) historien de Provence ,
 fait des observations avec Gassendi , 151
 Consulte Gassendi & Gassendi lui répond ,
 360
 Bouillaud (Ismaël) astronome , dédie son
 dixième livre de l'astronomie à Gassendi ,
 103. Prouve que Galilée n'a rien enseigné
 de contraire à l'Ecriture , 120. Ecrit à Gas-
 sendi , 189. 359. Observe une comète , 369.
 378. 408. Eloge qu'il fait de Gassendi ,
 423
 Bourdelot (Jean) écrit à Gassendi , 123.
 358. 365

C

- Cabalistes , (ce que c'est) 177
 Calendrier Romain , ouvrage de Gassendi ,
 394
 Campanella (Thomas) Dominicain , son
 éloge , sa prison , 111. arrive à Aix chez
 Peyresc , 145. Va à Paris , *ibid.* Parle mal
 de Gassendi , 17. Sa mort , 181
 Cassini (Jean Dominique) astronome , de-
 mande des observations à Gassendi , 379
 Cazré (Pierre) Jesuite , propose ses diffi-
 cultez à Gassendi , 213. Gassendi lui ré-
 pond , *ibid.* fait imprimer une dissertation

DES MATIERES. 473

214. à laquelle Gassendi replique, *ibid.*
Champigny (Jean Bochart de) intendant de
 Provence, fait un voyage à Arles avec
 Gassendi, 177. 236. 237. 310. Gassendi
 lui dédie son traité des Sesterces, 407 435
Chapelain (Jean) écrit à Gassendi, 123. lui
 propose ses doutes, 189. Gassendi lui
 adresse sa quatrième lettre de la grandeur
 apparente du soleil, *ibid.* Son éloge 369.
 370. Lui dédie les vies de Copernic, de
 Puerbachius & de Muller, 391. 392. Se
 souvient de lui dans son testament, 434
Charron, Gassendi loue son livre, 13
Christine, reine de Suede, voyez sa nais-
 sance, ses pere & mere dans *la notte.*
 I. lettre de Gassendi à cette Reine, 359
 Sa réponse, 363. II. lettre, 363. III lettre,
 398. Sa réponse, 399. 400 IV. lettre,
ibid. Sa réponse, 401. Circonstances de
 sa vie, *ibid.*
Cleomedes, son éloge, 30. Ennemi d'Epi-
 cure, 31
Clerfelier (Claude) Descartes lui adresse
 sa réponse aux Instances de Gassendi,
 280. 281. &c
Comète, Gassendi l'observe & rapporte ses
 observations & celles des autres astro-
 nomes, 369
Copernic (Nicolas) sa vie, 86
Constantin (Antoine) médecin : Peyresc
 veut donner une édition de ses ouvrages,
 73
Crau (ce que c'est) voyez *la notte.* 361

D

Decormis (Louis de Beaurecueil) avocat
 general au Parlement de Provence 216.
 Gassendi lui écrit les dernières paroles de

- Louis XIII. *Ibid.* Récit qu'il fait des brouilleries du Parlement, 314
- Descartes (René) philosophe, Gassendi fait son éloge, 93. Sa lettre sur Gassendi, 192. &c. Répond aux objections de Gassendi, 198. Méprise ses Instances, 251. Jugement que porte de lui Caramuel, 257. Va à Amsterdam, 266. Fait paroître ses principes, 271. Jugement qu'en porte Gassendi, 272. 273. Répond aux Instances, 280. Se réconcilie avec Gassendi, 307. Sa mort, 348. Parallele de ces deux philosophes, 349
- Diodati (Elie) son éloge, 27. Ecrit à Gassendi, 12. 111. 128. Envoje à Gassendi l'ouvrage de Millord Herbert, 134. Gassendi lui répond, 135. 140. Peyresc lui écrit, 157. 162. Gassendi lui adresse une seconde lettre, 165. 374.

E

- Epicure, son éloge, 32. Passage sur sa naissance, 69. Ses differens portraits, 104. 130. Gassendi donne sa vie & son apologie, 292. Auteurs qui l'ont justifié, 299. Sa philosophie, 323. 324 Jugement sur cette philosophie, 326.
- Escalis (Marc-Antoine) premier Président du Parlement de Provence, 12. 13. voyez *la notte.*

F

- Fabry (Honorat) Jesuite, Gassendi lui écrit, 237
- Faur (Henri de Pibrac du) Maître des Requêtes, écrit à Gassendi, 12. Gassendi lui répond, 13
- Fesaye (Philibert) grand Carme, enseigne la philosophie à Gassendi, 6. Gassendi lui cede la théologie, 8

- Fludd (Robert) médecin Anglois, le P.
 Merfenne engage Gassendi à écrire contre
 lui, 35. Son éloge, 72. Gassendi le blâme,
 analyse de son ouvrage, 75. Réponse de
 Fludd, 115. Gassendi le méprise, 116
 Fienne (Thomas) médecin, son éloge,
 40. 41
 Frere (Pierre de Montfort le) conseiller
 au Grand-Conseil, 26. Sa mort, 29

G

- Gaffarel (Jacques) bibliothécaire du car-
 dinal de Richelieu, écrit à Gassendi, 38
 Lui fait présent du livre d'un Rabbín, *ibid.*
 Gassendi lui répond, 39 Son éloge, 40
 Son livre des curiositez inouies censuré,
 66. Se soumet, Gassendi l'exhorte à la
 paix, 139
 Galaup (François de Chasteuil) va à Con-
 stantinople, 92
 Galilée (Galilei) Gassendi lui écrit, 28. 31
 92. 104. Histoire de sa prison, 116. 117
 &c. Affligé de la perte d'un œil, sa mort,
 son éloge, 211. 212
 Gassendi (Pierre) idée de sa vie. 1. Sa nais-
 sance, son éducation. 4. Harangue son
 Evêque, *ibid.* Etudie en philosophie, 6.
 Dispute la réthorique, 7. Etudie en théo-
 logie, *ibid.* Apprend les langues, est fait
 théologal, 8. Emporte à la dispute les
 chaires de philosophie & de théologie, ac-
 quiert l'estime & l'amitié de Peyresc & de
 Gautier, 9. Fait des observations astrono-
 miques, *ibid.* Devient astrologue, 10.
 Rejette cette science, 11. S'applique à
 l'anatomie, *ibid.* Enseigne la philosophie,
 12. Combat les Peripateticiens, observe
 l'aurore boreale, 4. Quitte sa chaire,
ibid. Est député à Grenoble, 15. Défile

les yeux de Valois sur l'astrologie, 16. Fait des observations à Vizile, *ibid.* Fait imprimer ses exercitations contre les Peripateticiens, 17. Analyse de sa préface, 19. Idée de l'ouvrage, 21. Son Chapitre lui confere la Prévôté de Digne, elle lui est disputée, 24. Part pour Paris, *ibid.* S'unit à Luillier, *ibid.* Cherche à connoître les sçavans étrangers, *ibid.* Ecrit à Galilée, 28. Revient à Digne, 29. Retourne à Paris, 32. Ecrit contre Fludd, 36. Va en Hollande, 37. Envoje l'explication & la description des parhelies, 58. Sa préface contre Fludd, 72. Apprend l'Arabe, 89. Ecrit sur la déclinaison de l'aiman, 90. Se dispose pour aller à Constantinople, 91. Ecrit à Peyresc sur Mercure, 98. Observe son passage, 100. Fait imprimer son observation, 102. Revoit la philosophie d'Epicure, 104. Répond à Peyresc sur la conjonction de Venus, 105. & sur les taches du soleil, 106. &c. S'en retourne en Provence, 111. Son aventure avec Maridat, 112. Offre de se rendre caution de Galilée, 121. Pourquoi il ne retourne pas à Paris, 124. Transcrit son commentaire sur Epicure, 127. Fait des observations sur Jupiter, 128. Son amour pour la paix, 129. Ecrit à Peyresc, 132. Gagne son procès, 146. Son voyage en Provence, *ibid.* Observe la hauteur du pole de Marseille, 166. & 167. Assemble les pilotes de Marseille, 169. Résout un problème, 170. Compose un mémoire pour deux Capucins, 171. Ecrit à Galilée, 172. Compose son traité sur la grandeur apparente du soleil, 173. Mort de Peyresc, 174. Arrivée du comte

d'Alais, 176. Le comte d'Alais écrit pour lui faire avoir l'Agence du Clergé, 179. Ecrit sur laaman, 183. Va à Antibes, 184. Ecrit sur la communication du mouvement, 185. Idée de cet ouvrage, *ibid.* 18. Est nommé Agent du Clergé, 190. Va à Paris, *ibid.* Visite la fontaine de Vaucluse, 191. Passe par Mane, ce qu'il y voit, *ibid.* Est choqué contre Descartes, 192. Ecrit contre lui, éloge de son écrit, 197. Mauvais succès de son affaire de l'Agence, 201. Voyez Hugues; écrit la vie de Peyresc, 203. Voyez Peyresc; il découvre neuf satellites de Jupiter, 215. Sa moderation, 225. Morin rompt avec lui, 232. Gassendi répond, 233. Proposé pour être precepteur de Louis XIV. 250. Sa réponse à Rivet sur les principes de Descartes, 272. Est fait professeur de mathématiques, 278. Fait sa harangue, 279. Descartes répond à ses Instances, 280. Refuse son portrait, 283. Son desintéressement, 287. Est attaqué de la poitrine, 288. Donne la vie & l'apologie d'Epicure, 291. 292. Voyez Epicure; ses sentimens sur les richesses, 301. 302. Fait paroître ses Institutions Astronomiques, 303. Se reconcilie avec Descartes, 307. Part pour la Provence, 310. Observe une éclipse à Tarascon, 311. Arrive à Aix, *ibid.* Reçoit une lettre de Chapelle, *ibid.* Pense être fait prisonnier avec le comte d'Alais, 319. Part pour Digne, 322. Donne la philosophie d'Epicure, 324. Differens jugemens qu'on en porte, 326. Arrive à Toulon, 331. Se fâche contre Neuré & Barancy, 334. Son ouvrage contre J. B. Morin, voyez Morin. Pleure Luillier,

354. Se rend au sentiment de Pecquet,
 356. Répond au comte d'Alais sur la diminution de l'écliptique, 368. Fait des observations sur une comète, 369. Arrive à Paris chez Montmor, 372. Cassini lui demande des observations astronomiques, 378. Montmor l'engage à donner la vie de Tycho-Brahé, *voyez* Tycho-Brahé. Compose la vie de Copernic & celles de Puerbachius & Regiomontanus, *voyez* Chapelain. Ecrit sur le Calendrier Romain, 394. Donne une notice de l'église de Digne, 395. Ecrit à la reine Christine, *voyez* Christine. Donne son traité de la musique, 405. Celui des sesterces, 407. Rassure les Parisiens effrayés d'une éclipse, 408. Détail de sa dernière maladie, 409. &c. Sa mort, 412. Accusé d'impiété, 413. Justifié, *ib. & suiv.* Sa sépulture, 420. Son épitaphe, 421. Ses éloges, 422. &c. Sa conduite, 425. &c. Ses amis, 433. &c. Idée de sa philosophie, 437. On l'accuse d'être sceptique, Bernier le justifie, 455. Abregé de sa philosophie, 457. Eloge que lui consacrent quatre de ses principaux disciples, 458.
- Gassendi (Pierre) avocat du Roy à Digne, reçoit une belle lettre de son oncle, 401.
- Gaufridi (Jacques) ministre du duc de Parme, 184.
- Gautier (Joseph) prieur de la Vallette, retire chez lui Gassendi, 9. L'excite à faire des observations astronomiques, 10. Gassendi lui dédie ses exercitations sur les Peripateticiens, 19. Fait un ouvrage sur la démonstration de Lansbergius, 127. Gassendi lui dédie sa troisième lettre contre Morin, 232. Sa mort, 304. Son histoire, 309.
- Gautier

Gautier (Honoré) prieur de Roquefeuil,
astronome, fait des expériences sur la
variation de l'aiman, 184. Observe une
comète, 369

Gevars (Gaspar) historiographe de l'Em-
pereur, son éloge, 63

Godeau (Antoine) éloge qu'il fait de la
vie de Peyresc, 209

Golius (Jacques) professeur de mathéma-
tiques à Leyde, lui écrit, 68. 87

Gournay (Henri comte de Marcheville)
ambassadeur à la Porte, veut mener avec
lui Gassendi, 91

Grotius (Hugo) l'avertit que Cesium vou-
loit imprimer ses observations, 109

Guyraud (David) ses observations sur l'ap-
parente grandeur du soleil, 389. Cas
qu'en fait Gassendi, *ibid.*

H

Harvée, sur la circulation du sang, 64

Heereboord (Adrien) professeur de phi-
losophie, complimente Gassendi, 226.

Est véritablement attaché à Descartes.
227. Ecrit à Gassendi, 252. 269

Herbert (Edouard) milord, Diodati en-
voye à Gassendi l'ouvrage de ce Milord,
134. Ce que c'est, *ibid.* Gassendi le ré-
fute, 137

Hevelius (Jean) un des principaux de la
république de Dantzic, félicite Gassendi
sur sa découverte des satellites de Jupi-
ter, 252. Travaille à la selenographie,
ibid. Cas qu'il fait de Gassendi, *ibid.*
Gassendi lui fait présent de la vie de Ty-
cho-Brahé

Hortensius (Martin) mathématicien de
Delft, compose un ouvrage sur le passage
de Mercure, qu'il dédie à Gassendi, 127

Gassendi lui fait des reproches, 129. Sa mort, 181
 Hugues (l'Abbé d') dispute l'Agence du Clergé à Gassendi, 190. Montchal les accomode, 192. Le Cardinal casse l'agence d'Ambrun, 200. 201. D'Hugues est rétabli, 284. L'affaire finit par des arbitres, 287

K

Kepler (Jean) mathématicien de l'Empereur, va en Silésie, 77. Son histoire, 91. 97. Prédit le passage de Mercure dans le disque du soleil, 98

L

Licetti (Fortunio) son éloge, 188. Ecrit contre la grandeur apparente du soleil, *ibid.* Gassendi lui répond, *ibid.*
 Louis XIII. sa mort & ses dernières paroles, 216

Luillier (François, Maître des Comptes, 24. Loge chez lui Gassendi, *ibid.* Apprend l'Arabe, 89. Est pere de Chapelle, *ibid.* Fait un voyage en Hollande avec Gassendi, 37. 186. A sa priere, Gassendi compose la vie & l'apologie d'Epicure qu'il lui dédie, 292. 302. 303. Va trouver Gassendi à Toulon, 351. Part pour l'Italie, *ibid.* Sa mort, 354

Luillier (Claude Emmanuel dit Chapelle.) Son éloge, 89. Gassendi lui apprend la philosophie, 90. Ecrit à Gassendi, 311

M

Marseille, Gassendi fait une observation sur le pole de cette ville avec Peyresc, 116. Remarques de Cassini & de Louille, *ibid.*
 Morin (J. B.) Professeur de mathématiques au College Royal. Abregé de sa vie, 229. Se brouille avec Gassendi, 232. Ecrit

contre lui, *ibid.* Gassendi répond, *ibid.*
 Ils se réconcilient, 234. Gassendi lui écrit,
 235. 236. Ecrit à Antoine Gautier con-
 tre Gassendi, 336. Plusieurs lettres con-
 tre lui, 337. Ecrit contre Gassendi, 338.
 Gassendi lui répond, 339. Ecrit contre
 Bernier & Bernier contre lui, 341. 345.

347

Minutti (Théophile) Minime, va à Con-
 stantinople, 93. Fait des observations avec
 Peyresc,

15

Merindol (Antoine) médecin, dispute
 avec Gassendi sur les veines lactées, 33.

Mersenne (Marin) Minime, engage Gas-
 sendi à écrire contre Fludd, 35. Gass.
 fait son éloge, 39. Blâme la conduite qu'il
 a tenue avec Fludd, 73. Ecrit à Gass.
 114. engage Gassendi à écrire contre Des-
 cartes, 192. Assiste à la réconciliation de
 Gass. & de Descartes, 307. Sa mort, 308

Mire (Aubert le) Gass. lui écrit, 63. Sa
 mort; jugement sur ses ouvrages,

185

Montmor (Henri-Louis Habert de) Maître
 des Requêtes Gass. va descendre à son
 hôtel, 372. Détermine Gass. à écrire la
 vie de Tycho-Brahé, 382. Il la lui dé-
 die, *ibid.* Fait enterrer Gass. dans sa Cha-
 pelle, 420. y fait mettre son buste & une
 inscription, 421. Reçoit des vers à sa
 louange, *ibid.* Hérite de ses écrits & les
 fait imprimer, 453. Met des vers sous
 son portrait,

364

Muller (Jean) astronome;

391

N

Naudé (Gabriel) bibliothécaire, 27. 105.
 130. 188, 214. 366. Sa mort, son éloge,

371. &c.

Neuré (Mathurin de) 236. Ecrit à Gass. sur

un spectre apparu au comte d'Alais, 238.
 239. Réponse de Gass. 239. Ecrit à Gass.
 une longue lettre sur la procession d'Aix,
 276. &c. Fait imprimer la réponse de
 Gassendi à J. B. Morin, 331. Ecrit con-
 tre Morin, 333. 334. 374

O

Omer (Saint) ville de Flandres. Gassendi
 fait une description de ses Isles, 41

P

Payan, chirurgien d'Aix, fait passer le sang
 du ventricule droit du cœur dans le ven-
 tricule gauche par le septum, 65
 Payen (François) astronome, 274
 Peyresc (Nicolas-Claude Fabry de) con-
 seiller au Parlement d'Aix, aide Gass.
 de ses lumieres, 9. Gassendi lui envoie
 des observations sur les taches du soleil,
 30. & une description des isles de S. Omer,
 41. Se retire à Beaugentier, 65. Gassendi
 lui écrit sur le passage de Mercure, 98.
 Ecrit à Diodati contre Campanella, 157.
 Prend avec Gassendi l'élevation du pôle
 de Marseille, 166. Fait résoudre un pro-
 blème, 169. Fait composer une méthode
 pour observer les éclipses, 171. Arrête
 Salvat & Melan, 174. Gass. reçoit ses der-
 niers soupirs, *ibid.* Gass. fait imprimer sa
 vie, 203. &c. Cas qu'en font le chancelier
 Seguier & le prince de Condé, 208. 210
 Philosophie d'Epicure, 322. Differens juge-
 mens sur la traduction de Diogene Laërce,
 326
 Philosophie de Gass. Idée de cette philoso-
 phie, 435. &c.
 Platon (Philosophe). Son avanture, 113
 Pluye rouge, son histoire, 288
 Poësie, digression sur la poësie, 163

Prat (Abraham) médecin, Gass. l'aime,
267. Traduit les Institutions anatomiques,
ibid. Ecrit sur ce sujet, 268. Réponse,
269. Offre de traduire sa philosophie, *ibid.*
Gass. se souvient de lui dans son testament,
434. Fait l'éloge de Gass. 458

Puerbachius (George) astronome, 391

Puteanus (Erycius) Gass. loue sa vie d'Épi-
cure, 32. Il lui demande ses notes. Son
éloge, 287

Pytheas (Marseillois) astronome. Gass. fait
son apologie, 168. Observe la hauteur du
pole de Marseille, 166

R

Reelz, grand maître de Dannemarck, écrit
à Gassendi, 392

Rehita (Antoine-Marie) Capucin prétend
avoir découvert neuf satellites de Jupiter,
215. Gass. parle avantageusement de lui,
228

Regius (Henri) professeur d'Utrecht, trouve
les Instances de Gassendi pleines d'inju-
res, 226. Fait servilement la cour à Des-
cartes, 227

Reneri (Henri) philosophe d'Utrecht, re-
çoit poliment Gassendi, 44. Gassendi lui
adresse ses parhélies, 58. Fait imprimer
cette explication, 70. Gassendi lui écrit
sur l'éducation des jeunes gens, 82. Sa
mort, 180

Richelieu (Louis Alphonse Duplessis de)
archevêque de Lyon, cardinal, donne
à Gassendi le brevet d'une chaire de pro-
fesseur, 176. Veut l'emmener en campa-
gne, 310. Circonstances de sa mort, 370

Rivet) André) ministre, veut engager
Gassendi à écrire contre les principes de
Descartes, 271. &c.

Riviere (Dom Polycarpe de la) Chartreux,
son éloge, 121. &c. Gassendi lui com-
munique le catalogue des Evêques de
Digne, 122

Rose Croix, ce que c'est, 78. Histoire de
son prétendu fondateur, 79

S

Schickard (Guillaume) professeur à Tu-
binge. Gassendi lui envoie des observa-
tions, 71. 90. Gassendi lui écrit sur la
déclinaison de l'aiman, *ibid.* Sur son dé-
part pour Constantinople, 91. Malheurs
qui lui arrivent, 161. Sa mort, *ibid.*
Abregé de sa vie, 162. Gassendi fait des
vers latins à sa louange, *ibid.*

Scheiner (Christophe) Jesuite, Allemand,
découvre cinq soleils, 57. Sa dispute avec
Galilée, 116

Schurman (Marie-Anne) d'Utrecht, en-
voie à Gassendi sa dissertation sur l'étude
des femmes, 262. Gassendi fait son éloge,
263. Sa réponse, *ibid.*

Snellius (Villebroord) mathématicien de
Leyde. Gassendi lui écrit, 25. Snellius lui
répond, *ibid.* Sa mort, *ibid.*

Sorbiere (Samuel) sa naissance. Jugement
que porte de lui Chapelain & Baillet,
223. Visite Descartes *ibid.* Gassendi lui
envoie ses Instances, 224. Les fait im-
primer, 225. Maltraite Descartes, *ibid.*
Entretient la division, 264. Dispute avec
Descartes, 266. Jugement qu'il porte de
ses opinions, 267. Ecrit à Gassendi, 275.
Observe une comète, 369. Se convertit,
375. Gassendi lui écrit sur la mort du
comte d'Alais, 376. Fait l'éloge de Gass.
436.

Suffren (Antoine) conseiller au Parlement

T

- Tavan (David, fleur de Lautaret) médecin, menace Gassendi de faire imprimer ses écrits, 15
Tycho-Brahé, astronome, sa vie, 384
Tondutti (François de S. Leger) astronome & jurisconsulte. Gassendi lui envoie les différentes longitudes de diverses villes, 128

V

- Van-Helmont (Jean Baptiste) médecin. Gassendi lui écrit, 45. &c.
Valois (Jacques) Trésorier de France. Gassendi lui envoie ses observations, 15. moyens dont se sert Gassendi pour le guerir de l'astrologie, 16
Valois (Louis Emmanuel de) comte d'Alais & duc d'Angoulême. Son arrivée en Provence, 176. Reçoit chez lui Gassendi, *ibid.* Gassendi lui dédie la vie de Peyresc, 203. Lui parle de la vie d'Epicure, 210. Gassendi lui annonce le rétablissement de l'abbé d'Hugues, 237. Lui conseille d'envoyer son fils à Digne, *ibid.* Demande à Gassendi son sentiment sur le spectre de Brutus & sur le démon de Socrate, 244, &c. Tromperie de la comtesse d'Alais, 249. Son exercice, 259. &c. Perd son fils, 261. Ecrit à Gassendi sur ses infirmités, 309. Brouilleries du Comte avec le Parlement, 312. Est demandé en cour, 350. Ecrit à Gassendi, 352. Perd son gouvernement, 355. Circonstances de sa mort, 370. 371
Uriez (Gerard de) professeur de philosophie à Utrecht, se déclare pour Gassendi, 251

- Wallée (Jean) médecin , parle du senti-
ment de Gassendi sur le passage par le
septum , 268
- Waëffanaer (Jacques) médecin , reçoit
Gassendi poliment , 44
- Wendelin (Godefroy Irenée) Gassendi n'a
pas été son écolier , 4. 5. Gassendi le vi-
site , *ibid.* Il promet de prendre l'éleva-
tion du pol de Marseille , 166. Lui adresse
son observation , 169. Lui écrit sur la
méthode pour observer les éclipses , 228.
Gassendi lui envoie une observation , 273.
Demande à Gassendi son portrait , 285
- Vuide , Gassendi est pour le vuide , 443. Des-
cartes le combat , 444. Plusieurs mathé-
maticiens le soutiennent , 445
- Witus , Moine de S. Benoît. Ses ouvrages ,
43
- Wormius (Olaus) 383

Y

- Yvan (Antoine) Prêtre de l'Oratoire , as-
siste le cardinal de Lyon à la mort , 372
- Prédit la mort du comte d'Alais , 377

F I N.

E R R A T A.

- P** Age 35. l. 16. cuve , lisez cave.
- Page 100. l. 3. rayons , lisez raisons.
- Page 200. l. 1. cinquième objection , lisez cinquièmes
objections.
- Page 264. l. 9. electrine , lisez électrique.
- Page 265. l. 24. ses , lisez ces.
- Page 273. l. 20. faisoit , lisez faisoient.
- Page 239. l. 3. du , ajoutez côté du.
- Page 439. l. 15. lui dir , effacez lui.
- Page 442. l. 12. effacez vuides.

#2

88 M 14







Bougerel, Joseph

Vie de Pierre Gassendi Mit dem Portr. der Gassendi

Paris 1737

Biogr. 443

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10063400-4

VD18 15323609-001